





VOYAGE

EN

ABYSSINIE.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD,
rue de l'Éperon, 7.

VOYAGE

EN

ABYSSINIE,

DANS LE PAYS DES GALLA, DE CHOA ET D'IFAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE EXCURSION DANS

L'ARABIE-HEUREUSE,

ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE DE CES DIVERSES CONTRÉES;

PAR

MM. ED. COMBES ET M. TAMISIER.

1835—1837.

I

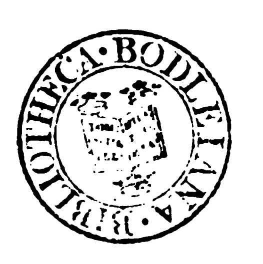


PARIS,

LOUIS DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 15.

1838



AVANT-PROPOS.

Le voyage dont on va lire la relation fut entrepris au mois de février 1835 et achevé en mars 1837. Quand nous résolûmes d'aller visiter l'Abyssinie et les pays inconnus des Galla, de Choa et d'Ifat, nous avions déjà parcouru l'Arabie et sillonné le Nil jusqu'au delà de

Cartoum. Nous comptions à peine vingt-un ans lorsque nous quittâmes la France : et, quoique bien jeunes encore à l'époque où nous nous embarquâmes à Djedda, nous avons été assez heureux pour atteindre le but que nous nous étions proposé.

On s'étonnera peut-être de ce que nous publions d'abord nos derniers voyages; mais, sans vouloir rabaisser l'importance des explorations dans le Sennâr ou dans les montagnes de l'Assir, il est incontestable que les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique ont, pour la science géographique, un intérêt autrement capital. Si d'intrépides voyageurs sont parvenus, à force de patience et de fatigues, à nous faire connaître une grande partie de l'Amérique et de l'Asie, l'Afrique, cette vaste presqu'île couverte de peuplades barbares et de déserts immenses, remplie d'animaux féroces, privée de sources et de grandes rivières, et soumise à l'influence d'un soleil brûlant, a paru craindre, jusqu'à ce jour, qu'on déchirât le voile mystérieux qui la couvre presque tout entière.

Cependant un coin de ce voile a été déjà soulevé par les nombreux établissements des Européens sur ses côtes. Grâce à Mohammed-Ali, on

peut aujourd'hui parcourir sans danger l'Égypte, la Nubie, le Sennâr, le Fazouglou et le Kourdoufan jusqu'aux frontières du Dar-Four. Une partie de l'Abyssinie a été visitée par Bruce et par d'autres après lui, et dernièrement un homme seul (René Caillé) a pénétré jusqu'à Tombouctou. Néanmoins, malgré les tentatives glorieuses de quelques hardis explorateurs, nous ne possédons encore que des notions peu étendues sur cette grande partie du monde; nous nous perdons quelquefois dans ses contrées fécondes et habitées, comme au milieu de ses déserts arides, et voilà pourquoi nous avons eu hâte de livrer au public les découvertes nouvellement faites en Afrique, voilà pourquoi nous avons commencé par la fin.

En jetant les yeux sur une mappemonde, on est singulièrement frappé de l'énorme disproportion qui existe entre les connaissances acquises sur la forme des côtes et les données que nous possédons sur l'intérieur des continents. La raison de cette grande différence vient évidemment de la facilité avec laquelle les ingénieurs hydrographes, et les autres savants qui font ordinairement partie des commissions maritimes, peuvent se porter d'un lieu dans un autre, lorsqu'ils sont embarqués sur des bâtiments de l'État. Des

provisions de bouche de toutes sortes, des collections magnifiques de cartes, livres et instruments transportés d'une manière si commode, des moyens d'attaque et de défense aussi puissants que ceux de l'artillerie, la discipline sévère du bord, sont autant d'avantages dont seront privés les voyageurs qui ont pour but de s'enfoncer dans les terres peu connues, tant que les hordes qui les habitent n'auront pas dépouillé leur caractère actuel de méfiance et d'hostilité, pour acquérir ce sentiment de paix et d'association qui doit un jour les relier aux autres peuples : jusqu'alors, les hommes qui auront pour but d'explorer des contrées sauvages et barbares seront entourés de dangers et de privations; ils seront souvent victimes de leurs entreprises audacieuses, ou ils verront leur front se rider et leurs cheveux blanchir avant l'âge.

Tout en approuvant les mesures des gouvernements en faveur des efforts de la marine, on ne peut s'empêcher de leur reprocher leur négligence à l'égard de ces voyageurs qui, pénétrant dans l'intérieur des continents, sont abandonnés à leurs propres forces. Des bâtiments de guerre sans nombre ont été envoyés sur toutes les mers, pour cause d'exploration, par la plupart des

nations européennes; ces entreprises ont été nécessaires pour déterminer les dimensions de notre planète, et pour fournir à la navigation marchande des cartes précises et exactes que celle-ci n'aurait jamais pu dresser par elle-même; mais il est bon d'observer que si le commerce des côtes est assez important pour obtenir de semblables protections, il n'arrivera à son développement complet que lorsque l'intérieur, visité à son tour par des commissions d'exploration, pourra être doté de communications faciles qui feront refluer, vers les ports de mer, les productions enfouies en pure perte chez des peuples ignorants et grossiers.

Il serait donc indispensable que les divers gouvernements, et surtout ceux de la vieille Europe, comme plus éclairés et plus puissants, accordassent à l'avenir une égale protection à ces deux genres d'expédition; car ce n'est qu'en les combinant l'un avec l'autre, d'une manière convenable, que l'homme pourra arriver à la connaissance parfaite du globe qui lui appartient directement.

Lorsque nous partîmes pour accomplir la mission que nous nous étions donnée, nous étions livrés à nous-mêmes, et l'œuvre que nous projetions était entièrement ignorée. Réduits à nos

propres ressources, nous avons reculé les bornes de la science géographique en franchissant les barrières qui avaient arrêté les autres voyageurs, et lorsque, dans notre isolement, nous avons obtenu de semblables succès, il est aisé d'entrevoir tout ce qu'on pourrait faire au delà, avec l'aide d'un gouvernement.

Nous ne venons pas énumérer ici les avantages immenses que les Européens pourraient retirer de l'exploitation de ces contrées au sein desquelles végètent des populations stupides qui souffrent de faim et de misère, là où nous trouverions la richesse et l'abondance; ils ressortiront d'eux-mêmes de la simple lecture de cet ouvrage, et nous nous bornerons maintenant à parler du plan que nous avons adopté pour notre publication, et de la forme que nous avons jugé convenable d'employer.

Nous avons divisé notre matière en chapitres, parce que cette manière de couper la narration nous a paru non seulement plus facile et plus commode, mais encore moins fatigante, pour nous comme pour nos lecteurs. Comme les autres voyageurs, nous avons tracé notre itinéraire avec sa variété et son incohérence, et pour lui ôter de sa trop grande rapidité, nous l'avons

interrompu çà et là par des vues générales, par des exposés méthodiques qui feront voir une loi, une raison là où les autres n'ont rien aperçu ou rien indiqué. Tandis que la plupart des voyageurs n'ont su livrer que des considérations éparses et des faits sans lien, nous avons voulu les coordonner systématiquement; après avoir quelque temps marché, détaillé, disséqué, nous nous arrêtons pour généraliser, et nous embrassons, dans un aperçu rapide, l'ensemble des travaux accomplis; en un mot, nous procédons tantôt par analyse et tantôt par synthèse.

Ainsi, après notre itinéraire de Djedda à Moka et à Massaouah, après avoir traversé le Tigre et avoir vécu pendant plus d'un mois dans un camp abyssinien; après avoir parcouru les montagnes du Sémen et avoir séjourné dans la belle province d'Ouagara et à Devra-Tabour, résidence de Ras-Ali, un chapitre entier est destiné à raconter, à apprécier les mœurs bizarres de ce peuple que nous avons suivi pas à pas dans ses habitudes, dans ses usages, et dont nous avons scrupuleusement et minutieusement analysé le caractère étrange; et, avant de continuer notre route, nous traçons une division géographique de la contrée que nous explorons, et nous mettons

tout d'un coup, sous les yeux des lecteurs, les pays que nous visitons successivement : ainsi, après avoir dépassé les Galla-Ouello, nous nous reposons de la route par un examen approfondi de leurs croyances religieuses et des causes qui les ont amenés dans les lieux qu'ils occupent; ainsi, arrivés à Ankober, pour rompre la monotonie de notre séjour dans cette capitale, nous déroulons l'histoire des temps passés et présents de l'Abyssinie, nous étudions son dogme et nous faisons connaître ses prêtres; ainsi, après avoir examiné attentivement les Galla-Borena et décrit leur pays, nous expliquons leur sauvagerie et leur simplicité; ainsi, parvenus à Gondar, dans cette ville déchue, à la vue des monuments encore debout, mais dégradés, qui servaient de demeure aux souverains d'Abyssinie, nous avons suivi la royauté dans son développement successif, nous l'avons accompagnée jusqu'à son apogée pour la voir ensuite descendre et s'anéantir; nous avons aussi pesé la justice terrible, mais nécessaire, du pays, et nous avons justifié un absolutisme rigoureux à la vérité, mais sans lequel l'existence de ces peuplades arriérées et barbares eût été impossible; ainsi, en revenant à Adoua, après avoir sillonné dans tous les sens les diverses parties de l'Éthiopie,

après avoir habité Dérita, la ville marchande, après avoir vu les célèbres marchés de Daouarik, d'Alio-Amba, de Mouta et de Gondar dans les provinces d'Ouagara, Ifat et Gojam; après avoir visité les ateliers d'Angolola, d'Ankober et des autres capitales de cette vaste contrée, nous avons raconté le commerce et l'industrie encore dans l'enfance de ses peuples, et après avoir ainsi varié notre narration, après nous être efforcés de répandre dans notre œuvre cet ordre que nous avions vivement regretté de ne pas trouver dans la plupart des relations de voyage, nous avons poursuivi notre route jusqu'en France, et pour tâcher de distraire nos lecteurs de l'ennui de nos souffrances, nous avons chanté une nuit de Djedda et décrit l'île de Rhodes, autrefois si poétique, aujourd'hui si déchue.

Lorsque, arrivés en France, nous avons pu comparer les renseignements historiques, que nous avions rapportés d'Abyssinie, avec ceux que nous ont laissés les divers auteurs qui ont écrit sur les temps anciens de cette contrée, la grande analogie que nous avons trouvée entre les récits de Bruce et les détails que nous avons puisés dans les annales du pays nous a prouvé que le voyageur anglais avait travaillé consciencieu-

sement; et pour les incertitudes, pour les obscurités chronologiques, nous avons adopté ses corrections, d'autant qu'elles étaient fondées sur des observations astronomiques qui en garantissaient l'exactitude ; nous avons passé rapidement sur les faits, et nous nous sommes ensuite occupés de la philosophie de l'histoire abyssinienne.

Les missionnaires qui ont écrit sur les temps anciens de l'Éthiopie se trouvaient sous l'influence de préoccupations religieuses, et dans l'intérêt de la cause qu'ils se croyaient obligés de défendre, ils n'ont pas craint de fausser plusieurs faits et de donner à d'autres des interprétations erronées; ils ont raconté les évènements non pas tels qu'ils se sont accomplis, non pas avec cette impartialité qui doit caractériser tout historien, mais toujours dans une vue intéressée et favorable à la justification de leurs idées : de son côté, Bruce est souvent tombé dans de graves erreurs relatives à l'appréciation des faits; protestant de religion, sa haine contre le catholicisme l'a quelquefois emporté à des critiques amères, et s'il n'a pas tronqué, mutilé les évènements, il a, en diverses circonstances, porté des jugements injustes. Pour nous, libres de toute vieille préoccupation, nous avons soigneusement

étudié l'histoire du pays, et après l'avoir longtemps examinée sous toutes ses faces, après avoir attentivement pesé les faits divers qui se sont présentés, nous avons, à notre tour, apprécié et jugé sans prévention aucune et sans être influencés par des théories exclusives et arrêtées.

Quoique les Abyssiniens passent, comme nous, pour chrétiens, leurs mœurs sont diamétralement opposées aux nôtres; elles nous ont paru si singulières, que nous n'avons pas cru trop faire en consacrant un chapitre entier à traiter de cette importante matière. Quelques faits moraux, éparpillés dans l'itinéraire, préparent le lecteur à ce que nous avons à lui apprendre plus tard sur le mariage et la manière d'aimer de ces peuples. Après avoir parlé du sort des enfants en cas de séparation des époux, et des lois relatives aux successions, nous nous étendons longuement sur tout ce qui peut se rattacher à la question morale; nous réunissons quelques faits frappants dont presque toujours nous avons été les témoins; nous parlons ensuite des diverses manifestations de l'amour en Abyssinie, du rôle que remplissent certaines classes de femmes dans les armées ou auprès des rois; et après nous être engagés dans une foule de détails particuliers et souvent sca-

breux, mais nécessaires, que nous tâchons pourtant de rendre le plus décemment possible, nous laissons notre jugement en suspens; et les lecteurs décideront s'ils doivent ou non lancer l'anathème sur un peuple abandonné sans règle et sans frein à tous ses penchants, et n'ayant dans la pratique d'autres lois morales que ses désirs et ses caprices.

Après avoir donné un développement suffisant à tout ce qui concerne l'église abyssinienne, nous nous sommes occupés de son clergé que, sous tous les rapports, nous avons cru devoir flétrir d'une juste réprobation. La plupart des prêtres d'Abyssinie sont immoraux, ignorants et contrefaits de corps; si nous avons signalé leurs vices et ridiculisé leurs travers, c'était simplement pour tracer un tableau fidèle de leur conduite et pour donner une idée de leurs personnes; nous n'étions nullement préoccupés par des considérations haineuses de parti ou de religion, et si nous n'avons pas respecté la dignité de leur caractère, c'est qu'ils ne la respectaient pas eux-mêmes. En jugeant avec sévérité, mais avec justice, ceux qui, en Abyssinie, exercent les fonctions du sacerdoce, nous n'avons jamais prétendu faire allusion aux prêtres étrangers à ce pays : le clergé d'Europe, en général, et principalement

celui de France, aurait tort de nous prêter des intentions que nous n'avons pas eues, et il ferait preuve de susceptibilité mesquine et même maladroite en nous les attribuant.

Nous n'avons pas été plus indulgents lorsqu'il a été question des cheikhs musulmans que nous avons rencontrés à Dérita et chez les Galla-Ouello; nous les avons jugés avec la même impartialité, la même sévérité, c'est à dire que nous avons toujours cherché à être vrais et justes.

Durant la route, nous avons généralement retracé nos impressions de voyage et reproduit les sensations diverses qui nous ont agités au sein d'une population inconnue, où presque tout ce qui frappait nos regards était nouveau pour nous. Nos lecteurs nous pardonneront sans doute la complaisance avec laquelle nous nous sommes étendus sur notre drame de Gouël. Après avoir longtemps vécu de fatigues, de privations et de dangers, lorsque la fatalité ou la providence nous entraîna chez Hassan-Doullo, roitelet de l'une des peuplades musulmanes qui s'étendent depuis la rivière du *Bachilo* jusqu'à celle de *Ouahet*, et que ce chef barbare, après nous avoir frappés d'une sentence de mort, nous fit enfermer dans une chaumière autour de laquelle il préposa des

gardes, nous fûmes violemment agités, et des émotions affreuses se succédèrent rapidement en nous : certes, de pareilles scènes se reproduisent rarement dans la vie humaine, et nous nous croyons excusables de nous être appesantis sur une événement si tragique.

Des nombreuses aventures qui se sont multipliées sur notre route, nous avons choisi celles qui pouvaient non seulement présenter le plus grand intérêt, mais qui devaient encore contribuer à faire connaître différents usages établis dans le pays, et qui, par leur bizarrerie, méritaient d'être signalés; nous avons souvent été obligés de parler de nous, et si, dans quelques circonstances, le public croyait pouvoir nous accuser de manque de modestie, pour nous justifier nous nous rejetterions, comme toujours, sur la nécessité d'être vrais. Dans ce pays habité par des Noirs, la rare apparition d'hommes blancs excitait une agitation universelle; on nous considérait comme des phénomènes, comme des êtres privilégiés, et on nous entourait de respects et d'égards : les rois nous fêtaient, les femmes nous admiraient, et notre jeunesse, mais surtout notre couleur, étaient les seules raisons des hommages qu'on nous rendait; comme aussi notre

qualité de blancs, qui nous faisait passer, parmi ces peuples grossiers, pour des hommes opulents, nous exposait quelquefois à leurs vexations.

Avec les idées que nos lecteurs auront dû se former des cours d'Abyssinie, d'après les peintures que nous en avons laissées nous-mêmes, ils pourront trouver extraordinaire que nous aimions à comparer ces rois de race esclave, comme ils le disent eux-mêmes, à nos souverains de haute lignée, et que nous cherchions une analogie dans les évènements accomplis en France et en Éthiopie; mais ces rapprochements se sont présentés d'une manière toute naturelle, et nous avons pu sans effort saisir des ressemblances frappantes en suivant, dans l'un et l'autre pays, la marche de la royauté. Et d'ailleurs, la puissance des empereurs abyssiniens était autrement formidable, dans les temps reculés, qu'elle ne l'est aujourd'hui; leurs vastes possessions sont démembrées, et leur pays, florissant autrefois dans une grande unité, est déchiré par ses propres enfants, qui le livrent à une anarchie complète et déplorable : depuis longtemps l'Abyssinie n'est plus que le malheureux théâtre de querelles sanglantes et interminables; elle est affaiblie, écrasée, et il ne serait pas étonnant qu'à la vue de sa

déchéance et de sa misère actuelle, le public ne comprît pas d'abord, s'il n'était prévenu, que nous eussions pu nous complaire dans ces rapprochements qui, au premier abord, doivent paraître outrés. Si rien n'est moins majestueux aujourd'hui que les majestés abyssiniennes; si, dans ce pays, la royauté est tellement déchue qu'elle ait perdu jusqu'au souvenir de sa splendeur d'autrefois, les détails pompeux qui nous ont été transmis, relativement aux cours de cette contrée, attestent qu'elles ont joui dans le passé d'une grande importance.

D'ailleurs, quoique la souveraineté, en Abyssinie, ait entièrement mis de côté cet éclat prestigieux qui l'environne encore dans la plupart des royaumes d'Europe, elle n'a pas fait l'abdication de tous ses droits; elle est fortement et solidement constituée, ses pouvoirs sont illimités, et nous avons pu voir par nous-mêmes que celui qui est à la tête d'une population sauvage et arriérée n'en est pas moins roi que celui qui commande à des peuples policés et avancés en civilisation. Les chefs de ces pays sont absolus, despotes, leurs volontés sont des lois, et personne ne songe à contrôler leurs fantaisies si extravagantes qu'elles puissent être : leur mode de gouverne-

ment est parfaitement établi, parfaitement assis; comme dans tous les pays du monde sans exception, ces chefs voient rangée autour d'eux une aristocratie intrigante et altière, et en descendant les degrés de l'échelle, on retrouve bien distinctes, bien marquées, les diverses classes qui, réunies, constituent le corps social : en Abyssinie, comme partout ailleurs, il y a une hiérarchie, et en Abyssinie mieux qu'ailleurs peut-être, le roi est réellement le chef de cette hiérarchie.

Dans notre appréciation d'usages et de coutumes, dans les diverses explications que nous donnons des faits et des évènements qui se sont passés sous nos yeux, nos lecteurs n'oublieront pas que les jugements que nous portons ne sont pas absolus, et que nous n'avons jamais prétendu généraliser dans leur application; on comprendra aisément sans doute que, si nous avons applaudi à la justice rigoureuse d'Abyssinie, nous ne voudrions pas la voir introduire chez nous.

Nous avons eu d'abord l'intention de relever, chemin faisant, les nombreuses erreurs des voyageurs qui nous ont précédés; mais nous les avons trouvées si accumulées, que nous avons craint de les voir envahir le corps de l'ouvrage;

nous avons alors réuni les plus graves et nous les avons placées à la fin du dernier volume : il en est quelques unes, néanmoins, que nous avons signalées sur les lieux mêmes, et qu'on rencontrera éparses dans le cours de l'itinéraire.

Comme nous avions senti l'importance d'avoir les véritables noms des provinces, des villes et villages de cette vaste contrée, nous nous sommes soigneusement appliqués à les rendre dans notre orthographe tels que les naturels du pays les prononcent ; dans nos corrections, nous avons en général signalé les fautes des géographes à ce sujet ; mais, comme il eût été fastidieux de revenir trop souvent sur des comparaisons de mots, nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que, lorsqu'ils trouveront, dans notre itinéraire ou sur notre carte, des noms écrits différemment que chez les autres voyageurs, ils peuvent, en toute confiance, accepter nos dénominations nouvelles, parce que nous n'avons jamais fait de correction qui n'ait été précédée d'un examen approfondi et consciencieux.

Les erreurs de Bruce et de Salt relatives aux pays qu'ils n'ont pas visités nous ont paru si graves, que nous avons cru devoir nous méfier

des renseignements que nous ont fournis les naturels, qui ne possèdent rien moins que l'esprit d'observation, et nous nous sommes généralement peu étendus sur les descriptions des lieux que nous n'avons pu voir par nous-mêmes[1].

Quoique la carte que nous avons tracée ne soit pas fondée sur des observations mathématiques, néanmoins la montre et la boussole qui ne nous ont jamais abandonnés, et que nous sauvâmes à Gouël par miracle, nous ont toujours permis de prendre les distances et les directions, et en nous basant sur quelques points connus

[1] Pour donner une idée de l'importance qu'on doit ajouter aux renseignements fournis par les Abyssiniens, nous allons retracer ici une description que l'un d'eux nous fit de l'autruche : Nous étions alors à Ankober, occupés à prendre des instructions sur les pays environnants; nous parlions de la rivière du *Haouach* qui coule à deux journées de cette capitale, et il était question des animaux féroces et sauvages qui peuplent ses bords : un homme qui se trouvait alors dans notre société, et qui passait pour un érudit, nous demanda si on ne connaissait pas en Europe un oiseau colossal qu'on rencontrait communément sur le territoire des tribus d'Adal. Nous le priâmes, avant de lui répondre, de nous décrire exactement cet animal, et voici les détails qu'il nous donna: Cet oiseau, nous dit-il, que nous appelons *sagouon*, est d'une grandeur de plus de cinq mètres; ses pattes seules ont deux mètres de longueur, et leur couleur est jaune; ses pieds ont la forme de ceux des coqs; son plumage est d'une blancheur éblouissant; il a le cou long; ses yeux sont noirs et petits comme ceux d'un homme; son bec jaune est comme celui d'une poule; il se nourrit de grains, et lorsqu'il est poursuivi, il va d'une vitesse à fatiguer les meilleurs chevaux; il déploie ses ailes, et ne s'élève jamais en l'air. Nous demanderons à un naturaliste s'il aurait reconnu l'autruche à ce signalement.

dont la position avait été fidèlement déterminée, nous croyons pouvoir offrir au public un travail à peu près exact. Pour les routes que nous n'avons pas nous-mêmes parcourues et qui se trouvent sur notre carte, nous nous sommes appuyés sur les données fournies par nos devanciers.

Quelques uns de nos lecteurs, transportés peut-être pour la première fois dans ces régions lointaines, se demanderont sans doute pourquoi nous n'avons pas cherché à nous munir d'instruments astronomiques pour faire une œuvre achevée; certes, s'ils connaissaient les difficultés sans nombre que nous avons eues à surmonter, alors même que nous n'avions avec nous que les vêtements qui enveloppaient notre corps, ils ne s'étonneraient pas de notre *imprévoyance calculée;* s'ils savaient que, seuls et presque dénués de tout, nous avons encore tenté la cupidité de certaines peuplades inhospitalières, ils concevraient aisément qu'il nous était impossible de charrier avec nous des instruments qui, réclamant un entourage, devaient nous donner l'apparence d'hommes riches, et nous exposer à nous faire piller inévitablement et peut-être même assassiner.

Les explorateurs courageux qui ont tenté de pénétrer dans des contrées inconnues étaient

presque tous des hommes spéciaux, des savants, dont les relations écrites ne pouvaient guère plaire qu'à ceux qui avaient eux-mêmes la spécialité de voyageurs ou de géographes; ils n'ont pas cru que leur œuvre pût être susceptible d'ornements, et ils l'ont revêtue de formes sèches et arides qui ne devaient convenir qu'à un petit nombre; ils se sont montrés exclusivement savants, et peu de personnes ont pu les apprécier : qu'on lise plutôt Nieburh, Salt ou Valentia. Bruce, qui, dans son ouvrage péniblement élaboré pendant seize ans, a fait quelques efforts pour éviter ce travers et rompre cette monotonie, n'y est presque jamais parvenu qu'aux dépens de la vérité; les missionnaires sont ordinairement tombés dans l'excès contraire, et pour être intéressants ils ont négligé le côté de la science. Pour nous, vivement pénétrés de cette idée que tous les objets ont un double aspect, l'aspect poétique et l'aspect positif, tous deux vrais, existants et incomplets l'un sans l'autre, nous avons cherché à les saisir, à les retracer, à les réunir : les faits extraordinaires qui ont dû naturellement se présenter à chaque instant dans une contrée qui était, sous tous les rapports, l'antipode de la nôtre, avaient par eux-mêmes un intérêt assez puissant pour qu'il ne fût pas

nécessaire d'avoir recours au mensonge, à la fiction, pour jeter quelques ornements dans notre œuvre positive.

Comme nous l'avons observé en commençant, des quatre grandes parties du monde, l'Afrique est encore aujourd'hui la moins connue, quoique depuis longtemps elle fixe l'attention des hommes les plus avancés de l'époque; cependant le moment n'est pas éloigné où toutes ses routes seront ouvertes : dès que les Européens ont pu s'établir en Égypte, il est devenu facile, en partant du Caire ou d'Alexandrie, de pénétrer jusqu'en Nubie, dans le Sennâr et le Kourdoufan; dès qu'un nouveau centre aura pu se former en Abyssinie qui se trouve dans le cœur de l'Afrique, et qu'on pourra obtenir dans ce pays des sûretés aussi grandes que celles dont on jouit dans les États de Mohammed-Ali, il sera aussi aisé de s'avancer dans l'intérieur qu'il l'est aujourd'hui d'arriver jusqu'aux frontières de l'Éthiopie en prenant l'Égypte pour point de départ.

Depuis longtemps l'Abyssinie se tourmente, guerroie, attend; l'Abyssinie souffre, s'agite et elle exhale horriblement sa souffrance; elle ne sortira pas seule du malaise qui la ronge. L'Abyssinie manque d'unité, elle a besoin de secours

pour se désembourber de ce gouffre de guerre et d'anarchie dans lequel elle s'est plongée, et si nos pressentiments ne nous trompent, l'Europe ne demeurera pas étrangère à la réorganisation de ce peuple : une foule d'imaginations ardentes et aventurières se tournent vers l'Abyssinie comme vers un point qui va luire, et l'on semble comprendre que ces clameurs terribles qu'elle pousse, loin d'être des râles de mort, sont les cris douloureux d'une mère qui va enfanter. Si les hommes qui seront attirés vers cette contrée sont assez habiles pour saisir la tendance de ses habitants, s'ils savent leur imprimer une direction conforme aux plans providentiels, ils accompliront une œuvre glorieuse en commençant à tresser le lien qui doit un jour unir l'Abyssinie au reste du globe !

I

SOMMAIRE.

Le Ramadan et les fêtes qui le suivent.— Progrès accomplis par les Mahométans. — Départ de Djedda. — Changement de vent à El-lit. — Préparatifs d'une expédition contre l'Assir. — Supplice du pal.— Départ de Ghonfouda.— Arrivée à Djézan.— Considérations générales sur l'Yémen.— Loheïa.— Idée qu'on se forme des Européens. — Arrivée à Hodeïda.— Description de cette ville et de ses environs. — Fréquentes visites du gouverneur. — Départ de Hodeïda par terre.— Aspect de la route.— Arrivée au village de Drimi. — Nous venons stationner à Beit-el-Fakih.

CHAPITRE I.

Nous étions en janvier 1835 : après les voyages que nous avions accomplis séparément, nous nous trouvions réunis à Djedda à l'époque du Ramadan, et quoique nous fussions impatients de nous diriger vers l'Abyssinie, le désir d'assister aux fêtes que les musulmans célèbrent après leur

carême nous détermina à séjourner quelque temps dans ce port, avant de nous remettre en mer.

Pendant ce mois d'abstinence, les mahométans mènent, durant le jour, une vie paisible et retirée. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, ils se privent de toute nourriture, et il leur est même défendu de boire, de fumer et de communiquer avec leurs femmes; sous une température brûlante, on conçoit aisément ce qu'il y a de rigoureux dans l'observation de semblables préceptes, et l'on ne s'étonne pas de les voir prendre toutes les mesures possibles pour se soustraire aux moindres fatigues. Les rues de leurs villes sont mornes et silencieuses, et si l'on adresse la parole à quelque pieux musulman, il ne répond qu'avec une répugnance visible, car il craindrait, en vous parlant, de s'exposer à défaillir. Tous les cafés et la plupart de leurs magasins sont fermés, et sans les pauvres qui ne sauraient jouir du privilége de l'oisiveté sous peine de jeûner trop longtemps, Djedda présenterait l'aspect d'une ville abandonnée. Mais, dès qu'arrivent les ténèbres, tout s'éveille et s'émeut : les bazars se remplissent et se vivifient, on se presse dans les cafés, et l'élégant narghilé de l'Arabie y reprend aus-

sitôt sa bruyante activité : les minarets entourés de lumière annoncent au loin, phares étoilés, que les nuits sont vivantes, et les maîtres impatients se rapprochent de leurs odalisques. Cette agitation générale, ce bruit, ce tumulte, alors que tout devrait reposer, le mouvement qu'on remarque dans toutes les maisons, les pâles illuminations des marchands luttant avec une obscurité profonde dans des rues étroites et tortueuses, les nombreuses apparitions de femmes sur les terrasses, les cris joyeux, les chants, donnent à Djedda une physionomie particulière, originale, dont il serait difficile de se faire une idée exacte dans nos pays.

Quoique les mahométans attribuent une haute importance à tout ce qui concerne la religion, quoiqu'ils se croient en droit d'appeler infidèle ou idolâtre quiconque ne professe pas l'islamisme, néanmoins il est aisé de s'apercevoir que leur vain étalage de ferveur et de dévotion n'est souvent qu'hypocrisie et mensonge. Courbés sous un joug qu'ils ne peuvent encore briser, on dirait qu'ils se font un mérite, une gloire de leur esclavage, car ils s'enorgueillissent, avec une ostentation outrée, de vivre sous une croyance qui les gêne. Soumis à des chefs absolus qui tirent

leur principale force de la religion, ils se voient contraints de se soumettre humblement, et n'osant se livrer ouvertement à la révolte, leur protestation demeure individuelle, tacite, mensongère; mais alors il n'est pas vrai de dire que, dans tous les cas, l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, c'est souvent une concession forcée que les hommes les plus avancés font aux exigences d'une époque qui ne comprend plus leurs besoins, et qu'ils sont encore incapables d'entraîner avec eux.

Mais si l'influence du voisinage de la Mecke et des lieux saints se fait toujours ressentir à Djedda, si ses habitants sont encore imbus des préjugés qu'enfantent la superstition et le fanatisme, Constantinople et le Caire, par exemple, ces deux grandes capitales du mahométisme, se sont affranchis des rigueurs et de l'exclusivisme du Coran : dans leur sein, les liqueurs et le vin se boivent à pleins bords, la viande de porc est étalée dans tous les bazars, et les chrétiens y jouissent d'une considération plus grande que les musulmans eux-mêmes.

Il ne faudrait pas croire cependant que, tandis que de semblables progrès s'accomplissent loin du territoire sacré, Djedda soit resté absolument

stationnaire; les rapports commerciaux qui existent depuis longtemps entre les Arabes et les Anglais ont contribué à dissiper une foule de préventions qui nous étaient nuisibles, et les Européens, qui ne pouvaient naguère sortir du grand bazar sans risquer leur vie, parcourent aujourd'hui la ville dans tous les sens, et il leur est même permis de s'approcher de la Mecke sans courir le moindre danger; ils peuvent, en outre, amener et garder chez eux des femmes musulmanes, et ils n'ont pas à craindre comme autrefois, lorsqu'ils étaient surpris, d'être obligés de se faire circoncire sous peine de mort, et ces femmes ne sont plus exposées, dans ce cas, à être cousues dans un sac pour être jetées à la mer.

Nous passâmes à Djedda le mois de Ramadan, et ce ne fut pas sans plaisir que nous en vîmes arriver la fin. Dès que la lune nouvelle parut, nous entendîmes résonner les canons de la citadelle annonçant que le temps du jeûne était passé, et dès le lendemain les réjouissances de la Pâque musulmane commencèrent. Ces fêtes, connues sous le nom de *Beïram*, durent quatre jours, pendant lesquels tous les travaux sont interrompus; les commerçants barricadent leurs boutiques et les employés du gouvernement suspendent

toutes les affaires. Les rues, balayées avec soin et les bien arrosées, sont d'une propreté admirable; femmes, jouissant, à cette époque, d'une liberté extraordinaire, sortent de leurs harems dans tout l'éclat de leur parure orientale; elles parcourent la ville, se visitent et viennent enfin se presser sur une vaste place, centre de tous les jeux. Avec elles (car elles ne sont que spectatrices), nous assistâmes tour à tour aux danses des Arabes, des habitants de Mascatte ou des Noirs : celles des premiers respiraient une insouciance et un abandon caractéristiques, les seconds dansaient avec une sorte de religiosité, tandis que, dans leurs poses et dans leurs mouvements, les nègres étaient lascifs et grotesques. Une troupe de bouffons de l'un et de l'autre sexe exécutait des pantomimes burlesques : nous admirâmes ensuite la hardiesse de quelques jeunes gens se balançant sur les escarpolettes ou tourbillonnant sur des *saquia*[1] avec une inconcevable rapidité. Pour prendre aux réjouissances une part plus active, quelques femmes se plaçaient dans les *meryaha*[2] ou venaient remplir les *sarir*[3] suspendus, et

[1] Roue horizontale tournant sur un axe.

[2] La meryaha ressemble à une roue hydraulique dont les godets seraient remplacés par des caisses.

Lit de cordes ou de lanières entrelacées.

se laissaient mollement bercer avec cette nonchalance tout asiatique qui irrite par réaction. En somme, il y avait dans ces fêtes beaucoup de bruit, de mouvement et de désordre.

Ces jours de repos et de plaisirs écoulés, tout rentra dans l'ordre accoutumé : le commerce reprit son activité et chacun se livra à ses occupations ordinaires. Nous nous hâtâmes de terminer nos préparatifs, et grâce à un firman de Mohammed-Ali, que nous avions apporté du Caire, nous obtînmes du gouverneur de Djedda toutes les lettres de recommandation que nous jugeâmes convenable de lui demander, et ainsi munis, nous partîmes, décidés à aller explorer le littoral de l'Yémen avant de pénétrer dans l'Abyssinie.

Nous nous embarquâmes le 11 février : les vents du nord qui règnent presque continuellement sur cette partie de la mer Rouge nous poussèrent rapidement jusqu'à *El-lit*. Nous relâchâmes dans une petite baie, quelques marins prirent terre, et dans le village qui est à une demi-heure du port, ils trouvèrent de la farine, du lait, des dattes et de belles poules. Nous avions fait les deux tiers du chemin de Djedda à *Ghonfouda*; mais le vent du sud, qui remplace ordi-

nairement à El-lit le vent du nord, rendit notre navigation longue et dangereuse. Les barques qui sillonnent le golfe Arabique ne sont pas pontées et ne peuvent s'engager dans la pleine mer : on est obligé de tenir la côte, qui est, en général, semée d'écueils, et l'on s'arrête tous les jours vers les quatre heures de l'après-midi pour passer la nuit au mouillage. Peu de temps avant d'arriver, nous fûmes assaillis par un violent ouragan qui nous poussa sur des rochers où nous entendîmes notre barque craquer avec un bruit pareil à celui de nos carrosses dans nos rues pavées : par un bonheur inexplicable, nous parvînmes à nous dépétrer sans mésaventure ; mais la plupart des passagers effrayés voulurent être débarqués, et ayant trouvé des dromadaires sur le rivage, ils se rendirent par terre à Ghonfouda, où nous abordâmes nous-mêmes le 17.

Ghonfouda, par les 19° 7′ de latitude, est un port de peu d'importance, qui ne commerce guère qu'avec Djedda. Les marchandises venues de l'Inde ou de l'Yémen n'y arrivent jamais directement ; en sorte que les denrées qu'on exporte de ces contrées s'y vendent plus cher qu'à Djedda. L'intérieur lui fournit quelques fruits et des céréales qui se consomment pres-

que entièrement dans la ville. On y trouve de l'eau assez bonne. L'atmosphère de Ghonfouda, surtout en hiver, est lourde, impure, et enfante un grand nombre de maladies, comme fièvres, dyssenteries et scorbut. A notre passage, le choléra y faisait quelques ravages. Si Djedda est le meilleur poste de la mer Rouge sur la côte orientale, Ghonfouda est peut-être le plus mauvais. Les vents du sud, qui y soufflent presque sans interruption, sont la cause de ce fâcheux changement. Les maisons de l'intérieur comme celles des faubourgs sont construites en chaume; la ville est entourée d'un rempart de pierre. Il est très rare de rencontrer des femmes dans les rues; on n'en trouve pas même au bazar. Leur vêtement ne se compose que de trois pièces : une serviette en couleur, dont elles se ceignent les reins et qui descend jusqu'aux pieds; un voile flottant sur les épaules, semblable à celui qui pare la vierge de Raphaël, et un *melayé*[1], qui enveloppe tout leur corps et leur sert même quelquefois à couvrir la figure. Ce costume ne dérobe pas toujours leur sein aux regards indiscrets; mais il est bon d'observer que les musulmanes

[1] Espèce de manteau léger en soie ou en coton, à l'usage des femmes.

tiennent bien plus à cacher leur visage que leur gorge. Le voisinage des lieux saints a fait adopter à plusieurs d'entre elles un voile d'un fin tissu, dont elles se couvrent entièrement la figure, sans même laisser d'ouverture pour les yeux; cependant, malgré cet excès de rigorisme, si on les surprend dévoilées, elles ne mettent à se cacher ni la même affectation, ni la même précipitation des femmes que nous avions déjà vues dans les divers pays soumis à l'islamisme.

Quand nous arrivâmes à Ghonfouda, on y préparait une nouvelle expédition contre l'Assir. Les nombreuses tentes de l'armée étaient déployées dans une vaste plaine de sable, à une demi-heure de la ville. On attendait tous les jours l'arrivée d'Ahmet-Pacha, qui devait diriger les opérations de la campagne. Son frère Ibrahim, envoyé par le vice-roi d'Égypte pour tenter la conquête de Sana, mais qui devait, avant de se rendre dans l'Yémen, accompagner Ahmet dans l'Assir, se trouvait déjà dans le camp. Les soldats, qui allaient et venaient de leurs tentes à la ville, donnaient à Ghonfouda et à ses environs un aspect animé qu'ils n'ont pas ordinairement. Les Européens qui se trouvaient employés dans l'armée, comme médecins, pharmaciens ou instructeurs, nous ac-

cueillirent généreusement et rivalisèrent pour nous de prévenances et d'égards.

Nous étions, un jour, dans la tente du médecin en chef, lorsque nous entendîmes une vive rumeur : nous sortîmes aussitôt, et nous vîmes un grand nombre de soldats et de domestiques qui se rendaient en foule vers la tente d'Ibrahim-Pacha. Curieux de connaître le motif de leur empressement, nous les suivîmes : à peine fûmes-nous arrivés, qu'un spectacle horrible, hideux s'offrit à nos regards : on venait d'empaler un homme; mais, par un malheur qui n'arrive que trop souvent, le pal n'avait atteint aucune des parties essentielles à la vie, et la victime, en proie aux plus affreuses tortures, exprimait son angoisse par des cris lamentables qui n'éveillaient la pitié de personne. Nous sûmes, plus tard, que ce malheureux avait vécu trois jours, dans cette épouvantable agonie, exposé aux railleries, aux outrages et aux coups de pierres d'une multitude barbare. Nous demandâmes quel était son crime, et l'on nous apprit que c'était un *fellah* [1] d'Égypte, qui avait déserté parmi les Bédouins, et qu'on venait de surprendre rôdant autour de la tente d'Ibrahim : on avait trouvé sur lui un poignard qu'il tenait

[1] Paysan.

caché dans son sein ; on crut qu'il était venu dans l'intention d'attenter à la vie du pacha ; et, sur une simple prévention, il avait été condamné à mort. La sentence avait été exécutée sur-le-champ.

La peinture de semblables horreurs, en excitant l'indignation des peuples de l'Europe, contribuerait peut-être à donner une idée exagérée de la férocité des Orientaux ; aussi sentons-nous le besoin d'ajouter que, si ces actes terribles de justice, nous ne craignons pas de les appeler ainsi, sont révoltants pour nous, ils sont nécessaires chez une nation dépourvue de tout sentiment d'honneur et d'amour-propre qui, n'ayant nulle conscience de la dignité humaine, ne peut être malheureusement dominée que par la terreur qu'on lui inspire.

Le 2 mars, nous quittâmes Ghonfouda. Nous avions le vent en poupe ; le 4, à midi, nous arrivâmes à Djézan dans la petite province d'Abou-Arich. Le commerce de ce port, qui était autrefois assez considérable, a beaucoup perdu de son importance depuis que Mohammed-Ali s'est réservé le monopole de la plupart des produits de l'Arabie. On recueille, dans les montagnes voisines, beaucoup de séné et du café que l'on transporte au Caire en passant par Djedda et

Souez. La ville, quoique petite, occupe un assez grand espace de terrain, parce que les maisons sont éparpillées : du côté du sud, elle a une citadelle dont l'aspect est assez imposant. Ce fort est environné de nombreuses constructions ruinées et abandonnées. Les habitations d'aujourd'hui sont des chaumières en forme de cylindre, surmontées d'une toiture conique, recouvertes, à l'intérieur, d'une épaisse couche de terre d'argile. Les seuls meubles qu'on y remarque généralement sont des sarir, quelques couffes suspendues et la poterie indispensable au ménage. Des groupes de maisons sont entourés d'une haie de bois mort, et les quelques familles qui se trouvent réunies dans cette enceinte semblent former entre elles un petit monde à part. Les Bédouines, qui descendent à Djézan, sont mieux que celles que nous avions vues jusqu'alors : leur physionomie est prévenante et heureuse; elles ne portent pas de voile, une ample robe bleue compose tout leur costume, et leur tête est couverte d'un chapeau de paille dans la forme de nos chapeaux ronds. Les femmes de la ville sont aussi dévoilées, leur vêtement est le même que celui des Ghonfoudoises, quelques unes seulement y ajoutent une chemise. Leurs cheveux sont divisés

en quatre tresses qui retombent gracieusement sur leurs épaules. Sur le devant de la tête, elles portent des demi-couronnes de fleurs et d'herbes odoriférantes qu'elles renouvellent presque tous les jours. Depuis Djedda les femmes ne portent plus de caleçon. A Djézan, les hommes se drapent avec des couvertures en laine; ils ont grand soin de leur chevelure, qu'ils frisent avec beaucoup de goût, et qu'ils adoucissent avec du beurre. L'or n'a pas cours dans la ville; les *talaris*[1], les piastres d'Égypte et les roubies de l'Yémen sont les seules monnaies reçues : le bazar n'a que trois ou quatre boutiques mal pourvues; on y trouve quelquefois des fruits et du poisson, la volaille y est à très bas prix. Abou-Arich, capitale de la province qui porte ce nom, est à une journée de distance de Djézan.

Depuis Ras-Hali, qui se trouve par les 18° 36′ de latitude, nous avions quitté l'Hedjaz, pour l'Yémen, l'Arabie-Déserte pour l'Arabie-Heureuse.

Cette dernière contrée, dont les Anciens nous ont laissé de si brillantes descriptions, ne mérite sa haute réputation que par contraste avec

[1] Piastre d'Espagne ou d'Autriche de la valeur de 5 fr. 25 cent. environ.

les pays environnants. Après avoir visité les montagnes arides de l'Arabie-Pétrée et les plaines sablonneuses de l'Hedjaz, on a lieu sans doute de s'étonner de la fécondité du sol de l'Yémen; les céréales y abondent; le café, les fruits et les fleurs y répandent leurs parfums; son ciel est bleu et ses femmes sont belles; mais, avec tous ses avantages, l'Arabie-Heureuse est encore loin de pouvoir rivaliser avec nos pays d'Europe.

Des pluies régulières, qui commencent vers le milieu du mois de juin et se prolongent jusque vers la fin de septembre, fertilisent l'Yémen. Même à cette époque, le ciel n'est jamais couvert pendant vingt-quatre heures de suite. La température de Sana est plus douce que celle du Téhâma. La chaleur diffère selon qu'on s'éloigne ou qu'on s'approche des côtes; il tombe beaucoup de rosée, sur les bords de la mer surtout. L'Yémen produit du doura, du froment, de l'orge, du café, du toumbac, de la myrrhe, de l'encens, etc.; les qualifications de baumier de la Mecke, de gomme arabique et d'autres arbres qui abondent dans divers pays et sont très rares en Arabie, sembleraient indiquer que cette contrée, qui prétend avoir vu les premiers hommes, a aussi donné naissance aux premières plantes qui, après s'être multipliées

comme les hommes dans d'autres régions, auront gardé néanmoins le nom de leur terre originaire. L'architecture arabe est, en général, misérable, principalement dans l'Hedjaz; mais si nos moindres villages ont des églises, les hameaux de l'Yémen aux habitations en chaume ont tous de grandes mosquées en pierre. Les Bédouins de l'Hedjaz, errants dans leurs déserts infertiles, n'ont pas senti le prix de belles maisons et de majestueux édifices; aussi n'y rencontre-t-on pas un seul monument remarquable, tandis que les habitants de l'Arabie-Heureuse, retenus chez eux par la fécondité de leur sol privilégié, s'entourent de tout ce qui peut ajouter quelques agréments à l'existence, certains de ne pas être obligés de s'expatrier pour vivre.

Les ânes de l'Yémen sont grands et vigoureux; les animaux féroces et dangereux y sont rares, on y trouve une prodigieuse quantité de gibier. Il y a des mines de fer, du sel gemme, du soufre et du porphyre. Les arts y sont négligés; les Juifs et les Banians établis dans le pays travaillent l'or, l'argent et le fer; on y remarque des moulins à vent; il y a aussi des fabriques de toiles grossières. Les monnaies courantes sont le talari d'Autriche et d'Espagne, les sequins de

Venise, les doublons et les roubies de l'Inde. Les fièvres, le *farantit*[1] et la plaie terrible de l'Yémen qui étend ses ravages depuis Yambo jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb sont les principales maladies qui désolent l'Arabie-Heureuse. Le bois est très rare dans cette contrée, et on y supplée en faisant usage de la bouse de bœuf ou de chameau. On rencontre dans l'Yémen un grand nombre d'esclaves nègres et galla. On vante beaucoup la sobriété des Bédouins; il est vrai qu'ils savent se contenter de peu, mais c'est seulement lorsqu'ils sont obligés de vivre à leurs frais : leur avarice est extrême; mais, lorsqu'ils sont nourris aux dépens des autres, leur gloutonnerie est ignoble et leur indiscrétion sans bornes. Il est souvent question, dans Niéburh, d'hôtelleries et de cabarets qu'on trouve dans l'Yémen, et où l'on reçoit les étrangers sans paiement; ces maisons hospitalières pouvaient exister du temps de ce voyageur, mais il paraît que, depuis lors, elles ont disparu et que les usages sont changés.

Nous ne restâmes à Djézan que quelques heures, nous voulûmes profiter du vent qui était toujours favorable, et, le 6, nous étions dans

[1] Ver de Pharaon, ou dragonneau.

le port de Loheïa par les 15° 42′ de latitude.

Nous débarquâmes : notre reïs[1] nous avait annoncés comme médecins, et en entrant dans la ville, nous eûmes à subir les importunités d'un grand nombre de personnes qui venaient nous appeler pour voir des malades. Nous eûmes beau protester de notre ignorance dans l'art de guérir, il nous fut impossible de convaincre ces Arabes, qui sont persuadés que tous les Européens ont au moins quelques notions sur la médecine, s'ils ne l'ont pas approfondie.

Comme Djézan, Loheïa a son fort, et un rempart en briques renferme la moitié de ses maisons ; elles sont construites les unes en pierre, d'autres en chaume, et plusieurs sont en roseaux artistement entrelacés : elles sont toutes accouplées indistinctement, sans que ce pêle-mêle produise un effet désagréable. Vers le centre, on découvre une habitation avec des *moucharabie*[2], style d'Alexandrie. Il y a beaucoup de variété, même d'originalité dans cette ville. Après avoir parcouru la côte arabique depuis Souez, on commence, à Loheïa, à s'expliquer les traditions qui placent le paradis terrestre dans l'Yémen. Il

[1] Patron de navire.
[2] Jalousie orientale.

y a beaucoup de désordre dans ce port, mais ce désordre est beau, pittoresque, attrayant : les femmes y sont séduisantes et revêtent des costumes éclatants; elles semblent se parer avec négligence, sans intention, et elles sont toujours élégantes, coquettes. Les hommes portent de larges chemises à manches plus larges encore, et quelques uns s'enveloppent dans une toile en coton. Le bazar de Loheïa est délicieux, il est resserré, étroit comme pour concentrer les parfums qu'il renferme : partout des fleurs et des fruits; les bananes, si savoureuses, si bonnes, si supérieures à tous nos fruits d'Occident, y abondent. Loheïa, qu'on trouve avec tant de plaisir après Ghonfouda et Djézan, perdrait beaucoup si l'on y arrivait après avoir visité Moka et Hodeïda.

Nous partîmes de Loheïa le 9 mars au matin : vers midi, nous passâmes devant l'ile de Kameran, qui possède des sources d'eau excellente; nous nous y arrêtâmes un instant, et, le lendemain, nous mouillâmes à Hodeïda.

Cette ville est éclatante de blancheur. Il y a beaucoup d'art et néanmoins beaucoup de simplicité dans la forme de ses maisons, et il en est quelques unes qu'on prendrait aisément pour des palais. La ville est grande : comme à Loheïa,

les murs qui l'environnent sont en briques. A l'extérieur, vers le désert, on remarque un grand nombre d'*éché*[1]. Hodeïda possède plusieurs forteresses d'un goût remarquable; avec une habileté rare, les architectes ont su allier à ces constructions guerrières une élégance qui surprend. Le bazar est grand et bien pourvu : les produits de l'Yémen, les étoffes et les riches tissus de l'Inde y affluent. Hodeïda est le port de Beit-el-Fakih, et son principal commerce consiste en café. Un pantalon large, une chemise blanche et le cafetan composent le vêtement des gens riches; ils entourent leur tête d'un turban, et plusieurs portent une espèce de calotte de laine aux couleurs variées, par dessus laquelle ils jettent un mouchoir de la Mecke orné de franges flottantes; d'élégantes sandales leur servent de chaussure. Ici les femmes font un grand étalage de leur parure, et quoique, dans le détail, leur costume diffère peu de celui des ports que nous avons vus précédemment, il a néanmoins dans l'ensemble quelque chose de particulier. La chemise des Bédouines de Djézan est remplacée par une robe éclatante et soyeuse, au corps étroit et aux larges manches; quelques femmes portent des caleçons

[1] Mot arabe qui signifie maison en chaume.

et voilent leur visage avec toute l'exagération des Ghonfoudoises.

Un grand nombre de palmiers ombragent et embellissent les environs de Hodeïda. Lorsque nous arrivâmes dans cette ville, elle venait, depuis peu, d'être enlevée aux Bédouins par les troupes de Mohammed-Ali, et elle se ressentait étrangement de sa position nouvelle : l'ordre n'était pas encore bien rétabli, les vainqueurs et les vaincus, quoique réunis, s'observaient avec méfiance, et la bonne foi était exclue de leurs relations; pour prévenir les meurtres et les vols, de nombreuses patrouilles rôdaient toutes les nuits dans les rues et ne réussissaient qu'avec peine à maintenir la tranquillité.

Nous dressâmes notre tente hors des remparts sous les plantations de palmiers. A peine fûmes-nous installés, que le gouverneur, suivi du cheikh chargé de la police, vint nous visiter pour nous offrir une maison; mais, comme notre intention n'était pas de séjourner longtemps à Hodeïda, nous refusâmes l'asile qu'il nous proposait, et lorsqu'il vit, après de nouvelles instances, qu'il ne pouvait vaincre notre détermination, il fit venir des gardes, qui veillèrent plusieurs nuits autour de notre tente, afin de nous préserver de

tout accident, car on assurait que les alentours étaient peuplés de voleurs.

Nous fûmes placés sous la responsabilité du cheikh, qui se retira après avoir reçu les ordres de son maître, et le gouverneur resta seul avec nous. Nous lui demandâmes alors s'il aimait la tisane des Français, et nous lui offrîmes en même temps une *finnjan*[1] d'eau de vie, qu'il avala en feignant de grimacer. « Est-ce qu'elle est mauvaise? lui dîmes-nous. — Non, répondit-il, mais c'est du fruit défendu. — Il paraît que votre prophète n'aimait pas les liqueurs? — Il n'aimait rien de ce qui peut troubler la raison. — Cependant il chérissait les femmes. » — Le gouverneur sourit : nous lui présentâmes une nouvelle tasse d'eau de vie qu'il accepta sans se faire prier. Pour tranquilliser sa conscience facile, nous interprétâmes, à notre manière, les versets du Coran qui interdisent l'usage du vin, et il était aisé de remarquer la satisfaction qu'éprouvait cet homme en entendant dans notre bouche sa propre justification qu'il n'eût osé entreprendre lui-même, dans la crainte de déconsidérer son livre divin.

Nous passâmes quatre jours à Hodeïda, et malgré les appréhensions du gouverneur qui, s'étant

[1] Tasse à café à l'usage des Orientaux.

habitué à notre tisane, venait tous les jours s'informer de l'état de notre santé, nous y jouîmes d'une tranquillité parfaite. Nous louâmes les chameaux qui nous étaient nécessaires tant pour nous que pour le transport de nos malles, et le 14 mars, après avoir abattu notre tente, nous partîmes pour Moka, vers les trois heures du soir. Nous traversâmes d'abord un vaste cimetière dont les tombeaux, couverts de fleurs, attestaient la piété des habitants envers les morts : nous nous trouvâmes bientôt sur une route sablonneuse, tracée au milieu d'un immense taillis vigoureux et touffu. Nous éprouvâmes un sentiment pénible à l'aspect de cette belle végétation qu'on semblait dédaigner. Peu de temps après, la route se divisa en trois : l'une menait directement à Zébid, l'autre se dirigeait vers les tribus bédouines qui approvisionnent Hodeïda de bois, de laitage et de volaille, et la troisième, qui était la nôtre, conduisait à Beit-el-Fakih. Nous marchions dans la direction sud.

Après avoir cheminé environ trois heures dans le taillis, nous commençâmes à découvrir quelques arbres, et, quelque temps avant la nuit, nous nous trouvâmes dans un de ces beaux paysages que l'on rencontre quelquefois largement

dessinés dans le désert. Une nature sauvage et puissante en a fait tous les frais, l'art est resté étranger à la formation de ces sites pittoresques; point de cordeau pour aligner les allées, point d'instruments, point de mesures pour l'économie du terrain; les arbres sont éparpillés çà et là, d'autres se ramassent, s'éloignent ou se rapprochent pour former un tout incohérent et poétique: toute la vie du désert semble s'être concentrée sur ces quelques points délicieux; les alentours sont mornes, arides, brûlés; là tout est frais, se meut, vit; on dirait une fête dans un cimetière. Depuis Hodeïda, le point de vue s'était déroulé de plus en plus intéressant, de plus en plus gracieux; ce beau paysage arriva comme l'admirable dénouement d'une pièce bien faite; au delà nous ne retrouvâmes que sable et stérilité. Il y avait dans ce lieu quelques huttes, dont l'une était un café occupé par une vieille femme infirme obligée de se traîner à quatre pattes pour servir les passants. Un puits creusé auprès de sa demeure lui fournissait de l'eau en abondance, et les Bédouins qui se croisent sur cette route lui apportaient tous les objets nécessaires à la vie.

Nous continuâmes à marcher sur un terrain

sec et inculte, jusqu'au grand village de *Drimi* : avant d'y arriver, nous découvrîmes à notre droite, mais à une assez grande distance, un long rempart de palmiers qui bornait notre horizon.

Le village de Drimi, que nous traversâmes sept heures après notre départ de Hodeïda, est habité par des Bédouins : il est composé de grandes échés; la maison du cheikh et les mosquées, surmontées de trois rondes coupoles, sont construites en briques. Le village renferme une grande quantité de puits très profonds, et les Bédouins y possédent des manufactures de coton.

Au sortir de Drimi, nous parcourûmes des bois verts et touffus, peuplés de lièvres et de gazelles, que notre approche effrayait peu : la route était pénible, le terrain sablonneux ressemblait à une mer onduleuse. Environ trois heures avant d'arriver à Beit-el-Fakih, les bois disparurent, et nous nous trouvâmes au milieu de terres peu cultivées, quoique d'une nature fertile. De nombreux troupeaux étaient répandus dans la campagne, et les bœufs labouraient les champs avec la charrue attachée au cou.

Nous arrivâmes à Beit-el-Fakih accablés de

sommeil, après avoir marché depuis trois heures du soir jusqu'à neuf heures du matin, au pas de chameaux pesamment chargés.

Cette ville est par les 14° 31′ de latitude.

II.

SOMMAIRE.

Description de Beit-el Fakih. — Contestation avec les chameliers. Etat du pays nouvellement conquis. — Réflexions sur la cupidité des Bédouins. — Départ de Beit-el-Fakih. — Arrivée à Zébid, la ville de la science. — Le chérif. — Une visite au chef du collége. — Réception. — Conversation. — Réjouissance pour célébrer la prise de Has. — Description de Zébid. — Départ de cette ville. — Aspect du pays. — Arrivée à Dcherdjé. — Mauschid. — Charié. — Rouas. — Iakhtil. — Arrivée à Moka. — Accueil que nous font les Européens. — Description de Moka. — Son commerce. — Les Banians. — Leurs mœurs. — Les Juifs. — Corvette anglaise. — Visite à Emin-Bey, gouverneur de Moka. — Discussions morales. — Préparatifs de départ. — Une histoire orientale. — Nous quittons Moka. — Trajet. — L'île de Dâhlac. — Son commerce. — Arrivée à Massaouah.

CHAPITRE II.

L'ensemble de Beit-el-Fakih, avec les dômes élégants de sa mosquée et ses jardins verdoyants et fleuris, est frais et gracieux; son minaret, pareil à une tour, se laisse apercevoir de très loin sur la route de Hodeïda. La citadelle est ce que la ville offre de plus remarquable. Les mai-

sons sont en briques et n'ont pas de moucharabis comme dans la plupart des pays musulmans; un grand nombre d'échés sont confondues avec les autres constructions. Le costume des hommes ne présente rien de nouveau, mais celui des femmes est, sous tous les rapports, moins brillant et moins riche que celui que nous avions admiré à Hodeïda. On ne rencontre guère que des vieilles dans les rues, il paraît qu'elles sont chargées des affaires du dehors, tandis que les jeunes travaillent dans l'intérieur. La ville, bornée à l'est par une haute chaîne de montagnes, estsans remparts; on récolte beaucoup de doura dans les environs.

Avant d'arriver à Beit-el-Fakih, nous avions eu une contestation avec nos chameliers qui, en dépit de nos conventions, voulaient exiger, avant d'arriver à Moka, le paiement de la somme convenue pour le transport de nos effets. Consentir à ce qu'ils demandaient était nous mettre à leur merci, et nous avions refusé de les satisfaire. Mais, lorsque nous nous disposions à quitter la ville, ils ne voulurent pas charger nos bagages, sous prétexte que leurs chameaux fatigués avaient besoin de nourriture, et qu'ils ne pouvaient leur en procurer faute d'argent. Persuadés qu'il nous serait impossible de les décider

nous-mêmes à partir, nous nous rendîmes aussitôt chez le commandant de la place pour lui demander justice. Il était déjà tard, et les portes de la forteresse étaient fermées : nous nous adressâmes à un soldat placé en sentinelle, et nous le priâmes de faire savoir à son maître qu'une affaire pressante nous amenait près de lui, et pour que notre demande fût mieux accueillie, nous ajoutâmes que nous étions porteurs d'un firman de Son Altesse Mohammed-Ali. La frayeur qu'inspiraient encore les Bédouins, nouvellement soumis au chef subalterne de Beit-el-Fakih, ne lui permit pas de nous faire ouvrir les portes, et il nous fit conduire sous une fenêtre à laquelle il parut aussitôt. Nous lui exposâmes nos plaintes ; mais, voyant que ce Turc, habitué, comme les gens de sa nation, à traîner toujours en longueur, avait l'intention de nous ajourner au lendemain, nous lui répétâmes que nous avions avec nous un firman du pacha et que nous voulions partir sur-le-champ. Il fit alors appeler nos chameliers, et, comme pour se venger sur eux de la résistance que nous opposions à ses volontés, il leur enjoignit, avec toute l'insolence d'un agent inférieur, l'ordre de quitter la ville sans retard, et nous nous retirâmes. Comme il était dans notre intérêt personnel de ménager

nos guides, nous crûmes prudent d'entrer avec eux dans une voie de conciliation, et nous leur promîmes de leur remettre à Zébid la moitié du prix convenu, et le reste à Moka. Satisfaits d'un arrangement qu'ils n'auraient osé espérer, ils se mirent à notre disposition, et nous pressâmes notre départ. Les bassesses auxquelles ils se soumirent pour obtenir de nous quelques avances nous donnèrent une bien triste idée du caractère des Bédouins, rampants lorsqu'ils sont faibles, intraitables lorsqu'ils sont forts.

Il était neuf heures du soir quand nous levâmes notre camp : la pureté du ciel d'Arabie et ses étoiles toujours brillantes font que, même en l'absence de la lune, l'obscurité n'est jamais très profonde : nous nous enfonçâmes bientôt dans un bois magnifique que nous parcourûmes, pendant plusieurs heures, par une route unie et facile; le grand nombre de sentiers droits ou tortueux qui viennent tous aboutir à la grande route ferait croire, dans d'autres pays, qu'on a voulu tracer dans ce bois des allées pour les promeneurs. Nous découvrîmes à notre droite, au milieu d'un massif d'arbres, une belle mosquée qui, dans ce lieu solitaire, entourée du prestige que la nuit répand sur tout ce qu'elle touche, fit sur nous une im-

pression profonde. Peu de temps avant d'arriver à Zébid, le terrain devient sablonneux et stérile ; on aperçoit la ville qui se déploie à la vue dans toute sa longueur; ses environs ont un aspect très animé.

A huit heures du matin, 17 mars, nous étions au pied des remparts : nous dressâmes notre tente, qui attira une foule de curieux. Dès que le chérif eut appris notre arrivée, il supposa que nous étions au service du pacha, et il envoya aussitôt plusieurs personnes de sa suite qui nous prièrent, au nom de leur maître, de nous rendre à la citadelle où nous devions être mieux logés que sous notre tente. La politique de ce chef de Bédouins qu'on avait conservé dans ce poste lui faisait un devoir de bien traiter les employés de son vainqueur, et ses émissaires ne négligèrent rien pour nous amener avec eux. Nous fîmes abattre notre tente, et nous nous rendîmes à la forteresse avec une nombreuse escorte. Nous excitâmes une vive curiosité en traversant les rues de la ville, et notre cortége grossissait à chaque pas. En arrivant, nous fûmes saluer le chérif qui nous accueillit avec beaucoup de déférence ; et comme il n'ignorait pas que nous avions besoin de repos, il ne chercha pas à nous retenir.

On nous conduisit aussitôt dans un appartement qu'on avait fait préparer, et on nous servit à manger. Notre repas se composa de fruits, de miel et de plusieurs plats de viandes effroyablement épicées : il est inutile de dire que nous ne bûmes que de l'eau, nous étions chez des musulmans.

Après nous être reposés quelque temps, nous nous rendîmes chez notre hôte que nous trouvâmes dans sa salle de réception : il était assis sur un grand sarir, et, à droite et à gauche, sur des siéges moins élevés que le sien, étaient placés ses principaux personnages, tous vêtus de blanc comme lui. Un grand nombre de *jambia*[1] d'une grande richesse et d'un goût exquis ornaient l'appartement. Les derniers mots que nous entendîmes en entrant nous apprirent que nous venions d'interrompre une conférence diplomatique. Après les compliments d'usage, nous nous assîmes, et désirant savoir du chérif ce qu'il avait conservé des souvenirs de la vieille gloire de Zébid, la ville de la science, nous lui adressâmes quelques questions.

« Autrefois, » lui dîmes-nous, « votre ville jouissait d'une grande célébrité ; tous les savants de l'Arabie venaient se réunir dans son sein, et leurs

[1] Poignard arabe.

travaux contribuèrent beaucoup aux progrès des lumières.

— Zébid n'est pas déchue de sa splendeur passée, » répondit le chérif avec emphase, « et notre ville est encore aujourd'hui ce qu'elle fut jadis. » Étonnés d'une réponse à laquelle nous étions loin de nous attendre, mais que l'orgueil musulman aurait dû nous faire prévoir, nous n'eûmes garde de lui rien objecter, et nous lui demandâmes si ces savants avaient un lieu particulier pour leur réunion.

« Sans doute, » nous dit-il.

« Habitent-ils la ville ?

— Tous.

— Et sont-ils nombreux ?

— Sont-ils nombreux ? » répéta-t-il en se tournant vers son écrivain ; et ils les comptèrent ensemble, ils étaient neuf. Nous reprîmes :

« Y a-t-il parmi eux une hiérarchie ? Ont-ils un chef ?

— Certainement.

— Quel est son nom ?

— Comment se nomme le mouphti ? » demanda encore le chérif en s'adressant de nouveau à son écrivain.

« Séid-Mohammed, » répondit celui-ci.

Il est aisé de voir, par cet entretien, que l'im-

portance qu'on semblait attribuer à ces prétendus savants, dont le nom du chef était à peine connu, n'était pas aussi grande qu'on aurait voulu nous le faire croire. Nous demandâmes encore au chérif s'il ne serait pas possible de voir Séid-Mohammed, et il nous répondit que rien n'était plus facile ; que, si nous le désirions, il allait nous donner un homme qui nous y conduirait aussitôt ; nous acceptâmes son offre, et un instant après on nous annonçait au mouphti.

Il vint au devant de nous : c'était un vénérable vieillard à barbe blanche, dont la physionomie respirait la bonté. Il nous introduisit dans une salle assez grande toute recouverte de nattes, par dessus lesquelles on avait étendu un petit tapis entouré de coussins : on nous y fit asseoir, et le chef, quelques autres savants et un grand nombre d'élèves, se placèrent autour de nous. La salle dans laquelle nous nous trouvions était leur bibliothèque, qui se composait d'un millier de volumes de divers formats, mais tous assez grands. Nous échangeâmes d'abord quelques paroles sans intérêt ; on nous servit du café, et après l'avoir bu, pour rendre la conversation plus attrayante, nous ne tardâmes pas à amener ces hommes sur leur propre terrain, et nous adressant au mouphti :

« Votre ville, » lui dîmes-nous, « fait bruit en Europe; on sait qu'elle renferme des savants distingués; on nous a dit ici que tu étais leur chef, et nous sommes venus te visiter.

— Gloire à Dieu ! » fut sa seule réponse.

Nous poursuivîmes : « A quelle antiquité remonte Zébid? — Elle fut bâtie 240 ans après Mahomet le prophète par un des fils d'Haroun-al-Raschid [1]. »

Nous allions continuer, lorsque le *muéseïn* [2], du haut de la mosquée, annonça l'heure de la prière : nous voulûmes nous retirer dans la crainte de déranger les fidèles, mais on nous retint. A notre grand étonnement, nous vîmes approcher un domestique du mouphti qui répandit sur nous des essences et apporta une urne où brûlait de l'encens pour nous en faire respirer le parfum; il la plaça sous nos larges manches pour imbiber nos vêtements de l'odorante fumée, et on nous servit encore du café : nous supportâmes avec un sérieux imperturbable cette cérémonie singulière à laquelle nous ne comprenions rien. Nous

[1] Mahmoud, le second de ses enfants, accusé de philosophie à cause de son amour pour les sciences et les lettres, vivait, en effet, à cette époque.

[2] Le muéseïn a pour fonction de chanter la prière du haut du minaret aux heures prescrites par le Coran.

sûmes pourtant que c'était une ancienne coutume qu'on ne renouvelait qu'en faveur des personnes qu'on voulait honorer. Quand tout fut terminé, nous continuâmes à les interroger; mais, quoique nos questions fussent toutes relatives à leur ville ou à leur séminaire, ils ne purent nous répondre qu'avec une extrême difficulté. Nous eûmes lieu de nous apercevoir qu'il ne leur restait plus que des souvenirs de leurs beaux jours, et ils vivaient du passé. Nous aurions voulu savoir lire l'arabe pour feuilleter leurs ouvrages, vieilles mais précieuses reliques que les vers commencent à ronger, et qu'ils ne songent pas à remplacer par des monuments nouveaux. Soumis en aveugles à leurs lois immuables tracées dans le Coran qui résume pour eux l'éternité, ils sont restés immobiles comme elle, et la science s'est expatriée. Nous crûmes qu'il serait bon de chercher à les éclairer sur leur position, et nous leur racontâmes les progrès immenses de notre science et les merveilles de notre industrie; ils nous écoutaient avec avidité; plongés dans une ignorance complète du présent, leur étonnement était à son comble, et quoique jeunes au milieu d'une assemblée de vieillards, nous avions su captiver leur attention, et nous les quittâmes, bien convaincus de leur

avoir donné, malgré leurs prétentions et leurs préjugés, une idée de la haute supériorité de l'Europe. Quand nous nous levâmes pour nous retirer, ils s'approchèrent de nous avec empressement, et nous baisèrent les pieds et les mains sans qu'il nous fût possible de nous en défendre; les pères amenaient leurs enfants pour leur faire baiser nos habits, et le mouphti lui-même, debout devant la grande porte de sortie qu'il avait fait ouvrir à deux battants, nous prit la main qu'il allait porter à ses lèvres si nous n'avions été prompts à la retirer. Nous rentrâmes chez nous très satisfaits de notre visite, que nous aurions renouvelée avec plaisir, si nous avions fait un plus long séjour dans cette ville.

Nous étions à peine arrivés à notre demeure, que le bruit des canons de la citadelle et le son des tambours nous attirèrent sur la place où la foule s'empressait : on venait d'annoncer la nouvelle de la prise de *Has*, et pour célébrer cette victoire par des réjouissances, les soldats bédouins se livraient à des jeux guerriers et exécutaient des danses en rond, les sabres et les poignards dégaînés.

Zébid, ancienne capitale du Tehâma, est à la hauteur de 14° 12′ de latitude. Ses remparts

et ses maisons sont en briques, et l'on y remarque peu d'échés. On trouve dans toutes les rues des puits construits avec soin et bien blanchis; ils renferment une eau excellente. Les habitants n'offrent rien de neuf; les hommes cependant y sont plus beaux que dans les villes dont nous avons déjà parlé. La citadelle est immense et d'une architecture admirable. Ses minarets sont dans le style de ceux de Beit-el-Fakih. Au nord-est de la ville, on aperçoit une mosquée ruinée par Ali-d'Assir; elle est encore frappante : forteresse et mosquée, ce monument réunit en lui la double pensée de la force et de la religion, comme le chérif, pontife-guerrier qui y préside. La population de Zébid est industrielle; les teinturiers affluent dans cette ville, et l'on y confectionne des armes blanches d'un genre et d'un goût exquis. On cultive l'indigo dans les campagnes environnantes.

Le 18 mars, à trois heures du soir, nous partîmes de Zébid. Le pays qui se déroule, en sortant de la ville, est d'une fertilité merveilleuse. On n'a plus alors pour chemin un désert immense, un étroit sentier serpente entre des champs bien cultivés, et nous traversions à chaque instant des lits de torrents desséchés. Les habitants sous

leurs cahutes en forme de pain de sucre, les arbres vigoureux, quoique négligés, et parés de nombreux oiseaux, les montagnes noires aux cimes élevées et ardues qui bornent ce paysage qui va toujours en s'embellissant, le parfum des bananes et des fleurs qu'une brise fraîche et légère apporte au pied de ces montagnes, tout contribue à faire de ces sites fortunés un séjour délicieux. Après deux heures et demie de marche, nous arrivâmes dans un bois qui se prolongea jusqu'au village de Dcherdjé, que nous atteignîmes après onze heures du soir.

Nous y passâmes le reste de la nuit, et dès le point du jour, nous nous levâmes pour aller faire la guerre aux innombrables tourterelles et aux pigeons qui n'avaient d'autres maîtres que les voyageurs armés de fusils. Quoique les chaleurs, qui sont excessives, vous obligent à voyager pendant la nuit, nous aurions voulu quitter Dcherdjé dès le matin; mais, malgré nos instances, nous ne pûmes décider nos chameliers à partir avant deux heures de l'après-midi.

En nous éloignant du village, nous continuâmes à marcher dans le bois de cassiers qui s'éclaircissait insensiblement. Nous découvrîmes, à notre gauche, la petite ville de Has, située au

pied de la chaîne de montagnes qui longe le golfe Arabique. Une heure après notre départ de Dcherdjé, le bois avait disparu, et nous nous trouvâmes dans une belle plaine où l'on apercevait encore quelques arbres çà et là disséminés, qui, de distance en distance, venaient se grouper en bosquets charmants tous dans un même genre élégant et compassé : à ignorer l'incurie des habitants de cette contrée, on n'eût pu douter que ce ne fût l'ouvrage des hommes. Cependant, vers le coucher du soleil, nous cheminions sur un terrain entièrement nu; nous découvrîmes, sur le rivage opposé, les hautes montagnes de l'Abyssinie que nous étions impatients d'aborder; nous nous arrêtâmes un instant pour les considérer, et nos regards y restèrent attachés jusqu'au moment où l'obscurité vint nous les dérober. La route avait été toujours belle : il était une heure après minuit quand nous nous arrêtâmes devant *Mauschid*.

Les environs de ce village, qui n'est qu'à dix minutes de la mer, sont gracieux et riants : il est entouré d'une belle végétation et ombragé par des bosquets de mimosas et de palmiers; mais ce qui frappe surtout à Mauschid, ce sont des groupes d'arbres serrés et compactes, dont les cimes

se ramassent, se pressent et paraissent, à l'œil étonné de leur grandiose beauté, de vertes collines aux flancs entr'ouverts. Les habitants de ce village ont une physionomie bien tranchée, et chez les femmes, surtout, il y a beaucoup du type européen.

Le 20, à trois heures du soir, nous quittâmes Mauschid. La route qui conduit à Moka est douce et unie ; elle nous rappelait par sa beauté les grands chemins de France. Les arbres y sont très clair-semés, et nous n'en remarquâmes qu'aux environs des trois villages *Charié*, *Rouas* et *Iakhtil*, que nous trouvâmes sur notre passage. Nous côtoyâmes la mer jusqu'au premier que nous dépassâmes, à huit heures et demie ; nous nous éloignâmes alors du rivage pour ne plus nous en approcher qu'à Moka. Iakhtil est le plus important de ces trois villages ; ses échés sont d'une dimension énorme ; il y a, en outre, une superbe mosquée.

Le lendemain de notre départ de Mauschid, nous arrivâmes à Moka au lever du soleil. Nous dressâmes notre tente à l'entrée du faubourg ; et comme nous devions passer quelques jours dans cette ville, l'un de nous se rendit auprès des Européens qui résidaient dans le port, afin

de trouver, par leur intermédiaire, une habitation où nous pussions aller nous établir aussitôt; mais l'un d'eux voulut absolument nous faire partager sa maison, et nous reçûmes chez eux un accueil plus gracieux encore qu'à Ghonfouda.

Moka est une grande ville; ses maisons, quoique toujours entremêlées d'échés, ont un aspect de grandeur et de richesse qui ne se dément pas lorsqu'on pénètre dans l'intérieur. Leur ameublement est moitié turc, moitié européen; les divans, les belles nattes et les tapis se marient artistement avec les chaises longues, les tables et les fauteuils venus de Bombay. Quand nous arrivâmes à Moka, cette ville avait été pillée, depuis peu, par les Bédouins des montagnes d'Assir, et, quoiqu'elle se ressentît encore de ce désastre, la rapidité avec laquelle elle s'était relevée était une preuve incontestable de son grand commerce et de son opulence. Au sud de la ville, on découvre, du haut des terrasses, une immense forêt de palmiers divisée en pépinières séparées par des haies mortes et appartenant aux aristocrates de Moka qui, durant les fortes chaleurs, vont se réfugier dans ces maisons de campagne. On trouve dans cette ville des bibliothèques assez considérables et des hommes qui se croient des sa-

vants. Ses principales mosquées sont *Djama-el-Kebira*, *Djama-Chadlan* et *Djama-Sandal*; on en remarque quelques autres de moindre importance, dont l'une est consacrée à *Setti Zennab*. Moka est le seul port de la mer Rouge où l'on trouve des bains. Cette ville a sept portes : *Bab-Sahel* et *Bab-el-Nassar* conduisent à la mer; *Bab-el-Hamoud* voit entrer les caravanes qui arrivent de Zébid; les cafés de l'Yémen sont introduits par *Bab-el-Chaldi*, du côté de l'est; *Bab-el-Sogayer* et *Bab-el-Sandal* sont vers le sud; et vers le sud-ouest se trouve une poterne appelée *Bab-el-dara*, qui demeure ouverte jour et nuit. Il y a beaucoup d'activité dans le chantier de Moka; on y construit des barques sans pont et des chaloupes.

Les femmes sont couvertes d'argent, elles se parent de bracelets et de colliers qui leur serrent étroitement le cou; six à sept pendants se balancent à chacune de leurs oreilles, et plusieurs d'entre elles ont une boucle au nez; les enfants portent, aux bas des jambes, de grands anneaux semblables à des bracelets. Nous eûmes souvent l'occasion de pénétrer dans l'intérieur des maisons et d'y voir des femmes dévoilées; ce qui nous frappa surtout chez elles, ce fut un air de finesse

et de dignité qu'on ne remarque pas dans la physionomie des autres femmes de l'Yémen. On rencontre parmi elles beaucoup de Galla, elles y sont pourtant moins nombreuses qu'à Djedda. A Moka, les esclaves se vendent à plus bas prix que dans les autres ports de la côte d'Asie; on en transporte beaucoup de Massaouah et de Zeyla. Il y a dans la ville un grand nombre de familles du pays des Somouli.

Le commerce de Moka est très considérable : les principaux objets d'importation sont les armes à feu, les sabres, les couteaux, des miroirs, des verres taillés et des perles fausses; il arrive tous les ans, dans ce port, cinq cents tapis de Perse par Bassora et Bagdad, trois mille couffes de toumbac des mêmes pays, et quatre mille de toumbac-bouni qu'on apporte de Surate (Sourati). Le prix de la couffe est de 40 à 50 talaris. Les bâtiments venant de l'Inde transportent, à Moka, des étoffes, du sucre et du thé dont on fait peu d'usage. Les marchandises d'exportation consistent en café, aloès, myrrhe, encens, nacre et essences. La ville et les environs sont très animés, et les habitants ont un air d'aisance qui réjouit. Moka est par les 13°, 19′ de latitude.

Les Banians, qui sont exclus de Djedda et des villes voisines du territoire sacré, jouissent, à Moka, d'une confiance entière, et ils sont chargés des affaires de l'administration. Leur importance dans cette ville est assez grande et leurs mœurs assez singulières pour qu'il ne soit pas inutile de les faire connaître en peu de mots.

Les Banians sont des idolâtres de l'Inde, qui croient à la métempsycose : ils n'immolent jamais d'animaux et ne tuent pas même les insectes, ils se nourrissent de laitage et de légumes auxquels ils refusent tout sentiment vital, fort heureusement pour eux; mais, par une contradiction inexplicable, ils vont acheter de la viande au marché, et, en traversant la rue, ils la distribuent aux chiens affamés de la ville qui, par reconnaissance, les accompagnent en foule jusqu'à leurs demeures : rien n'est risible comme de rencontrer un Banian avec ce cortége. Ils prennent un soin extraordinaire du bétail; la plupart ont, chez eux, des vaches de toute beauté.

Les Banians se marient à l'âge de six ou sept ans, de quinze ou seïze au plus tard; lorsqu'ils vont en pays étranger, ils n'amènent jamais leurs femmes avec eux. Ces idolâtres, qui sont en général d'une avarice extrême, sont méconnaissables

lors de la célébration de leur mariage; ils ne regrettent rien pour donner à cette cérémonie tout l'éclat que peuvent ajouter à une fête le culte et la richesse; ils déploient un luxe inoui et répandent des largesses à profusion. L'union est consacrée par un bramine qui est aussi chargé de donner le nom aux nouveau-nés. Les riches font brûler les cadavres de leurs parents, et les époux indigents, qui n'ont pas, à leur mort, les moyens de se faire élever un bûcher, privent leurs veuves de l'honneur de se brûler avec eux. Il ne serait pas étonnant, dans cette circonstance, de trouver beaucoup de femmes fortunées envieuses du sort des misérables, et de les entendre, une fois au moins, se plaindre avec sincérité des priviléges de la richesse. Les Banians sont d'une propreté rare, ils se rasent la tête et se parfument; ils arrangent leur turban d'une manière très originale et avec un goût infini; leur costume, à Moka, se compose d'un caleçon, d'une chemise très longue et d'un caftan blanc et d'étoffe légère; ils sont presque tous gras et bien portants. Ils ont le moins de rapports possible avec les personnes qui ne sont pas de leur secte; ils sont peu communicatifs, taciturnes; et si, en recevant un étranger chez eux, ils sont obligés de le faire boire ou

manger, ils brisent, dès qu'il est sorti, le verre ou le plat dont il s'est servi. Les Banians sont très minutieux, même sordides dans leurs affaires commerciales. Ils sont, au reste, d'une patience exemplaire, ils supportent sans murmurer toutes sortes d'outrages, leur loi leur défend la vengeance; et, soit par faiblesse ou par vertu, ils sont fidèles au précepte.

On trouve à Moka un grand nombre de Juifs relégués dans les faubourgs; ils s'occupent de commerce et d'industrie.

Durant notre séjour dans cette ville, il y avait dans le port une corvette anglaise chargée de protéger le commerce des Indes. L'anarchie qui, depuis Turkchi-Bilmèz, avait bouleversé l'Arabie avait rendu sa présence indispensable.

Émin-Bey, qui avait déjà fait la conquête d'une partie de l'Yémen, et qui attendait la venue d'Ibrahim-Pacha pour se porter avec celui-ci vers Sana, était alors gouverneur de Moka. Il avait connu l'un de nous lors de la première campagne d'Assir, et, lorsque nous nous présentâmes chez lui, il nous reçut avec de sincères démonstrations de joie : il vint lui-même nous visiter; et, comme il était dans l'usage de recevoir, après avoir terminé ses affaires, il nous engagea beaucoup à venir passer

nos soirées chez lui. Nous nous y rendîmes assez régulièrement. Dès que nous arrivions, il nous faisait offrir le chibouc ou le riche narghilé de Sana, et on nous servait en même temps le café : on jouait ensuite aux dames ou aux échecs, on prenait du thé avec du lait, et nous prolongions, bien avant dans la nuit, nos causeries, qui roulaient ordinairement sur la différence de nos mœurs.

Émin-Bey, qui, pour un Turc, justifiait ses prétentions à la science, soutenait, en fidèle musulman, que le Coran était le code le plus parfait dont Dieu eût doté l'humanité; que les femmes n'y étaient pas traitées avec autant d'injustice que nous semblions le croire; qu'elles devaient même s'estimer trop heureuses qu'on eût daigné s'occuper d'elles; qu'elles avaient été créées pour le plaisir de l'homme, qui leur faisait beaucoup d'honneur en les associant à son sort : il convenait, cependant, que les Européennes méritaient plus d'égards que les musulmanes, qui étaient, disait-il, sans ame et sans passion.

Quoique divisés de religion, notre harmonie ne fut jamais troublée, parce que la bonne foi régna toujours dans nos discussions. Quand nous quittâmes Moka, nous nous séparâmes très satisfaits

les uns des autres, et nous obtînmes d'Émin-Bey une lettre qui devait nous mettre à l'abri des tracasseries que suscitent aux voyageurs les douaniers de Mohammed-Ali.

Nous avions appris que, sous peu de jours, il devait partir une barque pour Massaouah; nos préparatifs de voyage étant terminés, nous fîmes appeler le reïs pour traiter avec lui. La longue habitude que les Arabes ont contractée d'extorquer des sommes énormes à tous les Européens qui sont obligés d'avoir recours à eux fit croire à celui-ci que nous étions de la composition de tous les autres, et que, puisque la Providence lui envoyait des infidèles à exploiter, il devait en profiter sans scrupule. Il eut l'impudence de nous demander trente talaris pour le prix de notre passage de Moka à Massaouah; comme nous nous étions attendus à cette exagération, ses prétentions ne nous étonnèrent que médiocrement, et nous lui offrîmes le sixième de la somme qu'il réclamait. Il se leva en se récriant et feignit de vouloir se retirer; mais, quand il vit que nous ne cherchions pas à le retenir, il revint sur ses pas et accepta ce que nous voulûmes bien lui donner.

L'avant-veille de notre départ, nous fûmes invités à dîner par un riche négociant de la ville,

qui avait réuni, ce jour-là, quelques hommes qui se piquaient de science. Le repas fut brillant, mais le pain s'y faisait désirer. Après le café, on raconta quelques unes de ces histoires poétiques que la plupart des Orientaux collectionnent dans leur mémoire. Nous en rapporterons une qu'ils n'ont conservée que de tradition, et qui nous a paru digne d'être reproduite; la voici :

« Le puissant Haroun-al-Raschid, vingt-cinquième calife de l'Arabie, commença le narrateur, n'était pas tellement absorbé par ses projets de conquête, qu'il ne pût donner quelque soin aux entreprises industrielles. Dans ses fréquents voyages de Bagdad à la Mecke, accomplis pour remplir les devoirs qu'impose à tout fidèle notre religion sublime, ce grand commandeur des croyants avait découvert la source jusqu'alors impénétrable et mystérieuse, qui, par des canaux souterrains, conduit à la ville sainte l'eau pure qui l'abreuve. Comme cette source, livrée à elle-même, se perdait en grande partie dans les sables, Haroun résolut de creuser un réservoir, pour ramasser toute l'eau dans un seul point; mais ses guerres continuelles avaient tellement réduit l'état de ses finances, que, faute d'argent, il eût été contraint de renoncer à ce beau projet, si son

génie ne l'avait secouru. Outre ses femmes légitimes, il avait avec lui quarante esclaves jeunes et belles, et il résolut d'employer leur influence pour arriver à ses fins; il leur fit part de son dessein, qu'elles n'eurent garde de désapprouver, et l'exécution commença aussitôt. Il loua quarante ouvriers vigoureux auxquels il donnait tous les jours une pièce de monnaie; mais, dès qu'arrivait le soir, d'après les ordres de leur maître, les esclaves, brillantes de parure, venaient sans voile trouver les travailleurs, qui, en dépit du respect dû aux concubines du calife, ne négligeaient rien pour les séduire. Celles-ci, profitant de l'amour qu'elles avaient su inspirer, arrachaient, chaque nuit, aux pauvres ouvriers leur salaire de la journée, et s'empressaient de remettre l'argent à Haroun-al-Raschid tout fier de la réussite de son stratagème. Ce manége dura tant que les bras de ces hommes furent nécessaires; et ces femmes, plus coquettes sans doute que les nôtres, se virent toujours recherchées et ne perdirent jamais de leur influence, si bien qu'Haroun vit son grand puits terminé, sans avoir eu à dépenser un *para* [1].»

Cette histoire fut accueillie de tout l'auditoire par de vives démonstrations de joie; et

[1] Une piastre d'Egypte vaut quarante para.

ceux qui se croyaient les plus sensés d'entre eux s'écrièrent : Et qu'on vienne dire ensuite que les femmes ne sont pas des démons !

Le 31 mars, nous entrâmes dans la barque qui devait nous transporter à Massaouah ; nous passâmes la nuit dans le port, et le lendemain, 1er avril, nous mîmes à la voile au point du jour. Un vent frais nous porta en peu de temps sur la côte d'Afrique, en face du cap *Beiloul* : cette côte, bordée de montagnes qui descendent jusque dans la mer, et qui s'éloignent quelquefois pour faire place à des plaines de peu d'étendue couvertes de bois et de végétation, est fréquentée, sinon habitée par les Bédouins africains. Le vent qui, depuis notre départ de Moka, fraîchissait toujours souffla tout à coup avec une telle violence, qu'il brisa notre gouvernail et fut sur le point de nous faire chavirer : fort heureusement, il ne tarda pas à se calmer ; et, comme il était favorable, il nous poussa rapidement jusqu'à Massaouah, où nous arrivâmes à bon port, quoiqu'il n'eût pas été possible de réparer complètement le dommage causé par l'ouragan.

Parmi les nombreuses îles que nous rencontrâmes dans ce trajet, celles de *Oum-el-ayous* [1],

[1] Mère du vieillard.

de *Oum-el-namous*[1] (justement nommée) entre le cap Sarbo et Dâhlac, nous parurent de frais jardins abandonnés au milieu de ce désert mouvant. Nous passâmes une nuit dans la baie d'Amphila, dont le mouillage est excellent même pour les gros navires, et le lendemain, nous découvrîmes Dâhlac, l'île la plus considérable de la mer Rouge : elle s'étend du nord-ouest au sud-est et est dépendante de Massaouah. On ne récolte presque rien dans cette île, quoiqu'elle soit soumise à des pluies périodiques qui tombent par torrents en décembre, janvier et février; on n'y rencontre que des troupeaux de chèvres qui, après l'époque des pluies, fournissent du lait en abondance. La langue arabe est généralement connue dans cette île.

Le commerce de Dâhlac, qui est aujourd'hui presque nul, était autrefois très considérable. La grande quantité d'écailles et de perles qu'on trouvait aux environs de cette île attirait de nombreux pêcheurs, et des plongeurs expérimentés savaient dérober à la mer ses richesses les plus précieuses : on rencontre bien encore quelques marins qui s'occupent de cette pêche, mais ils n'ont plus la même habileté, et ils n'en retirent presque rien

[1] Mère du moustique.

Après Dâhlac, nous aperçûmes la petite île appelée *Oda*, qui nous parut aussi gracieuse que celle de Oum-el-ayous ; nous découvrîmes plus tard un banc de sable appelé *Moudda*, et après l'avoir dépassé et perdu de vue, nous commençâmes à distinguer Massaouah, où nous abordâmes le 4 avril à l'entrée de la nuit. En touchant cette terre, nous éprouvâmes un vif sentiment de plaisir : nous allions pour quelque temps dire adieu à la mer.

III.

SOMMAIRE.

Nous débarquons sur le quai. — Réception du gouverneur. — Son caractère. — Massaouah dans l'antiquité. — Les Turcs s'emparent de cette île. — Les Portugais y font plusieurs descentes. — Vaines tentatives des Turcs pour conquérir l'Abyssinie. — Insurrection de Turkchi-Bilmez. — Il s'empare de Massaouah. — Les Cophtes. — Description de l'île de Massaouah. — Mœurs des habitants. — Commerce. — Monnaie du pays. — Détail des objets qu'il est avantageux d'emporter en Abyssinie. — Superstition de nos domestiques relative à la nourriture. — Tyrannie du Naïb envers les voyageurs. — Diverses routes qui conduisent en Abyssinie. — Les Choho, Bédouins africains. — Une esclave galla. — Maladies du pays. — Médecins.

CHAPITRE III.

Quand nous entrâmes dans le port de Massaouah, plusieurs personnes étaient assemblées sur le rivage : leur couleur et leur physionomie nous firent croire d'abord que nous nous trouvions au milieu d'une troupe d'esclaves, et nous fûmes étonnés d'apprendre que ces hommes, qui

nous considéraient avec curiosité, étaient les habitants de la ville. Nous descendîmes dans la légère chaloupe de notre bâtiment, et nous mîmes pied à terre sur un quai de très modeste apparence où l'on voyait s'agiter quelques misérables commerçants.

Le divan du gouverneur est bâti en face de la mer, vers le fond de ce petit quai; il domine les grands magasins dans lesquels sont renfermées les diverses denrées venues de l'Arabie ou de la Terre-Ferme. Un écrivain, assis près de la porte sur un sarir recouvert d'un sale tapis, était occupé à prélever des droits de douane; il s'acquittait de ses fonctions avec une nonchalance particulière aux habitants de ces climats, et passait habituellement la plus grande partie du jour à fumer tranquillement son narghilé.

Hassan-Effendi, ancien gouverneur de Massaouah, était alors absent; il avait quitté son île pour aller prendre possession du commandement de Moka, et il avait laissé à sa place Abdoullah-Aga, l'un de ses hommes de confiance, qui devait occuper ce poste jusqu'à ce qu'on eût donné un successeur à Hassan.

Quand nous nous présentâmes au divan, Abdoullah était assis sur un tapis étendu dans l'em-

brasure d'une étroite moucharabie. Le soleil était sur le point de disparaître, et néanmoins la chaleur était encore accablante : le nouveau gouverneur respirait avec avidité la fraîche brise de la mer ; dès qu'il nous aperçut, il se leva pour nous recevoir, et nous fit asseoir à ses côtés.

La salle dans laquelle nous nous trouvions était de forme oblongue : ses murs blanchis étaient couverts, à hauteur d'homme, d'une couche luisante de beurre, qui attestait que ce lieu était souvent fréquenté par les Bédouins de la côte voisine ; des clous fixés dans la muraille supportaient un grand nombre de fusils turcs et albanais, ornés de viroles d'argent. Des domestiques égyptiens et des esclaves galla se tenaient debout à la porte d'entrée ; et, dans le plus profond silence, ils regardaient leur maître dont ils épiaient les moindres mouvements.

Après avoir bu le café, nous remîmes à Abdoullah les différentes lettres dont nous étions porteurs, ainsi que le firman de Mohammed-Ali qu'il baisa avec respect après avoir reconnu le chiffre de son souverain : il le donna aussitôt à un Cophte qui se trouvait auprès de lui, et s'en fit expliquer le contenu.

Abdoullah était un soldat de fortune, et nous

nous aperçûmes qu'il ne savait pas lire. Chez des peuples où le courage et la force occupent le premier rang, cette ignorance ne place pas les chefs dans un état d'infériorité. Les Orientaux signent les lettres et les divers actes qu'on leur présente avec le cachet de leur bague ; nos anciens nobles se servaient du pommeau de leurs épées.

Ce chef par intérim, élevé, depuis quelques jours seulement, à son nouveau poste, était encore sous l'impression de cette joie qu'éprouvent les hommes sortis des degrés inférieurs pour être transportés tout d'un coup dans une position sociale supérieure. Tantôt il abandonnait la conversation pour faire donner des coups de bâton à l'un ou à l'autre, tantôt il ordonnait de publier que chaque habitant de Massaouah eût à balayer et à arroser sur-le-champ le devant de sa maison, sous peine d'un sévère châtiment ; et à chacun de ses ordres, il jetait sur nous un coup d'œil à la dérobée pour juger de l'effet que produisaient sur notre esprit ces preuves de son autorité. Abdoullah-Aga nous rappela le valet du nouveau seigneur du village.

Dès que l'écrivain eut lu nos diverses lettres qui enjoignaient toutes, au gouverneur de l'île, de nous préserver des extorsions du Naïb d'Arkéko,

de ce roitelet qui gouverne cette lisière de pays qui sépare la mer Rouge des montagnes d'Abyssinie, il nous promit, sur sa tête, de nous protéger contre la rapacité de ce chef dont la famille semble avoir incarné en elle toutes les passions brutales qui désolent l'humanité. Abdoullah-Aga était intéressé à nous faire respecter, afin de nous prouver son influence; nous étions persuadés que, par orgueil, il nous aiderait de toute la puissance de son intervention, et nous nous félicitâmes d'avoir rencontré un homme de cette trempe. Il nous annonça qu'il nous avait destiné une grande maison en maçonnerie appartenant à Hussein-Effendi, écrivain originaire du pays et attaché au divan en qualité d'interprète; il nous en remit aussitôt les clefs, en nous demandant la permission de venir nous visiter quand nous nous serions reposés de nos fatigues. Il ordonna au capitaine du port de faire débarquer tous nos effets sans laisser ouvrir nos malles à la douane; et pleinement satisfaits de l'accueil que nous venions de recevoir, nous nous dirigeâmes vers notre demeure, l'une des plus belles de la ville.

Massaouah était connu par les anciens sous le nom de *Sebastricum Os* : à l'époque où les em-

pereurs d'Abyssinie avaient des domaines en Arabie, cette île, qui faisait partie des possessions de ces grands souverains, servait d'entrepôt aux marchandises venues de l'Inde et à celles qu'on expédiait dans cette contrée. Le commerce consistait principalement en or, en ivoire, en fourrures, en musc et en esclaves. Les plongeurs de la mer Rouge venaient y vendre des perles fines et des écailles de tortue d'un grand prix.

Cette île était alors très florissante ; mais les conquêtes des Turcs dans le golfe Arabique et la découverte du cap de Bonne-Espérance, en donnant un autre cours au commerce, la firent promptement déchoir de son ancienne splendeur. Les troupes commandées par Sinan-Pacha y firent de nombreuses descentes, pillèrent et incendièrent tout ce qui tomba sous leurs mains, et lorsque les habitants, qui vivaient dans une anxiété continuelle, apercevaient les flottes qui portaient ces dangereux ennemis, ils abandonnaient Massaouah et se réfugiaient sur la terre ferme, où ils étaient à l'abri de leurs poursuites.

Lorsque les Portugais tentèrent de débusquer les Turcs des établissements qu'ils avaient formés sur les côtes de la mer Rouge, ils débarquèrent

plusieurs fois dans cette île. En 1513, Alphonse Albuquerque passa le détroit de Bab-el-Mandeb dans l'intention de se rendre à Djedda ou à Souez pour avoir des nouvelles d'une flotte que le sultan équipait, disait-on, pour se rendre dans les Indes. Il voulut auparavant bâtir une forteresse à Massaouah ; mais ses vaisseaux furent si maltraités, si secoués, qu'il se vit obligé d'abandonner ces parages sans avoir pu exécuter son projet. En 1825, don Hector Sylveira s'empara de cette île et préleva une contribution sur ses habitants; et, en 1541, don Estevan de Gama, au lieu d'aller droit à Souez comme il en avait reçu l'ordre, s'amusa à piller quelques petits ports du golfe Arabique, et Massaouah fut encore de ce nombre.

Sur ces entrefaites, les Turcs, qui, dans leur exaltation religieuse, avaient opéré des prodiges, témoins des guerres sanglantes qui s'étaient engagées entre les musulmans d'Adal et les chrétiens d'Abyssinie, conçurent l'espérance de s'emparer de ce royaume. Ils placèrent alors un gouverneur à Massaouah ; et, quoique celui-ci saisît avec empressement toutes les occasions favorables à l'exécution de ce dessein, il ne put jamais en venir à bout, et ses conquêtes se bornèrent à une

très petite étendue de pays qui s'allongeait sur les côtes : les Turcs, n'attribuant plus à cette position qu'une importance secondaire, ne tardèrent pas à l'abandonner, et en remirent le commandement à un chef des pasteurs du continent; celui-ci, connu sous le titre de Naïb, s'engagea à fournir à la Porte un tribut annuel, et se déclara vassal du grand-seigneur.

Cependant, comme le continent qui avoisine la mer Rouge, ne produit point de céréales, et que les habitants, sous peine de mourir de faim, sont obligés d'avoir recours à l'Abyssinie, le roi de cette contrée et le Naïb conclurent un traité par lequel ce dernier s'engagea à payer au souverain la moitié des droits de douane qu'il percevait sur les commerçants; mais le chef des pasteurs, profitant des désordres politiques qui désolaient cette partie de l'Afrique, et de l'affaiblissement de la puissance turque sur la mer Rouge, parvint à s'affranchir peu à peu de toute espèce de dépendance.

Le gouverneur de Djedda, qui était obligé de fournir les impôts au sultan, envoya un aga qui ne tarda pas à rétablir les affaires sur leur ancien pied. Depuis ce temps, le grand-chérif de la Mecke fut toujours représenté à Massaouah par

un de ses officiers, et l'île eut une garnison. La cupidité naturelle aux Turcs leur fit commettre un grand nombre d'injustices; les étrangers qui voulaient pénétrer en Abyssinie étaient soumis à mille tracasseries onéreuses, et leur sûreté était souvent compromise; mais, depuis que Mohammed-Ali a étendu son pouvoir sur l'Hedjaz, il a établi un gouvernement régulier à Massaouah, d'où il a chassé le Naïb, qui se trouve relégué sur le continent; et, quoique les marchands qui fréquentent l'île soient exposés à toutes sortes d'avanies, les Francs qui ont eu soin de se munir de lettres de recommandation y jouissent d'une pleine liberté, et leurs propriétés sont respectées.

Nous ne saurions trop rehausser l'importance d'un firman de Mohammed-Ali aux yeux des voyageurs qui se dirigeraient vers ces régions.

Quelque temps avant notre arrivée dans cette île, Turkchi-Bilmez, qui s'était révolté contre l'autorité du pacha d'Égypte, s'était enfui de l'Hedjaz en apprenant la venue prochaine d'Ahmed-Pacha; il s'embarqua à Djedda, et fit voile vers Massaouah : la garnison, incapable de se défendre dans ses fortifications délabrées, et avec ses pièces d'artillerie sans affût et rongées de vé-

tusté, se vit obligée de se rendre, et l'île tomba au pouvoir de ce hardi aventurier.

Dès que Turkchi-Bilmez en eut pris possession, il y plaça une garnison qui lui était dévouée; et, après avoir frappé une forte imposition sur les habitants, il se retira à Kaméran pour se porter ensuite sur l'Yémen. Plusieurs des soldats auxquels Mohammed-Ali avait confié la garde de Massaouah embrassèrent volontairement le parti de cet homme entreprenant; mais Hassan-Effendi, le gouverneur de l'île, parvint à s'échapper, et se réfugia à Djedda auprès de Soliman-Effendi, son beau-frère.

Les insurgés occupèrent Massaouah jusqu'à l'arrivée des troupes que le pacha d'Égypte envoya du Caire pour les faire rentrer dans le devoir. Turkchi-Bilmez, qui était alors dans le petit port de Hali, sur les frontières de l'Hedjaz, avait résolu de réunir toutes ses forces, et il fit partir pour cette île le navire *Candil* qui devait lui ramener sa garnison. Les habitants, qui s'attendaient à une nouvelle invasion, furent agréablement surpris en voyant les soldats s'embarquer sur ce bâtiment, qui leva l'ancre avec précipitation et cingla à toutes voiles vers Kaméran.

Cependant la joie que le départ de ces ennemis

leur avait causée se changea bientôt en tristesse : ces hommes, exclusivement commerçants et, par conséquent, peu aguerris, tremblaient en pensant qu'ils allaient se trouver à la merci des Bédouins de la côte, dont ils connaissaient la sauvage férocité, et ils regrettaient déjà leurs anciens oppresseurs. Pendant qu'ils étaient en proie à une douloureuse anxiété, ils virent apparaître, du côté du nord-est, une flottille composée de trois voiles, qui s'avançait vers le port de Massaouah.

Leur allégresse fut grande lorsqu'ils distinguèrent le pavillon rouge de Mohammed-Ali, avec son croissant blanc qui entoure une étoile : c'était Hafez-Capitan qui arrivait de Djedda avec un détachement de troupes nouvellement venues d'Égypte. Ses bâtiments étaient bien armés, bien équipés, et portaient une artillerie de 30 canons ; mais il arrivait trop tard : il ne trouva plus les rebelles dans l'île ; et, après avoir débarqué l'ancien gouverneur Hassan-Effendi avec une garnison composée de 70 soldats du *nésam* [1], et de 20 canonniers turcs de l'armée irrégulière, il leva l'ancre sur-le-champ pour se mettre à la poursuite des révoltés.

Quelques jours après, cet amiral, qui n'avait

[1] C'est ainsi qu'on appelle l'armée organisée à l'européenne.

pu rejoindre la flotte ennemie, reparut dans le port de Massaouah. Il écrivit de là au gouverneur de Djedda, pour lui demander un renfort qui lui permît d'attaquer Turkchi-Bilmez avec avantage. Soliman-Effendi lui envoya 7 bâtiments; et, avec les 3 qu'il commandait déjà, Hafez-Capitan se trouva à la tête de 10 navires forts de 100 pièces de canon. Hassan-Effendi avait reçu l'ordre de son beau-frère de fournir de l'argent à Hafez-Capitan; et, comme le Trésor avait été entièrement épuisé par les rebelles, il fallut faire un emprunt forcé, mais la dette fut remboursée plus tard sur les revenus de la douane.

Quand nous débarquâmes à Massaouah, Turkchi-Bilmez avait été obligé d'abandonner Moka et de se réfugier sur un bâtiment de guerre anglais qui avait fait voile pour les Indes; et l'île n'avait plus rien à craindre des rebelles qu'on avait dispersés. Le gouverneur était occupé à acheter du beurre qu'il expédiait sur l'Hedjaz et l'Yémen, pour être distribué aux fellahs égyptiens qui composaient l'armée régulière.

Le voisinage des troupes du vice-roi inquiétait beaucoup les pleuplades du continent africain, qui redoutaient une invasion : leur crainte allait nous être favorable, car le Naïb, préoccupé de cette

idée, devait se soumettre aveuglément aux ordres transcrits dans notre firman, pour ne pas donner à Mohammed-Ali des sujets de mécontentement qui auraient pu servir de prétexte à l'exécution des desseins qu'on lui supposait.

Le gouverneur de Massaouah est appelé *dola* par les habitants de l'ile : les employés lui donnent le titre de caïmacan, ou lieutenant-colonel, et il reçoit cinq bourses tous les mois (environ 600 fr.). La générosité de Mohammed-Ali, à l'égard de ses employés supérieurs, ne le met pas à l'abri de leur insatiable avidité, et les habitants de Massaouah prétendaient que Hassan-Effendi triplait au moins ses revenus dans la gestion de son gouvernement ; obligé d'agir de concert avec les hommes chargés de la comptabilité, il achetait chèrement leur discrétion, de telle sorte qu'on peut supposer hardiment que les droits de douane, qui, dans les bonnes années, ne dépassent jamais le chiffre de 30,000 talaris, s'élèveraient facilement à 40,000 si l'administration ne détournait rien à son bénéfice.

Les écrivains qui sont employés dans tous les bureaux de Mohammed-Ali sont les descendants de l'ancienne population égyptienne qui avait embrassé le christianisme avant l'invasion des Arabes

musulmans, et qui, malgré les persécutions dont ils ont été constamment l'objet, ont persévéré jusqu'à nos jours dans leur religion. Comme les Juifs, les Cophtes ne se sont jamais mariés qu'entre eux, et ils ont conservé une physionomie qui leur est particulière. Leurs vainqueurs, qui les ont toujours méprisés, les considèrent comme des parias; ils sont vils et dissimulés; et si leur intelligence est supérieure à celle de leurs maîtres, ceux-ci l'emportent de beaucoup par leurs formes matérielles. Les *mahlem*[1] sont bons calculateurs, quoiqu'ils n'aient, sur les mathématiques, que de très faibles notions; et, malgré la méfiance dont ils sont continuellement entourés, dans les villes où les gouverneurs ne sont pas, comme à Massaouah, complices de leurs vols, leur habileté les met presque toujours à couvert de l'inquisition soupçonneuse de leurs chefs. On reconnait facilement ces Cophtes à leur costume : ils sont toujours revêtus d'une longue robe à l'arménienne, et portent un turban noir; ils sont extrêmement sobres dans leur nourriture, mais ils sont passionnés pour les liqueurs fortes, et surtout pour l'eau de vie de dattes anisée.

Le surlendemain de notre arrivée, Abdoullah

[1] Mot arabe qui signifie écrivain, savant.

vint nous voir, et nous sortîmes avec lui pour aller visiter l'île. Les maisons en chaume étaient soutenues au dehors par des piliers qui embarrassaient les rues déjà assez étroites; les boutiques du bazar, construites en pierre, étaient mesquines et mal pourvues, et nous remarquâmes quelques misérables cafés où les soldats turcs venaient chercher une distraction à leur vie sédentaire et monotone.

Massaouah n'est qu'un rocher stérile que le travail des coraux a fait surgir de la mer; la chaleur y est excessive; son atmosphère impure et des miasmes d'une odeur insupportable, qui s'exhalent de la partie de la grève qui reste découverte à la marée basse, en rendent le séjour dangereux : on n'y rencontre pas une seule source d'eau vive, pas un seul arbre qui vous protége de son ombre.

L'île a environ mille mètres dans sa plus grande longueur, et quatre cents dans toute sa largeur; elle est située sur un banc de sable qui l'entoure de tous côtés et qui, s'allongeant vers le sud en forme de triangle, comprend un espace de quinze cents mètres. Massaouah est situé à l'extrémité nord d'une baie dont les deux caps sont éloignés de quatre milles : vers le sud, à une

distance de trois milles, se trouve le village d'Arkéko, qui sert de résidence au Naïb; à l'ouest, on aperçoit l'île de Toualhout, plus longue et aussi large que Massaouah. L'île de Cheikh-Seïd, ainsi appelée d'un derviche de ce nom, dont le tombeau vénéré se distingue de loin à la blancheur de sa coupole, est au nord-est d'Arkéko; et au sud de Cheikh-Seïd, qui est la plus petite de ces trois îles, se trouve un petit banc de sable que l'on découvre quelquefois à la marée basse. Cheikh-Seïd, comme Massaouah, est dénué de toute végétation; mais Toualhout est couvert de plantes marines qui s'élèvent à une assez grande hauteur et lui donnent l'aspect d'une oasis.

Sur le continent, le rivage est bas et sablonneux; vers le sud-est, le cap qui forme la baie de Massaouah est très élevé et porte le nom de Gédam. On voit dans le lointain les hautes montagnes d'Abyssinie, dont la couleur bleuâtre contraste d'une manière singulière avec les teintes blafardes de la partie de la terre ferme qui avoisine la mer.

Le port de Massaouah est un des meilleurs de la mer Rouge, et c'est à la sûreté de son mouillage que la ville doit son existence. Il est fermé, d'une part, par un côté de l'île, et de l'autre par

le continent qui n'est éloigné que de quatre à cinq cents mètres; l'extrémité est barrée par un banc de sable où les bâtiments viennent quelquefois échouer : l'entrée, qui se trouve au nord-est, a un quart de mille d'ouverture. Ce port peut contenir une soixantaine de ces petits navires qui sillonnent les côtes de la mer Rouge, et les bâtiments de toute grandeur peuvent y mouiller sans difficulté.

Le chantier se trouve sur la plage de l'île : on y construit de petites chaloupes pour la pêche du corail et des barques nommées *daou*, qui portent de cinquante à soixante tonneaux; elles n'ont pas de pont et naviguent à la voile latine.

L'habitation du gouverneur, son harem et la demeure du chef des écrivains sont les seules maisons qui aient deux étages; leurs ouvertures sont, en général, fort mal ménagées, l'air n'y pénètre que difficilement, elles sont humides et leur séjour est malsain. Les naturels du pays habitent de préférence de grandes chaumières qui affectent la forme d'un parallélogramme rectangle; elles sont composées d'un treillage en branches d'arbres et recouvertes en joncs ou en paille; le vent s'introduit dans ces cabanes à travers les interstices, et l'on y jouit quelquefois d'une certaine

fraîcheur. Massaouah possède quatre mosquées.

Les habitants de cette île, dont le nombre s'élève à deux mille, sont un mélange de Bédouins venus de l'Hedjaz ou de l'Yémen, de *Choho*[1], sortis du continent africain, de musulmans d'Abyssinie et d'esclaves galla. L'astuce des Arabes, l'insigne mauvaise foi des Choho, les ridicules prétentions des musulmans abyssiniens, la sauvagerie des Galla et l'orgueil turc, combinés ensemble, constituent le caractère de l'homme de Massaouah.

Une coutume particulière aux habitants de cette île heurte de front les préceptes du Coran. D'après la religion du prophète, on ne peut voir sa fiancée qu'après la célébration du mariage : mais ici, l'homme, moins fataliste que dans les autres parties de l'Orient, veut connaître sa future avant de l'épouser, et il ne consent pas à s'en rapporter à un tiers comme en Turquie ou en Arabie. Ces insulaires ne veulent pas s'exposer à une mystification; cependant, dans un pays où le mariage n'est pas indissoluble, et où chacun peut avoir chez lui quatre femmes légitimes et des esclaves sans nombre, un musulman, lorsqu'il s'est trompé dans son choix, trouve facilement

[1] Les Choho sont des Bédouins de la côte d'Afrique.

à se consoler d'un malheur d'autant plus léger que tout le monde l'ignore.

A Massaouah, les femmes de condition supérieure sont costumées comme celles de Ghonfouda; les autres se contentent d'une serviette ceinte autour de leurs reins. Les commerçants riches revêtent une ample robe de mousseline serrée au dessus des hanches par un châle de diverses couleurs, et à travers l'on distingue la serviette qu'on retrouve partout. Dans les jours de cérémonie, ils se parent d'une tunique et d'un caftan en drap jaune, bleu ou rouge, et ils portent alors un poignard à la ceinture; des sandales et une calotte entourée d'un turban complètent le costume. Les indigents n'ont qu'une chemise ou une toile entortillée autour du corps, et plusieurs sont presque nus.

Comme la plupart des Orientaux, ces insulaires deviennent impuissants de très bonne heure, et comme ils sont passionnés pour les femmes, il n'est rien qu'ils n'entreprennent dans le but de reconquérir leur vigueur perdue. Ils mettent dans leurs aliments une grande quantité d'épices, s'enivrent de boissons échauffantes, et la plupart de ceux qui avaient des relations avec nous ne cessaient de nous demander des aphrodisiaques.

L'île de Massaouah, absolument dénuée de tout, est obligée de se pourvoir au dehors. L'Yémen lui fournit des tapis de Perse, des pièces de toile bleue appelées *maraoudi*, que l'on fabrique à Zébid ou à Beit-el-Fakih, des mousselines, des châles pour ceinture, des sabres, des poignards, du coton, du toumbac, des céréales, du café, du sucre, de la cannelle et du poivre ; on reçoit du Caire, par la voie de Djedda, des draps, des velours, divers objets de soierie et de quincaillerie, des miroirs, des cristaux, des *tarbouch*[1], des souliers en maroquin rouge, de l'étain, du cuivre neuf et vieux et de l'antimoine dont les femmes se servent pour se teindre les paupières : les bois de construction arrivent de Souez. Les Bédouins de la côte voisine les approvisionnent de viande, de poisson et de pastèques, et ils apportent du lait dans des paniers si bien tressés qu'il ne s'en échappe pas une goutte. Ils se réunissent tous les matins en face de la ville, et un bac entretenu par le gouvernement et sujet à péage les amène dans l'île.

La douane de Massaouah portait, il y a quelques années, de 25 à 30,000 talaris ; mais depuis les troubles d'Arabie occasionnés par la révolte de

[1] Coiffure égyptienne.

Turkchi-Bilmez, depuis que le Tigré est livré à la guerre et à l'anarchie, les revenus de l'île ne s'élèvent guère qu'à la moitié de ce chiffre.

La monnaie de Massaouah est incommode et ennuyeuse : on se sert, pour les achats de peu d'importance, de grains de verroterie d'un bleu foncé; pendant notre séjour dans cette île, le talari valait 3,600 de ces perles; mais cette quantité est variable selon que ces pièces d'argent sont plus ou moins recherchées et les *borchoco*[1] plus ou moins rares :

120	borchoco	valent 1 harf.
30	»	valent 1 diouani.
3	»	valent une kébira.

Il pleut à Massaouah durant l'espace de cinq mois; les citernes creusées en dehors de la ville se remplissent, et, dès que la sécheresse arrive, le gouverneur les fait fermer, et les principaux personnages de l'île ont seuls le droit d'y puiser. Les habitants achètent alors, pour 20 ou 30 borchoco, une outre d'eau venue du continent, mais elle est saumâtre, et a un goût d'amertume auquel il est difficile de s'habituer.

Nous étions souvent visités par un marchand musulman appelé Mohammed, originaire des

[1] Nom que les habitants donnent à ces perles.

côtes barbaresques. Cet homme avait déjà fait un voyage en Abyssinie; il connaissait parfaitement la langue du Tigré et les mœurs de ses habitants; il paraissait vouloir nous être utile, et nous le priâmes de nous procurer un drogman et des domestiques; car tous ceux que nous avions amenés du Caire ou d'Arabie nous avaient abandonnés à Moka, lorsqu'ils apprirent le véritable but de notre voyage, qu'ils avaient ignoré jusque-là.

Au bout de quelques jours, il nous présenta un mahométan d'Abyssinie, âgé d'environ vingt ans. Ce jeune homme se nommait Béchir; il connaissait très bien l'arabe et les divers idiomes de Massaouah, d'Arkéko et des Choho; il parlait, en outre, la langue du Tigré et l'amharique avec beaucoup de facilité : nous lui demandâmes ce qu'il désirait pour ses salaires; il répondit qu'il se contenterait d'un talari par mois, et le marché fut conclu à ce prix. Mohammed nous procura encore un Tigréen nommé Dassou, et son beau-père : il nous désigna ensuite les divers objets dont il est nécessaire de se pourvoir avant d'entrer en Abyssinie, et qui remplacent la monnaie frappée, pour les achats peu considérables.

Ce sont d'abord des bouteilles de Venise, con-

nues en Abyssinie sous le nom de *breulli.*	5 pour 1 talari.
Des toiles bleues que nous avons désignées plus haut sous le nom de maraoudi.	2 »
Des paquets de grosses aiguilles à coudre.	8 »

Des grains de verroterie de toute forme. Comme les Abyssiniennes sont aussi inconstantes pour leurs modes que les femmes d'Europe, il est essentiel de s'informer à Massaouah de la couleur qui est en vogue.

De la soie bleue non ouvrée.

Du poivre noir et du tabac à priser.

Si l'on veut faire des cadeaux aux rois d'Abyssinie, il faut prendre du drap et du velours aux couleurs eclatantes, des sabres très longs, des fusils à un coup à pierre ou à mèche, des glaces, des tapis ou des objets de soierie : on peut aussi leur porter des lunettes d'approche.

Nos domestiques, qui différaient de religion, nous donnèrent, dès les premiers jours, une singulière idée de leur superstition mutuelle . lorsque nous achetions un mouton, et que le musulman l'immolait, le chrétien refusait d'y toucher, et le musulman jeûnait

à son tour quand le chrétien était le sacrificateur; mais, lorsqu'ils se nourrissaient de riz ou de légumes, ils mangeaient ensemble dans un même plat.

Les Européens qui nous ont précédés dans ce pays en ont presque fermé les portes à quiconque n'arrive pas chargé d'or : une foule de personnes avec qui nous n'avions jamais eu de relation nous accablaient de demandes importunes; et celles qui nous rendaient quelques services prétendaient à des sommes exorbitantes avec une imperturbable effronterie. Pour les habitants de Massaouah, l'arrivée d'un Européen est une bonne fortune; un chrétien est un homme qu'on peut légalement exploiter; aussi, dès qu'il paraît dans l'île, cette population rapace se jette sur lui comme des vautours sur un cadavre.

Les Européens se sont grossièrement trompés s'ils ont cru, par leurs largesses, s'attirer la bienveillance ou le respect des musulmans : les habitants de ces contrées, incapables d'apprécier une action généreuse, s'imaginent que la douceur naturelle aux gens de notre pays n'est qu'un effet de leur crainte; car, dans ces parages, bonté et poltronnerie sont absolument synonymes. Avec cette idée, leur exigence augmente en raison

des complaisances qu'on a pour eux, et ils ne tiennent aucun compte de vos bienfaits.

Les voyageurs qui ont tenté de pénétrer en Abyssinie ont eu à souffrir toutes sortes de tracasseries et se sont exposés à des dangers imminents. Bruce fut cruellement tourmenté et faillit payer chèrement le titre de prince que le gouverneur de l'île de Dàhlac lui avait donné[1]. Il fut obligé de faire un cadeau considérable au Naïb, dont l'avidité était insatiable, et qui avait eu l'impudence de demander au voyageur anglais la somme énorme de 3,000 talaris[2].

Dans son second voyage, M. Salt donna au gouverneur de Massaouah une belle paire de pistolets et un mousqueton avec une baïonnette à ressort[3]: il y joignit une pièce de riche satin, fit un billet de 200 talaris à ordre sur un Banian, paya 7 pour cent pour les marchandises qu'il voulut débarquer, 70 piastres pour le droit de mouillage; et, avant de partir d'Arkéko, il fut obligé de distribuer 500 piastres au Naïb et à sa famille.

Lorsque les Européens entretenaient des relations avec l'Abyssinie, ils étaient exposés aux

[1] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. III, pag. 7.
[2] Bruce, t. III, pag. 25.
[3] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. 1er, p. 269.

mêmes vexations ; les hommes les plus misérables n'étaient pas à l'abri de la tyrannie odieuse du roitelet d'Arkéko, et trois malheureux pères mineurs, chassés de Gondar en 1752, ne furent pas épargnés en arrivant à Massaouah [1]. Enfin, dans son dernier voyage, M. Ruppell a été, dit-on, imposé à 300 talaris.

En réfléchissant sur les difficultés que l'on éprouve à Massaouah ou à Arkéko, on se demandera s'il ne serait pas possible d'arriver en Abyssinie par une voie différente : il est, sans doute, d'autres chemins pour pénétrer dans cette contrée, mais tous présentent des inconvénients au moins aussi graves. Deux raisons empêchent les voyageurs de prendre la route du Sennâr, qui serait la plus directe : entre le pays soumis à Raz-Ali et au pacha d'Égypte se trouve un roitelet qui est dans l'usage de retenir prisonniers tous les blancs qui passent sur son territoire; et, si l'on échappe à ce danger, on court le risque de ne pouvoir entrer en Abyssinie, parce que les raz, qui ont une peur effroyable de Mohammed-Ali, prennent les Européens pour des espions de ce

[1] « Ayant gagné Massaouah, le gouverneur nous demanda 30 scudi (talaris) pour nous permettre de partir ; mais, ayant vérifié notre misère, il se contenta de 15. »

Courte relation d'un voyage en Etiopie. *Voy.* Salt, t. II, p. 316.

prince, et refusent de les recevoir dans leur royaume. Dernièrement un marchand français, nommé Bessière, qui était parvenu jusqu'aux frontières, fut obligé de rebrousser chemin.

La voie de Zeyla, au sud de Bab-el-Mandeb, offre des périls plus grands encore : les peuplades barbares qu'on a à traverser, n'ayant pas de chef à redouter, comme celles d'Arkéko, peuvent s'abandonner, sans contrainte, à leur férocité naturelle, et elles répandent le sang par plaisir, sans motif et sans haine. Du reste, si cette route est fermée aux Européens, ils en sont, en partie, redevables aux Portugais : en 1516, l'ignorant Suarez, irrité du peu de succès de ses entreprises sur la mer Rouge, repassa le détroit de Bab-el-Mandeb, et vint piller et incendier Zeyla. Douze ans plus tard, Antoine de Miranda brûla de nouveau cette ville, et les habitants, qui ont conservé par tradition le souvenir de ces désastres, s'en vengent sur les blancs qui tombent entre leurs mains.

Il existe une autre route que les rois d'Abyssinie pourraient facilement rendre sûre : nous voulons parler de celle qui, de la baie d'Amphila, conduit à Adoua ou à Antalo ; mais elle est aujourd'hui très dangereuse, et les tribus voisines d'Arkéko sont très hospitalières auprès de celles

qui habitent cette partie du Dankali. D'ailleurs, le Naïb a soin de les indisposer contre les marchands pour conserver le monopole du commerce. Néanmoins Jérôme de Lobo, M. Péarce, et M. Coffin sont entrés en Abyssinie par cette voie.

Le 13 avril, le Naïb se rendit à Massaouah; on lui avait appris notre arrivée, et il était venu afin de voir par lui-même s'il pouvait fonder sur nous quelques espérances. Il s'informa de l'accueil que nous avions reçu du gouverneur, et nous sûmes qu'il n'avait été nullement satisfait lorsqu'on lui avait annoncé que nous étions porteurs de lettres qui devaient nous mettre à l'abri de sa cupidité. A son instigation, quelques personnes de sa suite nous engagèrent à aller le visiter, en nous disant que ce roitelet pouvait seul nous faire traverser avec sécurité les peuplades de Choho; mais nous refusâmes de nous rendre chez lui, pour lui prouver que nous étions loin de lui accorder l'importance que ses gens lui attribuaient.

Le pacha d'Égypte paie au Naïb 1000 talaris par mois, et moyennant cette somme, ce dernier s'engage à fournir de l'eau aux habitants de Massaouah, et à protéger les caravanes de marchands qui passent par son territoire : à son

tour, le Naïb acquitte au gouverneur de l'île une redevance de 1000 talaris par an, et il se reconnaît ainsi tributaire de Mohammed-Ali.

Ce roitelet n'a pour lui que le quinzième de ces 12,000 talaris, et le reste est partagé entre les soldats de la milice d'Arkéko, qui viennent tous les mois au divan de Massaouah pour recevoir leur solde de la main du gouverneur; mais cette troupe ne peut entrer dans l'île qu'après avoir déposé les armes sur la terre ferme, car les Choho sont traîtres et féroces, et ils inspirent de justes craintes aux habitants de Massaouah.

Il n'est pas rare de voir ces Bédouins mettre clandestinement le feu aux demeures que les insulaires construisent sur la terre ferme : lorsque l'incendie a bien éclaté, ils arrivent en foule comme pour porter du secours, et dérobent tout ce qui leur tombe sous les mains. Cette scène se renouvela à deux reprises différentes pendant notre séjour à Massaouah. Malgré ce danger, les habitants de cette ville, qui jouissent d'un certain bien-être, ne passent pas l'été dans l'île : ils en sont chassés par les maladies qui l'affligent dans cette saison; ils se transportent, avec leur harem, à Euncoullou, lieu de plaisance situé sur le continent, à trois quarts de lieue de Massaouah.

Dans une maison voisine de la nôtre, habitait une esclave galla, dont le maître mourut subitement la veille de notre départ : tant que le cadavre conserva un reste de chaleur, elle parut douter de son malheur; mais, dès que le corps glacé ne lui permit plus de se faire illusion, sa douleur éclata en gémissements et en cris lamentables. Quand l'excès de son affliction fut passé, elle chanta en pleurant une de ces élégies touchantes que ses sanglots interrompaient souvent : O mon maître, disait-elle, où es-tu allé? je t'appelle, je pleure; viens : tu m'as quittée, pourquoi? maintenant me voici seule, tu es parti d'ici, ô mon maître, reviens! entends-moi et prends pitié de mes larmes; que t'avons-nous fait? que te manquait-il au milieu de nous? reviens, et nous te donnerons tout ce que tu demanderas. Et ses gémissements redoublés étouffaient sa faible voix : puis elle recommençait encore, et la nuit entière s'écoula ainsi, sans qu'elle eût pris un instant de repos. Jamais une femme, à la mort de son époux, n'exhala d'aussi douloureux soupirs; jamais une mère ne pleura aussi amèrement son fils.

Tant que nous avions voyagé avec des chameaux ou sur des bâtiments, nos bagages nous

avaient semblé peu considérables : mais, sur le point de nous enfoncer dans un pays de montagnes, où nous allions être obligés de faire transporter nos effets par des mules, nous nous trouvâmes trop riches, et nous résolûmes de laisser nos malles dans l'île, sous la garde de Hussein-Effendi, secrétaire du Divan ; nous fîmes vendre au marché les objets qui auraient pu se détériorer pendant notre absence, et, le soir du 14 avril, nous nous rendîmes chez le gouverneur pour lui faire nos adieux. Après avoir bu le café, l'écrivain en chef nous remit les lettres qui, d'après Abdoullah, devaient nous mettre à couvert des tracasseries redoutables du Naïb, et nous rentrâmes chez nous pour terminer nos préparatifs de voyage.

Nous allions abandonner Massaouah à l'époque des maladies : presque tous les ans, aux mois d'avril et de mai, il règne dans cette île des fièvres cérébrales épidémiques qui enlèvent souvent, au bout de trois jours, ceux qui en sont atteints. Pour s'en délivrer, les malades se font appliquer de fortes ventouses et répandent de l'eau froide sur leurs corps; quelques uns vont même, au point du jour, se plonger dans la mer. Les caravanes de marchands abyssiniens redoutent avec

raison cette terrible maladie : en sortant d'un pays au climat pur et tempéré, ils sont plus exposés que les autres à ces fièvres dangereuses qui leur ont fait concevoir une profonde horreur pour la mer Rouge.

Un mal bien affreux, parce qu'il est incurable dans le pays, est l'éléphantiasis. Bruce ne parle que de celle qui attaque les jambes ; mais l'éléphantiasis du scrotum, quoique plus rare, afflige encore les malheureux habitants de Massaouah, et cette partie du corps acquiert parfois un développement monstrueux.

Une autre affection redoutable est la plaie de l'Yémen : cet ulcère, dont la cause est ignorée, attaque toujours les jambes ; il ronge insensiblement les chairs et parvient jusqu'aux os qui se carient et s'exfolient. Pour traiter cette maladie, les barbiers du pays se servent de caustiques violents qui ne réussissent presque jamais.

Il règne, en outre, à Massaouah plusieurs maladies de la peau, et la petite-vérole y exerce souvent ses ravages. Les habitants de ce pays malsain, en proie à tous ces fléaux qu'ils ne savent ni prévenir ni arrêter, montrent une insouciance et une apathie que leur croyance au fatalisme peut seule expliquer ; et l'on rencontre quel-

quefois parmi les musulmans des hommes assez fanatiques ou plutôt assez stupides pour se refuser à l'application de certains remèdes dont ils considèrent l'usage comme une contravention aux préceptes de leur immuable Coran.

Les personnes qui s'occupent de médecine à Massaouah sont d'ignorants empiriques venus du Caire ou des principales villes de la côte d'Arabie; elles joignent ordinairement à ce métier celui de barbier; car les habitants de l'île ne sont pas assez nombreux pour soutenir quelqu'un qui ne cumulerait pas ces deux fonctions : le même fait avait lieu en France, il n'y a pas encore bien longtemps. Les Orientaux, aussi négligents qu'avares, ne consultent un médecin qu'à la dernière extrémité : leurs traitements, dans la plupart des maladies, ont quelque chose de barbare; le feu en fait les principaux frais. Un homme a-t-il une faiblesse dans une jambe, est-il attaqué de phthisie, éprouve-t-il des douleurs rhumatismales, on fait rougir aussitôt une plaque de métal d'une grandeur convenable qu'on applique sur la partie affectée, et, dans certains cas, on obtient des résultats assez satisfaisants : ces charlatans font aussi un usage fréquent des ventouses qu'ils emploient sans aucun discernement; ils se servent,

à cet effet, d'une corne de bœuf percée; ils obtiennent le vide en aspirant l'air, bouchent l'ouverture avec un peu de cire, et au bout d'un instant ils enlèvent cet appareil, font de grandes incisions avec un rasoir, et le sang jaillit en abondance. Ils montrent, en général, beaucoup d'adresse dans cette opération. Quelques ports de la mer Rouge possèdent des médecins originaires de l'Inde; mais l'île de Massaouah n'a pas assez d'importance pour les attirer, et ses habitants meurent souvent victimes de l'ignorance des barbiers auxquels ils sont obligés de confier le soin de leur santé.

IV.

SOMMAIRE.

Départ de Massaouah. — Arkéko. — Le Naïb. — Les Choho. — Hazortas. — Nous pénétrons dans la vallée de Samhar. — Une dispute. — Beautés de la route. — Fête de Pâque célébrée par les Abyssiniens. — Superstition du mauvais œil. — Nous parcourons des sites délicieux. — Méchanceté de nos gens. — Arrivée à Choumfaïtou.

CHAPITRE IV.

Le 15 avril, nous partîmes de Massaouah, n'emportant avec nous que notre tente, nos armes, quelques joyaux d'Europe, une carte géographique, une montre et l'une des boussoles qui nous avaient servi dans nos précédents voyages. Comme nous avions trois jours de pays désert à

traverser, nous fîmes quelques provisions indispensables, nous remplîmes deux outres d'eau, et, poussés par une brise favorable, en moins d'une heure nous arrivâmes à Arkéko.

Ce village est, sous tous les rapports, moins celui de la population, un diminutif de Massaouah; les maisons sont plus petites et construites avec moins de soin que celles de l'île, et les habitants sont, en général, plus pauvrement costumés; les enfants portent un anneau à l'oreille droite. L'eau des puits d'Arkéko est mauvaise : autour des chaumières et dans les environs, on remarque quelques palmiers égarés sur ces terres. On dirait que le village, avec ses maisons ramassées et ses montagnes grisâtres qui l'entourent de toute part, est enfermé dans une niche dont la mer serait la porte. On trouve encore à Arkéko un semblant de mosquée et de citadelle. Des flancs de la montagne d'Agambassa, située à l'ouest du village, se précipite le torrent d'*Ouës* qui, durant les pluies, vient porter à la mer l'abondante offrande de ses eaux. L'aspect général du pays avec son ciel brumeux est triste et sévère

La manière dont le Naïb avait traité nos devanciers était peu rassurante pour nous : les recommandations dont nous étions munis ne pou-

vaient nous ôter nos appréhensious ; car Bruce et Salt, avant d'entreprendre leurs voyages, n'avaient rien négligé pour se mettre à l'abri des exactions du Naïb, et, en dépit de leurs précautions, ils avaient été cruellement tourmentés. Sans oser nous flatter d'être plus heureux que nos prédécesseurs, nous étions déterminés à ne faire au gouverneur d'Arkéko que les concessions indispensables à notre sûreté, et, désirant avoir avec lui le moins de relations possible, nous dressâmes notre tente sur les bords de la mer, et nous refusâmes obstinément la maison qu'il nous fit offrir, à plusieurs reprises, par son propre fils dont la physionomie était loin d'être heureuse.

Notre peu d'empressement à visiter le Naïb nous fut avantageux ; car, en lui refusant l'importance que tous les voyageurs lui avaient accordée, il perdait à ses propres yeux. Nous étions persuadés qu'en feignant de braver son autorité nous le trouverions moins exigeant, et, à sa grande surprise, nous ne sortîmes pas de notre tente le jour de notre arrivée, quoiqu'il nous attendît avec impatience. Nous fîmes moudre par une femme le doura et le blé que nous avions emportés de Massaouah, nous achetâmes pour la

route des poules et des œufs que nous payâmes à un prix très modéré, quoique nous fussions Européens, et, le lendemain matin, nous nous décidâmes à nous rendre chez le Naïb, vrai cerbère posté à l'entrée de l'Abyssinie pour en défendre l'abord.

Après avoir confié notre tente et nos effets à la garde de nos domestiques, nous nous dirigeâmes vers sa demeure, suivis de notre drogman. Arrivés à sa porte, on nous annonça aussitôt, et il vint au devant de nous : il nous conduisit dans la salle de réception, espèce de cage à poules entièrement construite en roseaux. Un soldat à l'épaisse chevelure recouverte d'une forte couche de beurre se tenait debout à l'entrée de cette grande cahute; il était armé d'un sabre et d'une lance.

Hetman (c'était le nom du Naïb) était un bel homme dont le port avait une certaine majesté; mais, dès que son visage voulait prendre une expression quelconque, son regard était si faux que, malgré ses efforts, son ame vile s'y révélait tout entière. Introduits dans son appartement, nous nous assîmes près de lui sur un beau sarir, et après les politesses d'usage et quelques questions insignifiantes qu'il nous adressa et auxquelles

nous répondimes brièvement, nous lui demandâmes s'il ne pourrait pas nous procurer pour le lendemain un guide qui voulût nous conduire à *Halaï* et les bêtes de somme qui nous étaient nécessaires pour nous et nos bagages. Quoique Hetman fût informé des précautions que nous avions prises pour échapper à sa cupidité, il n'était pas homme à lâcher ainsi sa proie, et sans préambule ni périphrases, mais en hésitant cependant, il nous demanda un *bacchich*[1] avant de nous répondre. On nous avait assuré à Massaouah que le Naïb se vengerait sans pitié si nous le frustrions de ce qu'il appelait ses droits, et comme nous ne pouvions ignorer que nous avions besoin de sa protection pour traverser les tribus féroces qui errent sur le littoral de la mer Rouge, nous jugeâmes prudent d'entrer avec lui en voie de conciliation, et après lui avoir payé d'avance la valeur des chameaux et des mules qu'il devait nous fournir jusqu'à Halaï, nous voulûmes savoir ce qu'il prétendait exiger de nous pour prix de ses services, et après avoir longtemps hésité avant de nous répondre, il demanda la somme de 100 talaris : nous nous levâmes pour nous retirer, en le menaçant de retourner à Massaouah,

[1] Mot arabe qui signifie étrennes.

pour nous plaindre au gouverneur de ses prétentions exagérées, mais il nous retint tout effrayé, et nous assura qu'il se contenterait de ce que nous voudrions bien lui donner; nous lui proposâmes alors 10 talaris, et il les accepta avec empressement. Il fut convenu que nous partirions dès le lendemain, et nous le quittâmes aussitôt.

Rentrés dans notre tente, nous fûmes frappés d'un spectacle nouveau et original auquel l'Abyssinie nous habitua plus tard; nous aperçûmes dans la mer un grand nombre de jeunes femmes descendues d'Arkéko qui sautaient comme des folles. Nous crûmes d'abord qu'elles étaient venues pour se baigner, mais notre étonnement fut grand quand nous aperçûmes qu'elles étaient occupées à laver leur lessive : au lieu de se servir de battoir comme nos femmes, elles dansaient sur leur linge, en s'excitant mutuellement par leurs chants sauvages et joyeux, et ce qui est considéré chez nous comme un travail fatigant était pour ces femmes une récréation; elles se délassaient, en lavant, de leurs occupations journalières.

D'après la promesse du Naïb, le 17 au matin, nous vîmes arriver les chameaux et les mulets qui nous étaient destinés : nous abattîmes notre

tente, et après avoir chargé nos bagages, nous allâmes saluer Hetman; et armés à effrayer nos guides, nous partîmes en nous dirigeant vers le sud.

Les diverses tribus qui s'étendent depuis Massaouah jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, entre les montagnes de l'Abyssinie et les côtes de la mer Rouge, sont désignées sous le nom générique de Choho, qui n'appartient pas seulement à l'une des cabiles nomades qui occupent le Dankali, comme l'ont prétendu quelques voyageurs qui ont exploré ces contrées : ces Bédouins ont une réputation de férocité qui n'est malheureusement que trop justifiée, et sans la protection puissante du Naïb, un blanc ne s'exposerait pas impunément à travers ces peuplades inhospitalières. L'espace compris entre Arkèko et le mont Tarenta se nomme Samhar et se trouve occupé, à une certaine époque, par la tribu des Hazortas, qui habitent ordinairement les hauteurs et descendent parfois dans la vallée. Du temps de Bruce, cette cabile était continuellement en guerre avec le Naïb, et si ce voyageur n'eût pas été protégé par les puissances de l'intérieur, il aurait vainement cherché à pénétrer en Abyssinie; Hetman vit aujourd'hui en bonne intel-

ligence avec cette tribu, qui n'entretient guère des relations qu'avec Massaouah.

La tribu des Hazortas est une des plus puissantes du Dankali; elle reconnaît des chefs qui savent maintenir entre ces hommes barbares une harmonie difficile à concevoir, lorsqu'on a étudié leur caractère querelleur et avide. Plusieurs se réfugient dans des cavernes que la nature a creusées dans le flanc des montagnes qui dominent la belle vallée du Samhar; d'autres se construisent, avec des branchages, de misérables huttes recouvertes de joncs ou de peaux de bœufs; elles ont toutes une forme conique. Ils dédaignent de labourer leurs champs, et ils achètent du grain aux habitants du Tigré : ils possèdent des troupeaux innombrables; ils se nourrissent principalement de laitage, et ce n'est que dans les grandes occasions qu'ils se décident à immoler une de leurs chèvres. On peut appliquer aux Hazortas ce que nous avons déjà dit des Bédouins d'Arabie : lorsqu'ils sont forts, ils se montrent arrogants et cruels, tandis que leur conduite est vile et rampante lorsqu'ils ont le sentiment de leur infériorité; quelques hommes de cette tribu que nous avions eu occasion de voir à Massaouah, où ils ne sont considérés que comme des esclaves,

nous avaient paru d'une nature complaisante et soumise; mais, lorsque nous nous fûmes engagés sur leurs terres, nous ne retrouvâmes plus les mêmes individus, et l'on eût dit qu'ils avaient subi tout à coup une entière transformation; à leurs manières prévenantes et serviles, avait succédé un ton de hauteur et d'impudence qu'ils auraient poussé à l'excès si nous n'avions toujours été prompts à les réprimer dans leurs écarts.

Quoique nous eussions été beaucoup moins contrariés par le Naïb que nous ne l'avions appréhendé d'abord, nous nous éloignâmes d'Arkéko avec joie, et quand nous eûmes perdu de vue la mosquée du village, il nous sembla que nous venions d'achever une corvée, et nous respirâmes plus facilement. A mesure que nous nous enfoncions dans les terres, l'influence d'une atmosphère plus saine et plus pure se faisait agréablement ressentir, et la brise rafraîchie qui descendait des montagnes, tandis que nous nous élevions sans presque nous en apercevoir, avait déjà succédé au vent brûlant des côtes. Après une heure et demie de marche, nous aperçûmes à notre droite deux hameaux aux chaumières arrondies qui semblaient se presser au pied de la chaîne

qui s'allongeait parallèlement à la mer; la route était belle et facile : elle s'éloignait insensiblement du rivage pour se rapprocher des montagnes, et deux heures et demie après notre départ d'Arkéko, nous vînmes stationner au milieu d'un torrent desséché appelé *Catra;* son lit assez large était ombragé par des mimosas au feuillage flétri. De nombreuses gazelles paissaient dans les environs, et des perdrix d'une grosseur énorme s'envolèrent à notre approche : des milliers d'oiseaux au plumage diapré, au chant doux et modulé, embellissaient ce site enfermé dans les montagnes.

Vers les trois heures de l'après-midi, nous rechargeâmes nos bagages, et nous poursuivîmes notre route. Après une heure de marche dans une immense vallée, la mer, que nous distinguions encore derrière nous, se déroba à nos regards, et nous nous trouvâmes au milieu de hautes chaînes de montagnes pierreuses couvertes d'arbres vigoureux qui avaient poussé de profondes racines dans les fentes des rochers. L'ensemble du pays était surprenant de désordre, quelquefois de fraîcheur et de vie. Devant nous, se déroulait brusquement la réalité de ces rêves poétiques qui nous souriaient pendant notre en-

fance, alors que notre pensée vagabonde nous transportait vers ces régions lointaines et sauvages où un blanc est au moins un être curieux. Nous contemplions avec surprise et avidité ces chaînes immenses dont les cimes, s'enfonçant dans les nuages, paraissaient des remparts inébranlables élevés de toute éternité pour servir de séparation entre la terre et un autre monde : de toutes parts, notre horizon était borné, rétréci; on eût dit, à chaque instant, que nous allions être arrêtés dans notre marche ; et, arrivés au pied des montagnes, leurs flancs inaccessibles s'ouvraient pour nous frayer un passage, et de nouvelles chaînes se présentaient aussitôt devant nous pour renouveler notre illusion. Quelques unes de ces chaînes étaient brisées, et le sol était couvert des débris de montagnes détachées. Au milieu de ce désordre sublime, des hommes noirs, presque nus, passaient auprès de nous, armés de lances et de boucliers : tout ce qui nous environnait était nouveau pour nous, et des milliers d'insectes, d'oiseaux et d'animaux inconnus frappaient nos regards toujours attentifs. Après avoir cheminé tantôt dans des gorgès étroites, tantôt dans de belles vallées délicieusement ombragées, nous vînmes camper sur une éminence appelée *Chil-*

loki, et nous y passâmes la moitié de la nuit. Autour de nous, la terre était couverte de bois vert, nous allumâmes de grands feux, tant pour nous préserver de l'humidité que pour tenir éloignées les bêtes féroces qu'on entendait hurler sur les montagnes; et nos timides défenseurs, tremblant pour leur propre sûreté, s'étaient groupés autour de nous avec quelques Abyssiniens qui se rendaient dans leur pays et qui étaient venus grossir notre petite caravane; néanmoins, malgré les craintes de nos guides, nul accident ne vint troubler notre repos.

Nous étions debout longtemps avant l'aurore, et nous cheminions, depuis plusieurs heures, lorsque le soleil parut : vu à la faveur d'une demi-clarté, le paysage qui se déroulait devant nous était enchanteur : nous admirions en silence tout ce qui s'offrait à nos regards, et nous ne pouvions nous lasser de contempler une nature si originale et si puissante; jamais site plus étrange n'avait frappé notre vue : les montagnes se dressaient devant nous plus élevées que celles que nous venions de dépasser, la route était plus ombragée, la terre était couverte de fleurs qui répandaient dans les airs leurs suaves parfums, et après nous être promenés dans cette délicieuse

allée, nous arrivâmes dans le vallon de *Hamhamo*, qui nous parut un jardin enchanté. Dans ce site heureux, nous découvrîmes d'abord plusieurs tombeaux et quelques huttes de pasteurs nomades, qui, à cette époque, se trouvaient abandonnées. Les montagnes qui dominent cette admirable vallée sont composées de pierres presque noires et s'élèvent à une hauteur prodigieuse. D'innombrables gazelles, aussi gentilles que légères, bondissaient avec coquetterie dans ce lieu solitaire : autour des grands arbres variés et touffus qui couvraient la vallée de leur ombre, se pressaient la verveine et mille plantes odoriférantes, et néanmoins, avec tant de volupté et de fraîcheur, ce site privilégié n'avait point d'habitants. Quand nous eûmes atteint l'extrémité du vallon, nous aperçûmes, avec joie, un petit ruisseau formé par une cascade qui l'entretient toute l'année. Depuis notre départ d'Arkéko, nous buvions de l'eau exécrable, celle-ci nous parut doublement bonne. Nous étions entièrement entourés de montagnes escarpées, et sur leurs flancs paissaient de gras troupeaux dont nous cherchâmes en vain les bergers; mais, dès que le soleil commença à baisser, nous vîmes descendre, des cimes ardues de ces chaines gigantesques, quelques Bédouins qui,

réunissant leurs chèvres et leurs brebis éparses, les poussèrent auprès de quelques grottes pratiquées dans le roc des montagnes, et ils se réfugièrent eux-mêmes dans leurs étroites demeures où les attendaient leurs familles que nous n'avions pas d'abord aperçues ; mais ils ne tardèrent pas à reparaître, et ils s'approchèrent de nous : leurs femmes, vigoureusement caractérisées dans leurs formes et dans leurs traits, étaient loin d'être belles; elles avaient pour tout costume une robe en cuir, sans manche et serrée à la ceinture : leurs cheveux étaient ornés de coquillages, et, quoique retirées dans ces gorges profondes, quelques unes étaient parées de boucles d'oreilles et de bracelets en argent. Les hommes étaient drapés avec une toile.

Nous achetâmes à ces Bédouins deux superbes moutons qui nous coûtèrent un talari, après avoir longtemps débattu sur le prix ; car les Orientaux sont toujours lents à terminer une affaire. Comme il était déjà tard quand le marché fut conclu, il fut décidé que le sacrifice des deux victimes n'aurait lieu que le lendemain, qui était le jour de Pâques.

Nos domestiques venaient d'allumer le feu pour préparer le repas du soir, et les Bédouins, qui

paraissaient être en parfaite harmonie avec nos guides, s'étaient accroupis autour du foyer. Nous remarquâmes que notre interprète, occupé à faire cuire de la pâte sur la braise, avait doublé les rations : nous en demandâmes la raison, et l'on nous répondit que, d'après un usage établi de tout temps, nous devions admettre à notre table les plus importants de ces Bédouins; car, ajouta-t-on, puisque vous avez bu de leur eau, il est juste qu'ils mangent de votre pain. Dans toute autre circonstance, nous aurions consenti volontiers à partager notre repas avec ces hommes; mais, quand nous avions fait nos provisions à Massaouah, nous n'avions nullement compté sur eux, et, sans nous exposer à souffrir de la faim les jours suivants, nous ne pouvions nous soumettre à cette coutume. Nous exprimâmes à ces Bédouins le regret que nous avions de ne pas être mieux pourvus, et en même temps nous ordonnâmes à notre *boulanger* de ne pas faire plus de pain qu'à l'ordinaire; mais nos guides, loin d'appuyer nos raisons, furent les premiers à se récrier, et prétendirent que nous ne pouvions nous dispenser, sous aucun prétexte, d'un devoir dont personne avant nous n'avait osé s'affranchir. Les Bédouins, se voyant ainsi soutenus, commen-

cèrent à élever la voix et jurèrent que nous ne souperions pas sans eux. Loin de nous déconcerter, nous fîmes approcher nos armes, et nous menaçâmes d'une balle le premier qui tenterait de troubler notre repas. Ils se levèrent alors pour aller s'asseoir à quelques pas de nous, en grommelant, sans doute, quelques grossiers blasphèmes dans leur langage barbare. Ils n'osèrent pas renouveler leurs réclamations, et ils se retirèrent chez eux après avoir longtemps causé avec nos hommes dans leur idiome que nous ne comprenions pas.

Malgré leurs menaces, nous soupâmes donc paisiblement; néanmoins une méfiance, bien naturelle dans une semblable position, nous avait fait prendre la résolution de veiller tour à tour pendant la nuit; mais, vaincus par le sommeil, nous nous endormîmes tous deux, entourés de nos armes, et quand nous ouvrîmes les yeux, il était grand jour. Nous fûmes étonnés d'avoir joui d'une si douce tranquillité, et pensant que ces hommes, qui avaient tenté de nous extorquer quelques livres de farine, avaient renoncé à leurs prétentions, nous appelâmes nos guides pour presser notre départ; mais ils nous annoncèrent qu'ils ne quitteraient pas Hamhamo avant que

nous n'eussions payé le tribut que nous devions aux Bédouins : nous persistâmes dans nos refus, et nous fîmes jeûner nos guides que nous étions obligés de nourrir. Ils s'entêtèrent pendant plusieurs heures; mais, voyant que nous n'étions pas disposés à céder, ils consentirent enfin à charger nos bagages, et nous poursuivîmes notre route, fiers du dénouement de cette scène qui aurait pu devenir désagréable.

Au sortir de la vallée, nous aperçûmes encore quelques pasteurs enfouis dans une caverne : vu d'un peu loin, le bloc de roche, qui leur servait d'asile, ressemblait à un antique monument ruiné. L'eau des torrents qui, à l'époque des pluies, se précipitent des montagnes, avait pratiqué, au sommet de ce rocher, quelques ouvertures pareilles à des lucarnes, et de tous côtés il paraissait bordé de festons sculptés.

La route était devenue pierreuse, difficile; les arbres étaient moins serrés, les mimosas avaient presque entièrement disparu et avaient été remplacés par les lauriers-cerises, les *étel* et les *nebac*. L'aspect du pays devenait rude et sévère, mais il était toujours pittoresque, grandiose; les chaînes de montagnes, encore plus élevées, se

croisaient, se pressaient, se multipliaient à l'infini : le passage s'était resserré et le vallon n'était plus qu'une gorge étroite engouffrée entre ces chaînes immenses. Les flancs de ces montagnes étaient couverts d'énormes rats que nous prîmes d'abord pour des lapins (c'était l'animal que Bruce désigne sous le nom d'ashkoko). En longeant l'une de ces masses compactes, plus haute, plus noire, plus escarpée que les autres, nous entendîmes des cris étourdissants; nos regards se dirigèrent aussitôt vers le lieu d'où partait ce bruit; et, après un moment d'attention, nous découvrîmes, presqu'au sommet, des légions de singes que notre approche faisait fuir, et qui couraient, par une pente à pic, avec une adresse et une agilité incroyables.

Nous avancions : la gorge devenait toujours plus noire; ces lieux sombres et retirés avaient quelque chose d'effrayant; d'épais brouillards couvraient les cimes des montagnes que nous contemplions avec un sentiment de surprise mêlé de respect; on eût dit que quelque divinité malfaisante, quelque génie infernal faisait son séjour au milieu de ces nuages et de cette fumée, et que, dans ce moment, s'accomplissait un redoutable mystère. Nous ne pouvions détacher nos regards

de ce spectacle étonnant, et nous pouvions encore moins définir ce que cette vue nous inspirait : un orage manquait à cette scène de la nature.

Bientôt nous entendîmes un léger murmure, nous approchions d'un ruisseau que nous découvrîmes deux heures après notre départ de Hambamo; la route s'était élargie et avait revêtu une physionomie nouvelle; la terre était jonchée de fleurs et de verdure; les arbres, d'abord clair-semés, s'épaississaient et étendaient sur nos têtes leurs branches plus touffues; nous venions d'entrer dans la vallée de *Dobara*, et alors, aux méditations profondes qui nous avaient absorbés jusque-là, vinrent se marier quelques pensées voluptueuses, fraîches comme le ruisseau. Néanmoins les montagnes n'avaient rien perdu de leur rudesse et de leur imposante majesté, et leur sévérité contrastait admirablement avec les ombrages délicieux et l'onde claire du vallon; c'étaient l'enfer et le ciel, l'un et l'autre avec leurs beautés et leur poésie. Après avoir côtoyé quelque temps le ruisseau, nous nous arrêtâmes sur ses bords; nous nous y reposâmes quelques heures, et nous poursuivîmes notre route sans nous éloigner du courant. Les sites qui se déroulaient devant nous étaient

encore plus beaux que ceux que nous abandonnions. Entre des montagnes toujours arides, et sur les bords du ruisseau qu'ombrageaient çà et là des bosquets enchanteurs, s'élevaient l'aloès, la plante immortelle et les *cactus* à la fleur jaune; les papillons, étalant avec orgueil leurs couleurs d'or, de pourpre et d'azur, voltigeaient autour de mille fleurs gracieuses et variées. L'aspect des montagnes qui nous emprisonnaient était souvent effrayant : elles étaient formées d'énormes blocs de rochers saillants au sommet, qui nous menaçaient de leur chute; et, plus hautes que ces chaînes si rudes, si disgraciées, on voyait s'élever derrière elles quelques têtes colossales vertes et ombragées, au dessus desquelles planaient de sombres nuages qui leur imprimaient une teinte noirâtre, mais fraîche; elles dominaient ce magnifique spectacle et semblaient sourire aux lieux que nous parcourions. Après une heure de marche, nous prîmes une traverse que nous suivîmes pendant cinq minutes, et, lorsque nous revînmes sur la route, le ruisseau avait disparu. La vallée était plus spacieuse, mais elle avait beaucoup perdu de sa fraîcheur. Nous aperçûmes quelques huttes éparses et abandonnées : çà et là s'élevaient, au pied des montagnes, d'immenses

sycomores, dont les grosses racines, échappées de la terre, ressemblaient à d'énormes serpents.

Le trajet avait été très fatigant; nous trouvâmes un nouveau cours d'eau dans la vallée de *Manta Sagla* (les Deux Arbres), ainsi nommée de deux arbres au tronc large et vide et au feuillage verdoyant qu'on remarquait à une distance d'un quart d'heure l'un de l'autre; on aperçoit encore le premier sur la route; le second fut brûlé, il y a dix ans, par des passants qui oublièrent d'éteindre le feu qu'ils avaient allumé à son pied. Nos hommes voulurent nous faire passer la nuit dans ce lieu, et nous établîmes notre camp sous un grand étel, au bord du ruisseau.

Quoique nous n'eussions pas à nous louer de la conduite de nos guides, nous feignîmes d'avoir oublié les sujets de mécontentement qu'ils avaient pu nous donner; et, désirant célébrer la Pâque, que les fidèles d'Abyssinie attendaient avec impatience, nous livrâmes l'un de nos moutons aux musulmans et l'autre aux chrétiens, et nous nous réservâmes une légère portion de chacune des victimes. On procéda sur-le-champ au sacrifice : les musulmans tournèrent la tête de l'animal vers la Mecke, les chrétiens vers Jérusalem; les deux bouchers firent une courte prière,

et les moutons furent immolés : on les dépouilla aussitôt; on dressa des bûchers que l'on couvrit de pierres plates, la flamme s'éleva, et, lorsque le bois fut consumé, on plaça la chair des victimes sur ces pierres rougies, qu'on avait soigneusement balayées, et dans un instant la viande fut rôtie : les chrétiens d'un côté, et les musulmans de l'autre, se rassasièrent en manifestant une joie qui prouvait que ni les uns ni les autres n'étaient guère habitués à de semblables festins. Nous mangeâmes les premiers, et l'on nous donna une singulière représentation. La superstition de ce qu'on appelle le *mauvais œil* est universellement répandue en Orient : tout le temps de notre repas, deux Abyssiniens déployèrent devant nous une toile en guise de rideau, afin, disaient-ils, de nous préserver de tout regard satanique; et, malgré nos rires et nos plaisanteries, ils ne voulurent l'enlever que lorsque nous eûmes fini de manger.

Le lendemain, nous nous remîmes en marche au point du jour; l'eau ne tarda pas à disparaître; et, après les lieux que nous avions traversés précédemment, notre route ne nous offrit de remarquables que des traces et de la fiente d'éléphant que nos compagnons de voyage nous firent remarquer; quelques arbres verts, et un plus grand nombre

desséché, cadavres gisant dans la vallée devenue plus large, un terrain sec et pierreux, des montagnes arides, tel était le paysage dont l'aspect n'avait rien d'intéressant. Deux heures après notre départ, nous arrivâmes au ruisseau qui arrose le vallon de *Tahtaï-Tobo* (le second Tobo).

Après la route que nous venons de décrire, il nous sembla, en arrivant dans ce lieu, que nous venions tout à coup d'être transportés dans un site d'Eden. Ici, la nature semblait s'être épuisée pour embellir, pour poétiser; tout ce que nous avions admiré depuis que nous nous étions enfoncés dans les montagnes était réuni sur ce point délicieux avec plus de richesse, plus de fraîcheur: de grands arbres aux ramifications immenses formaient une ombre noire comme les voûtes d'un sanctuaire; d'innombrables singes, perchés au faîte de ces arbres, s'élançaient de branche en branche et se poursuivaient, en jouant, avec une dextérité inouie; l'écureuil, si gentil, si fashionable, courait sur les montagnes en redressant sa queue fourrée; des papillons, des oiseaux plus veloutés, plus brillants, une eau plus abondante, plus précipitée ajoutaient encore à la beauté de ce paysage enchanté. Après avoir parcouru la côte rocailleuse et sévère de l'Arabie-Pétrée, et les

déserts arides et brûlés qui s'étendent depuis Djedda et la Mecke jusqu'à la tribu de Béni-Cher, lorsqu'on pénètre dans la sauvage vallée de Samhar si richement décorée par la nature, on éprouve, ne fût-ce que par contraste, de délicieuses sensations, et l'on se repose, dans ces régions fortunées, comme dans une oasis longtemps attendue. Tahtaï-Tobo était inhabité; on remarquait partout des huttes désertes et quelques tombeaux; nos guides, qui nous conduisaient à petites journées, pour nous faire épuiser nos vivres et se rendre ainsi maîtres de nous, nous firent stationner dans ce lieu : nous partîmes dans l'après-midi; nous suivîmes le cours de l'eau, et au bout d'une heure nous arrivâmes à *Haïla-Tobo* (le premier Tobo), où nous trouvâmes la source du ruisseau que nous longions : quoique toujours difficile et resserrée entre de sèches montagnes, la route était admirable; on y remarquait, surtout, de grands ormeaux droits et élevés, qui ne semblaient pas destinés à parer ces lieux agrestes. Nous traversâmes la vallée d'*Assauba*, et nous parvînmes, enfin, à *Choumfaïtou*, au pied du mont Taranta. Nous étendîmes notre tapis au pied d'un grand arbre dont le tronc était creux; ses branches étaient peuplées de singes qui nous lancèrent des

figues toute la soirée. Ces animaux poussaient d'affreuses clameurs, et d'autres troupes, campées plus loin, formaient, avec eux, un épouvantable concert; nous leur répondîmes par quelques coups de fusil qui produisirent un effet extraordinaire : après avoir gardé quelque temps le silence, comme pour écouter, toutes les bandes firent entendre des gémissements lugubres; et, à leurs cris perçants et joyeux, succéda une longue plainte, qui, fort heureusement, nous empêcha de dormir.

Nous étions couchés depuis plus d'une heure; l'obscurité était profonde, et il commençait à pleuvoir, lorsque nous entendîmes le hurlement sauvage de l'hyène qui fut répété par tous les échos : les singes poussèrent un cri de détresse, et se turent. Nos guides, qui s'étaient éveillés, se pressaient autour de nous, en nous suppliant de nous tenir sur nos gardes et de recharger nos armes pour être prêts à faire feu. Les mules, qu'on avait amenées au pied de l'arbre, dressaient leurs oreilles, et une respiration courte et précipitée enflait leurs naseaux, lorsqu'un nouveau cri, plus rapproché et plus sombre, jeta l'épouvante dans le cœur de notre petite troupe, et l'un des Choho, s'étant brusquement emparé de nos pistolets,

tira à tout hasard, à trois reprises successives, et blessa légèrement l'un des chameaux du Naïb. La vue du feu effraya sans doute l'hyène, qui s'éloigna en hurlant, et ne nous inquiéta plus. Néanmoins, nos guides n'osèrent pas se coucher, et les uns ou les autres veillèrent toute la nuit. La frayeur les avait rendus plus complaisants envers nous, mais leur caractère ne tarda pas à se montrer dans son véritable jour.

La blessure du chameau n'était pas grave, car, dès le lendemain, il put se remettre en route pour retourner à Arkéko.

V.

SOMMAIRE.

Une armée de singes. — Nouvelles tracasseries de la part de nos guides. — Ascension du Taranta. — Description de cette montagne. — Arrivée sur le plateau de Halaï. — Température. — Notre réception chez le gouverneur. — Costume des femmes. — Une sérénade. — Cupidité du gouverneur. — Départ de Halaï. — Description du paysage. — Rencontre d'une troupe de guerriers. — Frayeur de notre drogman. — Arrivée à Mârda. — Arrivée à Sêda. — Bel aspect des moutagnes. — Hospitalité extraordinaire. — Gueurzobo. — La rivière de Bélessa. — Arrivée à Emni-Harmas. — Les missionnaires protestants. — Visite de M. et madame Gobat. — Un soldat d'Oubi veut nous accompagner malgré nous.

CHAPITRE V.

Comme nos guides nous avaient prévenus la veille que nous serions obligés de passer une demi-journée à Choumfaïtou, tant pour disposer différemment nos bagages que pour attendre les bœufs qui devaient les transporter au sommet du Taranta, nous attendîmes midi sans impatience

sur les bords de l'abondant ruisseau qui coule au pied du mont que nous allions escalader. Nous vîmes défiler une armée innombrable de singes de différentes espèces, qui venaient en compagnie se désaltérer dans le courant. Les mères qui portaient les petits sur leur dos semblaient nous regarder avec une sorte d'inquiétude qui se peignait, d'une manière très sensible, dans leurs mouvements et même dans leurs regards. Si nous faisions quelques pas vers ces bruyantes cohortes, les guenons, effrayées, étaient les premières à s'enfuir. Les mâles, parés de crinières plus épaisses et plus ondoyantes que celles des plus beaux lions, étaient d'une taille monstrueuse : ils cheminaient tous en assez bon ordre; mais, à la moindre alerte, ils se dispersaient et faisaient alors un vacarme infernal. Comme ils étaient dérangés par notre présence, ils furent lents à étancher leur soif, et ils nous donnèrent une distraction de plusieurs heures.

Quand nous jugeâmes qu'il était temps de songer au départ, nous priâmes nos guides de charger les bagages; mais, loin de se rendre à nos désirs, ils feignirent de ne pas nous entendre. Ces hommes qui, depuis le commencement de la route, nous suscitaient, à chaque instant, de nouvelles

tracasseries voulurent essayer de nous pousser à bout, et lorsqu'il leur plut de parler, ils répondirent effrontément qu'ils ne consentiraient à se remettre en marche qu'après que nous leur aurions donné un bacchich. Dans un lieu désert, qui nous était inconnu, ils avaient pensé qu'il leur serait facile d'abuser de notre position, et affectant un air d'impassibilité absolue, ils ajoutèrent, avec ironie, que nous étions libres de partir, et que personne ne nous retenait. Les Européens qui nous avaient précédés les avaient mal habitués, et quoique, plus d'une fois déjà, nous eussions prouvé à nos guides que nous n'étions pas de la même trempe que nos devanciers, ils voulurent néanmoins essayer de nous faire dénouer les cordons de notre bourse. Peu disposés à céder à leur tyrannie, nous demandâmes à notre drogman s'il ne connaissait pas la route qui conduisait à Halaï. Mais ce jeune homme, craignant le ressentiment de nos guides qui, déjà, le menaçaient du regard, n'osa pas nous répondre d'une manière bien affirmative; néanmoins ses paroles, quoique équivoques, nous laissèrent comprendre que sa frayeur l'empêchait de s'expliquer clairement, et nous cherchâmes à piquer son amour-propre en le traitant de poltron; comme

nous avions déjà su lui inspirer une grande confiance par notre conduite ferme et résolue, il se décida à nous déclarer que plus d'une fois il avait fait le trajet de Choumfaïtou à Halaï, et qu'il était prêt à nous guider. Nos gens, qui ne nous croyaient pas capables d'abandonner nos effets que nous ne pouvions transporter nous-mêmes, ne parurent pas s'inquiéter de notre détermination. Mais, impatients de sortir de leurs griffes, nous prîmes avec nous ce que nous possédions de plus précieux, nous remplîmes une *zemzémia*[1] d'eau, et laissant nos bagages à la garde de nos domestiques, nous commençâmes à gravir la montagne, suivis ou plutôt précédés de notre interprète Béchir.

Deux sentiers conduisent du pied du Taranta à Halaï : l'un moins pénible, mais plus large, a été tracé pour les bêtes de somme; l'autre, plus roide, plus escarpé, mais plus court, n'est guère fréquenté que par les piétons. Nous choisîmes ce dernier qui devait nous amener plus directement à Halaï, où nous voulions parvenir avant la nuit.

Le soleil était brûlant, la montagne était presqu'à pic et nous grimpions difficilement : nous avions fait à peu près un tiers de notre route, lorsque nous vîmes arriver un de nos hommes

[1] Outre d'une forme particulière.

qui nous supplia de revenir sur nos pas; il prétendait qu'il nous était impossible d'atteindre le sommet avant la nuit, et qu'obligés de coucher dehors, nous serions infailliblement dévorés par les bêtes féroces qui rôdent sur cette montagne. Nous le remerciâmes ironiquement de l'intérêt qu'il nous manifestait, et nous poursuivîmes notre route : désespérant de nous faire rétrograder et craignant de s'attirer la colère du Naïb, il résolut de nous accompagner jusqu'au village, et il nous suivit, après avoir recommandé à ses compagnons, qui nous appelaient du pied de la montagne, de transporter nos effets à Halaï.

Nous cheminions péniblement au milieu d'arbres desséchés et d'un grand nombre d'aloès. A mesure que nous avancions, on eût dit que le sommet de la montagne s'élevait; la route était toujours à pic, elle était jonchée de pierres et de ronces, et souvent nous ne pouvions monter qu'à l'aide de grands escaliers qui tremblaient sous nos pas; quoique l'atmosphère se fût sensiblement refroidie, la sueur ruisselait de notre front, et nous osions à peine nous arrêter pour respirer. En approchant de la cime, nous trouvâmes une végétation plus fraîche, les arbres avaient reverdi, et pour la première fois nous aper-

cûmes des oliviers sauvages et de magnifiques coll-quals ; nous avions devant nous un monde de montagnes, la nature avait un aspect imposant. Pliés sous notre fardeau, et en proie à une soif ardente, nous atteignîmes enfin le sommet, après six heures de marche forcée. Arrivés sur le plateau, nous cheminâmes encore longtemps avant d'entrer dans le village justement nommé Halaï (haut); mais, après avoir gravi le Taranta, la route nous parut si facile, qu'au lieu d'ajouter à nos fatigues, elle nous les fit presque oublier. Snr le sommet de la montagne, nous aperçûmes une hyène énorme qui s'éloigna à notre approche.

Le plateau inégal sur lequel est bâti Halaï comprend un assez grand espace : il est couvert d'arbres résineux, et l'on y recueille beaucoup de blé. Il est arrosé par un torrent large et profond : de toutes parts, on n'aperçoit que de grandes chaînes de montagnes dont quelques unes dominent le Taranta. Le village, qui compte environ deux cent cinquante habitants, ne manque pas d'originalité : les maisons sont rangées sur plusieurs files qui s'élèvent en amphithéâtre à l'extrémité du plateau, elles ne prennent de jour que par les portes ; les appartements de l'intérieur sont éclairés par des ouvertures étroites prati-

quées dans la toiture, mais dont le but principal est de laisser échapper la fumée. Les commerçants qui passent par Halaï sont obligés de payer un droit de douane qui consiste en une poignée de poivre par charge de mulet; la verroterie et les toiles de coton y servent de monnaie. Le chef du village est chrétien; il compte quatorze hameaux sous sa domination. On trouve à Halaï un grand nombre de troupeaux de gros et de menu bétail; la couleur des habitants est d'un jaune très foncé.

Quand nous arrivâmes à l'entrée du village, le froid se faisait vivement ressentir et nous commencions à frissonner; au sortir d'un climat brûlant, cette température pouvait nous être funeste, et malgré la résolution que nous avions prise de passer la nuit en plain champ, comme nos habits, trempés de sueur, se refroidissaient sur notre corps, nous nous vîmes obligés d'aller demander l'hospitalité. Nous nous laissâmes conduire par notre interprète, qui, sans même nous faire annoncer, nous introduisit dans la demeure du *choum*[1] de Halaï.

Guidié (c'était le nom du gouverneur) était absent quand nous nous présentâmes chez lui :

[1] Choum, en langage abyssinien, signifie gouverneur.

après avoir déposé nos fardeaux et nos armes, nous nous assîmes sur des sarirs, au milieu des chèvres et des vaches qui occupaient l'antichambre. Un instant avait suffi pour apprendre notre arrivée à tout le village qui vint nous accabler de ses *salamalec* [1]. Le chef ne tarda pas à paraître; il nous présenta affectueusement sa main, et nous amena dans un appartement enfumé qui lui servait de salle de réception : le bois qui formait le plafond était d'un noir luisant. On s'empressa de porter deux sarirs sur lesquels on étendit deux grandes peaux de bœuf, et comme nous n'avions avec nous ni couverture ni manteau pour nous garantir du froid, Guidié nous fit donner deux belles toiles abyssiniennes.

Nous étions groupés en grand nombre autour d'un bon feu; on fit apporter deux énormes *gombo* [2] pleins de bière, bouchés avec de la bouse de vache, et nous bûmes tous dans de grandes cornes ciselées et tournées; on nous offrit du lait frais, et lorsqu'on servit le souper, et que nous voulûmes nous laver les mains, les filles du gouverneur nous versèrent elles-mêmes de l'eau.

[1] Formule de salut arabe.
[2] Grande cruche d'Abyssinie.

Leur costume, que nous pûmes alors examiner à notre aise, nous frappa singulièrement : elles portaient un tablier court en cuir de bœuf à peu près semblable à celui de nos sapeurs : sur leurs épaules était jetée avec négligence, mais avec grace, une peau de mouton noire, ornée de coquillages blancs : elles étaient parées de bracelets en verroterie blanche, et un collier à plusieurs tours de même couleur entourait leur cou noir. Leur chevelure était douce et leur physionomie agréable : lorsque, pour les remercier de leurs bons offices, nous voulûmes leur sourire, elles reculèrent effrayées et n'osèrent plus se rapprocher.

Le lendemain, Guidié nous fit présent d'un mouton, qui fut immolé aussitôt. Les *artistes* d'Halaï, espérant obtenir une récompense, vinrent nous donner une sérénade, véritable charivari, qui se prolongeait indéfiniment, parce que notre gaîté faisait supposer aux musiciens que leurs accords nous charmaient.

Quelques heures après le lever du soleil, nos effets arrivèrent chargés sur des bœufs. Nous fîmes bientôt dresser notre tente, et nous abandonnâmes la maison du gouverneur, qui ne tarda pas à venir nous importuner chez nous. Nos

guides eurent encore l'effronterie de venir nous demander un bacchich ; mais Guidié, qui s'intéressait vivement pour eux, perdit son temps et ses paroles.

Quand nous voulûmes quitter Halat, nous priâmes le choum de nous procurer des montures. Il avait attendu ce moment avec impatience, et il allait nous donner l'explication de sa générosité dont nous nous étions toujours méfiés : il commença par nous parler longuement de son pouvoir, il compta avec orgueil les nombreux villages qu'il avait sous sa domination, prit emphatiquement le titre de roi, et termina son beau discours, dont nous ne pressentions pas la fin, en nous disant qu'il était prêt à nous faire trouver tout ce qui nous était nécessaire pour notre voyage, mais que nous devions d'abord lui faire un cadeau en argent. Nous fûmes étonnés du caractère de cet homme, en même temps si vil et si présomptueux, qui ne rougissait pas de mendier après avoir fait parade de sa puissance : nous refusâmes de le satisfaire, mais il se retira en nous disant que, puisque nous ne voulions pas le récompenser, il cesserait de s'intéresser pour nous et que nous pouvions nous occuper seuls de nos affaires. En sortant de notre tente, il alla

parcourir le village et défendit à tout le monde de nous rien livrer sans ses ordres. Convaincus, dès le lendemain, que nous ne pouvions nous passer du secours de Guidié, nous nous rendîmes chez lui, et après d'assez longs débats il nous arracha 10 talaris, et aussitôt il nous fit trouver trois mules que nous payâmes 150 francs.

Nous passâmes une dernière nuit dans notre tente, décidés à nous remettre en route au lever du soleil. Nous entendîmes, non loin de nous, des hurlements qui nous tinrent longtemps éveillés. Au point du jour, le gouverneur vint nous saluer, et nous pria de nous rendre chez lui pour voir sa femme avant notre départ; nous le suivîmes sans défiance : arrivés dans sa demeure, il appela sa compagne qui parut aussitôt, apportant un gombo de bière qu'elle déposa à nos pieds; elle nous salua respectueusement et nous baisa les mains : nous étions à nous regarder, surpris de ces politesses et de ces marques de bienveillance qui nous étaient sensibles, lorsqu'elle nous demanda un bacchich; encore trop galants pour savoir refuser à une femme, nous lui fîmes cadeau de deux maraoudi qu'elle accepta avec reconnaissance et en hésitant : à sa répugnance, il nous fut aisé de voir qu'elle n'avait agi que d'après

l'impulsion de son mari qui nous avait attirés adroitement dans un piége.

Nous retournâmes dans notre tente : nous étions sur le point de nous mettre en route, lorsque le frère de Guidié, qui venait d'apprendre que nous avions donné deux pièces de toile à sa belle-sœur, arriva à son tour pour nous prier, d'un air rusé, de nous rendre aussi chez lui pour saluer sa femme; la leçon était trop fraîche, nous nous moquâmes de sa simplicité, et nous lui promîmes d'aller le voir à notre retour. En voyant le mécompte de cet homme, il nous sembla que nous venions de prendre une revanche.

Le 24, nous quittâmes Halaï vers les trois heures du soir : nous nous éloignâmes sans regret d'un lieu où l'on avait passablement exercé notre patience, et nous nous dirigeâmes vers Adoua, capitale du Tigré [1]. Nous choisîmes la route la plus directe, et nous renonçâmes au projet que nous avions eu d'abord d'aller visiter Dixan [2].

Au sortir du village, notre horizon s'étendit, une gorge s'ouvrit entre deux montagnes, et, en

[1] Dans le cours de cette relation, nous nous occuperons rarement des distances et des directions qui interrompent désagréablement la narration, et qu'on trouvera d'ailleurs marquées sur notre carte.

[2] Cette ville a été longuement décrite par M. Salt.

s'élargissant, dessina un triangle. Le coup d'œil était magnifique; on eût dit que les vapeurs blanchâtres qui s'élevaient de la terre voilaient une mer ou un grand lac que nous allions découvrir devant nous : nous n'apercevions, de toutes parts, que des masses effrayantes d'élévation et d'épaisseur; car l'Abyssinie n'est qu'une immense montagne sillonnée de profondes et étroites vallées qu'arrosent d'impétueux torrents. Nous avions à notre gauche les chaines compactes d'Agami, et devant nous apparaissaient les montagnes élancées qui précèdent Adoua.

Après une demi-heure de marche, nous aperçûmes, à notre droite, le hameau de *Samdi* couché sur le penchant d'une colline. De nombreux troupeaux paissaient aux alentours. Après avoir dépassé le village de *Deura* qui domine une vaste plaine soigneusement cultivée, que nous parcourûmes par un sentier facile, nous traversâmes plusieurs bois de sabines et de mimosas d'une fraîcheur délicieuse, et nous eûmes à admirer encore des paysages charmants.

Nous rencontrâmes sur notre route un choum de village avec une nombreuse suite; ses soldats, drapés à la romaine, avec de grandes toiles blanches retenues par une peau de mouton noire aux

longues laines, étaient armés de lances et de boucliers, et portaient, au côté droit, des sabres recourbés : les uns étaient montés sur des mules, d'autres sur des chevaux, et les chefs avaient le front ceint de bandelettes rouges. Un grand nombre de domestiques les suivaient à pied. L'aspect de cette troupe avait quelque chose d'imposant, et nous nous arrêtâmes un instant pour contempler leur costume aussi sauvage que guerrier.

Il était nuit, et nous cheminions encore accompagnés de notre seul interprète, qui, avec de bonnes qualités, n'était rien moins que brave. Nous avions laissé sur le Taranta notre domestique Dassou dangereusement malade, et son beau-père était resté près de lui. Comme l'incertitude de trouver un asile ne nous causait pas la moindre inquiétude, Béchir, qui craignait d'être obligé de coucher dehors, ne cessait de nous entretenir des dangers que nous allions courir si nous ne cherchions pas à nous réfugier dans quelque village; espérant, sans doute, nous intimider, il nous assurait que le pays était infesté de brigands plus redoutables encore que les bêtes féroces qui le désolaient, et nos plaisanteries, relatives à son courage, ne lui paraissaient nullement de saison; aux alentours, le silence était effrayant; et, quand

l'obscurité devint plus profonde, il fut interrompu par le hurlement des hyènes qui glacèrent d'effroi notre pauvre drogman : il poussa vigoureusement sa mule chargée de nos bagages, et vint se serrer près de nous, en nous suppliant de hâter le pas. Nous nous laissâmes conduire, et, peu de temps après, nous dressions notre tente au milieu du village de Mârda.

Les habitants étaient retirés chez eux quand nous nous arrêtâmes; mais, à la nouvelle de notre arrivée, ils sortirent de leurs demeures, et s'empressèrent autour de nous en manifestant une vive curiosité : ils nous offrirent une de leurs maisons que nous refusâmes, au grand regret de notre interprète, qui ne se croyait pas en sûreté sous une tente. Nous acceptâmes cependant un asile pour nos mules, et nous achetâmes du fourrage avec quelques poignées de poivre. Le climat de Mârda est tempéré : nous nous étions gelés sur le Taranta, et, quoique nous fussions arrivés dans ce dernier village sans nous apercevoir que nous descendions, nous ne sentîmes pas le froid, même pendant la nuit : Mârda est arrosé par un ruisseau dont l'eau est délicieuse.

Notre premier soin fut de chercher un domestique : nous fûmes assez heureux pour trouver un

jeune homme nommé Maari, qui consentit à nous accompagner jusqu'à Adoua, à condition qu'il serait libre de s'en retourner chez lui quand bon lui semblerait, sans que nous eussions le droit de retenir ses salaires. Les chrétiens d'Abyssinie sont, en général, très attachés à leur pays natal, et, lorsqu'ils se décident à s'expatrier, ce n'est jamais que pour peu de temps.

Il n'était pas encore jour quand nous quittâmes le village : nous prîmes un chemin détourné pour éviter la douane de *Gondaftafé*, car le Naïb et Guidié nous avaient appris à redouter les lieux où l'on est dans l'usage d'imposer les voyageurs, et surtout les blancs. Le sentier que nous suivions était rude et difficile : de toutes parts on n'apercevait encore que des montagnes; celles que nous parcourûmes en sortant de Mârda étaient ombragées par de sombres sabines et de gracieux oliviers, qui furent bientôt remplacés par des mimosas desséchés et par l'élégant coll-qual à la forme de candélabre. Nous traversâmes plusieurs torrents, nous aperçûmes un grand nombre de villages, nous longeâmes un bois planté de grands acacias et de mimosas fleuris, et nous remarquâmes quelques mûriers à l'ombre épaisse, parmi des grenadiers sauvages. Après quatre

heures de marche, nous arrivâmes dans un beau site appelé *Mogouscas;* nous trouvâmes une source abondante sous des rochers ombragés par un immense sycomore qui servait de rendez-vous aux plus brillants oiseaux de l'Abyssinie : nous déjeûnâmes au bord de l'eau, et, après nous être reposés quelques heures, nous remontâmes sur nos mules.

La route que nous suivions était affreuse de pierres et d'arbres qui obstruaient le passage. Après de longues montées suivies de pénibles descentes, nous vînmes stationner dans le hameau de *Sêda*, bâti sur le penchant d'une montagne. Trois quarts d'heure avant d'arriver, nous avions laissé à notre droite le grand village d'*Achéra-Damchel.*

Le point de vue qui se déroule du haut de la montagne qui protège le village de Sêda est de toute beauté : on découvre, devant soi, une plaine immense précédée d'une large et fertile vallée, renfermée entre deux chaînes brisées et décharnées, et dans le vaste espace qu'elles laissent entre elles sont dispersés des débris de montagnes, véritables ruines de gigantesques et informes monuments de la nature; le reste de celles qui cachent le village de *Gueurzobo*, situé à l'extrémité de la vallée, ressemble à une basilique du moyen-

âge, surmontée de deux tours colossales que le temps ne peut achever de détruire. Ces montagnes, à l'aspect sévère, sont arides et couvertes de pierres, et leur stérilité contraste avec la fécondité de la vallée et la fraîche végétation de la plaine. Nous avions remarqué un grand nombre d'écureuils aux alentours du hameau.

Quand nous arrivâmes à Sêda, le pays venait d'être conquis par Oubi, roi du Sémen. Notre nouveau domestique nous fit passer, à notre insu, pour des hommes de la suite de ce prince, et, le soir, nous fûmes étonnés de voir affluer chez nous des comestibles de toute espèce. Notre interprète, qui craignait peut-être de nous voir désapprouver la conduite de Maari, refusa de nous donner l'explication d'une générosité qui nous inquiétait, car le souvenir des largesses de Guidié était présent à notre mémoire : il éluda toujours nos questions, et ce ne fut qu'après être sortis du village, qu'il voulut bien nous donner le mot de l'énigme qui nous avait d'autant plus intrigués qu'on nous avait laissé partir sans nous rien demander. A Sêda, le poivre a grand cours.

Le lendemain 26, après avoir traversé la belle vallée qui le sépare du village de Gueur-

zobo, nous mîmes pied à terre sous un ombrage touffu, pour laisser passer la chaleur qui se faisait vivement sentir. Quelques bergers, qui paissaient leurs troupeaux, s'approchèrent de nous, et nous vendirent un chevreau pour une maraoudi et deux cornes de lait pour une poignée de tabac à priser.

Nous nous mîmes en marche vers les trois heures du soir, et après avoir dépassé les débris des montagnes qui abritent Gueurzobo, nous nous engageâmes dans la belle plaine qui se déployait devant nous : elle était presque entièrement inculte.

Après avoir longtemps cheminé par une route admirable de facilité, nous nous arrêtâmes dans un lieu désert, à la tombée de la nuit.

Nos deux domestiques, aussi poltrons l'un que l'autre, nous engageaient à pousser plus avant, en nous menaçant toujours des bêtes féroces qui nous paraissaient moins redoutables que les douaniers de Gueurzobo, que nous nous félicitions d'avoir esquivés : nous cherchâmes vainement à rassurer nos hommes qui, après avoir allumé de grands feux, résolurent de veiller toute la nuit, afin, disaient-ils, de défendre nos mules contre les hyènes qui viendraient infailliblement les attaquer.

Notre position dans ce lieu solitaire avait pour nous un charme indéfinissable : nous apercevions, sur les hauteurs qui dominaient la plaine, la flamme bleuâtre qui s'élevait d'un grand nombre de bûchers et donnait au pays une physionomie intéressante; nous entendîmes, non loin de nous, le miaulement du tigre et les rugissements du lion, et nous aimions à nous regarder seuls au milieu d'une nature si étrange.

Malgré la résolution que nous avions prise de coucher en plein air, la pluie qui vint nous assaillir nous força à dresser notre tente. La nuit s'écoula paisiblement; nous nous levâmes à l'aurore pour continuer notre route. Nous abandonnâmes bientôt la plaine et nous traversâmes des collines couvertes de graviers et embarrassées d'arbres desséchés; nous atteignîmes une immense vallée arrosée par le grand ruisseau de Séréna; nous la parcourûmes rapidement, et de nouvelles collines, pareilles aux premières, se déroulèrent sur notre route et nous amenèrent dans une nouvelle plaine traversée par la rivière de Bélessa, que nous suivîmes pendant quelque temps, dans la direction du sud-sud-est, pour aller nous reposer sous le plus bel arbre que nous ait offert l'Abyssinie.

En arrivant, nous aperçûmes plusieurs jeunes filles qui étaient venues se baigner dans la rivière, elles furent momentanément effrayées en nous voyant paraître; mais elles ne tardèrent pas à se rassurer, et, s'approchant peu à peu, elles nous examinèrent avec attention : nous eûmes alors avec elles une conversation que nous ne rapporterons pas, dans la crainte d'effaroucher nos pudiques lecteurs. Elles nous donnèrent, au début de notre voyage, une singulière idée des mœurs abyssiniennes, dont nous offrirons plus tard la peinture. Nous vîmes, sur les bords de cette rivière, un lézard énorme : il avait plus de quatre pieds de longueur.

Ces jeunes filles nous avaient appris que les missionnaires protestants, qui étaient partis longtemps avant nous de Massaouah, ne nous avaient précédés que de quelques jours sous le grand arbre, et que nous les trouverions encore dans le village d'*Emni-Harmas* (la Pierre de l'Éléphant), qui n'était qu'à deux lieues de Bélessa. Nous nous décidâmes à dévier de notre route pour avoir le plaisir de rencontrer des Européens sur cette terre lointaine, et, cette détermination arrêtée, nous partimes aussitôt.

Nous nous dirigeâmes vers le sud ; après une demi-heure de marche, nous passâmes devant une église qui ressemblait parfaitement à un moulin à vent un peu écrasé. La tour était construite en pierre, et la coupole était formée par de longues branches entrelacées : elle était entourée de tombeaux. Bientôt après, nous escaladâmes péniblement la haute montagne d'*Amni-Ouïo*, et, arrivés au sommet, nous pûmes contempler, dans leur majestueux ensemble, les divers paysages que nous avions successivement admirés les jours précédents. Notre vue s'étendit bien au delà de Gueurzobo, et nos regards s'arrêtaient avec complaisance, tantôt sur les belles plaines que nous venions de traverser et tantôt sur les hautes chaînes environnantes : de nombreux villages couronnaient leurs cimes, et leurs flancs étaient couverts d'une végétation due à une pénible culture.

Les guerres presque continuelles qui désolent les diverses provinces de l'Abyssinie forcent les habitants à se retirer sur les sommets des montagnes où ils peuvent mieux se défendre contre les attaques de leurs ennemis : perchés sur les hauteurs, ils ne cultivent que les terres qui entourent les villages et négligent leurs belles

plaines. Les tombeaux sont ordinairement dans les vallées.

Arrivés à Emni-Harmas, nous dressâmes notre tente et nous fûmes bientôt l'objet d'une curiosité générale, quoiqu'il y eût d'autres blancs dans le village. Nous avions remarqué, depuis quelque temps, que, chaque fois que nous ôtions nos tarbouchs, les Abyssiniens manifestaient une surprise dont nous n'avions pas encore cherché à deviner la cause : cet étonnement fut si général parmi les curieux d'Emni-Harmas, au moment où nous découvrîmes nos têtes, que nous ne pûmes nous empêcher d'en demander la raison à notre interprète ; il nous apprit que c'étaient nos cheveux noirs qui fixaient ainsi l'attention de ses compatriotes qui s'étaient imaginé, parce qu'ils n'avaient presque jamais vu que des Allemands ou des Anglais, que tous les blancs devaient être blonds, et ils ne pouvaient se lasser d'admirer la couleur de notre *tête* qu'ils trouvaient bien supérieure à celle des Européens qu'ils avaient vus avant nous. Nous fûmes très étonnés nous-mêmes de voir des noirs, pour qui une peau blanche est si précieuse, donner la préférence aux bruns sur les blonds.

Emni-Harmas est, sous tous les rapports, un

village fort triste; les vivres y sont rares et les habitants peu hospitaliers. Nous avions rencontré sur notre route les domestiques des missionnaires: ils nous avaient appris que l'un de leurs maîtres, M. Isemberg, s'était déjà rendu à Adoua avec sa femme, et que M. et madame Gobat se trouvaient encore à Emni-Harmas. Oubi avait promis de leur envoyer une escorte qui devait les protéger en route; car le pays, qui n'était pas entièrement conquis, était infesté de soldats vagabonds qui ne se faisaient aucun scrupule de détrousser les voyageurs, et il était difficile de se soustraire à leur brigandage.

Ces domestiques s'étaient empressés d'aller annoncer notre arrivée à leur maître, et nous étions à peine installés, que nous reçûmes, sous notre tente errante, une jeune dame suisse avec M. Gobat, son mari, déjà connu par la publication de son Journal en Abyssinie. Dans un lieu si morne, ces visites nous causèrent une grande joie, et nous oubliâmes alors tous les désagréments dont notre voyage avait été semé. M. Gobat nous donna des renseignements précieux sur les pays que nous allions parcourir; dès le lendemain, nous nous rendîmes chez lui, et le premier objet qui nous frappa en entrant fut le forté-piano de sa femme. Nous

eûmes encore une longue conversation sur l'Abyssinie, et, à midi, nous nous retirâmes pour aller faire nos préparatifs de départ.

Nous allions nous mettre en route lorsqu'un soldat d'Oubi, qui voulait nous protéger même malgré nous, prétendit que nous ne quitterions pas le village si nous ne lui permettions de nous accompagner; nous refusâmes durement son patronage : sa persistance rassembla quelques personnes, et M. Gobat, instruit de ce qui se passait, eut la bonté de se rendre dans notre tente, et grâce à son influence, nous nous vîmes délivrés des importunités de l'Abyssinien qui avait voulu, disait-il, avoir l'honneur de présenter des blancs à son maître. Ces légers, mais ennuyeux débats terminés, nous fîmes marcher nos mulets, déterminés à nous éloigner sur-le-champ d'Emni-Harmas; mais un accident aussi malheureux qu'inattendu vint nous retenir malgré nous et irriter encore notre impatience.

VI.

SOMMAIRE.

Une aventure tragique. — Assistance de M. Gobat. — Justice du pays. — Notre drogman est enchaîné. — Nous trouvons un nouvel interprète. — Préparatifs de départ interrompus. — Les habitants du village viennent pour nous attaquer. — Nous sommes défendus par le gouverneur d'Agguela. — Nous entrons en négociation. — Départ d'Emni-Harmas. — Description de la route. Rencontre d'une troupe de soldats. — Leur repas. — Un douanier. — Nous longeons la chaîne de montagnes qui précède Adoua. — Station dans une gorge. — Erreur de Bruce, relative au Robber-Aèni. — Nous traversons la vallée de Mariam-Chaouïtou. — Arrivée à Adoua. — Détails sur les blancs que nous trouvons dans cette ville.

CHAPITRE VI.

Nous étions encore assis sous notre tente avec M. Gobat et nous allions lui faire nos adieux, lorsque nous entendîmes l'explosion d'une arme à feu qui fut immédiatement suivie de cris plaintifs et de gémissements. Un domestique entra tout effaré et nous annonça qu'un habitant du

village était blessé au pied. Nous sortîmes aussitôt.

Nous trouvâmes un homme baigné dans son sang, et le premier individu que nous interrogeâmes nous apprit que le pistolet que Béchir portait toujours à sa ceinture était parti de lui-même pendant que le drogman se débattait contre un villageois, et que la balle, après avoir brisé un bâton, était entrée dans le talon de l'Abyssinien et avait pénétré si avant dans les chairs, qu'il était impossible de l'extraire avec les moyens connus dans le pays.

Nous étions en droit de croire que les parents de la victime ne chercheraient pas à se venger de notre interprète; mais, quoique nous fussions depuis peu dans le Tigré, ses habitants s'étaient assez révélés en plusieurs circonstances pour nous faire craindre qu'ils ne laisseraient pas échapper une aussi belle occasion d'extorquer une somme d'argent à des Européens, et l'événement ne tarda pas à justifier nos prévisions.

Nous continuâmes cependant à nous occuper de nos préparatifs de départ; mais bientôt nous vîmes entrer plusieurs soldats conduits par un individu à face de geolier qui nous fit mal augurer de cette visite : c'étaient tous les parents du ma-

lade qui venaient de se réunir à la hâte pour se faire eux-mêmes justice ; car, selon la coutume du pays, lorsque le sang a été versé et que le blessé se trouve dans un état dangereux, le criminel n'appartient ni au roi ni au gouverneur de la province où le meurtre a été commis, les parents de la victime ont seuls le droit de venger sa mort.

« Le malheur qui nous afflige vient de Dieu, » dit celui d'entre eux qui paraissait avoir le plus d'importance. « Il n'y a pas eu de mauvaise intention de la part du coupable, nous le croyons ; mais un de nos frères est gravement blessé, il peut succomber, et nous demandons que votre drogman reste en notre pouvoir jusqu'à l'expiration des sept jours fixés par la loi, terme après lequel il sera libre de partir, si notre malheureux parent ne meurt pas. »

Nous priver de notre interprète, c'était nous arrêter nous-mêmes ; nous fîmes nos réclamations ; mais les plaignants, dont le but était de nous mettre dans l'embarras, ne voulurent jamais consentir à nous abandonner Béchir.

L'homme dont la physionomie nous avait tant déplu prit un des coins de la toile de notre interprète, qu'il noua avec la sienne, et commença à

plaider sa cause devant nous et M. Gobat, qui seul le comprenait. Il s'exprima avec une facilité qui nous étonna; après lui, l'accusé présenta ses moyens de défense. Malheureusement, l'avocat qui avait parlé le premier était en même temps accusateur et juge : nous devions donc avoir tort, et en dépit de nos représentations, Béchir fut déclaré prisonnier.

Nous nous trouvions au milieu d'une assemblée nombreuse, sous une tente d'Arabie : les figures noires des Tigréens, leurs traits empreints d'une férocité sauvage, l'animosité des parents, la contenance abattue de notre interprète avec le contraste de nos figures blanches et de nos costumes étranges, dessinaient un admirable tableau. C'étaient l'Europe et l'Afrique, l'homme policé et l'homme à demi sauvage qui se trouvaient alors en présence et se mesuraient du regard.

L'accusateur adressa quelques mots à un jeune homme qui se trouvait à ses côtés et qui s'éloigna aussitôt : il revint un moment après, apportant une chaîne en fer dont l'une des extrémités fut rivée, à grands coups de marteau, au bras de l'accusé, et l'autre à celui d'un jeune parent de la victime, qui devait répondre de tous les mouvements de Béchir dont il partageait l'esclavage. Ces

deux hommes, dont l'un était peut-être destiné à verser le sang de l'autre, se trouvaient ainsi rapprochés et vivaient en parfaite intelligence dans cette singulière position.

Quand la nuit arriva, ces deux jeunes gens, enchaînés, allèrent coucher dans le village, et nous nous trouvâmes seuls avec notre domestique tigréen, qui ne pouvait nous comprendre que par signes. Tous les matins, Béchir revenait dans notre tente avec son compagnon : il était cruellement tourmenté et attendait, avec une anxiété bien naturelle, l'expiration de ces sept mortelles journées dont il comptait les heures. Le malade avait été renfermé dans une chambre ténébreuse, et quoiqu'il fût grièvement blessé, il n'avait pas le moindre symptôme de fièvre.

Le 29 avril, les hommes qui devaient escorter M. Gobat arrivèrent à Emni-Harmas : notre vieux domestique revint aussi de Halaï, où il avait vu mourir son beau-fils. Ce bon vieillard, étonné de nous trouver presque seuls, demanda des nouvelles de Béchir, et lorsqu'il apprit qu'il était prisonnier, il poussa la générosité jusqu'à s'offrir lui-même pour être enchaîné à sa place, quoiqu'il n'ignorât pas qu'un semblable dévouement compromettait sa vie.

Le gouverneur de la province d'Agguéla était un des parents du malade, et cette circonstance était loin de nous être favorable : il fut bientôt averti de l'événement qui nous retenait à Emmi-Harmas, et il envoya aussitôt plusieurs de ses soldats chargés de nous amener près de lui. Nous étions chez M. Gobat lorsque ses émissaires arrivèrent et nous transmirent ses ordres ; nous leur répondimes qu'en notre *qualité* de blancs nous ne reconnaissions l'autorité de personne, et que, si leur maitre désirait nous voir, il n'avait qu'à se rendre chez nous. Il paraît que leurs instructions ne leur permirent pas d'insister, car ils se retirèrent, après s'être consultés un moment.

M. Gobat n'était pas encore prêt à partir. Parmi les hommes que le roi du Sémen lui avait envoyés, se trouvait un jeune Tigréen nommé Counfou, qui parlait l'arabe; il offrit de nous servir de drogman et de nous accompagner ; impatients de sortir de ce malheureux village, nous abattîmes nous-mêmes notre tente et nous partîmes.

Nous venions de monter sur nos mules, lorsque deux individus, armés de toutes pièces, s'avancèrent vers nous et voulurent nous retenir ; mais nous les repoussâmes brusquement et nous poursuivîmes notre route. Nous avions fait à

peine trois cents pas, lorsqu'en nous détournant nous aperçûmes une nombreuse troupe hérissée de lances et couverte de boucliers, qui se dirigeait de notre côté, et en même temps un homme du gouverneur arriva tout essouflé, pour nous prier d'attendre son maître qui arrivait, disait-il, à notre secours.

Nous nous arrêtâmes et nous découvrîmes bientôt la petite armée de ce chef qui accourait pour nous protéger : au milieu des soldats, nous distinguâmes le missionnaire qui, sans penser au danger auquel il s'exposait, s'empressait de venir nous aider de ses conseils. Les deux troupes qui s'étaient rapprochées se séparèrent à la voix du gouverneur et se placèrent en face l'une de l'autre, disposées à en venir aux mains si les circonstances l'exigeaient.

« Lorsque je vous ai vus agir en hommes déterminés, » nous dit le choum, « j'ai senti que je vous aimais et suis venu pour vous protéger : vous pouvez compter sur moi et mes soldats; si vous avez besoin de défenseurs, je le jure par la vie du prince, mon maître, notre secours ne vous manquera pas. »

On fit approcher les parents du blessé, et le gouverneur leur demanda l'explication de leur

conduite envers nous : ils osèrent répondre que, d'après les déclarations de notre drogman lui-même, nous avions, parmi nos bagages, des objets qui lui appartenaient et qui leur revenaient de droit si le malade venait à mourir : cette raison parut suffisante pour nous retenir jusqu'à l'arrivée du coupable qu'on envoya chercher dans un village voisin où on l'avait conduit depuis la veille.

Après une attente assez longue, nous le vîmes arriver, toujours enchaîné avec son compagnon. Le choum l'interrogea aussitôt pour savoir s'il avait réellement des effets parmi les nôtres, et nous eûmes lieu d'être satisfaits de sa réponse : « Mes maîtres, » dit-il, « n'ont rien à faire ici : je suis le seul coupable s'il y en a un, et me voici au milieu de vous chargé de fers : laissez-les libres, qu'ils aillent vers Oubi, j'espère qu'ils ne m'oublieront pas auprès de lui ; je n'ai rien à réclamer d'eux, et tout ce que je possède leur appartient. » Les parents de la victime confondus n'eurent rien à ajouter, et le gouverneur déclara que nous pouvions continuer notre route.

Mais, en voyant leurs projets déjoués, nos ennemis changèrent de batterie : « Peut-être, » nous dirent-ils, « êtes-vous attachés à l'homme que nous

vous enlevons; si vous consentez à payer les frais des funérailles de notre frère, il sera libre de vous accompagner : il faut 250 ou 300 talaris pour racheter un meurtrier; notre parent n'est encore que blessé; si vous nous donnez le prix d'une mule (15 talaris) et le pistolet *coupable*, nous nous désisterons de toute poursuite contre votre serviteur. »

Pour une modique somme, nous pouvions sauver Béchir, que nous aimions, de la peine capitale; nous feignîmes néanmoins de vouloir l'abandonner et nous offrîmes 5 talaris qui furent acceptés après de longs débats : nous fîmes cadeau du pistolet au gouverneur qui nous avait témoigné un si vif intérêt, nous donnâmes un talari à un soldat du prince, qui avait constamment invoqué le nom de son maître en notre faveur; et, d'après l'usage établi dans le pays, celui qui devait délivrer le drogman de ses chaînes reçut aussi son bacchich. Par sa prudence et la connaissance parfaite qu'il avait des mœurs et de la langue de cette contrée, M. Gobat nous fut d'un grand secours.

Enfin il nous fut permis de partir; nous avions avec nous le nouveau drogman, le vieux domestique et le Tigréen de Mârda ; nous nous éloignâ-

mes rapidement, car il nous semblait toujours qu'on allait encore nous retenir. Les montagnes que nous apercevions autour de nous étaient blanches et arides; mais, en revanche, les villages étaient parés d'arbres touffus et les vallées couvertes d'une riche végétation. La route était peuplée d'énormes pintades, et les coll-quals étalaient autour de nous leurs branches sans feuilles.

Nous avions laissé Béchir entre les mains du geolier chargé de le débarrasser de ses fers, et nous avions pris les devants. Nous ignorions qu'il fallût plusieurs heures pour achever cette opération, et pensant qu'il ne tarderait pas à nous rejoindre, nous cheminions lentement; mais, après avoir longtemps attendu en vain, nous doublâmes le pas : la nuit arrivait, et nos Abyssiniens tremblaient de frayeur, en songeant qu'ils allaient se trouver en chemin à l'heure où les esprits exercent leurs maléfices. Au bout de deux heures, nous arrivâmes dans un village où nous fûmes forcés de stationner. Notre nouveau drogman, qui nous servait de guide, nous déclara qu'il n'était pas en état de trouver la route, et qu'aucune considération, pas même la mort, ne pourraient l'engager à pousser plus avant. Nous

fîmes de vains efforts pour vaincre son obstination, et comme l'ignorance nous mettait à sa merci, nous nous arrêtâmes.

Les villageois nous donnèrent une maison située dans une cour : avec quelques grains de poivre, nous achetâmes de la bière et du lait; nous fîmes rôtir pour nous quelques tranches d'une cuisse de bœuf que M. Gobat nous avait donnée avant notre départ, et nos gens moins difficiles mangèrent le reste cru.

Le lendemain 1er mai, nous quittâmes notre hutte au point du jour et nous descendîmes, par un pénible sentier, sur le bord de la rivière d'Ounguéa qui borne, de ce côté, la province d'Agguéla. La plaine, arrosée par cette rivière, est soigneusement cultivée; nous l'abandonnâmes au bout d'une demi-heure pour nous enfoncer dans les montagnes. La route, parallèlement tracée à un torrent, était rude, couverte de pierres et très fatigante. Après une longue marche, nous nous reposâmes auprès d'un ruisseau nommé Kébita, d'où l'on apercevait, sur une hauteur, le village de Zeban-Guila, qui faisait autrefois partie des domaines de Bahar-Negous [1]. Zeban-Guila est

[1] Roi de la mer. Les Abyssiniens désignaient, par ce titre, le prince dont les possessions s'étendaient jusqu'à la mer Rouge.

aussi le nom du district qui commence à Ounguéa et finit à Kébita.

Nous venions de nous arrêter lorsqu'on nous annonça une bande de soldats qui s'avançaient du côté du sud; leur marche désordonnée et leur aspect sauvage leur donnaient l'air de véritables brigands. Nous nous serions passés volontiers de leur visite; mais il n'était pas possible de les éviter. Heureusement pour nous, cette troupe appartenait à Déjaj-Oubi, et personne ne songea à nous inquiéter. Ils s'arrêtèrent à quelques pas de nous pour égorger un bœuf qu'ils venaient, sans doute, de dérober à quelque paysan, et dans un moment il fut dépouillé, dépecé et mangé : on chercha, parmi les excréments, les brins d'herbe qui n'étaient pas bien digérés, on en couvrit les plus belles tranches du bœuf; on exprima le fiel sur cette viande qu'on assaisonna d'une forte dose de sel et de poivre, et on la présenta au chef de la bande, car les inférieurs n'étaient pas jugés dignes de savourer un tel mets [1].

[1] Dom Francisque Alvarez, dans son ouvrage intitulé : *Histoire de l'Ethiopie*, pag. 184 et 229-230, parle d'un repas à peu près semblable.. : « On nous apportait à manger aux heures extraordinaires, selon la coutume du pays, qui était la nuit; car on n'y mange, sinon une fois le jour. Leur viande est de chair crue avec une sauce faite de fiel de vache, ce que nous ne pouvions regarder, tant s'en fallait qu'il nous prît envie d'en goûter...; puis les services furent

Nous quittâmes le ruisseau et nous escaladâmes une haute montagne, du sommet de laquelle nous découvrîmes un grand nombre de villages, et les sites montagneux d'Agami et de Haramat, qui étaient alors le théâtre de la guerre. Le pays était moins boisé que derrière nous.

Chemin faisant, nous aperçûmes, dans un détour du sentier, un paysan qui se précipita sur un de nos hommes : nous pensâmes qu'il avait été peut-être insulté, et, ne voulant pas nous mêler de cette querelle, nous laissâmes les deux antagonistes vider leur différend, d'autant plus volontiers que celui qu'on avait arrêté était notre nouvel interprète dont nous étions fort mécontents.

Mais, étant parvenu à se dégager des griffes de son adversaire, après s'être longtemps débattu, Counfou courut précipitamment vers nous pour se mettre sous notre protection : le paysan ne se fit pas attendre, il arriva tout essouflé en criant et menaçant toujours, et notre étonnement fut

posés, lesquels services j'aurais quasi honte de ramentevoir, bien que ce soient choses fort ordinaires et accoutumées au pays. On servit donc de trois manières de sauces ou brouets, lesquels étaient faits de la chair crue et sang mêlé parmi, ce qui est estimé entre eux une viande fort délicate, dont il ne se trouve autre que les grands seigneurs qui en usent. »

grand lorsque nous aperçûmes que c'était à nous qu'il en voulait. « Nous ne devions pas, » disait-il, « passer dans son pays sans payer un droit de douane; » nous le chassâmes en nous moquant de lui, et, trop faible pour oser persister, il s'éloigna à toutes jambes et disparut dans un village voisin.

Nous ne pensions plus à lui lorsque nous le vîmes reparaître à la tête d'une bande de pillards qui espéraient, sans doute, nous intimider par leur nombre. Ils étaient armés de lances et de boucliers comme s'ils allaient en campagne, et ils nous donnèrent une seconde représentation des scènes d'Emni-Harmas; nous avions nos fusils chargés et nous nous disposâmes à les bien recevoir. Ils craignirent de s'adresser directement à nous et ils se précipitèrent sur nos domestiques pour leur enlever les effets dont ils étaient chargés; nous arrivâmes à leur défense, et, après les avoir délivrés, nous les fîmes marcher devant nous, en regardant en face nos féroces ennemis qui faisaient mine de vouloir nous attaquer. Pendant qu'ils hésitaient, nous aperçûmes dans un champ une troupe de ces gros oiseaux noirs qu'on trouve communément dans le Tigré; l'un de nous prit un long fusil de chasse chargé avec

du plomb et tira sur un de ces animaux, qui demeura sur place. Nos ennemis, croyant que nous l'avions tué avec une balle, se retirèrent épouvantés, et nous fûmes ainsi débarrassés de leurs dangereuses importunités.

Nous cheminâmes alors paisiblement : nous descendîmes dans une immense et magnifique vallée parée de champs cultivés, de verdoyantes prairies et des plus beaux coll-quals que nous eussions admirés depuis le Taranta. Elle était traversée, dans toute sa longueur, par un ruisseau qui l'inonde au temps des pluies. Nous avions à notre droite la chaîne toute fracassée de ces montagnes noirâtres qu'on nous avait désignées à Halaï comme voisines d'Adoua. Nous parcourûmes lentement cette riche vallée; quelque temps avant d'entrer dans la gorge où elle va se perdre en se resserrant insensiblement, nous découvrîmes une grande église située au pied des montagnes élancées qui dominaient le vallon.

Il était nuit, et nous venions de nous enfoncer dans la gorge d'où s'élance impétueux le torrent qui va déborder dans la vallée; la pluie nous assaillait depuis plus d'une heure et nous désespérions de trouver un asile : l'obscurité était profonde, et le silence n'était interrompu que

par le coassement d'énormes crapauds et le bruit du tonnerre qui retentissait répété par mille échos : nous étions inondés, nous marchions sans apercevoir de sentier tracé, et à travers les rochers qui bordaient le précipice, nous n'avions pas encore trouvé de place convenable pour nous arrêter. La route était impraticable; nous venions heureusement de descendre de nos mules, lorsqu'une d'elles glissa dans le torrent. Nous la retirâmes avec beaucoup de difficulté : il n'était plus possible d'avancer sans attendre le jour, et n'étant pas disposés à rétrograder, nous résolûmes de passer la nuit dans cette gorge noire. Sur les cîmes des montagnes environnantes, nous distinguions des feux qui nous rappelaient les illuminations du mois de Ramadan, dans les villes musulmanes.

Cependant la pluie tombait moins abondante; nous étendîmes notre tapis sur les pierres, et nous nous endormîmes avec nos habits mouillés. Peu à peu le ciel redevint serein, et comme nous nous disposions à passer une nuit infame, elle nous parut délicieuse. En nous levant, nous nous aperçûmes que nous nous étions écartés de la route, et il fallut rebrousser chemin de quelques pas.

Nous montâmes sur une colline, et après l'avoir descendue avec difficulté, nous nous trouvâmes dans une nouvelle vallée moins vaste, mais plus fraîche que celle que nous avions parcourue la veille : elle était arrosée par le Robber-Aéni (la source de Robber), dont Bruce ne fait qu'un seul mot qu'il écrit Ribieraini et auquel il donne une étymologie toute différente. « Le nom de Ri-
» bieraini, » nous dit ce voyageur, « a été donné
» au ruisseau par les bandits des anciens villages
» voisins, parce que de là on voit deux routes
» opposées : l'une à l'ouest, conduisant à Gondar,
» l'autre tirant à l'est vers la mer Rouge. Celui des
» bandits qui se tenait en sentinelle s'écriait dès
» qu'il apercevait une caravane : Ribieraini ! ce qui
» signifie « on vient par là. » Alors chacun pre-
» nait sa lance et son bouclier, et tous ensemble
» se plaçaient de manière à attaquer, avec le plus
» d'avantage, les pauvres marchands qui ne se
» méfiaient de rien. » Ces détails sont assez curieux; malheureusement, ils ne reposent sur aucun fondement, et la véritable orthographe du mot en démontre l'inexactitude.

La description que ce voyageur nous a laissée du Robber-Aéni et de l'Ounguéa est frappante de vérité : tout ce qu'il dit de la fécondité des

terrains arrosés par le premier ruisseau et des fleurs qui parfument les bords du second est parfaitement exact; mais il se trompe évidemment lorsqu'il prétend avoir traversé le Mareb, Robber-Aéni ne se trouve pas sur le chemin qui conduit du Mareb à Adoua.

Nous longeâmes la vallée dans la direction de l'est à l'ouest, nous arrivâmes à Mariam-Chaouïtou ou Marie la Verte, église environnée de sabines et d'oliviers, qui justifient l'épithète qu'on a donnée à la vierge à laquelle elle est consacrée. Nos domestiques nous apprirent qu'à gauche de notre route on trouvait encore les ruines d'une église élevée par Abba-Garima dans les premiers temps de la conversion des Abyssiniens au christianisme; mais, comme M. Salt en avait donné une description assez détaillée, nous ne jugeâmes pas à propos d'aller la visiter nous-mêmes.

C'était un samedi 2 mai, jour de marché à Adoua, tous les sentiers étaient couverts de longues files d'hommes qui se rendaient dans cette ville. Nous étions l'objet d'une curiosité générale. Nous trouvâmes sur notre route les douaniers d'Adoua, qui imposaient tous ceux qui portaient des marchandises : nous nous attendions encore à quelques nouvelles tracasseries; mais

nous passâmes devant le poste sans être inquiétés, sans qu'on fît même la moindre observation. Arrivés sur les collines qui séparent Mariam-Chaouïtou d'Adoua, nous aperçûmes cette ville où nous espérions nous reposer un peu de toutes les contrariétés que nous avions éprouvées depuis notre départ de Massaouah. Chemin faisant, nous vîmes un porc-épic que l'on venait de tuer. Nous traversâmes le ruisseau d'Assa, et nous vînmes loger chez notre vieux domestique qui nous surprit singulièrement, en nous apprenant qu'il possédait deux maisons à Adoua. Nous l'avions toujours considéré comme un mendiant.

Nous reçûmes bientôt la visite de la plupart des blancs qui se trouvaient dans cette ville : le premier qui se présenta était un Arménien nommé Joannes : il était armurier. Son état, qu'il connaissait assez bien, lui avait donné, dans le pays, une certaine considération, mais fort peu d'argent, en sorte qu'il était loin d'être satisfait : il se plaignait beaucoup de l'avarice des Abyssiniens, et il ne nous fit pas l'éloge de la générosité d'Oubi. Il était regardé comme un honnête homme ; mais il n'avait que le mérite d'être plus rusé que ses amis qu'il avait su séduire par des dehors affables et ses manières câlines et jésuiti-

ques : il rendait quelquefois service, mais c'était toujours dans des vues intéressées.

Le second s'appelait Bethléem : natif de Tiflis, il était resté, pendant plusieurs années, au service des Portugais dans l'île de Java ; il avait amassé quelques talaris et était parti de l'Inde pour aller à Jérusalem se faire ordonner prêtre ; mais, arrivé à Moka, il fut séduit par la peinture brillante qu'un Abyssinien lui fit de son pays, il renonça à son premier projet, et, après avoir converti une grande partie de son argent en objets précieux, il s'embarqua pour Massaouah, persuadé qu'il allait entrer dans un Eldorado. Il avait avec lui un cuisinier indien, juif de religion.

Arrivé à Arkéko sans firman et sans recommandations, il fut obligé de se soumettre aux exigences du Naïb, qui ne l'épargna pas. Il s'était à peine avancé dans l'intérieur des terres, que ses guides essayèrent de le piller; il se retrancha derrière ses effets comme dans un fort, et il envoya un homme au Naïb, qui vint en personne pour le délivrer des mains de ses abominables sujets. Parvenu à la cour d'Oubi, il distribua des cadeaux au prince et à tous ses courtisans, persuadé que, par ce moyen, il allait devenir un

personnage important ; on reçut ses présents sans lui en tenir aucun compte : néanmoins Oubi le fêta pendant quelques jours; mais sa fortune allait sans cesse en décroissant, et quand nous arrivâmes à Adoua, il n'avait, pour tout bien, qu'une mule blessée dont il ne pouvait plus se servir.

Il se trouvait entièrement désenchanté, mais il aimait l'Abyssinie; il s'était habitué à ses mœurs, à son climat, il mangeait tous les jours son kilogramme de *broundou*[1], et s'était marié à une gentille grisette d'Adoua, qui le suivait dans ses expéditions guerrières. Le cuisinier juif avait abjuré sa religion et s'était fait soldat : il vivait dans une condition encore plus misérable que celle de son ancien maître. Bethléem avait complètement adopté les croyances religieuses d'Abyssinie, il se piquait de connaissances théologiques et parlait passablement l'arabe et l'anglais.

Il possédait encore un habit vert d'ordonnance qu'il ne mettait que dans les grandes occasions. Il n'avait ni hausse-col, ni chemise, et revêtait cet habit sur la chair; ses jambes étaient nues, et les basques retombaient jusque sur ses mollets : il portait une ceinture de vingt-cinq coudées de

[1] Viande crue.

longueur et s'enveloppait d'une toile abyssinienne en coton ; le duvet qu'elle avait déposé sur son habit en rendait la couleur presque méconnaissable. Bethléem était un excellent homme, et l'originalité de son costume, qui pouvait bien lui donner quelque ridicule, ne lui ôtait pas ses bonnes qualités.

Vint ensuite un troisième personnage dont l'accoutrement était presque aussi remarquable ; celui-ci était entré en Abyssinie avec 1,500 talaris pour y faire des spéculations de commerce ; mais, quoique vieux ou plutôt parce qu'il était vieux, il s'était laissé séduire par les jolies femmes d'Adoua et de Gondar, et, oubliant le but de son voyage, il consomma rapidement tout son bien ; il avait des montures bien harnachées, il se faisait précéder par une foule de domestiques armés de sabres et de fusils, et se donnait ainsi les airs d'un grand de cette contrée ; mais ces beaux jours ne furent pas de longue durée : femmes, chevaux, sabres, fusils, tout avait disparu, et il vivait, depuis quelque temps, des aumônes d'Oubi. Une paire de *babouch* [1] du Caire en maroquin rouge, auxquelles il avait fait mettre une semelle par un cordonnier d'Adoua, faute d'argent pour

[1] Chaussure turque.

s'en procurer de nouvelles, était tout ce qu'il lui restait de ses anciennes richesses.

Gorgorios, car c'est ainsi qu'il se nomme, avait parcouru la Turquie, l'Arabie et l'archipel de la Grèce; c'était un de ces hommes tellement nomades, qu'il fut embarrassé quand nous lui demandâmes le nom de son pays natal, il balbutia et répondit enfin, en employant la première personne du pluriel : « Nous ne sommes d'aucune ville, nous les parcourons toutes sans nous árrêter définitivement ; pourtant il nous semble que nous sommes né à Bagdad ou à Constantinople : maintenant nous avons envie d'aller à Paris porter une pacotille de peaux de tigre. » Le pauvre homme se berçait encore d'illusions, il oubliait alors son entier dénuement.

SOMMAIRE.

Description d'Adoua. — Son marché. — Mauvaise foi du douanier Zeinou. — Béchir. — Nouvelles du camp d'Oubi. — Un mariage à la mode du pays. — Départ d'un corps d'armée. — Nous quittons Adoua. Un camp abyssinien. — Arrivée à Iaba. — Un homicide. — Dagassonné. — On pille un village. — Les fusiliers. Bel effet d'un incendie. — Insouciance des femmes des camps. — Arrivée à Sariro. — Une émasculation. — Une histoire à ce sujet. — Infériorité des hommes qui n'ont pas mutilé un ennemi. — Départ de Sariro. — Description de la route. — Montagnes à pic. — Arrivée à Magat.

CHAPITRE VII.

Adoua est bâti sur le penchant d'une colline : plusieurs de ses habitations ont une forme conique, d'autres ont une toiture aplatie et sont surmontées de terrasses ; quelques unes ont un premier étage. Cette capitale compte trois mille habitants. Les églises d'Adoua sont dédiées l'une à

Marie (Mariam), l'autre à l'archange Gabriel, et une troisième à la Madeleine (Médinaalem): celle-ci, qui fut bâtie par Saba-Gadis, dernier roi du Tigré, est dans l'intérieur de la ville, mais elle n'est pas encore terminée. L'église de Godus Michaël (Saint-Michel) au nord-est d'Adoua, ornée en dedans de fresques grossières et entourée de tombeaux au dehors, est admirablement ombragée par de sombres sabines et de grands oliviers. Les blancs établis dans cette capitale cultivent des jardins et naturalisent, dans cette contrée, des plantes d'Égypte et de Syrie. La ville est abreuvée par l'abondant ruisseau d'Assa, qui coule à ses pieds et ne tarit dans aucune saison. Du côté de l'église de Saint-Michel, s'élève un énorme pic qui domine majestueusement la plaine.

On confectionne à Adoua un grand nombre de toiles de plusieurs qualités; on y travaille la soie, et son marché, qni a lieu tous les samedis, est un des plus importants de l'Abyssinie. Le bétail, les peaux de divers animaux domestiques ou sauvages, le beurre, le miel, les citrons, les légumes et un grand nombre d'objets venus de Massaouah et d'Arabie, affluent sur la grande place qui se déploie au delà du ruisseau. Le

sel[1], le poivre, les céréales et les toiles communes sont les monnaies du pays; le talari est reçu partout.

Cette ville, située entre Gondar et Massaouah, est florissante par son commerce : le douanier Zeinou, qui prend le titre de *bacha*, perçoit des droits importants sur les caravanes qui se rendent à la mer en passant par Adoua; et il trouve facilement le moyen de s'enrichir, quoiqu'il soit obligé de payer tous les ans une forte somme à Oubi, possesseur actuel du Tigré.

Zeinou est un musulman rusé, qui ne se fait aucun scrupule d'abuser de l'inexpérience des voyageurs : dernièrement un aventurier français, qui était venu chercher fortune en Abyssinie, avait déposé chez ce douanier un certain nombre de fusils qu'il espérait vendre aux soldats de Saba-Gadis; mais lorsqu'il voulut les réclamer, le bacha refusa de les lui remettre en protestant qu'il n'avait jamais rien reçu du pauvre voyageur qui, faute de preuves, n'osa pas en appeler à la justice de ceux qui auraient pu le protéger.

Béchir, qui avait pris une route différente de

[1] Le sel gemme, qui est assez commun en Abyssinie, est la monnaie la plus répandue dans le pays : chaque morceau est de la forme et de la grosseur d'une pierre à aiguiser les faux.

la nôtre, nous avait précédés à Adoua. Dès qu'il eut appris que nous étions arrivés dans cette ville, il s'empressa de venir nous exprimer sa vive reconnaissance. « Si vous voulez me permettre de vous accompagner, » nous dit-il, « je ne vous quitterai plus ; je suis prêt à vous suivre au bout du monde ; je ne veux point de salaire ; ne me laissez pas mourir de faim, et je serai content. » Depuis ce jour, Béchir nous voua un attachement à toute épreuve. Le lendemain, Joannes, qui voulait nous traiter à l'abyssinienne, nous envoya un mouton et un gombo d'hydromel ; mais Gorgorios, prétendant nous recevoir à la française, nous donna un dîner qui se ressentait de la nature de notre hôte : sa cuisine n'était ni turque, ni européenne, c'était une cuisine à lui.

Sur ces entrefaites nous vîmes arriver du camp d'Oubi un jeune homme attaché au service de Bethléem : il était couvert de haillons, et n'avait pu se soustraire aux brigands qui désolaient la route qu'en voyageant la nuit. Il nous apprit que les soldats, qui ne vivaient que de rapine et de pillage, étaient réduits à une extrême misère, et que depuis longtemps ils ne se nourrissaient que de viande sans pain. Déjaj-Oubi attendait impatiemment la venue d'une troupe

qui devait lui apporter des provisions : il s'était emparé de la plupart des positions qu'occupaient les fils de Saba-Gadis, et il n'attendait, pour revenir sur ses pas, que l'arrivée de ce corps d'armée. Tout le monde paraissait avide de ces nouvelles, et le domestique fut accablé de questions. Nous avions appris que ce jeune homme était natif de Choa, et comme nous désirions depuis longtemps avoir des renseignements précis sur cette contrée dont l'abord a été jusqu'ici fermé aux voyageurs, et que nous voulions visiter nous-mêmes, nous l'interrogeâmes longuement : il nous vanta beaucoup son pays, et ne nous dissimula pas les périls dont la route était semée ; il nous fit une peinture peu rassurante des hordes galla que nous avions à traverser, mais loin de nous décourager, nous nous promîmes, dès ce moment, de ne pas quitter l'Abyssinie avant d'avoir pénétré dans ces régions inconnues.

Cependant les soldats qui devaient se rendre auprès d'Oubi ne tardèrent pas à se réunir à Adoua ; on les voyait arriver de tous les côtés et à toutes les heures. Ils formèrent leur camp dans la belle plaine qui précède la ville, et lorsqu'ils furent tous rassemblés, le chef ordonna qu'on se préparât au départ pour le 7 du mois de mai.

Nous avions déjà oublié nos fatigues, et, ne voulant pas quitter le Tigré sans avoir vu Oubi, nous résolûmes de nous joindre à ce corps d'armée pour nous rapprocher de ce prince et explorer en même temps la province d'Agami.

Avant de nous éloigner d'Adoua, nous rapporterons un fait qui préparera nos lecteurs à ce que nous avons à leur dire, relativement aux mœurs du pays : notre vieux domestique avait une jeune fille que la mort de Dassou venait de rendre veuve ; il savait que les Abyssiniennes ont un goût décidé pour les blancs, et, pensant qu'il n'avait rien de mieux à faire, pour consoler sa fille de la perte récente de son mari, que de lui choisir un remplaçant, il forma le dessein de nous la faire accepter sinon pour femme, du moins pour maîtresse. Il communiqua son projet à la jeune veuve qui se prêta à ses désirs de la meilleure grace du monde. Le père, qui vivait depuis quelque temps avec nous et qui connaissait mieux notre caractère que sa fille, lui désigna celui de nous deux qu'il supposait être le plus facile à séduire, et le plan d'attaque arrêté, l'exécution commença : chaque fois que celui qu'on avait désigné pour *victime* se trouvait seul dans la maison, la veuve de Dassou ne manquait jamais de

se rendre près de lui, et sa mère ou sa sœur, redoutant sans doute la venue de quelque importun, se hâtait de venir fermer la porte pour les laisser en pleine liberté; dès que la fille sortait, on s'empressait de venir lui demander le résultat du tête-à-tête qu'on avait si bien ménagé.

Ainsi qu'on l'avait décidé, le 7 mai, on leva le camp, et nous partîmes d'Adoua avec Bethléem, n'emportant avec nous que notre tente que nous destinions à Déjaj[1] Oubi.

Les soldats se mirent en marche dans une confusion extrême, et tandis qu'un grand nombre d'entre eux n'avaient pas encore quitté la ville, plusieurs étaient arrivés à Mariam-Chaouïtou, où l'on devait stationner. Après avoir admiré l'ordre qui règne dans nos armées, nous étions tout étonnés en pensant que nous nous trouvions au milieu d'un camp; parmi cette troupe qui s'en allait à la débandade, on remarquait un nombre considérable de femmes chargées de fardeaux à fatiguer des bêtes de somme : plusieurs étaient enceintes et d'autres portaient des enfants encore à la mamelle; elles suivaient leurs maîtres ou leurs maris à la guerre, et, arrivées

[1] Mot abyssinien qui signifie général.

à la station, au lieu de songer à se reposer, elles préparaient le repas des soldats. Cette vie d'aventure et de dangers, loin de leur déplaire, avait pour elles un attrait que nos femmes comprendront difficilement; nulle ne regrettait son pays ou son foyer; elles supportaient gaîment la fatigue et se soumettaient sans murmure aux plus pénibles travaux. Les chefs, peu versés dans la stratégie, au lieu de s'inquiéter de régulariser un peu la marche de leurs troupes, pressaient leurs bonnes montures pour arriver plus vite au lieu du repos : ils étaient entourés d'une musique barbare qui paraissait charmer les rudes oreilles des Abyssiniens. Le désordre était tel que cinquante hommes serrés auraient mis facilement en déroute ces nombreuses cohortes qui marchaient sans règle et sans lois; et cependant cette armée, avec sa confusion et son irrégularité, était peut-être empreinte de plus de poésie que les nôtres avec leur discipline sévère et leur tactique compassée; ce pêle-mêle de lances hérissées, cette sauvagerie de costumes et de caractères avaient un aspect plus guerrier que les masses imposantes de nos troupes avec leurs armes symétriquement portées, avec leur uniformité belle sans doute, mais, en vérité, peu martiale : la guerre, c'est le

désordre; l'armée régulière est vieille, elle touche à sa fin, à sa transformation. Le génie des batailles est une furie échevelée que nous avons peignée et frisée, nous l'avons dépouillée de ses vêtements grossiers et pesants pour la revêtir d'habits de fête qui la gênent dans son allure formidable et qui doivent un jour l'étouffer!

Après avoir passé les montagnes qui bornent la plaine d'Adoua, nous arrivâmes près de l'église de Mariam-Chaouïtou et nous dressâmes notre tente sur les bords du ruisseau, ombragé par des palmiers sauvages chargés de fruits amers. Le chef de la petite arméc avait pris position sur un tertre qui s'élevait à l'entrée de la vallée. Nous étions à la station depuis onze heures du matin, et il était presque nuit quand l'arrière-garde arriva. Tous ceux qui avaient des tentes s'empressèrent de les déployer; elles étaient plus ou moins grandes, selon l'importance des personnages qui les occupaient. Les petites étaient d'une étoffe de laine noire et grossière ; les plus belles, celles des chefs importants, étaient en toile de coton. La lie des soldats, ceux qui n'avaient pour tout bien qu'une lance et un mauvais bouclier, se construisait à la hâte, avec des roseaux et des branches de palmier ou des joncs,

des cahutes qu'elle brûlait toujours avant de partir.

Le lendemain, nous séjournâmes à Mariam-Chaouïtou, et notre tente devint le rendez-vous des principaux guerriers du camp; le chef lui-même vint nous faire une visite, accompagné d'une suite brillante. Le même jour, nous reçûmes une invitation de Chalaca-Belli, l'un des plus importants officiers de l'armée. Quand nous nous présentâmes chez lui, il était assis sur un sarir placé au fond de sa tente, et un grand nombre de personnages se tenaient debout autour de lui: il se souleva dès que nous parûmes et nous engagea à venir partager son siége. Après avoir congédié la plupart de ceux qui encombraient sa mobile demeure, il fit apporter, par une de ses femmes, une grande cruche d'hydromel et plusieurs breullis d'eau de vie qui furent promptement vidés. Chalaca-Belli nous questionna longuement sur les mœurs de nos pays, et, lorsque nous nous retirâmes, il voulut absolument nous faire accepter un bœuf.

Le lendemain, nous quittâmes Mariam-Chaouïtou, et nous traversâmes de nouveau la vallée dans la direction de l'ouest à l'est; après trois heures de marche, nous commençâmes à gravir

la montagne de Robber-Aèni, et nous vînmes camper dans une petite plaine, véritable enclos resserré dans une enceinte de montagnes escarpées. On remarquait çà et là quelques maisons éparpillées. Ce site, qui s'appelle *Iaha*, est arrosé par un frais ruisseau.

Pendant que nous étions campés dans ce lieu, un Tigréen enchaîné et conduit par un soldat vint mendier à l'entrée de notre tente : étonnés d'une semblable bizarrerie, nous en demandâmes l'explication, et nous apprîmes que le prisonnier mendiant avait assassiné le frère du soldat qui l'accompagnait, et, comme il ne se trouvait pas assez riche pour payer le prix du sang qu'il avait répandu, il était à la disposition des parents de la victime, qui le faisaient aller de porte en porte pour solliciter la pitié des gens qui, dans ces circonstances, se montrent toujours généreux. Tout ce que le meurtrier amassait dans ses courses appartenait à la famille du mort, qui devait perdre ses droits sur l'assassin, dès que celui-ci aurait payé la somme exigée en pareil cas. Nous lui donnâmes une toile d'Adoua, et il se retira satisfait. On nous dit, en même temps, que les homicides qui avaient le temps de se réfugier dans ces asiles inviolables répandus en

Abyssinie se hâtaient de sonner la cloche dès qu'ils étaient sauvés, pour annoncer qu'ils étaient entrés dans ces lieux sacrés comme meurtriers et non comme voleurs. Ils s'appliquent eux-mêmes la peine d'une réclusion perpétuelle, et les prêtres sont chargés de pourvoir à la nourriture des assassins qui n'ont pas de famille. L'église d'Axoum et celle de la Madeleine, à Adoua, sont des refuges pour les coupables.

Le lendemain, nous partîmes d'Iaha au lever du soleil, et, après une assez longue étape, nous arrivâmes dans la vallée de *Dagassonné*, entourée de hautes montagnes couvertes de coll-quals : il s'y tient un marché tous les lundis. Deux heures et demie avant d'arriver dans cette belle vallée, nous traversâmes le grand ruisseau de *Maï-Gamrat-Samri.* Nous apercevions devant nous les hautes chaînes de la province d'Agami.

Parvenus au lieu de la station, les soldats, affamés, obtinrent du général, qu'ils importunaient de leurs plaintes, la permission d'aller au pillage; ils se divisèrent aussitôt en deux bandes, et se dirigèrent en foule vers les deux villages qu'on leur sacrifiait, et que nous apercevions sur les hauteurs environnantes; avant la nuit, nous les vîmes revenir avec leur butin : les uns étaient

chargés de grandes outres pleines de grains, et d'autres poussaient devant eux les bœufs et les moutons qu'ils avaient dérobés, s'inquiétant fort peu des cris et des supplications des pauvres villageois qu'ils venaient de dévaliser, et qui les avaient suivis jusque dans le camp, dans la folle espérance d'attendrir des soldats abyssiniens. Quelques uns d'entre eux étaient arrivés jusqu'à la tente du général pour demander justice; mais on ne daigna pas même les entendre.

Le 11, nous séjournâmes à Dagassonné, et, pour se distraire autant que pour s'exercer, les principaux guerriers se réunirent pour aller tirer à la cible; il avaient tous des fusils à mèche d'une longueur plus qu'ordinaire : la poudre dont ils faisaient usage, fabriquée dans le pays, était très grossière, et ils étaient obligés de l'écraser pour l'introduire dans la lumière; ils se servaient de balles en fer; et, loin de charger leur arme avec la dextérité de nos soldats, ils étaient d'une lenteur qui prouvait leur inexpérience : avant de tirer, ils appuyaient toujours leurs fusils contre un arbre ou sur une pierre; et ce n'était guère qu'après avoir visé longtemps, qu'ils se décidaient à brûler l'amorce. Cependant, lorsqu'ils avaient pris toutes leurs mesures, ils manquaient rare-

ment leur but. Après s'être séparés, quelques uns allèrent à la chasse et en rapportèrent quelques vautours, dont ils firent hommage au général, qui les régala chacun d'un plein breulli d'hydromel. Les fusiliers du Tigré passent pour les plus habiles de l'Abyssinie. Le domestique de Bethléem, l'habitant de Choa, qui était parti avec nous pour retourner au camp d'Oubi, et qui ne nous quittait que pour suivre les soldats au pillage, nous amusa singulièrement en nous apprenant qu'avant l'arrivée d'un Grec, nommé Élias, qui, d'après le rapport du narrateur, avait rendu de grands services au roi de Choa, qui en gardait pieusement le souvenir, les guerriers de son pays se réunissaient par trois pour tirer un fusil : l'un d'eux se mettait à genoux, l'autre appuyait l'arme sur son épaule, et le troisième, qui portait avec lui une mèche allumée, venait mettre le feu en hésitant, et les trois champions, qui avaient frémi au moment de l'explosion, se regardaient, étonnés de ne pas être morts ou blessés, et s'applaudissaient mutuellement de leur action héroïque.

Le 12, nous nous éloignâmes de Dagassonné : c'était l'heure du crépuscule; nous avions fait à peine un mille, lorsqu'en détournant la tête nous fûmes frappés d'un magnifique spectacle : selon

leur habitude, les soldats venaient de mettre le feu aux cabanes qu'ils abandonnaient, et l'incendie, qui éclatait de toutes parts, à travers une demi-obscurité, donnait à la vallée une physionomie à la fois lugubre et imposante; sa verdure avait revêtu une teinte plus sombre, et tous les arbres nous semblaient des sabines ou des cyprès; la flamme, qui s'élançait vers le ciel avec sa couleur violette et bleue, pâlissait aux approches du jour, et le paysage se déridait insensiblement. On eût dit que ce vaste incendie, qui se développait sans obstacle dans ce lieu devenu solitaire, avait été allumé par quelque esprit des ténèbres, qui jouissait sans trouble de son œuvre infernale. Nous continuâmes notre route en regardant souvent derrière nous, car ce tableau avait quelque chose de magique. Nous demandâmes aux soldats si c'était pour se récréer qu'ils brûlaient ainsi ces cahutes, et ils nous répondirent qu'ils n'en usaient de la sorte que lorsqu'ils se trouvaient en pays ennemi.

La timidité des femmes du camp, qui n'avaient osé, d'abord, nous approcher, s'évanouissait peu à peu, et, durant la route, elles nous entourèrent en grand nombre et adressèrent à notre interprète les questions les plus curieuses; elles demandaient si

nous étions de la même composition que les autres hommes, et si nous n'étions pas différemment façonnés : Béchir s'empressait de nous traduire leurs paroles, qui excitaient notre gaîté ; et ces femmes, encouragées par nos éclats de rire, devenaient de plus en plus libres. La licence des mœurs, portée à l'excès dans les villes, est encore plus effrayante dans les camps, où le désordre est extrême. Ces Abyssiniennes, avec leur caractère si original, nous offraient de continuelles distractions : sans aucun souci, elles suivaient les soldats en chantant, vivaient au jour le jour, et, malgré leurs fatigues et les rudes travaux auxquels elles sont condamnées, elles menaient joyeuse vie sans penser à s'inquiéter des chances terribles de la guerre.

Nous cheminâmes par un sentier étroit et fatigant ; il fallait sans cesse monter et descendre ; parfois nous suivions des gorges resserrées et pierreuses, et les nouvelles chaînes qui se déroulaient devant nous, rapprochées les unes des autres, et largement aplaties au sommet, offraient, vues d'un peu loin, la perspective d'une plaine élevée traversée par des lits de torrents. La route était couverte d'arbres presque desséchés. Nous vînmes nous reposer dans la belle vallée de *Sa-*

riro, arrosée par le ruisseau de *Maï-Ghébéta*. Nous apercevions, du côté du sud, sur une montagne prodigieusement élevée, le village d'*Aougher*, dominé par son église dédiée à Marie.

Ce jour-là, les soldats, qui avaient quitté Sariro pour aller encore au pillage, ne se contentèrent pas d'enlever tout ce qu'ils trouvèrent dans le malheureux village livré à leur rapacité, ils y mirent le feu en l'abandonnant; et, du lieu de notre station, nous distinguions la clarté de l'incendie qui dura presque toute la nuit. Nous eûmes, à leur retour, une horrible représentation : un homme qui, pendant le pillage, avait voulu défendre sa propriété, avait été tué par un guerrier du camp, qui, fier de son exploit, arriva sur son cheval en poussant d'affreuses vociférations : il avait appliqué, sur le poitrail de sa monture, la toile ensanglantée de sa victime, et entre les yeux de son cheval était suspendu le membre viril du mort, que les Abyssiniens coupent toujours à leurs ennemis terrassés dans les combats : si le vaincu n'est que blessé, il n'en subit pas moins l'épouvantable mutilation : les lanciers à pied suspendent le membre au bouclier, les fusiliers à leurs fusils. Lorsque le vainqueur fut arrivé devant la tente du général, il chanta lui-même

sa victoire avec une emphase insolente, il criait à assourdir ses voisins, et, après s'être épuisé en longues fanfaronnades, il détacha le membre viril de son ennemi et le montra orgueilleusement à une foule composée d'hommes et de femmes qui s'étaient réunis pour venir applaudir à sa bravoure. Le chef de la troupe lui promit de l'enivrer d'hydromel et de ne pas l'oublier auprès d'Oubi.

On nous raconta à ce sujet l'histoire suivante : — Deux Abyssiniens sans courage, qui avaient néanmoins embrassé le métier des armes dans l'espoir de gagner leur vie plus facilement qu'en se livrant aux travaux de l'agriculture, étaient l'objet des railleries continuelles de leurs compagnons qui leur reprochaient tous les jours leur poltronnerie : pour se laver de l'opprobre qui rejaillissait sur leur nom, ils conçurent l'horrible dessein d'émasculer deux prêtres attachés à leur camp, et qui devaient se rendre ensemble dans leurs foyers la veille d'une grande bataille. Pendant la nuit, ils se rendirent sur la route que ces malheureux devaient suivre, les attendirent au passage dans un lieu désert, et s'étant précipités sur ces faibles victimes privées de toute défense, ils les frappèrent de leurs lances, et, les ayant renversées, les émasculèrent sans pitié.

Ils s'en retournèrent au camp avec ces glorieuses dépouilles, et, le lendemain après la bataille, ils se présentèrent devant Oubi qui commandait alors l'armée, et produisirent les preuves de leurs prouesses, au grand étonnement de tous les soldats, qui applaudirent néanmoins à la valeur de leurs compagnons réprouvés qui venaient de se réhabiliter à leurs yeux d'une manière si éclatante : le prince lui-même les combla d'éloges, et ils eurent part aux faveurs qu'il distribua à ses troupes après le combat. Ils se retirèrent avec la pleine satisfaction de leur crime; malheureusement pour eux, l'un des prêtres, qui n'était pas mortellement blessé, se rétablit après une longue et cruelle maladie, et, animé par le désir d'une légitime vengeance, il s'empressa de se rendre auprès d'Oubi pour lui demander justice. Le prince, après avoir écouté avec douleur les détails de cette horrible aventure, fit saisir les coupables et les confronta avec la victime qui les reconnut aussitôt : ils avouèrent eux-mêmes leur crime, et ils furent frappés d'une sentence de mort qu'on exécuta sur-le-champ.

La coutume barbare d'émasculer les vaincus est répandue dans toutes les provinces de l'Abyssinie : plus un homme a fait d'eunuques à la

guerre, plus il a droit à la considération générale; il conserve avec soin les parties sexuelles de ses victimes, comme autant de trophées de sa gloire; tant qu'un soldat n'a pas à offrir le membre viril de quelque ennemi terrassé, il ne jouit d'aucune réputation, quelle que soit d'ailleurs sa bravoure; les femmes elles-mêmes ont moins d'égards et moins de prévenances pour lui, et il ne lui est pas même permis de laisser pousser ses cheveux : aussi il est très rare que les jeunes guerriers épargnent un ennemi même lorsqu'il se rend; ils ne font jamais de prisonniers, tandis que ceux qui se sont acquis des titres à la gloire, c'est à dire qui ont souvent émasculé, ménagent un vaincu qui les implore et consentent à accepter une rançon. Lorsqu'on demande aux Abyssiniens pourquoi ils coupent ce membre plutôt qu'un autre, ils répondent sans hésiter que c'est là seulement ce qui caractérise l'homme.

Le lendemain, nous partîmes de Sariro au lever du soleil, et nous suivîmes, pour arriver à *Magat*, une route abominable. Pendant cinq mortelles heures, nous ne fîmes que gravir et descendre des montagnes à pic : au moment d'arriver au sommet de la première chaîne que nous rencontrâmes, quelques mules et un grand nom-

bre de baudets pesamment chargés roulèrent jusqu'au pied pour ne plus remonter. Après avoir vaincu cette première difficulté, nous cheminâmes sur de nouvelles montagnes de pierre dure où l'on n'apercevait pas un brin d'herbe; le sentier était glissant, et nous fûmes forcés de descendre de nos mules que deux jeunes filles voulurent elles-mêmes conduire par la bride. Enfin, après de grandes fatigues, nous vînmes camper au nord de la montagne de Devra-Damô, sur un terrain inégal couvert d'arbres rabougris; la rivière de Bélessa, que nous avons déjà rencontrée sur notre route, coulait à nos pieds. Depuis Dagassonné, nous étions dans la province d'Agami, dont la capitale est aujourd'hui *Add'-Igratt*.

VIII.

SOMMAIRE.

Devra-Damô. — Description de ce pic. — Son monastère. — Fable accréditée parmi les Abyssiniens. — M. Coffin. — Séjour à Magat. — Départ. — Arrivée dans le camp d'Oubi. — Agami. — Nous nous présentons chez le prince. — Son portrait. — Les courtisanes. — Festin royal. — Le camp change de position. — Banquet magnifique. — Discours. — Chants. — La misère est dans l'armée. — Nous voulons nous rendre à Choa par Lasta. — Oubi nous fait renoncer à ce projet. — Costumes abyssiniens. — Usages divers. — Départ pour Adoua. — Différentes manières de faire le pain en Abyssinie. — Le soldat amoureux. — Deux exécutions à Dagassonné. — Dégoût des Abyssiniens pour le gibier. — Superstition d'une courtisane. — Adoration des astres. — Divers corps de troupes se détachent de l'armée. — Entrée triomphale d'Oubi à Adoua.

CHAPITRE VIII.

La montagne de Devra-Damô est imprenable, et, du haut de cette forteresse naturelle, on peut braver sans crainte l'effort des ennemis. Les habitants d'Agami, qui voient leur malheureux pays sans cesse désolé par la guerre, viennent tous les ans y déposer une partie de leurs richesses. Le

sommet de cet énorme rocher taillé à pic de toutes parts est recouvert d'une épaisse couche de terre fertile qu'on travaille avec soin; mais ce qu'on y récolte est loin de suffire pour la consommation des habitants de cette étonnante montagne qui recèle toujours d'immenses provisions venues du dehors. Au rapport des Abyssiniens, on trouve sur le plateau cent cinquante citernes qui se remplissent au temps des pluies et ne tarissent jamais avant la fin de l'année. Pour arriver au sommet, on est obligé de se faire hisser avec une corde. La longueur de ce voyage aérien est de trente brasses, et certaines personnes, effrayées ou épuisées, arrivent sur le plateau dans le plus complet évanouissement. Cette montagne possède une église pittoresque habitée par des moines, elle est entourée de belles cultivations et de prairies qui nourrissent un grand nombre de vaches et de chèvres qu'on fait monter sur ce rocher, attachées par les cornes, les pieds et le milieu du corps.

C'était sur ce sommet inaccessible qu'on reléguait autrefois les branches cadettes de la maison régnante. Tous les ans, vers la fin d'octobre, on célèbre à Devra-Damô une fête en l'honneur d'un saint nommé Aragoï, qui était du nombre des neuf personnages qui vinrent d'Égypte, en

Abyssinie, sous le règne d'Amda, pour continuer l'œuvre de Frumentius[1]. Chacun d'eux fit bâtir une église ou un couvent, et saint Aragoï fonda le monastère de Devra-Damô.

Les Abyssiniens, partisans du merveilleux, comme tous les peuples qui sont encore dans l'enfance, ne manquent pas de débiter un grand nombre de fables sur le compte de celui qui parvint le premier sur cet énorme roc qui, d'après eux, fut, de tout temps, inaccessible; voici le plus accrédité de leurs contes, que nous tenons d'un ambassadeur envoyé par le Naïb à Déjaj-Oubi :—Un dévot personnage, possédé de l'amour de la solitude, passant un jour près du rocher de Devra-Damô qui était alors inhabité, conçut le projet de se retirer sur ce sommet pour y couler le reste de ses jours dans la retraite; il fit plusieurs fois le tour de ce mont, et, s'étant convaincu qu'il était impossible d'y arriver sans le secours de Dieu, il se mit en prière pour demander au Tout-Puissant de faire un miracle en sa faveur pour lui rendre ce roc accessible; le Seigneur voulut exaucer les vœux du pieux cénobite, car il envoya aussitôt un énorme serpent qui commença à gravir le rocher; le saint homme le

[1] Frumentius est l'apôtre de l'Abyssinie.

saisit par la queue et se fit traîner jusqu'au haut de la montagne par le reptile qui disparut dès qu'il eut rempli sa tâche. Il vécut là plusieurs années, séparé du reste des vivants ; mais enfin il se décida à attirer à lui d'autres hommes qu'il fit monter à l'aide d'une corde, et depuis cette époque, il y a toujours eu un grand nombre de moines à Devra-Damô.

L'individu qui nous rapporta cette histoire paraissait avoir foi en son récit, et nous nous dispensâmes de lui demander des renseignements plus exacts. La plupart des Abyssiniens que nous interrogeâmes plus tard pour savoir comment cette roche inexpugnable se trouvait habitée nous répondirent tous par le conte du serpent, et nous désespérâmes de découvrir la vérité. Il est probable que cette montagne possédait autrefois un sentier qui fut détruit, sans doute, par les habitants pour se mettre à l'abri de toute hostilité. M. Salt s'est trompé lorsqu'il a prétendu que ce sentier existait encore, car il est évident que, si l'abord de Devra-Damô eût été possible sans le secours de ceux qui se trouvent sur le sommet, à l'époque où ce voyageur se trouvait en Abyssinie, ces peuples n'en auraient pas entièrement perdu le souvenir ; tout porte à croire

au contraire, que ce mont, l'un des plus curieux du pays, est inaccessible de temps immémorial.

Sur le sommet de cette montagne, au milieu de cette société stylite, se trouvait l'Anglais Coffin, qui avait accompagné M. Salt dans son voyage en Abyssinie. Il était resté dans le pays après le départ de son protecteur, et s'était attaché à Saba-Gadis, qu'il avait engagé à se mettre en rapport avec l'Angleterre, et ce prince, qui depuis longtemps désirait s'unir avec une puissance européenne, avait envoyé M. Coffin dans l'Inde avec des présents considérables, et l'avait chargé de lui rapporter des armes à feu. L'Anglais avait parfaitement rempli sa mission, et était revenu à Arkéko, porteur de six mille fusils; en arrivant, il apprit que Saba-Gadis, battu par les troupes de Ras-Marié et d'Oubi, avait été mis à mort: comme, d'après les ordres de son gouvernement, il ne devait remettre ses armes qu'au roi du Tigré, il les laissa en dépôt chez le Naïb, et, dès qu'Oubi fut rentré dans le Sémen, il pénétra de nouveau en Abyssinie et vint prendre parti pour les fils de Saba-Gadis, qui s'étaient soulevés après le départ de leur ennemi; mais, vaincus de nouveau, ces princes avaient été obligés de se cacher, et M. Coffin,

craignant le ressentiment du vainqueur, qui avait, au contraire, le plus grand intérêt à le ménager, s'était réfugié sur la montagne de Devra-Damô.

Le lendemain, nous séjournâmes à Magat. Le soir, au milieu des feux du camp, qui, vus d'un peu loin, offraient l'aspect d'une grande illumination, en présence d'une forteresse ennemie, les soldats exécutèrent des danses qui, dans ce lieu sauvage et à cette heure obscure, avaient quelque chose de fantasmagorique. On apercevait au pied de la roche, au point où elle commence à être inaccessible, les foyers allumés par les femmes des soldats retirés au sommet, d'où elles sont exclues à cause de leur sexe.

Le 15, nous nous remîmes en marche : la route fut encore plus pénible pour les piétons que celle qui nous avait conduits de Sariro à Magat. Nous ne rencontrâmes pas, comme l'avant-veille, des passages difficiles, impraticables; mais il fallut sans cesse monter et descendre de hautes montagnes couvertes d'arbres épineux qui se croisaient sur le chemin comme pour le fermer. Nous n'apercevions de toutes parts que des chaînes imposantes et sombres. Après quatre heures de marche, nous passâmes à côté du village de *Gaghés*; une demi-heure après notre départ, nous avions

remarqué à notre droite, sur le penchant d'une colline, le village de *Gual-Damô*. Nous approchions du camp d'Oubi; peu de temps avant d'y arriver, nous entrâmes dans un vallon délicieux arrosé par le ruisseau de *Tabahaa* que nous longeâmes pendant un quart d'heure; nous nous élevâmes ensuite par un sentier étroit et difficile qui voyait rouler à sa gauche un précipice affreux. Après avoir esquivé le danger, nous vînmes camper sur la hauteur, au milieu des tentes de l'armée du prince, non loin du village de *Farsara*. Toutes les montagnes des alentours, pressées les unes contre les autres, étaient couvertes d'arbres, et çà et là on remarquait quelques cascades. Nous étions toujours dans Agami, à dix lieues d'Add'-Igratt.

Cette province, dont le sol est très élevé au dessus du niveau de la mer, jouit d'un air salubre et pur, et ses vallées sont d'une fécondité merveilleuse; elle est couverte d'une infinité de plateaux dont une des faces est toujours à pic : plusieurs n'ont qu'un seul sentier très facile à défendre, et, pour y parvenir, on est quelquefois obligé de se glisser dans des chemins creux, espèces de tanières obscures et si étroites, que deux hommes ne pourraient y marcher de front.

C'est là que les fils intrépides de Saba-Gadis, chassés de toutes leurs positions par l'infatigable Oubi, étaient venus chercher leur dernier refuge. Soutenus par un corps de cinq cents fusiliers les plus renommés de l'Abyssinie, ils opposaient la résistance la plus opiniâtre et bravaient l'armée entière de leurs ennemis à l'abri de ces fortifications naturelles. Ces plateaux étaient alors tout ce qui leur restait de l'héritage de leur père, et, dès que le roi du Sémen revenait chez lui pour passer les mois pluvieux, ils descendaient de leurs retraites pour piller ceux qui s'étaient déclarés pour le vainqueur et devenaient ainsi le fléau de leur propre pays.

Le jour de notre arrivée à Farsara, nous fûmes présentés à Oubi : il était sous une grande tente divisée en deux compartiments dont l'un servait de chambre à coucher et l'autre de salle de réception. Le prince, à demi renversé sur un sarir recouvert d'un tapis de satin, reposait sa tête sur un énorme coussin d'une étoffe d'un rouge éclatant. Ses pieds retombaient sur les genoux de l'un de ses ministres assis sur les joncs qui tapissaient le sol. Derrière lui, à l'un des bambous qui soutenaient sa tente, on remarquait un gracieux faisceau composé de sa belle lance, de

son sabre, de cette peau de mouton que portent tous les soldats abyssiniens, et de son bouclier orné, par dessus, de plaques d'argent et doublé, en dedans, de velours rouge. Quelques personnages importants formaient un groupe séparé, et quelques jeunes garçons, dont l'emploi est analogue à celui des pages des cours d'Europe, étaient rangés près du siége du roi, prêts à obéir à ses moindres volontés.

La physionomie d'Oubi n'a du type abyssinien que sa roide chevelure; il ressemble parfaitement à un chérif arabe : son aspect physique est rabougri, et sa figure annonce un profond et rusé politique. Il nous reçut avec les plus grands égards; il se souleva dès que nous parûmes, et nous présenta sa main; il nous fit asseoir à ses côtés, et, après avoir échangé quelques paroles de politesse, nous lui offrîmes notre tente qu'on déploya aussitôt devant lui, et il l'accepta avec une joie qu'il ne put dissimuler : il causa familièrement avec nous jusqu'à l'heure du dîner; lorsqu'on servit, nous nous levâmes pour nous retirer, mais il ne voulut pas y consentir et nous fit même promettre de venir tous les jours manger à sa table. Nous nous assîmes à une place d'honneur; on introduisit plusieurs grands personnages, et nous fûmes bien

agréablement surpris en voyant paraître les princesses suivies de quelques courtisanes d'une beauté merveilleuse : nous admirâmes la majesté de leur port et la finesse de leur physionomie; nous avions vu de jolies femmes depuis notre entrée en Abyssinie, mais celles-ci étaient belles. Leur costume se composait d'une chemise de toile de coton brodée en soie au collet et au bas des manches et d'une grande toile blanche, avec une bordure rouge, qui les enveloppait entièrement. Elles portaient des bracelets en argent, avaient aux jambes de grands anneaux du même métal, et leurs mains étaient ornées de bagues qui ne dépassaient pas la seconde phalange des doigts; avant d'entrer, elles déposèrent leurs souliers à la porte. Oubi était lui-même nu-pieds; son costume ne se composait que d'un caleçon très court, d'une ceinture d'une longueur démesurée et d'une toile très fine sortie des ateliers de Gondar. Il ne portait rien à la tête. Les courtisanes étaient accompagnées de leurs soubrettes qui se tinrent debout derrière elles tout le temps du repas.

Dès que tous ceux qui devaient participer au festin furent introduits et que chacun eut pris sa place, on apporta le pain dans de grandes corbeilles; on servit plusieurs plats composés de fa-

rine de fèves ou de pois chiches et de piments broyés et délayés dans de l'eau ; ce mets, qu'on appelait *cheuro*, et que les Abyssiniens trouvaient délicieux, nous brûlait le palais de la bouche. Bientôt on nous arma de grands couteaux et on nous présenta une énorme portion de bœuf cru que nous mangeâmes comme les autres et qui nous parut bien meilleur que nous ne l'avions supposé d'abord. Oubi, qui savait que les Européens ne mangent pas de broundou, avait eu l'attention de nous faire présenter des côtelettes noircies à une flamme ardente et qu'on disait être rôties ; il avait sans cesse les yeux sur nous et nous excitait souvent à manger : il nous prépara lui-même quelques bouchées qu'il nous offrit de sa propre main ; c'était, nous dit-on, une faveur insigne. La table était servie par les principaux courtisans.

Quand tout le monde fut rassasié, on enleva les débris, et alors seulement on commença à boire. L'hydromel, le vin et l'eau de vie furent généreusement distribués. A l'exception des prêtres qui se servaient de grandes cornes dans la forme de nos verres ordinaires, tous les convives buvaient dans des breullis au ventre arrondi et au long cou. Nous étions arrivés fatigués, pou-

dreux, et nous nous étions immédiatement présentés chez le roi; nous avions besoin de repos et nous nous retirâmes d'assez bonne heure. Oubi nous répéta qu'il comptait nous voir tous les jours, et il chargea, en outre, un de ses hommes de nous envoyer, chaque matin, dix pains et deux chèvres ou un bœuf; ses ordres furent ponctuellement exécutés.

Le 17, l'armée changea de position, et nous nous rapprochâmes d'Adoua. Ce jour-là, le repas fut brillant de convives, de liqueurs, de musique et de chants. D'énormes pièces de broundou étaient distribuées à la ronde, et un des premiers personnages fut chargé de nous en présenter un morceau choisi qu'il tint lui-même devant nous jusqu'au moment où il nous plut de le renvoyer. A la fin du dîner, un prêtre improvisa un discours qui roula entièrement sur la politique du jour; il éleva jusqu'aux nues la valeur d'Oubi qu'il comparait souvent au poivre noir (*Déjaj-Oubi enda toucour barbari*[1]). Le gouverneur d'Agguéla, celui qui nous avait protégés dans notre affaire d'Emni-Harmas, était à la tête des troubadours ou plutôt des histrions : échauffé, comme la plupart des convives, par le mélange des li-

[1] « Le général Oubi est comme du poivre noir. »

queurs, il avait l'air d'un véritable possédé en remplissant son double rôle de ménétrier et de chanteur; il paraissait agité d'une sainte fureur, et nous pensâmes que ce n'était pas sans raison qu'on lui reprochait d'être plus passionné pour la musique que pour les combats. Nous vîmes encore dans cette fête une troupe de femmes, véritables *virago* qui s'étaient donné pour mission d'exciter les guerriers durant le combat et qui venaient ensuite dans les réunions pour chanter leur gloire ou leur reprocher leur lâcheté.

Comme on nous l'avait annoncé à Adoua, l'armée souffrait du manque de pain, et à l'exception du prince et des grands qui, eux-mêmes, s'étaient mis à la ration, on n'en mangeait guère dans le camp. Chaque soir, le cri de *Sghïo* (Dieu), parti de la hutte la plus misérable, et aussitôt répété par tous les soldats, se répandait comme un vent impétueux à travers une immense forêt, et quelquefois, pour se délivrer de ce bourdonnement lugubre, Oubi permettait à ses troupes d'aller piller les villages voisins qu'il leur sacrifiait, comme on jette un morceau de pain à un chien hargneux pour l'empêcher d'aboyer.

Comme nous l'avons observé déjà, nous avions formé le projet de pénétrer dans le royaume de

Choa; nous étions alors sur les frontières du pays de Lasta, et nous résolûmes de mettre aussitôt notre plan à exécution : nous nous rendîmes chez le prince, suivis de notre interprète, et après lui avoir fait part de notre détermination, nous lui demandâmes un homme pour nous conduire jusque chez Aligas-Farés, roi de Lasta; mais Oubi nous détourna de notre dessein, en nous faisant entrevoir les dangers inévitables dont nous étions menacés; le pays n'était pas encore entièrement soumis, et les habitants, réduits à une misère extrême, nous auraient infailliblement dépouillés en route; un guide du prince, loin de pouvoir nous protéger, devait, au contraire, nous exposer à de plus grands périls, car les peuplades du Tigré abhorraient leur vainqueur. Nous nous laissâmes persuader par des raisons que nous crûmes dictées par le seul intérêt qu'on nous portait : il fut décidé que nous retournerions à Adoua avec le prince, et que nous tenterions notre voyage par une autre voie.

Avant de revenir sur nos pas, nous allons parler encore du costume des Abyssiniens et de quelques usages de leur pays : le vêtement des hommes se compose d'un caleçon collant qui ne dépasse jamais le genou; d'une ceinture et d'une

toile dont ils se drapent à la romaine et qui diffère de finesse et de beauté, selon l'importance ou la fortune des individus. Il est, en Abyssinie, trois classes d'hommes : les soldats, les agriculteurs et les commerçants ; leur costume est le même ; les gens de guerre seulement jettent sur leurs épaules la peau de mouton dont nous avons parlé. Les grandes dames, les musulmans et quelques prêtres portent des souliers, le reste de la population va nu-pieds ; tout le monde a la tête découverte, excepté les musulmans et les prêtres chrétiens, qui s'affublent d'un turban d'un goût ridicule : la toile des moines est ordinairement de couleur jaune, et ils ajoutent une tunique au costume déjà décrit : une toile et une chemise composent le vêtement des femmes : en voyage, les dames de condition portent un long calecon avec des broderies en soie rouge et bleue. Celles qui sont obligées d'aller à pied font de leurs toiles une espèce de jupon court à plis flottants et retenu à la taille par une ceinture blanche. Les princesses et quelques courtisanes se couvrent de manteaux de drap ornés de riches broderies ; ils ont la forme des capes dont nos prêtres se revêtent dans les grandes cérémonies. Lorsque ces femmes sont obligées de paraître en public, elles sont voilées jus-

qu'aux yeux et elles ont le front ceint d'une bandelette en dentelle; elles ne se cachent ainsi que dans la crainte du *mauvais œil*. Pour rendre leurs cheveux plus moelleux, les hommes et les femmes se couvrent la tête de beurre frais, ils en répandent aussi sur leur corps pour adoucir la peau et l'empêcher de se rider : quand la civilisation aura pénétré dans ces contrées lointaines, on y fera une immense consommation de pommades et d'huiles parfumées.

Les Abyssiniens prisent beaucoup, et petits et grands se mouchent avec les doigts : les dames se servent quelquefois des toiles de leurs soubrettes ou de leurs domestiques comme de mouchoir, et ceux-ci, loin d'en être fâchés, en paraissent au contraire très flattés. On fume le *matetcha*, espèce de narghilé grossier qu'on trouve aussi dans l'Arabie. Le toumbac d'Abyssinie est excessivement fort. Les princes demandaient souvent du tabac à notre interprète, qui en réclamait d'eux à son tour lorsqu'il les voyait priser ou fumer.

Lorsqu'on reçoit une personne, on est libre de la congédier sous un prétexte quelconque, sans qu'elle ait le droit de s'en formaliser, et ce n'est pas une raison pour l'empêcher de revenir. Les visiteurs ne se retirent jamais sans en avoir

demandé la permission, qu'on leur accorde toujours sans chercher à les retenir. Lorsqu'un inférieur se présente devant son supérieur, il découvre ses épaules en signe de respect. Les Abyssiniens qui se revoient après une absence se baisent à la bouche. La coutume si répandue et si ancienne de saluer quand on éternue se retrouve encore chez ce peuple. Lorsque les Abyssiniens vous demandent une grâce, une faveur, ou vous font une invitation, c'est toujours au nom de Marie; ce mot est continuellement dans leur bouche.

Les Abyssiniens disent que la race blanche est supérieure à la race noire : les chefs eux-mêmes croient que leur couleur est celle des esclaves. « Nous sommes noires, » nous répétaient souvent les femmes; « que votre peau blanche est belle! » Et assis un jour à côté de nous, dans la tente d'Oubi, le grand-prêtre du Séméñ nous disait : Nous autres, Africains, nous sommes pétris de terre; mais vous, blancs, vous êtes formés d'une matière particulière; où trouver un limon assez pur pour faire une aussi belle chair? »

Il a déjà été question de la superstition du mauvais œil; mais nous ajouterons que nulle

part elle ne nous a paru si exagérée que dans le camp d'Oubi. Comme on suppose que c'est surtout lorsqu'on agit qu'on attire les regards de ceux qui vous entourent, le prince ne pouvait pas faire un mouvement qu'on ne s'empressât de le cacher à tous les yeux; qu'il bût, qu'il mangeât, ou seulement qu'il crachât, on l'enveloppait aussitôt d'un voile, et le gombo lui-même, dans lequel on puisait son hydromel, était couvert d'une toile; comme si quelque malin regard eût été capable d'empoisonner cette boisson.

Les Abyssiniens aiment beaucoup les choses irritantes, leurs plats sont toujours poivrés et épicés, et ils ne mangent rien de fade ni de doux; ce goût s'explique facilement dans un pays chaud, où le corps, affaibli par les transpirations continuelles, a besoin d'une nourriture excitante pour ne pas trop perdre de sa vigueur.

Le 21 mai, on leva le camp, et nous revînmes au pied de la montagne de Devra-Damô. Après nous être reposés quelques instants, nous fîmes une visite au fils du roi de Gondar qui accompagnait Oubi dans ses expéditions : il habitait une tente mesquine et il était couché sur une peau de bœuf. Nous fûmes étonnés de voir qu'un homme devant lequel le prince du Sémén se levait

par respect était si misérable; mais notre surprise augmenta lorsque ce prince déchu nous montra les courtisanes et quelques unes des princesses logées dans des huttes pareilles à celles qu'Oubi faisait construire tous les jours pour ses chiens. On aura peine à croire qu'un homme aussi puissant que le conquérant du Tigré comprît si peu la dignité royale.

Le même jour, nous achetâmes une mule. Bethléem, qui connaissait mieux que nous les coutumes du pays, et qui était devenu notre factotum, se chargea de faire remplir les formalités voulues en pareille circonstance; il fit approcher des témoins, et, en leur présence, nous jurâmes par la vie du prince, nous, que nous voulions acheter, et l'Abyssinien, qu'il consentait à vendre; si l'on néglige de prendre ces précautions, on évite rarement des disputes, après qu'on croit avoir terminé ces sortes d'affaires. Une selle en bois à la bédouine, couverte d'une peau tannée, un mauvais tapis et une bride passable composent le harnachement d'une monture abyssinienne. Les cavaliers sont dans l'habitude de ne passer que l'orteil dans leurs étriers, qui sont, en général, fort étroits. Leurs mules et leurs baudets sont presque tous blessés.

Le 22, nous partîmes de Devra-Damô, et nous arrivâmes à Sariro. Aux repas du prince, nous avions remarqué que l'hydromel était la boisson de tous les jours; mais le vin et l'eau de vie étaient réservés pour les grandes occasions. Dans cette contrée, le plus grand luxe de la table consiste en pain [1], et quoique la disette se fît sentir dans le camp, la table d'Oubi en fut toujours abondamment pourvue. Après le dîner de Sariro, le roi, qui boit ordinairement beaucoup, se trouva surpris par le besoin d'uriner; sans se déconcerter, il parla à l'oreille de l'un de ses pages, qui lui apporta une espèce de marmite en cuivre; deux hommes de sa suite lui firent un rideau de leurs toiles, et, sans quitter son sarir, entouré de tous les convives parmi lesquels on voyait, comme de coutume, les courti-

[1] Les Abyssiniens font du pain (*angéra*) avec toutes sortes de farines : la *dagoussa*, le doura, le maïs, l'orge, le blé, les pois-chiches, et même les lentilles, leur servent à cet usage; mais le *téf*, dont le grain est aussi petit que celui du millet, est leur céréale de prédilection : ils font partout ce qu'ils appellent la *tabita*, qui, dans la forme, ressemble à nos crêpes, ils délaient leur farine dans beaucoup d'eau et la laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle soit aigre, ils vident ensuite leur pâte sur un plat en terre cuite, et, dès que le feu l'a saisie, ils la retournent et l'enlèvent presque aussitôt. Ils ont encore une autre sorte de pain qui imite le nôtre, et qu'ils désignent sous le nom d'*enbocha* et de *hébicht*; ils n'emploient, pour ce pain, que la farine d'orge ou de blé; mais, comme les Abyssiniens pétrissent fort mal, et que, d'ailleurs, ils n'ont pas de four, leurs hébichts ne sont jamais qu'une pâte mal cuite et très pesante.

sanes et les princesses, Oubi satisfit son besoin sans que personne en eût l'air étonné, et le même fait se représenta plusieurs fois avant notre arrivée à Adoua.

En sortant de la demeure d'Oubi, nous rentrâmes dans la hutte, que nous faisions construire chaque fois que nous changions de station, et que nous avions préférée à une tente abyssinienne. Bientôt après, nous reçûmes la visite d'un soldat, qui manifesta le désir de nous parler en particulier. L'ancien cuisinier de Bethléem, que nous avions trouvé au camp, et qui se trouvait alors avec nous, demeura pour nous servir d'interprète. Dès que nous fûmes seuls, l'homme au mystère nous révéla confidentiellement qu'une épouse qu'il aimait éperdument venait de l'abandonner, séduite par un autre. « Je n'ai rien à me reprocher, » nous dit-il, « j'ai tout fait pour lui plaire, et cependant je suis dédaigné; mon cœur est malade, et si, dans peu de jours, elle ne m'est pas rendue, je sens que j'en mourrai; j'ai donné ma mule à un sorcier du pays, qui m'avait promis de faire revenir ma femme, et il m'a trompé; ce n'est pas ma mule que je demande; si je retrouvais ma femme, je ne regretterais rien; » et, en parlant ainsi, il

nous baisait les pieds et les mains, et nous suppliait d'employer quelque sortilége, d'invoquer le diable, auquel il était prêt à livrer son ame, pourvu qu'on lui rendît sa femme. Peu faits encore aux idées superstitieuses des Abyssiniens, nous écoutions cet homme avec surprise; car il ne nous paraissait pas croyable qu'il pût sérieusement compter sur de semblables moyens de réussite; nous lui déclarâmes notre impuissance, et il nous quitta désespéré. Ce fait contribua à nous fortifier dans notre opinion sur l'amour abyssinien, qu'on rencontre quelquefois chez les hommes et presque jamais chez les femmes.

Nous passâmes de Sariro à Dagassonné : la misère se faisait de plus en plus ressentir, et les soldats, ne trouvant plus de village à piller, commençaient à voler dans le camp. Pendant le dîner, un homme vint se plaindre qu'un soldat lui avait dérobé une vache; Oubi ordonna aussitôt de saisir le coupable, qu'on amena près de lui. Le larcin ayant été prouvé, le voleur fut condamné à avoir le pied coupé, et la sentence fut exécutée sur-le-champ, à la porte de la tente qu'on avait laissée ouverte; nous détournâmes les yeux avec horreur, nous nous attendions à

des cris lamentables; mais nous n'entendîmes pas une seule plainte de la part du patient; et, quand l'exécution fut terminée, on vint montrer au prince le pied séparé de la jambe : rien ne fut changé aux dispositions du repas. Cette justice est terrible, sans doute; mais, nous l'avons déjà dit, elle est nécessaire chez des peuples qui, moralement morts, ne peuvent être flétris que dans leur chair.

Un moment après, une nouvelle accusation, qui nous effraya d'abord, vint, au contraire, faire diversion à la scène affreuse dont nous venions d'être témoins : un soldat vint encore demander justice d'un larcin commis dans sa tente; mais le prince, plus clément après la première exécution, ne voulut pas renouveler un spectacle sanglant, et il renvoya le plaignant, parce que, disait-on, il était assez riche pour supporter le vol dont il était victime.

Dagassonné était devenu le théâtre des exécutions; nous y séjournâmes le lendemain, et le roi qui, depuis plusieurs jours, recevait continuellement des plaintes contre quelques uns de ses pages, qui traitaient tout le monde avec cette insolence qui caractérise les gens de leur condition, résolut de les faire châtier publi-

quement pour rabaisser un peu leur fierté; il les condamna à recevoir un certain nombre de coups d'étrivières sur leurs épaules nues, et si l'exécution de la veille avait trouvé les spectateurs impassibles, celle-ci excita une gaîté générale : la tente était ouverte à *deux battants*; plusieurs soldats étaient rangés sur deux files, armés chacun de l'instrument du supplice, et les pages, dépouillés jusqu'à la ceinture, etaient obligés de passer et de repasser entre les rangs pour être fustigés; un homme était chargé de compter les coups qui pleuvaient sur les épaules de ces malheureux qui poussaient des cris horribles; les fouets sifflaient, et les soldats frappaient d'autant plus fort que des applaudissements universels accompagnaient ordinairement un coup bien appliqué. Depuis le commencement, les victimes criaient merci; mais le prince, qui paraissait impitoyable, ne retrancha rien de la sentence, et les pages châtiés, sinon corrigés, se retirèrent couverts de sang.

Le 25, nous quittâmes Dagassonné pour venir camper dans une enceinte de montagnes pittoresques, arrosée par le ruisseau de *Maï-Carbahara*. De là nous apercevions encore, directement à l'est d'Adoua, le village d'Aougher, perché sur

la montagne qui dominait toutes les chaînes environnantes : nous demeurâmes plusieurs jours dans ce lieu. Les Abyssiniens ont le gibier en horreur : le roi, qui avait appris que nous étions moins difficiles que ses sujets, nous envoyait tous les jours les oies et les canards sauvages que ses soldats tuaient à la chasse, et qu'ils venaient lui présenter en témoignage de leur habileté ; il disait lui-même que ces oiseaux étaient un mauvais manger.

Oubi, qui ne négligait rien pour se procurer des armes à feu, avait formé le projet d'envoyer Bethléem au Caire en ambassade : l'Arménien devait être chargé de demander au consul anglais les fusils que M. Coffin avait déposés à Arkéko, et qui étaient destinés au roi du Tigré : dans le cas de refus, Bethléem devait entrer en négociation avec Mohammed-Ali. Oubi n'ignorait pas que, depuis la mort d'Ismaël-Pacha, brûlé à Chendy, lors de la conquête du Sennâr, le vice-roi d'Égypte, excité par le désir de la vengeance, serait disposé à de grands sacrifices pour avoir en sa possession le chef Némer, qui était à la tête du complot formé contre la vie de son fils. Lorsque Mohammed-Ali se fut emparé de la Nubie, ce Némer s'était réfugié en Abyssinie, et le roi du Sémén, après l'avoir généreusement accueilli, devait faire

proposer au pacha, par l'entremise de Bethléem, de lui livrer son ennemi pour un certain nombre de fusils. Oubi, qui désirait ardemment posséder un plus grand nombre d'armes à feu avant d'attaquer le ras d'Abyssinie, dont il ambitionnait, disait-on, le poste élevé, résolut de faire partir aussitôt l'Arménien; et, après avoir reçu à Carbahara les dernières instructions du prince, Bethléem nous quitta.

Dans la réunion qui eut lieu avant le départ de l'ambassadeur, nous effrayâmes, bien innocemment, l'une des courtisanes; elle tenait à la main une tresse de ses cheveux que nous lui enlevâmes en riant; mais elle prit tout à coup un air sérieux, et nous supplia, avec une expression d'inquiétude que nous ne comprenions pas, de lui remettre sa tresse : nous refusâmes d'abord de la satisfaire, et comme elle cherchait à nous la reprendre par ruse, nous voulûmes la renfermer dans notre portefeuille, mais elle manifesta alors un effroi si grand, une douleur si vraie, que nous lui rendîmes aussitôt ses cheveux, en lui demandant la cause de sa terreur; et nous fûmes bien étonnés lorsqu'elle nous répondit, encore toute tremblante, qu'elle avait craint de notre part quelque noir maléfice. Oubi, qui, ce jour-là,

paraissait tout joyeux, nous proposa de choisir deux épouses dans le groupe qui nous environnait ; et, pour engager les *princesses* à nous accepter pour maris, il leur disait qu'avec nous elles seraient et bien vêtues et bien nourries. Le soir, nous vîmes paraître la lune nouvelle; dès que les Abyssiniens l'aperçurent, ils s'empressèrent de ceuillir des fleurs sauvages ou de la verdure qu'ils placèrent sur leur tête, et les yeux fixés sur la reine des nuits, ils demandèrent à Dieu un heureux mois. C'est encore un léger reste de l'adoration des astres.

Nous ne partîmes de Carbahara que le 9 juin, et, le même jour, nous arrivâmes d'assez bonne heure à Mariam-Chaouïtou. L'armée diminuait insensiblement; la campagne était finie; tous les jours, quelques détachements se séparaient du prince et se rendaient dans leurs foyers pour y passer l'hiver; la misère était à son comble, et le cri de Sghio se répétait souvent avec une expression lamentable : comme ordinairement, les soldats se plaignaient en vain, ils se serraient fortement le ventre avec leur ceinture, et l'on prétendait qu'ils pouvaient ainsi attendre deux et trois jours sans manger et sans trop souffrir.

Le 10, on séjourna à Mariam-Chaouïtou pour

se préparer à entrer magnifiquement à Adoua, et, le lendemain, on se remit en marche avec un peu moins de désordre que d'habitude : l'armée avait étalé tout son luxe, toutes les toiles étaient d'une blancheur éblouissante ; les soldats de l'état-major étaient parés de petits manteaux de velours rouge, qui se terminaient par des lisières artistement découpées, flottantes au vent et au galop du cheval. Le roi était lui-même tout rouge ; il tenait à la main un élégant parasol de nos pays en soie verte ; les guerriers d'importance portaient, au bras droit, un brassard en cuivre doré, d'un goût admirable ; les prêtres étaient bariolés de soie, la musique retentissait avec un fracas épouvantable ; du sommet des chaînes qui dominaient la route, des cris de joie venaient se marier à la musique discordante de l'armée. Les princesses étaient entourées de courtisanes et de leurs nombreuses suivantes : à leur costume de tous les jours, elles avaient ajouté un riche collier d'amulettes renfermées dans des étuis d'argent, et deux d'entre elles portaient, au milieu du front, une aigrette du même métal. Leurs toiles, qui étaient d'une finesse exquise, avaient une large bordure en soie.

Dès que nous fûmes arrivés dans la grande

plaine qui précède Adoua, les cavaliers firent caracoler leurs coursiers autour du groupe qui renfermait le roi, ils luttèrent d'adresse et d'agilité, et ces hommes, avec leur manteau rouge, leur tête nue et leur physionomie sauvage, nous offrirent un spectacle bien nouveau pour nous. Les prêtres et les vieilles femmes de la ville vinrent au devant d'Oubi, qui s'était arrêté un moment dans la plaine; on exécuta des danses, et l'on improvisa des chansons à sa louange : on le félicita, et l'on feignit d'être joyeux. Bientôt après, le roi entra dans Adoua, toujours précédé d'une bannière rouge qui avait la forme d'un grand chapeau chinois; et, suivi d'une foule immense, il alla prendre possession de son palais de chaume bâti sur les hauteurs de la ville.

IX.

IX.

nous envoya son maître de cérémonie pour nous inviter au grand banquet qu'il allait donner pour célébrer le succès de son expédition. Nous nous rendîmes aussitôt chez lui : tout le monde était en mouvement, un grand concours de personnes travaillant aux préparatifs de la fête allait et venait, se confondait et s'embarrassait en se querellant : la première cour que nous traversâmes était rouge du sang des victimes immolées pour le festin, et l'on voyait encore les sacrificateurs occupés à écorcher et à dépecer les bœufs qu'on devait manger crus. Plusieurs gardes étaient postés à la grande porte d'entrée pour empêcher la populace qui s'était agglomérée autour du palais de pénétrer dans l'intérieur; nous vîmes arriver une troupe de femmes chargées chacune d'un gombo d'une dimension extraordinaire; bientôt après, parut la bande joyeuse des histrions superbement harnachée. Tous les guerriers de haut parage, qui devaient assister au banquet royal, se présentèrent dans tout l'éclat de leur costume; les princesses et les courtisanes, marchant avec lenteur et dignité, entrèrent les dernières, et nous pénétrâmes en foule dans la seconde cour, où trois longues tables dressées l'une à la suite de l'autre attendaient les convives. Le grand sarir

du roi s'élevait à l'une des extrémités, et les tables qui partaient de ses pieds s'allongeaient encore en dehors des trois tentes : elles étaient couvertes d'une montagne de pain, formant une longue enceinte ou plutôt une vallée dans laquelle se pressaient pêle-mêle et sans symétrie des plats de viande et de cheuro bien capables de tenter l'avidité des Abyssiniens. On prit place : d'énormes pièces de bœuf cru et de mouton rôti furent généreusement distribuées à tous les convives; la bière et l'hydromel coulaient à grands flots : comestibles et boissons, tout fut prodigué avec une profusion vraiment royale : ce festin nous rappela, sinon par la qualité, du moins par la quantité, le repas de noces de Gamache et de Quitterie, et les Sancho y étaient nombreux. Le banquet se prolongea bien avant dans la nuit; on chanta à étourdir tous les convives, les musiciens tourmentaient leurs instruments et suaient à grosses gouttes; les bouffons, qui, pour la plupart, étaient ivres, exécutaient des pantomimes grotesques et indécentes ; les orateurs s'enrouèrent, les poètes improvisèrent des hymnes qui furent applaudis de tous ceux qui ne les avaient pas écoutés, tout le monde se mit en frais, et, vers la fin, le désordre et le

brouhaha furent tels qu'on ne s'entendait plus.

Il était fort tard quand nous rentrâmes chez nous : nous sortîmes de la tente du prince avec un homme nommé Ouerki, issu d'une Abyssinienne et d'un Constantinopolitain. Nous l'avions déjà vu dans le camp, et comme il parlait parfaitement l'arabe, il s'était lié avec nous : il nous proposa une partie de chasse à l'hyène. Nous avions besoin de repos, nous refusâmes, et malgré le regret que nous eûmes alors de ne pouvoir nous joindre à lui dans cette circonstance, nous eûmes lieu plus tard de nous féliciter d'avoir été fatigués. Ouerki sortit seul de la ville, armé d'un fusil à deux coups que nous lui avions prêté : il alla se poster sur les bords du ruisseau d'Assa, et, trompé par les ténèbres, il tira sur un homme qu'il avait aperçu accroupi à une certaine distance. Un cri plaintif, bien différent du hurlement qu'il avait attendu, lui révéla sa malheureuse erreur ; il courut aussitôt vers la victime ; mais elle ne donnait plus aucun signe de vie. Ouerki, désespéré, attendit le jour avec impatience ; avant l'aurore, il se rendit vers la demeure d'Oubi pour lui confesser son crime involontaire. Heureusement pour lui le mort se trouvait sans famille, on le disait sorcier, et il ne jouissait pas d'une excellente ré-

putation : Oubi prétendit que le chasseur ne s'était pas trompé, et que le magicien avait sans doute pris la forme d'une hyène lorsqu'il avait été frappé, et que par conséquent l'erreur d'Ouerki était toute naturelle; il fut donc arrêté que le meurtrier, dont l'intention ne pouvait être suspectée, en serait quitte pour la somme de 30 talaris qu'il paya au gouvernement.

Le prince continuait à nous traiter avec les plus grands égards ; mais quelques mots échappés à l'un de ses pages nous révélèrent la véritable cause de ses prévenances et de ses attentions ; nous sûmes qu'il avait formé le dessein de nous retenir près de lui, et l'on disait même qu'il était décidé à employer la force si elle était nécessaire. Dès ce moment, ses faveurs, qui nous avaient d'abord flattés, nous devinrent odieuses, et nous sentîmes s'évanouir la reconnaissance qu'il nous avait inspirée par sa générosité. Depuis quelque temps, nous regrettions nos courses solitaires et libres, qui avaient pour nous tant de charmes; nous étions impatients de recommencer notre vie d'aventure, et ce désir était devenu plus vif depuis que nous savions qu'on avait résolu de porter atteinte à notre liberté; nous feignîmes néanmoins d'ignorer les intentions du prince, et notre conduite fut

toujours la même, quoique nous ne fussions plus occupés que de la pensée de notre départ.

Les pluies périodiques qui alimentent les rivières de l'Abyssinie et viennent ensuite, par le Nil, féconder les champs de l'Égypte, commencent aux mois d'avril et de mai, et permettent alors d'ensemencer les terres durcies par une longue sécheresse. Aux mois de juin, juillet et août, elles tombent tous les jours, souvent accompagnées de grêle; elles se prolongent encore tout le mois de septembre, et il est à remarquer qu'elles ont plus de durée à mesure qu'on avance vers le sud; elles sont même plus abondantes : et, en revenant à Massaouah, du côté du nord, nous fûmes souvent inondés, et pourtant nous n'étions encore qu'au mois de mars. A l'époque des pluies, les matinées sont ordinairement belles, le ciel est pur et serein, et ce n'est jamais que dans l'aprés-midi que l'orage se forme et éclate.

Nous étions dans le mois de juin, et les averses étaient journalières : on était généralement persuadé que le prince ne tarderait pas à se rendre dans le Sémén pour y passer le temps des pluies, mais nous ne partagions pas l'opinion des Abyssiniens, et rien, en effet, n'indiquait un pro-

chain départ. Oubi venait de conquérir le Tigré, et sa puissance était loin d'y être affermie : les fils de Saba-Gadis, qui n'avaient pas encore fait leur soumission, n'auraient pas manqué de profiter de l'absence de leur ennemi pour rentrer dans leurs droits, et le roi du Sémén était trop habile pour ne pas sentir toute l'importance de son séjour à Adoua. Aussi étions-nous fermement persuadés qu'Oubi passerait non seulement l'hiver dans le Tigré, mais qu'il y resterait encore tout le temps nécessaire pour y assurer sa domination : d'ailleurs, il n'ignorait pas qu'il avait excité un mécontentement presque universel en ordonnant le pillage de la ville d'Axoum, regardée depuis longtemps comme un asile inviolable, et de celle d'Adoua qu'il avait lui-même déclarée sacrée[1].

[1] L'institution des lieux de refuge remonte à la plus haute antiquité : les premiers asiles furent établis à Athènes par les descendants d'Hercule; les autels, les tombeaux, les statues des héros étaient, dans l'antiquité, la retraite la plus ordinaire de ceux qui étaient pressés par la rigueur des lois ou opprimés par la violence des tyrans; les temples étaient des asiles inviolables : Dieu avait lui-même ordonné aux Israélites d'avoir six villes pour servir de refuge aux malheureux (Deut., 19, Numer., 35). Trois de ces villes étaient à l'abri du pillage et de toute vexation : elles devaient être dans la terre de Chanaan, et trois au delà du Jourdain. Les empereurs Honorius et Théodose accordaient l'impunité de leurs crimes aux scélérats qui s'étaient réfugiés dans les églises ; et, dans la suite, les évêques et les moines s'emparèrent d'une portion de territoire au delà duquel ils assignèrent des bornes à la juridiction séculière : ils avaient établi si loin leurs exemptions, que les couvents s'éri-

Toutes ces considérations nous faisaient supposer, avec juste raison, que le prince n'abandonnerait pas ses nouvelles conquêtes dans un temps si peu opportun, pour se rendre dans le Sémén que personne ne songeait alors à lui disputer.

Nous étions impatients d'abandonner le Tigré,

geaient en forteresses, où le crime était à l'abri de toute poursuite et bravait la puissance du magistrat.

Sous la première race de nos rois, le droit d'asile, dans les églises, était sacré, et les conciles des Gaules en recommandaient expressément l'observation : ce droit s'étendait jusqu'aux parvis des temples et aux maisons des évêques : les criminels avaient la permission de faire venir des vivres, et, on ne pouvait s'y opposer sans porter atteinte à l'immunité ecclésiastique. On n'obligeait les coupables à sortir de ces lieux qu'après qu'ils avaient reçu une assurance juridique de leur vie, et de la rémission entière du crime qu'ils avaient commis. L'asile le plus respecté en France était l'église de Saint-Martin, aux portes de Tours; on n'aurait osé le forcer sans se rendre coupable d'un sacrilége très scandaleux. On avait fait un usage si odieux de ces lieux de refuge, institués, dans le principe, pour les malheureux que le hasard ou la nécessité exposait à la rigueur des lois, qu'on se vit obligé de les supprimer. Plusieurs rois de France avaient rendu des édits pour enlever ces priviléges aux églises; mais, en dépit de leurs efforts, ils se perpétuèrent jusqu'à François Ier, qui les détruisit entièrement. Quelques villes d'Allemagne ont conservé longtemps ce droit d'asile, et plusieurs églises d'Espagne sont encore des refuges inviolables. Oubi avait senti la nécessité de ne plus respecter ces retraites, dont ses ennemis abusaient : non seulement ils trouvaient le moyen de s'y soustraire à sa vengeance, mais les habitants des pays conquis parvenaient encore à affamer son armée en venant y déposer toutes leurs richesses, qui consistent principalement en céréales : à son retour d'Agami, ce prince s'était vu contraint de braver tous les préjugés reçus, et de faire piller ces asiles; néanmoins, malgré la justice de sa cause, la superstition des Abyssiniens était telle, que personne, à l'exception de ceux qui avaient profité du butin, n'approuvait sa conduite.

et, persuadés qu'Oubi s'opposerait à notre départ s'il en était informé, nous résolûmes d'agir de ruse, et l'un de nous, feignant d'être indisposé, se rendit à Axoum sous prétexte de changer d'air. Celui qui était resté près d'Oubi ne tarda pas à apprendre que le prétendu mal de son compagnon s'aggravait; on lui permit, sans difficulté, d'aller le visiter, et nous nous trouvâmes ainsi réunis loin du prince, nous occupant à terminer ensemble nos préparatifs de voyage pour tenter une évasion.

Axoum est la plus jolie ville du Tigré : son enceinte sacrée est délicieuse de fraîcheur et d'ombre; au centre s'élève son église, la plus remarquable de l'Abyssinie, quoiqu'elle soit même inférieure à nos greniers ordinaires. La description qu'en a donnée Salt dans sa relation est fort exagérée, et Bruce nous a paru beaucoup plus exact. Cet édifice est dominé par d'énormes sabines et d grands oliviers, assemblage le plus heureux que la nature ait pu fournir au christianisme; toute l'enceinte est couverte de ces arbres qui soutiennent des treilles. Les maisons d'Axoum ont la forme d'un cylindre surmonté d'un cône; cette ville, couchée au pied d'une montagne qui l'abrite, semble se reposer dans un calme profond,

depuis que les rois ont cessé d'en faire leur capitale. A l'est de l'église, on aperçoit, auprès d'un arbre immense et bien vert, un obélisque élancé et hardi, haut squelette contrastant admirablement avec la fraîcheur de cet arbre massif. Quelques piliers, qui n'ont rien d'intéressant, et deux autres obélisques pareils à celui qui se tient encore debout, gisent brisés sur le sol. C'est tout ce qu'Axoum possède encore de remarquable comme antiquités. Les tables et les débris du trône dont parlent les autres voyageurs n'offrent rien de curieux. La plupart des maisons renferment des puits.

Nous reçûmes dans cette ville une hospitalité brillante, que nous ne dûmes peut-être qu'au voisinage du prince, dont on nous disait les amis. Nous fûmes souvent visités par des prêtres dont l'ignorance et l'orgueil nous donnèrent une triste idée du clergé abyssinien. Leur supérieur, qui avait la prétention de descendre de l'un des principaux Israélites qui accompagnèrent Ménilek à son retour de Jérusalem, ne justifiait, en aucune manière, son titre de chef dont il faisait parade. Pour utiliser notre séjour à Axoum, nous accablâmes de questions toutes les personnes qui nous approchèrent : les prêtres nous parlèrent beau-

coup de leur séminaire, qui renferme une cinquantaine de jeunes gens de la ville et des environs, et dont les études consistent à apprendre à lire les livres saints qu'ils possèdent en langue éthiopique. Tous ces enfants sont destinés au sacerdoce ou à d'autres fonctions subalternes, mais d'église : on nous vanta beaucoup l'importance de ce collége; mais ceux qui le dirigeaient nous parurent si incapables, que nous ne pûmes en concevoir une haute opinion. Ce que nous recueillîmes de plus précieux à Axoum fut les renseignements historiques que nous donna un *deftéra* [1] qui ne nous quittait presque jamais; il possédait une grande quantité de manuscrits et connaissait toutes les traditions de son pays : il se montra avec nous d'une complaisance et d'un désintéressement rares, et c'est à lui que nous devons, en grande partie, ce que nous avons écrit sur l'histoire d'Ethiopie.

Si l'église d'Axoum est presque dénuée d'ornements, une chapelle dédiée à *Sellaté-Moussé*, qui s'élève dans l'enceinte sacrée, en est, au contraire, surchargée. Cette sainte, pour qui les Abyssiniens ont la plus grande vénération, était issue de la race de Salomon : l'entrée de sa chapelle

[1] Le mot deftéra correspond au mahlem arabe.

comme celle de l'église sont interdites aux fem mes, parce que, nous disaient les prêtres, rie d'impur ne doit pénétrer dans ces retraites consa crées à Dieu. Sellaté-Moussé, quoique du sex féminin, en avait fait elle-même un précepte.

En Abyssinie, les peines établies contre l'ho micide ont pour but de venger les parents d mort plutôt que le mort lui-même. Le lendemai de notre arrivée à Axoum, un habitant de la vill accablait sa fille d'injures grossières : pendan quelques instants, l'enfant supporta avec asse de patience les mauvais traitements de son père mais, irritée à la fin du scandale provoqué pa ses insultes répétées, elle s'emporta en impréca-tions, et le Tigréen, sentant redoubler sa colère saisit une pierre qu'il lança avec force à la têt de sa fille, qui tomba aussitôt frappée d'un cou mortel. A la vue de la victime, le malheureu père, désespéré, s'arracha les cheveux et s déchira le visage en poussant des cris lamentables : il demandait pardon à sa fille, qu'il voulait, disait-il, suivre au tombeau ; les habitants s'étaient attroupés autour de lui : nous crûmes d'abord qu'on allait saisir l'assassin pour le traduire à la justice du pays, et nous fûmes très étonnés de voir que chacun lui prodiguait des consola-

tions et cherchait à calmer sa douleur, sans que personne songeât à lui reprocher son crime. Nous demandâmes si on ne le punirait pas : et pourquoi ? nous répondit-on; n'est-il pas déjà assez malheureux d'avoir perdu sa fille ? Il est inutile de faire observer que de graves abus peuvent résulter de cette singulière justice.

Tous les deux jours, Oubi envoyait un de ses soldats pour s'informer de l'état de notre santé; nous laissâmes croire à tous ses émissaires que notre feinte maladie nous retiendrait peut-être longtemps à Axoum; et, quoique bien disposés à nous échapper dès que l'occasion nous paraîtrait favorable, nous répondîmes, à tous ceux qui nous questionnèrent sur nos projets, que nous étions décidés à attendre que le prince rentrât dans ses foyers pour passer le Tacazé avec lui.

Avant de poursuivre notre route, nous allons nous occuper des diverses maladies qui affligent les Abyssiniens.

Nous parlerons d'abord du ver solitaire, parce que c'est dans le pays un mal universel. Bruce [1] s'est trompé lorsqu'il a prétendu que ce ver était de ceux qu'on appelle ascarides; c'est le véritable

[1] Tome v, page 91.

tænia, tel qu'il a été décrit par tous ceux qui ont traité de cette matière. Les Abyssiniens supportent cette maladie non seulement avec indifférence, mais ils vont même jusqu'à la croire inhérente à une bonne organisation, et, dans le Tigré, nous avons rencontré une femme qui s'affligeait sincèrement de ne pas avoir ce ver : préservée de ce mal par un privilége inoui dans toute l'Abyssinie, cette femme se croyait disgraciée de la nature et elle se plaignait de ce qu'elle appelait un malheur. Il faut avoir été témoin d'un semblable fait pour y ajouter foi.

Les Abyssiniens appellent le tænia *cosso*, du nom de l'arbre qui leur fournit le remède qu'ils emploient tous les deux mois contre cet animal : ils réduisent en farine les fleurs que produit cet arbre, et en délaient une poignée dans un grand verre d'eau qu'ils avalent à jeun et parviennent, par ce moyen, à l'expulser, sinon en entier, du moins en assez grande quantité pour le rendre malade et l'empêcher de les tourmenter; mais, après un laps de temps déterminé, il reprend sa vigueur, et l'on est obligé de revenir constamment à la charge sans qu'on puisse jamais se délivrer entièrement de cet étrange animal. Cette maladie, qui ne présente aucun danger grave, oblige ainsi

l'Abyssinien à se purger tous les deux mois. Bruce[1] a prétendu à tort que ceux qui employaient ce remède se renfermaient chez eux du matin jusqu'au soir et refusaient de voir leurs parents et leurs amis. Les grands seuls ne reçoivent pas ces jours-là, et ce n'est que pour jouir d'une liberté indispensable dans ces circonstances; quant à la masse du peuple, elle se purge en public.

M. Brayer, habile médecin français établi à Stamboul en 1820, nous a laissé les détails suivants sur le cosso, connu en Europe sous la dénomination de Brayère, du nom de ce docteur. C'est lui-même qui parle :

« Je rencontrais souvent dans un café de Constantinople un vieux négocjant arménien qui, dans sa jeunesse, avait fait de fréquents voyages en Abyssinie. Ce vieillard vénérable aimait à me parler des pays qu'il avait parcourus....., mais surtout des plantes que l'on trouve dans ces régions éloignées et de leurs propriétés miraculeuses. Le premier garçon du café où nous nous entretenions ainsi était, depuis plusieurs années, attaqué du tænia; il avait, suivant l'usage, demandé à tous les médecins nationaux et étrangers qu'il avait rencontrés, non un traitement, mais un

[1] Tome v, page 91.

secret contre sa maladie. En faisant tant bien que mal les remèdes indiqués, il avait souvent, en rendant des fragments du tænia, éprouvé quelque soulagement; mais peu après les symptômes avaient reparu aussi violents qu'auparavant; sa maigreur était excessive, il éprouvait de fréquentes lipothymies; des douleurs cruelles l'obligeaient souvent à cesser son travail. »

« Voyez-vous cet être malheureux, » me dit un jour mon Arménien; « il a fait tous les remèdes connus en Europe; en Abyssinie, sa maladie n'aurait pas duré vingt-quatre heures, et il souffre depuis dix ans; mais j'ai écrit, l'année dernière, à mon fils, qui fait à ma place les voyages d'Abyssinie, de m'envoyer le spécifique connu dans le pays contre le tænia.....; il me parviendra bientôt, j'en ferai prendre à cet infortuné, et il sera guéri. »

» .... Je n'y songeais plus, lorsque, le 7 janvier 1820, je vis venir à moi, tout rayonnant de joie, le garçon du café, qui me dit être parfaitement guéri; les fleurs étaient enfin arrivées. Le soir même, il en avait fait macérer cinq gros (le gros est de soixante grains) dans environ douze onces d'eau. Le jour suivant, de très bon matin, il avait pris la moitié de l'effusion à jeun;

l'odeur et le goût désagréables de ce médicament lui avaient occasionné de fortes nausées; une heure après, il avait bu l'autre moitié et s'était couché : de vives douleurs s'étaient fait sentir dans les intestins, et, après de nombreuses déjections, il avait rendu le tænia tout entier. Ce ver était mort; son extrémité la plus grosse était sortie la dernière : après plusieurs autres évacuations de mucosités, tous les symptômes de la maladie avaient complètement disparu. Pendant six mois que j'eus encore occasion de voir cet homme, sa santé s'était améliorée de jour en jour. »

Si ce remède était aussi efficace qu'un pareil fait semblerait le faire croire, et qu'on adoptât le sentiment du savant Spigélius et de plusieurs autres médecins distingués qui ont examiné avec soin la nature de ce ver, et qui prétendent qu'une fois sorti du corps, il ne s'y en engendre plus de semblable, il s'ensuivrait que les Abyssiniens qui font usage du cosso devraient en être délivrés à jamais, et pourtant il n'en est rien. Nous avons vu au Caire, où les causes qui déterminent cette maladie en Abyssinie n'existent plus sans doute, un grand nombre de médecins européens faire usage de ce remède, qui ne man-

quait jamais d'expulser une grande quantité de ce ver, mais qui ne l'extirpait jamais en entier[1].

Un autre ver d'un caractère bien différent, le dragonneau, que nous avions déjà observé en Arabie et à Massaouah, se retrouve encore en Abyssinie; mais il ne s'y présente que dans des cas très rares. Cet animal, au sujet duquel l'ignorance et l'amour du merveilleux avaient accumulé un grand nombre de fables, en est débarrassé, grâce aux recherches des médecins des trois derniers siècles; il est certain que ceux qui

[1] Le tænia acquiert jusqu'à cent pieds de longueur : on n'a aucune donnée sur les causes qui provoquent ce mal; le père de la médecine, Hippocrate, qui parle beaucoup de ce ver dans son quatrième livre *des Maladies*, pense que cet animal est inné dans l'homme, et qu'il s'y développe lorsqu'il trouve une nourriture convenable. M. Andry partage la même opinion; et, pour l'appuyer, il prétend que, comme on ne voit nulle part, soit dans la terre, soit dans l'eau, des vers si longs, les germes doivent se trouver dans les individus, comme ceux des poux, dont l'espèce serait détruite si l'homme disparaissait. Le tempérament, la nourriture, les boissons, en un mot, la *vie* si différente des personnes, expliquent, d'après lui, l'apparition de ce ver chez les uns, et son absence, ou plutôt son manque de développement, chez les autres. Si nous adoptons le sentiment d'Hippocrate et de M. Andry, et que nous admettions que le tænia ne peut être apporté du dehors, il faut au moins convenir que la viande crue et les piments, qui sont la principale nourriture des Abyssiniens, sont extrêmement favorables à son développement. L'opinion de certaines personnes du pays, qui prétendent que l'eau est la cause déterminante de cette maladie, est appuyée par l'apparition de cet animal dans quelques moutons, qui ne mangent ni poivre ni broundou.

doutent encore de l'animalité de ce ver n'ont jamais eu l'occasion d'étudier par eux-mêmes cette maladie, dont on ne connaît pas encore l'origine, mais qui appartient exclusivement aux contrées chaudes. Les Abyssiniens, que nous avons souvent interrogés au sujet du dragonneau, ne soupçonnent pas même la cause qui l'amène : dès qu'il paraît, ils le roulent autour d'un morceau de bois ou d'une plume et le tirent avec beaucoup de précaution, ayant soin de s'arrêter aussitôt qu'ils éprouvent la moindre résistance dans la crainte de le briser; car, quoique sa rupture soit bien moins redoutable qu'on ne le pense généralement en Europe, il est pourtant vrai que le mal s'aggrave sensiblement lorsque l'animal rentre dans les chairs pour reparaître sur une autre partie du corps.

Au nombre des maladies communes en Abyssinie, on peut placer les douleurs rhumatismales, qui affectent, en général, les classes peu aisées. Dans un pays montagneux et humide, où la plupart des habitants, mal vêtus, couchent par terre ou sur des peaux de bœufs et des nattes, l'existence de cette maladie s'explique facilement. Ce mal est connu dans le pays sous le nom de *courtoumat*.

Les Abyssiniens ne sont pas à l'abri des goîtres

et des écrouelles; les ophthalmies sont fort rares dans le pays : nous observerons, en passant, que nous n'avons pas trouvé dans cette contrée un seul homme atteint de folie : ce fait vient appuyer l'opinion des médecins qui ont prétendu que les peuples ignorants n'étaient pas sujets à l'aliénation. Le bon sens des Abyssiniens ne fait pas leur éloge.

Les fièvres sont le fléau le plus redouté des Abyssiniens, parce que, faute de médicaments, ils échappent rarement à la mort, lorsqu'ils en sont attaqués. Comme dans le cours de notre relation il sera quelquefois question de cette maladie, nous nous abstiendrons d'en parler maintenant.

Durant notre séjour dans cette contrée, nous avons surpris quelques cas d'épilepsie; les Abyssiniens qui en sont atteints en font ordinairement un grand mystère, et si quelques personnes attaquées de ce mal nous mettaient quelquefois dans la confidence de leur état, ce n'était que dans l'espoir d'obtenir de nous quelque remède efficace, et ils nous conjuraient toujours de ne pas révéler leur secret. Quelques peuples de l'antiquité ont appelé cette maladie maladie divine ou sacrée, parce qu'ils la considéraient comme une punition du ciel. Les épileptiques d'Abyssinie

se croient possédés du démon, et c'est là ce qui les engage à cacher si soigneusement leur mal, qui les rendrait odieux à tout le monde. Comme, dans cette maladie, le coït détermine souvent des attaques, les Abyssiniennes ont en horreur les épileptiques, qui souffrent horriblement de la réprobation des femmes. Ces sortes de malades, persuadés qu'ils sont en butte aux maléfices du diable, s'imaginent qu'ils pourraient être délivrés de leur accès par des moyens surnaturels, et ils implorent souvent le secours des prêtres et de leurs sorciers.

Les maladies vénériennes sont généralement répandues en Abyssinie, mais elles sont loin de présenter d'aussi graves dangers que parmi nous. Les Abyssiniens gardent leur mal pendant toute leur vie, et ils s'en inquiètent peu; ils connaissent l'usage de la salsepareille, et ceux qui font le voyage de Massaouah ont ordinairement soin de s'en pourvoir. Lorsqu'un grand d'Abyssinie est atteint d'une maladie vénérienne, il se rase les cheveux, se renferme durant quarante jours dans un appartement bien fermé, observe une diète sévère et prend beaucoup de sudorifiques; au bout de ce terme, il sort presque toujours guéri. Quant aux individus qui ne peuvent se procurer les médicaments nécessaires, ils sont obligés de

prendre en patience leur maladie, qui disparaît à certaines époques pour revenir dans d'autres. Comme les Abyssiniens des deux sexes tiennent beaucoup à leur chevelure, ils sont tous dans l'habitude de se raser la tête dès les premiers symptômes du mal. Si les habitants de Goa se font une gloire d'avoir eu plusieurs fois la syphilis, les Éthiopiens n'en rougissent pas; il n'en sont pas plus honteux que de toute autre affection.

Outre ces diverses maladies, qui sont d'autant plus dangereuses, dans ce pays, qu'on s'y trouve privé de tous les secours de l'art, l'Abyssinie est encore en proie à un fléau terrible qui, depuis longtemps, chassé des royaumes d'Europe, s'est maintenu dans les contrées orientales, où il exerce encore quelques ravages : nous voulons parler de la lèpre ou ladrerie, justement définie, par Avicenne, un chancre universel; on sait qu'elle était fort commune dans nos pays dans les xe et xie siècles, et que, lorsqu'elle disparut, elle fut presque immédiatement remplacée par la syphilis moins hideuse, mais aussi redoutable.

La description que nous ont laissée les anciens de cette affreuse maladie a de si grands rapports avec la lèpre éthiopienne, qu'il nous suffira de la reproduire pour donner une idée exacte de ce

fléau qui enlaidit l'Abyssinie : « elle (la lèpre) rend la voix enrouée comme celle d'un chien qui a longtemps aboyé, et cette voix sort par le nez plutôt que par la bouche. Le visage du malade ressemble à un charbon à demi éteint, onctueux, luisant et semé de gros boutons fort durs ; le lépreux inspire, en général, le dégoût et l'horreur; ses poils sont très courts, et l'on ne peut les arracher qu'en emportant de la chair pourrie ; son front forme divers plis qui s'étendent d'une tempe à l'autre ; toute la peau est couverte d'ulcères ou d'écailles. Il vient à ce degré d'insensibilité, qu'on lui perce avec une aiguille le poignet et les pieds sans qu'il éprouve la moindre douleur; enfin le nez, les doigts, les mains et les pieds se détachent du corps, et, par une mort qui leur est particulière, ils préviennent celle du patient : » tel est le hideux tableau que présente le lépreux d'Abyssinie. Parmi nous, on avait bâti des hôpitaux appelés *léproscries*, pour donner à ces malheureux des secours qui leur étaient refusés par des parents ou des domestiques alarmés pour leur propre santé. Dans le pays dont nous parlons, la plupart des lépreux se réfugient dans les églises ; mais leurs compatriotes sont loin d'éprouver pour eux le dégoût que leur

vue seule nous inspirait : ces malades, que les Juifs mettaient hors du camp et qu'en Europe on excluait de la société, communiquent ici avec tout le monde. Ceux qui ont des familles restent avec elles, et, lorsqu'un lépreux est riche, il ne manque jamais de serviteurs. Ils n'ont pas, sans doute, le sentiment de leur épouvantable laideur, car ils se mêlent à toutes les réunions, et dans les festins auxquels ils sont admis on ne montre aucune répugnance à boire dans leurs coupes. Moïse et la plupart de ceux qui, après lui, se sont occupés de la ladrerie ont cru qu'elle était contagieuse. Dans ces derniers temps, les docteurs Cazenave, Schedel et Biett ont soutenu l'opinion contraire, et ce qui se passa en Abyssinie semblerait appuyer leur sentiment. Il est évident, pour nous, que ceux qui ont cru que la lèpre se communiquait aussi facilement que la peste, par exemple, sont tombés dans une grave erreur ; mais nous ne doutons pas que cette maladie, comme la syphilis, ne puisse se transmettre par des rapprochements intimes.

S'il est vrai que l'humidité et les aliments épicés déterminent un semblable fléau, nul peuple ne doit y être plus exposé que les Abyssiniens. Ils font un usage immodéré de toute sorte d'exci-

tants, mais surtout de poivre, et leur pays, soumis à des pluies périodiques et arrosé par d'innombrables cours d'eau, est souvent couvert de vapeurs humides et malsaines, principalement dans les bas-fonds. Nous ne pensons pas que les maladies vénériennes, invétérées, qui se transmettent souvent de génération en génération, soient étrangères à l'existence de la lèpre.

Nous terminerons ce tableau succinct en ajoutant que, dernièrement, le choléra s'était frayé une route jusque dans le Tigré, où il jeta l'épouvante parmi les habitants : il y fit néanmoins peu de ravages.

Quant aux blessures et aux amputations, nous avons toujours été étonnés de la rapidité avec laquelle les malades se rétablissaient, surtout en considérant leurs moyens arriérés de traitement. Nous ne doutons pas que des hommes spéciaux, des médecins ne trouvassent, en Abyssinie, des sujets d'intéressantes études.

X.

SOMMAIRE.

Départ d'Axoum. — Arrivée à Adde-Heussa. — Dévra Guennet. — Rencontre d'une troupe de soldats. — Leur conduite. — Départ de Dévra-Guennet. — Complaisance des soldats. — Bel aspect des montagnes du Sémén. — Jibagoua. — Le Tacazé. — Nous le passons à la nage. — Étonnement de la troupe. — Animaux féroces. — Nom ancien. — Crocodiles. — Poissons. — Coquillages. — Variété des arbres. — Hippopotames. — Manière de leur faire la chasse. — Température. — Fièvres. — Éléphants. — Etymologie du mot Tacazé. — La mouche appelée *tsaltsalia*. — Citations d'Isaïe et d'Agatharchides. — Sources du Tacazé. — Son embouchure.

CHAPITRE X.

Toutes les personnes qui arrivaient de l'autre côté du Tacazé [1] annonçaient que les pluies, qui tombaient tous les jours par torrents, avaient tellement élevé le niveau de cette rivière, qu'on

[1] C'est le cours d'eau le plus important de l'Abyssinie, après le Nil-Bleu.

ne pourrait bientôt plus la passer à gué : c'était le moment que nous avions attendu pour tenter une évasion; nous voulions qu'après avoir passé le Tacazé il fût impossible à Oubi de nous faire poursuivre, et, le 30 juin, nous levâmes secrètement notre camp, suivis de Béchir et de deux jeunes domestiques qui avaient remplacé Maari et notre vieux d'Adoua; néanmoins, malgré nos précautions, nous ne pûmes éviter une nombreuse suite, composée surtout de prêtres, que nous congédiâmes dix minutes après notre départ.

Deux routes conduisent d'Axoum dans le Sémén : l'une passe par la province de Siré; l'autre traverse le district d'Adet. Nous choisîmes cette dernière, parce qu'elle était plus directe.

Pendant deux heures, le chemin fut uni et facile; aux alentours se déployaient des prairies et des cultures magnifiques : les bosquets de coll-quals et de mimosas aux boutons d'or délicieusement parfumés nous offraient une charmante perspective; mais bientôt le pays changea brusquement de forme, et il nous fallut escalader des montagnes escarpées que nous descendîmes ensuite avec de grandes difficultés; elles étaient couvertes d'arbres verts et touffus

qui cachaient à leurs pieds des lis sauvages que leurs parfums nous révélaient.

Le ciel était noir et le tonnerre grondait effroyablement; une pluie serrée nous assaillit tout à coup avec fureur, et, malgré les manteaux et les peaux tannées dont nous nous couvrîmes de pied en cap, nous ne tardâmes pas à être trempés. Nous aperçûmes devant nous un village que nous atteignîmes rapidement, nous y demandâmes l'hospitalité; mais on ne voulut ni la donner ni la vendre.

La pluie tombait toujours par ondées. Non loin du village nous avions découvert une église ruinée, vers laquelle nous nous dirigeâmes aussitôt, et qui nous prêta un asile tutélaire. L'orage se dissipa; pour quelques instants, le ciel redevint serein, et nous poursuivîmes notre route. Après environ deux heures de marche, des nuages menaçants s'agglomeraient de nouveau sur nos têtes, et, à peine ranimés par le soleil, nous tremblions de nous mouiller encore. Les paysans de cette contrée, ruinés par l'armée du Sémén, étaient aigris par le malheur, et ils nous refusaient partout l'hospitalité.

Nous venions de gravir une montagne, et nous cheminions sur un plateau d'une grande étendue;

nous contemplions avec admiration une infinité de cascades formées par les pluies incessantes ; les torrents lançaient leurs eaux du sommet de hautes chaînes, d'où elles se précipitaient avec fracas sur les terrains inférieurs et disparaissaient au milieu d'une riche végétation, après avoir renversé dans leur course ces arbres dont les racines, enfoncées dans les fentes des rochers, aiment à se suspendre au dessus des abîmes.

Arrivés à l'extrémité du plateau, nous découvrîmes plusieurs villages dans une vallée, et nous trouvâmes à *Adde-Heussa* une mauvaise hutte, qu'on nous livra, grâce à l'intercession du chef qui nous avait connus chez Oubi. Nous étions brisés de fatigue et nous avions faim; nous nous procurâmes du lait, mais il nous fut impossible de trouver du pain. Pour ne pas exciter la cupidité des soldats, les villageois se disaient tous misérables.

Le lendemain, la route fut aussi fatigante que celle de la veille et les paysages aussi beaux et aussi variés : le terrain était gluant, la boue s'attachait à nos pieds, et nous étions obligés de traîner un poids énorme à nos semelles, car la difficulté du chemin ne nous permettait que rarement de rester sur nos mules. Nous rencontrâmes une caravane de paysans qui se rendaient à Adoua

pour payer à Oubi un impôt consistant principalement en céréales. Après cinq heures de marche, nous arrivâmes à *Dévra-Guennet*. Ce beau village est situé au dessus d'une colline comme sur un piédestal ; à ses pieds coule un torrent profond, et son église est cachée par un groupe d'arbres au feuillage touffu. Nous vînmes camper sous un immense daro, et, après une heure d'attente environ, nous entrâmes dans une maison qu'on vint nous offrir; et quoique achetés chèrement, nous fûmes heureux de trouver quelques pains de *dagoussa* [1] et de doura pour nous et nos gens affamés.

Vers le soir, nous vîmes arriver un détachement des troupes d'Oubi, et nous crûmes d'abord qu'on venait à notre poursuite. Les soldats envahirent le village et se précipitèrent comme de vraies hyènes sur tout ce qu'ils purent saisir. Les habitants poussaient de grands cris, et le tumulte était à son comble, toutes les maisons furent immédiatement occupées et dévalisées, en dépit des réclamations des villageois désespérés. Dès que les soldats se présentaient à notre porte, un de nos domestiques les avertissait que la chaumière était en notre possession, et ils se retiraient tranquillement, après avoir demandé la permission

[1] Céréale du pays.

de nous saluer. Évidemment, ce n'était pas à nous qu'on en voulait.

Nous avions commandé quatre mesures de farine à un paysan qui nous l'avait vendue au poids de l'or; mais, au moment où il allait nous la remettre, les soldats qui survinrent la lui enlevèrent de vive force et nous la cédèrent ensuite à un prix très modéré. La faveur dont nous avions joui auprès de leur maître et la conduite que nous avions tenue à leur égard pendant notre séjour dans le camp nous avaient attiré leur bienveillance, et ils nous considéraient tous comme des frères d'armes qui, dans un pays étranger, avaient besoin de secours et de protection. Le soir, notre foyer fut alimenté avec des débris de charrue et d'autres instruments aratoires que les soldats venaient de briser et qu'ils nous apportèrent eux-mêmes.

Le 2 juillet, au soleil levant, nous quittâmes le village de Dévra-Guennet avec le corps d'armée composé d'un millier de soldats qui étaient impatients de traverser le Tacazé pour se rendre à *Ouagara* ou dans le Sémén. La route que nous parcourions était parfaitement déblayée : Oubi était passé, depuis peu de temps, dans le pays, et les paysans avaient été obligés d'abattre les arbres

épineux qui obstruaient les chemins ; mais, plus tard, il fallut encore traverser des montagnes, et, comme nous ne pouvions monter une de nos mules qui était blessée, un soldat voulut absolument nous prêter la sienne, et il marcha lui-même à pied.

Après la première descente, nous trouvâmes une fontaine qui jaillissait du fond d'une grotte taillée par la nature dans les flancs d'un rocher : elle était ombragée par quelques arbres négligés ; avant l'époque des pluies, c'est la seule source qu'on rencontre sur cette route. Après avoir gravi une haute montagne, nous vîmes se dérouler devant nous le plus beau spectacle qui ait jamais frappé regard d'homme.

C'était la vallée du Tacazé dont on ne pouvait encore distinguer le cours. Nous avions face à face le Sémén et ses trois chaînes de montagnes, chacune avec sa physionomie particulière : au premier plan, elles étaient légèrement penchées, mais ramassées, pressées, entassées les unes sur les autres, masses compactes et inébranlables qui semblent braver l'éternité.

La seconde chaîne était belle, admirable, on eût dit un travail des hommes, un travail de Dieu; elle s'allongeait verticale et unie sur ses flancs, et

l'on eût dit que, tout entière, elle était inaccessible : sur son vaste dos, s'élevaient ici comme de colossales pyramides sur un immense piédestal, là c'étaient des tours imprenables et gigantesques, et, plus loin, s'élançaient de hardis clochers dont les pointes indiquaient silencieusement le ciel. Dans son ensemble, la masse offrait l'aspect d'un rempart formidable au dessus duquel on avait encore bâti des fortifications et des monuments à déconcerter toute la puissance, toutes les ressources de l'art, et derrière apparaissait encore plus haute, plus épaisse, plus effroyable la dernière chaine traversant les nuages, bloc immense au delà duquel on eût dit que finissait l'espace!

L'imposante majesté de ce travail sublime de la création nous fit un instant oublier nos fatigues : notre admiration ne suffisait pas à ce grandiose spectacle fait pour tout un monde et que nous contemplions seuls.

La descente était pénible, et, malgré les pluies, on ne trouvait point d'eau, les environs étaient arides, le soleil chaud et d'énormes rochers obstruaient le sentier ; au bout d'une heure, nous atteignîmes le village de *Jibagoua*, que les habitants avaient abandonné. Quand nous y arrivâmes, les

maisons étaient toutes occupées par les soldats qui, peu sensibles à la beauté du spectacle que nous venions d'admirer, avaient pris les devants.

De sombres nuages se choquaient sur nos têtes, et le tonnerre retentissait; car alors l'orage était de tous les jours : habitués à ces mauvais temps, nous nous étions blottis contre un arbre, enveloppés dans un même manteau, lorsque quelques hommes vinrent heureusement nous offrir une maison que nous acceptâmes avec reconnaissance. Jibagoua est dépourvu de sources, et ceux qui ne profitèrent pas de la pluie furent obligés d'aller chercher de l'eau à une grande distance. Un étranger qui s'engagerait seul à travers ce pays, durant la sécheresse, s'exposerait infailliblement à y périr de soif.

Le 3 juillet, nous partîmes dans la direction du sud, notre route était tracée sur le lit d'un torrent sablonneux et desséché, et nous remarquâmes avec étonnement des arbres énormes dont le tronc, couvert d'une peau lisse et d'un vert pâle, avait de quatre à six mètres de circonférence; leur taille était peu élevée, et les branches, toutes ramassées au sommet, étaient rares, grêles, courtes et finissaient subitement en forme conique.

Cette disproportion dans les diverses parties de cet arbre lui donne une tournure tout à fait inharmonique : c'est l'éléphant de l'ordre végétal.

Après avoir abandonné le torrent, nous cheminâmes par un sentier très étroit tracé au bord d'un précipice profond. Nous nous dirigeâmes ensuite vers l'ouest, et nous atteignîmes dans cette direction les bords du Tacazé, où nous trouvâmes un grand concours de personnes. La descente avait été longue et pénible, à cause de son extrême rapidité.

La rivière qui, vue de la hauteur, nous avait paru rouler un faible volume d'eau, semblait grossir à mesure que nous avancions. Le lit avait environ trente mètres de largeur; le courant était impétueux et assez profond. Beaucoup de soldats commençaient déjà à tenter le passage, ils avaient de l'eau jusqu'au cou et se soutenaient à l'aide d'une longue perche ou de leurs lances : ils portaient leurs effets à la main gauche.

Les femmes et les enfants traversèrent sur les mules que les hommes conduisaient par la bride; mais, arrivés au milieu de la rivière, plusieurs de ces animaux se cabraient, et ceux qui étaient en selle, en proie à de terribles angoisses, pous-

saient des cris aigus. Il fallait recommencer souvent trois ou quatre fois, et, néanmoins, femmes, enfants, vieillards et effets passèrent heureusement. Nous remarquâmes avec plaisir les secours que les forts prodiguaient aux faibles avec cette générosité qu'on trouve surtout dans les camps : quatre Nègres aux formes athlétiques se montraient infatigables.

Nous étions assis sur les bords de la rivière, et les Abyssiniens, persuadés que nous redoutions de la traverser, s'avancèrent pour nous prêter leurs secours ; mais, dès qu'ils furent près de nous, nous nous élançâmes brusquement au milieu des flots et nous disparûmes à leurs yeux.

Toute la troupe était assemblée sur le rivage : la frayeur des femmes et des soldats était à son comble, et, quand nous reparûmes, leur étonnement, leur admiration se manifesta par des cris de joie universels. On nous avait crus noyés ou emportés par les crocodiles ou les malins esprits qui, d'après eux, résident dans la rivière, et ils prétendirent alors que nous étions des *diables* et que nous *connaissions* l'eau. Quand nous eûmes atteint l'autre bord, tout le monde nous entoura pour nous complimenter. Cette circonstance, si simple en elle-même, nous rehaussa dans l'esprit

de la troupe, qui nous prit pour des êtres extraordinaires, parce que nous savions nager. Les Nègres dont nous avons parlé firent monter nos deux jeunes domestiques sur les mules et nous les amenèrent.

Ce gué est formé par le torrent d'*Ataba* qui se précipite des hauteurs du Sémén et roule avec lui de gros rochers qui obstruent la marche du Tacazé et forment une espèce de digue qui a l'avantage de diminuer la rapidité du courant. La rivière renferme des crocodiles et des hippopotames; elle entraine avec elle des troncs d'arbres qui en rendent le passage périlleux : les animaux qui peuplent la vallée sont plus redoutables que ceux des montagnes, et les tigres y attaquent quelquefois l'homme; cette férocité qui n'est pas ordinaire est provoquée, sans doute, par la différence du climat, qui est ici beaucoup plus chaud que sur les hauteurs.

Le Tacazé sépare le Tigré du pays généralement désigné sous le nom d'*Amhara*; au temps des pluies, il est pour ces peuples une barrière insurmontable. Le commerce est interrompu, et la lance et le bouclier se couvrent de fumée, suspendus aux murs des maisons. On a peine à concevoir que les habitants de ces régions

n'aient pas songé à jeter des ponts sur leurs fleuves ou à se construire des bacs.

On sait que cette rivière portait anciennement le nom d'Astaboras; aujourd'hui on l'appelle quelquefois *Tannach-Abhai* ou Petit-Nil. Le passage du Tacazé est considéré comme très dangereux, surtout à l'époque des pluies. Les crocodiles sont alors beaucoup plus redoutables; car les Abyssiniens, obligés d'employer toute leur force pour lutter contre la violence du courant, ne peuvent se défendre lorsqu'ils sont attaqués par ce terrible animal, qui les entraîne au milieu des flots, où ils se débattent vainement, lorsqu'ils ont perdu leur point d'appui. Les Éthiopiens, qui tremblent de s'engager seuls dans le Tacazé, ne témoignent pas la moindre frayeur lorsqu'ils se trouvent réunis en grand nombre; ils se contentent alors de pousser quelques cris et de jeter des cailloux dans la rivière pour épouvanter ces voraces animaux; ils entrent alors en foule, et il est rare que les crocodiles soient assez hardis pour venir les attaquer.

Le gué que nous venions de traverser avait de cinq à six pieds d'eau; mais, comme on peut en juger par les herbes, les broussailles et même le limon déposé sur le tronc des arbres qui crois-

sent dans la vallée, au temps de la plus grande élévation, la rivière doit avoir environ trois mètres de profondeur. Bruce, qui l'a passée plus bas, dans la province de Siré, dit qu'en 1769 elle était montée à dix-huit pieds au dessus de son lit : comme le lieu où le voyageur anglais a fait cette observation se trouve au dessous d'Adet, et que, par conséquent, le Tacazé reçoit un plus grand nombre de rivières, il pouvait bien avoir atteint cette hauteur; d'ailleurs cette différence est peu sensible. La largeur de l'espace occupé par l'eau varie alors de cent à cent cinquante mètres.

Si la rivière sert de repaire aux crocodiles et aux hippopotames, qui, selon Bruce, « s'y réunissent en si grand nombre, qu'il est rare d'échapper à leur voracité lorsqu'on se hasarde à la traverser sans précaution, » elle renferme, en revanche, des poissons excellents, que les domestiques des grands personnages viennent pêcher, surtout pendant le carême, que les princes d'Abyssinie observent rigoureusement. On nous en avait fait manger quelquefois chez Oubi; mais nous n'en avons jamais vu d'une grosseur remarquable.

On trouve aussi, sous les rochers qui bordent le Tacazé, des coquillages qu'on a beaucoup de

peine à en détacher : nous en ouvrîmes quelques uns avec un couteau; l'animal qu'ils renfermaient était très charnu et d'une couleur blanchâtre : l'intérieur de la coquille était luisant et poli comme la nacre; nous voulûmes demander aux Abyssiniens s'ils avaient l'habitude d'en manger, mais ils répondirent négativement en faisant même un geste d'horreur [1].

Nons trouvâmes, sur les bords de cette rivière, quelques gousses de tamarin et un petit fruit de forme oblongue, avec une écorce dure et de couleur verte. La substance de l'intérieur était cotonneuse, peu consistante et légèrement acidulée; au cœur se trouvaient quelques graines noires. L'arbre qui porte ce fruit est le *baobab*, qui atteint quelquefois un développement prodigieux. Nos domestiques nous en avaient souvent présenté dans le Tigré; mais, comme il n'était pas encore mûr, son âpreté nous l'avait toujours fait repousser. Les Abyssiniens le mangent avec plaisir.

[1] Si nous en croyons les auteurs portugais, le Tacazé renferme des poissons électriques : « Elle nourrit aussi toutes sortes de » poissons, entre autres la *torpedo* (torpille), dont le même père » (Almeida) dit qu'en ayant pris une dans sa main, elle lui causa un » tel tremblement par tout le bras, qu'il la jeta aussitôt, et n'en » voulut plus depuis faire l'expérience. » *Histoire de la Haute-Éthiopie*, traduite de Tellez, page 3.

Parmi ces arbres qui forment, sur les deux rives, d'admirables haies de verdure, on remarque, en outre, de nombreuses mimosas, des sycomores et des daros d'une grosseur énorme. On y trouve aussi des genévriers, des capriers et des bambous, dont les plus gros ont de huit à dix pouces de circonférence, et parviennent à une hauteur de vingt-cinq à trente pieds. Leur bois est fort et léger : les naturels s'en servent souvent pour soutenir leurs tentes.

Les Abyssiniens appellent le crocodile *azo*, et non pas *agous*, comme le prétend M. Salt. D'après le rapport de ce voyageur, on trouve des hippopotames qui ont jusqu'à seize pieds de longueur; leur tête est énorme, la couleur de leur peau est d'un brun sale comme celle de l'éléphant. Ces animaux plongent avec une extrême facilité et ne restent pas plus de cinq ou six minutes sous les flots : ils ronflent avec violence, et l'eau s'élève au dessus d'eux comme si elle jaillissait d'une fontaine. Ils se tiennent dans les lieux profonds de la rivière et sont ordinairement peu méfiants. Les balles de plomb s'aplatissent sur leur corps; mais les Abyssiniens les tuent avec leurs balles de fer. Ils font avec leur peau des cravaches très dures et des boucliers à l'épreuve du coup de fu-

sil : on les vend communément de 20 à 25 francs. Cet animal est connu, dans le pays, sous le nom de *goumari*.

Une chaleur excessive et les pluies périodiques rendent la végétation de la vallée très puissante : à mesure qu'on s'éloigne des hauteurs, pour descendre vers la rivière, la température s'élève, et quand on est au fond, le thermomètre de Farenheit arrive jusqu'à 95° à l'ombre, si nous en croyons M. Salt. Cette brusque transition du froid au chaud et réciproquement est funeste à la santé et occasionne des fièvres dangereuses dans les bas-fonds, et des rhumatismes très douloureux sur les plateaux.

Ces fièvres, que les Abyssiniens appellent *nédad*, sont, le plus souvent, mortelles, parce qu'on n'a pas dans le pays des remèdes pour s'en délivrer. Les deux versants de la vallée du Tacazé sont peu habités, et pour le repos des voyageurs il est heureux que ces lieux soient déserts, car Bruce prétend qu'à l'époque où ils étaient plus peuplés, tous les habitants, voleurs ou assassins, se retiraient dans les villages situés sur les sommets des montagnes et descendaient par bandes pour piller les caravanes de marchands.

Un hôte terrible de cette vallée est l'éléphant,

qui se plait au milieu de cette végétation vigoureuse et parmi ces arbres qui, par leur grosseur, s'harmonisent admirablement avec la charpente de cet énorme quadrupède. Il erre sous ces bosquets où il trouve une abondante nourriture : les bords de la rivière sont couverts de ses excréments et offrent les traces profondes de ses pas. Le mâle est peu redoutable ; mais la femelle est féroce lorsqu'elle allaite son petit. Les Abyssiniens attaquaient autrefois l'éléphant à cheval, armés seulement d'une lance et d'un bouclier ; mais, depuis qu'ils ont des fusils, ils préfèrent le tuer à coups de balles, et la chasse en est devenue plus facile et moins périlleuse.

Les *Amhara* appellent cet animal *zohon*, les Tigréens *harmas*, et les *Changalla* (Nègres), qui habitent les rives du Tacazé, lui donnent le nom d'*abbena*; on prétend même qu'ils se nourrissent de sa chair séchée au soleil. Mais nous n'avons jamais ouï dire que, dans aucun temps, on ait élevé des éléphants comme dans les Indes ; on n'en trouve aucune indication dans les chroniques abyssiniennes, et les habitants ont peine à croire que cette coutume existe dans certains pays.

Tacazé dérive du mot abyssinien *taka*, qui signifie terrible, et Bruce ne trouve pas de cause

particulière qui justifie l'étymologie de ce nom donné à la rivière, quoique les ravages exercés par ses débordements pussent, à la rigueur, en fournir une explication satisfaisante; mais ses bords sont peuplés de tigres, d'éléphants et d'hyènes; ses eaux renferment des crocodiles et des hippopotames, si justement redoutés par les naturels; il règne dans les environs des fièvres dangereuses, et les chemins qui conduisent dans sa vallée profonde et encaissée sont rapides et pénibles à descendre comme à gravir. Il nous semble que cette dernière considération seule, sans avoir égard aux précédentes, aurait dû frapper le voyageur anglais, d'autant que nous croyons pouvoir affirmer que les Abyssiniens appellent cette rivière Tacazé (terrible), précisément à cause de la difficulté des routes.

Du reste, les ravages de ces insectes que les Abyssiniens appellent *tsalsalia* expliqueraient encore cette dénomination. D'après Bruce, les bestiaux s'enfuient à l'approche de cette mouche pour échapper à ses atteintes, et les pasteurs sont obligés, toutes les années, d'abandonner les terrains gras et humides pour se transporter dans des pays arides et sablonneux. L'un des pays où ce phénomène se passe se nomme *Taka;* il est situé

sur les bords du Tacazé et a, sans aucun doute, donné son nom à cette rivière : cela admis, l'étymologie s'explique tout naturellement.

Mais on a prétendu que l'existence de cet insecte était problématique. M. Salt la nie formellement, sans néanmoins s'appuyer de bonnes raisons : mais ce qui semblerait donner quelque fondement à son opinion, c'est que Burckhardt, qui a visité ces contrées en marchand, ne dit rien de cette mouche extraordinaire, et pourtant la tsalsalia était connue dès la plus haute antiquité, comme l'atteste ce passage d'Isaïe[1]. « En ce temps-» là, le Seigneur appellera, comme par un coup » de sifflet, la mouche qui est à l'extrémité des » fleuves de l'Egypte, et l'abeille qui est au pays » d'Assur. » Agatharchides[2] en a aussi fait mention : « Les demeures des mangeurs de sauterelles, » dit-il, « sont bordées par un vaste pays couvert » de pâturages, mais désert et inaccessible; car, » inondés par une innombrable quantité de scor-» pions et de taons armés de quatre dents, les » habitants de ce district, ne sachant comment » faire pour se délivrer de ce fléau, prirent la » fuite et laissèrent le pays inculte. » La seule

[1] Chapitre 8, verset 18.
[2] Agatharchides, pag. 434 et suiv.

différence qui existe entre ce récit et celui de Bruce, c'est que celui-ci prétend que ce phénomène a lieu toutes les années à une époque fixe, circonstance ignorée de l'auteur grec, et qui est exactement vraie. Pendant notre voyage en Nubie et dans le Sennâr, nous avons questionné plusieurs personnes capables, et toutes ont été d'accord sur les détails qu'elles nous ont donnés sur cette mouche terrible, dont l'existence ne peut être révoquée en doute.

La source du Tacazé se trouve au milieu des rochers du Lasta, dans un lieu appelé *Aën*-Tacazé, l'œil ou la source du Tacazé ; elle est aux environs de *Lalibéla*, où se trouvent de fameux temples creusés dans le roc[1] : ce qu'il y a de remar-

[1] Alvarez a décrit tous ces temples ; voici ce qu'il nous dit de l'église de Lalibéla proprement dite : « Le ciel d'icelle est soutenu » par cinq colonnes, deux de chaque côté et une au milieu, étant » compassée en diamètre carré, et tout plein et uni, comme le plan » d'en-bas, et enrichi d'ouvrages aux extrémités. Les portes et fe- » nêtrages sont industrieusement élaborés de beaux ouvrages, » par si laborieux et admirable artifice, qu'un orfèvre ne les eût su » réduire à plus grande perfection sur l'argent avec le burin...., et » cette église a un autre corps en dessous semblablement cavé dans » le roc même..., et de la hauteur d'une lance.

» La sépulture du roi est à l'objet du grand autel de l'église » de dessus, au plan de laquelle est l'entrée pour descendre en » bas, qui est serrée avec une pierre... entée fort justement ; » mais personne n'y entre pour autant que (comme je pense) on ne » la saurait lever ni déroquer, tant fort elle joint de tous côtés...; » et il y a, du côté du levant, trois fenêtres qui rendent la clarté » à l'église souterraine. Au devant de la grande chapelle, il y en a

quable, c'est qu'elle se trouve, à quelques minutes près, sous le même degré de latitude que les sources du Nil-Bleu, et que les alentours sont habités par les *Agous* venus sans doute du pays de *Géesh*[1]; car il nous semble que la dénomination de *Tannach Abhaï*, ou Petit-Nil, que l'on donne au Tacazé, indique que ceux qui l'ont désigné sous ce nom ont pu le comparer avec le grand fleuve : or, ce ne sont pas les Tigréens qui l'ont ainsi appelé, puisqu'ils n'ont jamais vu le *père des eaux*[2], et les Amhara qui le connaissent ne visitent presque jamais le Tacazé.

» une autre entaillée dans la pierre même de l'église, laquelle ils disent être faite à l'imitation de celle de Jésus-Christ en Jérusalem, » à laquelle ils portent grand honneur et révérence ; et, du côté droit, » au même roc, se voient deux images gravées d'une si docte main, » qu'autre chose que la parole n'est requise en elles pour les faire » trouver vives, et sont déroquées du roc, dont l'une représente saint » Jean et l'autre saint Pierre. Elles me furent montrées comme un » chef-d'œuvre très rare et singulier ; de quoi je reçus un merveilleusement grand plaisir, et vis qu'on leur portait grand honneur et » révérence. On voit encore, dans cette église, à la partie sénestre, » une chapelle à part, qui semble être une église, à cause qu'elle a » ses nefs et ses colonnes autour de la même pierre, fort bien et » subtilement ouvragées, la nef du milieu étant voûtée, et les portes » et fenêtrages entaillés d'une grande industrie. Cette chapelle est » mesurée en tous endroits par égal diamètre, contenant autant en » longueur qu'en largeur, qui sont cinquante-deux paumes de tous » côtés. L'église est environnée d'un très grand circuit cavé à force » de pics et autres ferrements, etc.» Alvarez, *Description de l'Éthiopie*, 207-210.

[1] C'est là que se trouvent les sources du Nil-Bleu.

[2] Abhaï signifie père des eaux.

Les sources du Tacazé sont au nombre de trois, elles se réunissent dans un bassin d'où elles se dirigent d'abord vers l'ouest : cette rivière prend ensuite la direction du nord jusque vers le district d'*Avergale*, au dessus du lieu où nous l'avons passée ; elle tourne alors vers le nord-ouest et coule dans cette direction jusqu'au moment où elle se jette dans le Nil. Elle reçoit les eaux d'une partie du *Beghemder*, du Sémén et de la province d'*Oaldubba*. On compte encore parmi ses affluents les rivières de *Toukour* et de *Guaugué*, qui, sorties des montagnes qui séparent Gondar de *Raz-el-fil*, traversent tout l'*Oualkaït* et se réunissent au dessous de cette province. Elle n'absorbe d'abord qu'une partie des eaux du Tigré ; mais le Mareb lui amène plus tard un grand nombre de ruisseaux qui semblaient vouloir lui échapper. Enfin le Tacazé prend le nom d'*Atbara* en sortant de l'Abyssinie, et vient se confondre avec le Nil, vers les 17° de latitude nord [1].

[1] La position des provinces et le cours des rivières dont nous parlons ici sont déterminés sur notre carte.

XI.

SOMMAIRE.

Considérations sur le Tigré. — Un léopard. — Nous passons plusieurs fois l'Ataba. — Un de nos domestiques est sur le point d'être emporté par le courant. — Description de la montagne. — Arrivée au village de Torzagué. — Beau point de vue. — Départ de Torzagué. — Aspect imposant des chaînes de montagnes. — Station à Greubeura. — Service que nous rend notre carte de géographie. — Fraîcheur de la vallée d'Ataba. — Générosité d'un Abyssinien. — Arrivée à Abbéna. — Nous remarquons plus de liberté dans les mœurs. — Différence entre les Arabes et les Abyssiniens. — Nous entrons dans la province de Sémén. — Nous suivons les bords de l'Ataba. — Station. — Superstition d'un Abyssinien. — Violente ondée de pluie. — Rencontre d'un montagnard qui nous indique un asile. — Frayeur d'une jeune fille à notre vue. — Arrivée dans une vaste grotte.

CHAPITRE XI.

En passant le Tacazé, nous venions d'abandonner le district d'Adet improprement appelé Adiéte par M. Gobat, et nous allions nous trouver maintenant au milieu d'une race moins mélangée, plus pure que celle que nous laissions derrière nous. Les habitants du Tigré sont bâ-

tards sous tous les rapports, dans leurs mœurs, dans leurs usages comme dans leur physionomie, dans leur genre d'architecture et même dans leur langage qui n'est qu'une corruption de la langue éthiopique avec un grand nombre d'expressions amhariques et arabes. La population que nous allions visiter devait nous offrir un caractère tout à fait différent.

Nous pouvions à peu près nous flatter d'avoir échappé à Oubi, car il suffisait de deux ou trois orages encore pour rendre le passage de la rivière impossible. Avant d'escalader les hauteurs qui se présentaient devant nous, nous nous arrêtâmes quelques instants sous un groupe d'arbres, afin de donner le temps aux soldats, qui avaient passé le Tacazé avec nous, de prendre les devants. Depuis le moment où nous les avions rencontrés, ils n'avaient cessé de nous accabler de questions et de nous fatiguer de leur curiosité; aussi désirions-nous vivement nous séparer d'eux et cheminer seuls, afin de jouir ainsi de quelque tranquillité.

La foule s'était presque entièrement écoulée, il ne restait plus qu'une arrière-garde de femmes qui nous engageaient à partir promptement si nous voulions éviter l'orage qui commençait

à se former. Nous vîmes encore arriver sur la rive opposée plusieurs soldats retardataires qui s'empressèrent de traverser la rivière pour continuer leur route; l'un d'eux s'arrêta en passant près de nous, et, levant les yeux vers le faîte des arbres qui nous couvraient de leur ombre épaisse, il regarda longtemps avec un air d'appréhension qui éveilla notre curiosité. Nous lui demandâmes ce qu'il considérait ainsi, et il nous répondit que nous ne savions pas à quel danger nous nous exposions en venant nous abriter sous ces arbres qui, durant le jour, servaient d'asile aux léopards qui habitent cette vallée; voyant que sa révélation ne paraissait guère nous intimider, il ajouta qu'il pouvait nous parler savamment de ces animaux et de leurs habitudes, parce que, l'année précédente, à la même époque, il avait été sur le point d'être victime de leur férocité. Nous le regardâmes d'un air étonné, et, s'imaginant sans doute qu'il nous intéressait, il voulut nous raconter son histoire. Il s'assit auprès de nous, et commença ainsi :

« Il y aura bientôt un an, je revenais, comme aujourd'hui, du Tigré avec quelques uns de mes compagnons, et nous nous rendions ensemble dans nos foyers, lorsque nous arrivâmes sur les

bords de cette rivière; il était plus de midi, l'orage s'était formé au dessus de nos têtes et la pluie commençait à tomber; comme nous savions qu'il nous fallait encore marcher longtemps avant de rencontrer quelque habitation, nous nous décidâmes à attendre le beau temps sous un massif d'arbres que nous avions distingué dans le vallon étroit du Tacazé. Nous vînmes donc nous serrer sous leurs branches immenses; nous fîmes du feu, et, aussi bien abrités que dans l'une de nos chaumières, nous nous inquiétâmes peu de la pluie et du tonnerre qui ne tardèrent pas, d'ailleurs, à se ralentir. Les plus pressés de notre petite troupe se levèrent bientôt pour se remettre en marche, et je restai avec deux autres soldats, attendant que l'orage fût entièrement dissipé. Nos compagnons venaient à peine de nous quitter, lorsque nous entendîmes le feuillage s'agiter avec violence, et nous n'avions pas eu le temps de lever la tête, qu'un léopard furieux s'était précipité, en grondant, sur l'un de nous et l'avait déchiré de ses griffes aiguës. Au même instant, j'avais saisi ma lance et mon bouclier qui reposaient près de moi, et, d'un bond, je m'étais élancé loin de cet animal redoutable que la vue du sang qu'il venait de répandre

rendait encore plus terrible. Mon frère d'armes avait imité mon exemple en poussant des cris affreux qui attirèrent nos compagnons qui n'étaient pas encore très éloignés. Nous nous étions blottis derrière nos boucliers, et, la lance levée, nous menacions notre cruel ennemi qui, malgré sa rage et son agilité, n'avait encore pu nous surprendre. A la vue du danger que nous courions, nos camarades redoublèrent de vitesse et firent entendre de sombres vociférations. En apercevant le renfort qui nous arrivait, le léopard parut déconcerté; il jeta sur nous un regard étincelant, miaula horriblement et se précipita dans la rivière qu'il traversa à la nage pour disparaître presque aussitôt dans un détour du vallon. Délivrés d'un péril imminent, nous nous approchâmes de notre malheureux compagnon; la griffe meurtrière du léopard avait pénétré jusque dans ses entrailles, le sang coulait de plusieurs blessures, il était dans une angoisse déchirante, il respirait avec difficulté, et, par un effort qui parut l'accabler, il articula à grand'-peine ces mots que nous devinâmes plutôt que nous ne les entendîmes : J'ai soif. Nous nous empressâmes de lui porter de l'eau claire, qu'il but avec avidité, et il expira aussitôt. Nous dépo-

sâmes son corps dans le Tacazé, et nous nous éloignâmes sur-le-champ, déplorant avec amertume la perte de notre compagnon et accablant d'imprécations la race maudite des léopards. »

En terminant sa tragique histoire, le soldat porta encore ses yeux vers les rameaux épais des arbres qui nous environnaient, et l'expression de terreur répandue sur sa physionomie ne nous permit pas de douter de la vérité de son récit. « Si vous tenez à votre sûreté, » nous dit-il, « je vous engage à ne pas stationner plus longtemps sur les bords de la rivière, et vous ferez bien de me suivre. » Nous le remerciâmes de l'intérêt qu'il nous témoignait; mais, comme nous n'avions pas changé d'intention, et que nous voulions éviter de cheminer en compagnie, nous le laissâmes partir seul.

Quand nous ne vîmes plus personne autour de nous, nous nous levâmes pour continuer notre route. Nous longeâmes, pendant dix minutes, le cours de l'Ataba qui descendait du côté de l'ouest et venait se perdre dans le Tacazé, que nous avions traversé un peu au dessus de sa jonction. Cette rivière, qui prend sa source dans la montagne de *Boûahed* qui domine le village de *Nori* dans le Sémén, est extrêmement rapide; ses

rives, superbement ombragées, semblent inviter au repos; l'onde qu'elle roule est limpide et très froide. Le sentier battu qui serpentait sur les bords et qu'elle coupait à plusieurs reprises nous força à la passer et à la repasser vingt fois. Le lit était assez profond et le courant assez impétueux pour nous faire craindre de perdre l'équilibre, et l'un de nos jeunes domestiques, qu'un tourbillon allait entraîner, ne dut son salut qu'à l'une de nos mules, dont il eut le bon esprit de saisir la queue, et qui l'amena pleurant sur la rive. Nous nous arrêtâmes un instant pour donner le temps au petit *Desta* (c'était le nom de notre domestique) de se remettre de sa peur; et, lorsque nous le vîmes entièrement rassuré, nous commençâmes à gravir une haute et pénible montagne, par un chemin couvert de pierres et d'épines. Les arbres qui s'élevaient de toutes parts étaient grands et verts, et, de distance en distance, nous admirions des ombrages délicieux qui avaient séduit un grand nombre de femmes et de soldats fatigués, que nous laissâmes derrière nous. Parvenus sur un sommet, que nous avions considéré comme le but de notre course, nous apercevions devant nous une nouvelle cime qu'il fallait encore atteindre, pour recommencer ensuite : nous ram-

pions de montagne en montagne, immenses escaliers s'élevant vers les nues que nous foulions sous nos pas, et qui nous dérobaient l'abîme profond au dessus duquel nous planions.

Avant d'arriver sur le beau plateau où se trouve le village de *Torzagué*, désigné par M. Gobat sous le nom de Toursogué, nous fûmes témoins d'un accident malheureux qui nous donna une triste opinion de la sensibilité des Abyssiniens. Une jeune fille, chargée d'un fardeau pesant, cheminait avec peine par une route escarpée; un soldat, monté sur sa mule, s'avançait lentement derrière elle; comme le sentier était étroit, elle se détourna pour laisser passer le cavalier, et presqu'au même instant elle reçut un coup de pied de l'animal, qui la renversa et la fit rouler à plusieurs pas avec son fardeau : l'Abyssinien daigna à peine se retourner, et il poursuivit son chemin, ne s'inquiétant nullement de l'état de cette pauvre fille, qui n'avait pas la force de se relever, et qui, sans notre secours et celui de nos domestiques, ne serait jamais parvenue jusqu'à Torzagué.

Après deux mortelles heures de marche, depuis l'Ataba, nous atteignîmes le village, remarquable surtout par l'admirable point de vue qui

se déroule aux alentours. Au milieu d'un chaos de montagnes informes, nous apercevions devant nous, couverte de neige et de brouillards, la chaîne immense que domine *Enchetcab*, résidence d'Oubi, et qu'on découvre depuis Axoum. Quand nous arrivâmes sur le plateau, la pluie qui nous menaçait depuis quelque temps commença à nous assaillir, et il fallut se hâter de chercher une maison, sous peine d'être bientôt trempés. Nous nous emparâmes de la première qui se présenta devant nous; elle était déjà occupée par des soldats qui se trouvaient alors absents : après y avoir déposé leurs effets, ils étaient sortis pour aller fourrager, et ils furent très étonnés, à leur retour, de trouver des intrus dans leur habitation. Comme nous étions assis dans un coin assez obscur, et qu'en arrivant du grand jour, ils n'avaient pu nous distinguer, ils nous prirent d'abord pour des soldats abyssiniens, et ils commencèrent à se fâcher d'avoir été dépossédés injustement de leur asile; mais, dès qu'ils nous eurent reconnus, ils n'insistèrent pas, et, renonçant à leurs droits, ils nous abandonnèrent leur maison et allèrent chercher un gîte ailleurs.

Quoique Torzagué fût, depuis longtemps, sous la domination d'Oubi, et que, par conséquent, il

n'eût pas à craindre le sort des pays nouvellement conquis, les habitants de ce village tremblaient sans cesse de se voir dévaliser par des soldats qui, depuis quelques années, ne vivaient que de pillage; ils cachaient toutes leurs denrées avec le plus grand soin, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous pûmes trouver un peu de farine à acheter. Plusieurs Abyssiniens à qui l'on avait procuré de la viande et du pain en avaient ajourné le paiement à une époque illimitée, et les babitants de Torzagué, qui ne se souciaient guère de vendre de cette manière, refusèrent de livrer de nouvelles provisions. Comme on ne nous confondait pas avec les hommes de l'armée, et qu'on savait que les blancs sont dans l'habitude de payer lorsqu'ils achètent, nous aurions trouvé facilement à nous pourvoir de tout ce qui nous était nécessaire, si les gens du pays n'avaient pas craint d'être surpris par les soldats, en nous vendant leurs denrées. Un homme cependant, tenté par les cordons de soie que nous étalâmes à sa vue, et qui nous avaient déjà servi à payer notre farine, se rendit chez lui pour prendre une poule que nous lui demandions : il la cacha sous sa toile et revint aussitôt vers nous, en lui pressant le bec pour l'empêcher de crier. Mais, comme il était sur

le point d'entrer dans la cour de notre maison, qui se trouvait alors encombrée de monde, la poule, en se débattant pour se dégager, parvint à se faire entendre, et avant qu'il eût pu se frayer une route jusqu'à nous, les soldats affamés la lui enlevèrent, en lui reprochant, avec un sérieux qui nous fit éclater de rire, de manquer de confiance en eux. Ce pauvre homme se retira désolé.

Le 4 juillet, nous quittâmes le village de Torzagué pour nous élever encore. Du plus haut point de notre course, nous découvrîmes, en regardant derrière nous, des masses prodigieuses et compactes qui, pressées et accumulées, semblaient rouler les unes sur les autres; en les fixant pendant quelques instants, on eût dit qu'elles se mouvaient avec effort, et que le monde, bouleversé, allait être englouti sous des flots de montagnes. Ce spectacle était effrayant, sublime! Après environ trois heures de marche, nous descendîmes par un sentier rapide et difficile jusqu'au village de *Greubeura*, assis au pied de la chaîne surmontée de gigantesques monuments que nous avions si justement admirés le jour de notre arrivée à Jibagoua. La montagne que nous venions de laisser derrière nous était embarrassée d'arbrisseaux à moitié desséchés.

Quoiqu'à contre-cœur, nous cheminions encore avec le corps d'armée qui était parti en même temps que nous de Torzagué. Comme nous approchions du village de Greubeura, le choum vint au devant de la troupe, et, s'adressant aux guerriers qui paraissaient jouir de la plus grande considération, il les pria d'empêcher la foule des soldats de pénétrer dans les habitations, et leur promit de leur faire porter des vivres, s'ils consentaient à poursuivre leur route sans s'arrêter dans le village. Comme le jour était encore peu avancé, ils souscrivirent sans peine aux désirs de ce chef, et, s'étant assemblés aux environs de Greubeura, ils reçurent le tribut que s'imposèrent les habitants, et après avoir mangé leur pain et bu leur bière ils se remirent en marche.

Comme notre intention était de passer la nuit dans ce village pour nous séparer définitivement de ce corps d'armée, qui nous empêchait de jouir de notre liberté, nous nous arrêtâmes sur les bords d'un torrent desséché, à trois cents pas des habitations. Environ une heure après le départ des soldats, nous nous approchâmes du village et nous demandâmes s'il ne serait pas possible de trouver une maison : nous voulions séjourner à Greubeura jusqu'au lendemain matin.

Les habitants, persuadés sans doute que nous appartenions à la troupe pour laquelle ils avaient fait d'assez grands sacrifices, refusèrent de nous donner l'hospitalité; mais, comme nous étions bien décidés à ne pas aller plus loin, nous entrâmes dans une chaumière que nous vîmes abandonnée, malgré les instances réitérées du choum qui voulait absolument nous faire quitter son village. La crainte d'être obligé de nous fournir un souper était le seul motif de son obstination à vouloir nous éloigner; et quand nous l'eûmes assuré que nous étions suffisamment pourvus en vivres pour ne pas avoir besoin de lui, et que nous ne réclamions qu'un abri contre l'orage, il cessa de nous importuner et se retira satisfait.

Quand nous fûmes établis dans notre habitation, nous envoyâmes notre interprète dans le village pour nous chercher un homme qui pût nous donner quelques renseignements relatifs aux diverses routes qui pouvaient nous conduire au but que nous nous étions proposé. Il revint un instant après, amenant avec lui un personnage qu'il nous assura être le plus érudit de l'endroit. Nous l'engageâmes à s'asseoir et nous déployâmes notre carte de géographie afin d'être mieux fixés nous-mêmes sur les questions que

nous avions à lui adresser. Dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur cette grande feuille bariolée de diverses couleurs, il se leva aussitôt, partit sans rien dire, et il ne nous fut pas possible de le retenir. Tandis que nous cherchions à nous expliquer la conduite originale de cet homme, nous le vîmes revenir, suivi d'un jeune enfant apportant du pain pour nous et de la paille pour nos mules; il s'assit sur le seuil de la porte et nous dit que, dès qu'il avait vu *notre papier*, il avait connu que nous étions des personnages d'importance, et qu'il avait voulu, avant d'entrer en conversation, se lier d'amitié avec nous. Il se fit un véritable plaisir de répondre à toutes nos questions, et, lorsqu'il se retira, il ordonna à son domestique de rester auprès de nous, afin de nous procurer tout ce que nous pourrions désirer. Nous remerciâmes de grand cœur notre carte de géographie, que nous nous promîmes bien de déployer chaque fois que nous nous trouverions dans l'embarras. Nous n'eûmes qu'à nous féliciter de l'heureuse rencontre de cet homme, qui voulut nous être utile jusqu'au dernier moment, en venant lui-même, le lendemain, nous indiquer la route que nous devions suivre pour nous rapprocher du Sémén.

Le jour suivant, nous partîmes de Greubeura au lever du soleil; nous entrâmes dans une large vallée sillonnée de torrents rapides et profonds qui venaient grossir et troubler la rivière de l'Ataba que nous allions retrouver et dont nous entendions déjà le murmure au pied de la grande chaîne qui bornait notre horizon de gauche. L'espace que nous parcourions était couvert de bosquets verdoyants et parfumés : la vallée, en se rétrécissant insensiblement, nous amena sur les bords de l'impétueuse rivière que nous avions vue se perdre dans le Tacazé et que nous allions côtoyer pendant longtemps. Autour de nous, à nos pieds, tout était frais, tout était admirable. Du sommet aérien de montagnes taillées à pic, s'élançaient avec bruit des cascades bondissantes et argentées. A chaque pas, nous traversions des torrents ou des ruisseaux dont l'onde glaciale venait se confondre avec l'Ataba pour rendre son cours plus rapide encore. Nous n'avions jamais rencontré de paysage avec une fraîcheur si constante et si sauvage.

Cependant nous ne jouîmes pas d'un bonheur sans mélange, nous aurions voulu être seuls pour contempler à loisir ce riant tableau de la nature; mais, poursuivis sans cesse par la fatalité, nous

nous trouvâmes bientôt au milieu d'une nouvelle troupe de soldats qui arrivaient de tous les points dans la belle vallée de l'Ataba. Après une assez longue course, nous voulûmes nous reposer un instant : nous avions remarqué, sur les bords de la rivière, quelques arbres énormes dont les branches étendues et garnies de feuilles serrées couvraient le sol d'une ombre noire : nous vînmes nous asseoir au pied de ces colosses verdoyants, et la plus grande partie de la troupe imita notre exemple. Les environs étaient jonchés de bois sec ; les femmes des soldats en ramassèrent promptement, allumèrent des feux et s'occupèrent à préparer le repas de leur maître ou de leur mari. Tous ces foyers improvisés sous ces voûtes de verdure, d'une part, les groupes de femmes organisant leur ménage, et, de l'autre, les guerriers en repos se présentant dans des poses diverses, les uns debout, appuyés sur leurs lances, et d'autres couchés à côté de leurs boucliers ou occupés à faire paître leurs mules fatiguées, offraient une scène de sauvagerie admirable et digne du pinceau d'un artiste. Un moment avant de quitter ce lieu que la présence de cette troupe rendait si pittoresque, un Abyssinien, avant de commencer son repas, vint nous présenter une

corbeille remplie de pain qu'il nous pria d'accepter, ne demandant pour toute récompense qu'une place dans notre souvenir. Nous fûmes aussi touchés de la générosité de cet homme qu'étonnés de son désintéressement qui lui fit refuser les cordons de soie que nous lui offrîmes.

Après une station de deux heures, nous continuâmes à longer la rivière et nous arrivâmes bientôt dans le village d'*Abbéna*, situé sur une hauteur, à l'extrémité de la riche vallée qui se déploie devant lui dans toute sa longueur. Aux alentours, sur les flancs des montagnes qui s'élèvent au dessus d'Abbéna, nous découvrions un grand nombre de hameaux entourés d'arbres et de végétations. L'aspect général du pays était d'une fraîcheur délicieuse, et la fécondité des champs annonçait une terre de promission. Depuis que nous avons passé le Tacazé, les maisons n'ont plus qu'un seul appartement; elles ont toutes la forme de celles d'Axoum.

En entrant dans le village où nous allions passer la nuit, nous remarquâmes un énorme tronc d'arbre creux dans le sein duquel deux hommes pouvaient aisément s'abriter : ne voulant pas demander l'hospitalité, nous nous disposions à nous établir dans cette hutte vivante, lorsque le choum

d'Abbéna vint lui-même nous offrir une maison, et, le soir, nous reçûmes, de sa part, cinq pains de *tabita* et un plat de haricots. La nouvelle de notre arrivée attira, vers notre demeure, quelques curieux des deux sexes, et les conversations qui s'engagèrent en notre présence et dont nous étions l'objet nous révélèrent une licence de mœurs bien plus grande que celle des pays que nous avions précédemment parcourus. Chacun exprimait sa pensée, si dévergondée qu'elle fût d'ailleurs, sans aucune retenue, et plusieurs jeunes filles nous proposèrent de nous accompagner dans nos voyages.

Dès que nous fûmes seuls, le chef du village se fit annoncer, et nous envoyâmes, au devant de lui, notre interprète, avec lequel il entra presque immédiatement. Comme il nous avait donné une généreuse hospitalité, nous l'accueillimes avec beaucoup de prévenance; mais sa visite intéressée ne tarda pas à nous désenchanter. Il nous pria de lui montrer tous les objets rares que nous avions conservés encore et avec une indiscrétion dont nous rougissions pour lui; il ne craignait pas de nous demander tout ce qui passait devant ses yeux; mais les importunités de ce genre, dont les habitants de cette contrée nous avaient si souvent

fatigués, nous avaient habitués à savoir refuser, et le choum, après avoir mendié en pure perte, s'en retourna comme il était venu.

Depuis que nous nous trouvions en Abyssinie et que nous avions eu des rapports avec son peuple, nous avions fait une observation qui peut ici trouver sa place. En Turquie ou en Arabie, lorsqu'on est obligé d'entrer en relation avec les grands ou qu'on reçoit d'eux quelque service, leurs domestiques ne manquent jamais de vous importuner pour obtenir un bacchich; mais leurs maîtres, plus orgueilleux, rougiraient d'exiger de vous le moindre salaire : il n'en est pas de même en Abyssinie, les valets ne prétendent jamais à une récompense lorsqu'on a reçu l'hospitalité dans la maison de leurs maîtres, et l'on est délivré de toute importunité lorsqu'on a esquivé les demandes des grands.

Le 6 au matin, nous nous éloignâmes du village; sans abandonner encore les bords de la rivière, nous tournâmes une montagne qui nous déroba aussitôt la plaine que nous avions parcourue la vieille, nous étions maintenant dans la province du Sémén : le vallon, plus resserré, n'avait rien perdu de sa merveilleuse beauté, et, dans un espace moins étendu, il concentrait toute la

richesse des sites qui nous avaient si agréablement impressionnés en nous éloignant de Greubeura. Nous contemplions le travail de la nature livrée à elle-même, travail incohérent, désordonné, mais, par cela, attrayant et poétique. Depuis Abbéna, la rivière était plus pure et plus limpide, et son courant était toujours rapide, toujours précipité; ses bords étaient enchanteurs: ici l'on découvrait une grotte cachée sous un gracieux feuillage; plus loin, sous des groupes d'arbres entrelacés comme des treilles, voltigeaient de nombreux oiseaux au chant flûté, au plumage brillant; de part et d'autre, les montagnes étaient vertes et couronnées, jusqu'au sommet, d'arbres serrés qui se mouvaient au souffle d'un vent léger et qui offraient alors l'aspect d'une armée montant à l'assaut. Une heure après notre départ du village, séduits par la beauté magique de ces sites heureux, nous nous arrêtâmes pour en jouir à loisir : alors nous étions seuls; soit que les soldats eussent suivi une autre route ou qu'ils fussent partis avant nous d'Abbéna, nous n'avions rencontré personne sur notre chemin, et nous pûmes, sans trouble et sans distractions, nous enivrer en silence des pensées suaves que nous inspirait cette nature privilégiée.

Nous nous levâmes après un long repos et nous poursuivîmes notre route; nous trouvâmes quelques Abyssiniens qui revenaient d'un marché voisin, chargés de leurs denrées; en partant, nous avions laissé, sur les bords de la rivière, un vieux caleçon qui ne pouvait plus nous servir : l'un d'eux s'en empara aussitôt; mais, après un moment de réflexion, il courut vers nous pour nous demander si nous n'avions pas abandonné cette guenille dans quelque mauvaise intention, c'est à dire si nous ne l'avions pas *envenimée* de quelque sortilége; nous eûmes toutes les peines du monde à le rassurer et à l'engager à se parer de notre bénévole caleçon.

Nous suivions toujours le cours de l'Ataba; d'épais nuages planaient au dessus de nos têtes, et la pluie commençait à tomber. Nous cheminions à travers des cabinets de verdure si touffus, si compactes, qu'on eût dit qu'il faisait nuit; plus nous avancions, plus le paysage se déroulait séduisant. Tout à coup l'orage éclata avec fureur, on eût dit que le ciel venait de s'entr'ouvrir, et la pluie, qui jusque-là nous avait ménagés, ruissela si serrée et si continue, qu'on aurait pu croire que le monde venait d'être submergé et que nous marchions au fond d'une mer. Autour de nous,

tout était inondé, nous étions nous-mêmes trempés et nos yeux cherchaient en vain un asile: le village le plus rapproché était encore à plusieurs heures de distance, et la nuit nous menaçait déjà de ses ténèbres; nous espérions trouver un arbre assez massif pour nous abriter jusqu'au lendemain, mais les torrents de pluie avaient tout pénétré. Nous étions résignés à souffrir, lorsque sur notre route nous rencontrâmes un montagnard, qui nous apprit que, dans quelques minutes, nous allions trouver une grotte pratiquée dans les rochers où nous serions aussi bien que dans une maison. Au même instant, nous vîmes arriver une jeune fille conduisant quelques bœufs : à notre aspect, elle fut saisie d'une telle frayeur, qu'elle alla se jeter dans les bras de notre heureux montagnard; néanmoins elle se rassura après nous avoir examinés, et ne tarda pas à rire de sa peur. Comme le temps ne nous permettait pas de nous arrêter, nous continuâmes notre route chacun de notre côté, et nous arrivâmes bientôt dans la grotte qu'on nous avait annoncée : elle était creusée dans les flancs de la montagne et elle aurait pu suffire pour abriter plus de vingt personnes; un palais, dans toute autre circonstance, nous aurait moins réjouis. Les rives de l'Ataba

étaient toujours artistement embellies; son onde bondissait limpide de rocher en rocher, de cataracte en cataracte, et les arbres qui le couvraient étaient si pressés, qu'on eût dit qu'on avait voulu former une haie pour en défendre l'abord.

Après avoir pris possession de notre asile, nous fîmes notre repas du soir, composé de pain et d'eau comme de coutume, depuis notre départ d'Axoum : nous voulûmes faire du feu pour sécher nos habits, mais le bois était si vert et si humide, que nous ne pûmes jamais y parvenir; malgré les précautions que nous avions prises, tous nos habits étaient trempés, et le froid nous empêcha de dormir.

XII.

SOMMAIRE.

Nous gravissons le mont Selki. — Richesse de la végétation. — Brouillards. — Nous rencontrons des esclaves galla. — Leur effroi à notre aspect. — Arrivée au sommet. — Description de l'youbara. — Station à Soana. — Erreur de M. Gobat. — Arrivée à Nori. — Humidité de l'atmosphère. — Erreur grossière de Bruce relativement à la neige. — Les Juifs ou *Fallacha*. — Sombre aspect de la nature. — Nous longeons le torrent de Béléghet. — Arrivée à Amba-Ras. — Hospitalité tardive. — Village de Choa sur une belle chaîne de montagnes. — Séjour dans des chaumières abandonnées. — Route de Sancaber. — Arrivée au village de Daouarik. — Son église dédiée à saint George. — Marché de Daouarik.

CHAPITRE XII.

Une nuit sans sommeil est toujours longue, et nous attendions le jour avec impatience ; nous grelottions pressés l'un contre l'autre, et quand l'aurore parut, nous nous levâmes transis. Nous nous promenâmes pendant quelque temps à l'entrée de la grotte pour tâcher de rendre leur sou-

plesse à nos membres engourdis, et ce ne fut pas sans joie que nous vîmes briller le soleil du matin qui vint nous ranimer de sa douce chaleur. Nous abandonnâmes alors les bords de la rivière pour gravir à pied une haute montagne par un sentier infernal : ses flancs escarpés étaient couverts d'une végétation fraîche et vigoureuse, elle était superbement ombragée par de grands arbres verts, parmi lesquels on remarquait d'énormes cossos : çà et là on rencontrait quelques rosiers sauvages et un grand nombre d'immortelles. Le sol était partout jonché de fleurs et d'herbes odoriférantes, et nous découvrions à chaque instant des groupes de champignons d'espèce différente. La montagne était inondée de cascades et de ruisseaux qui roulaient à nos pieds leurs eaux froides et argentées ; des brouillards grisâtres déposaient sur les cimes environnantes la neige dont ils étaient chargés et bornaient notre vue dirigée vers les hauteurs.

Nous montions avec ardeur : la base de la montagne était déjà aussi éloignée que le sommet ; nous nous assîmes pour reprendre haleine, mais, comme l'air était vif, nous craignîmes l'impression du froid et nous nous levâmes bientôt pour continuer notre route. Nous suivions un sentier

étroit et pierreux, lorsque nous rencontrâmes deux *jellab*[1] conduisant une troupe de jeunes filles galla qu'ils allaient vendre à la mer. Dès que les esclaves nous aperçurent, elles parurent épouvantées, et elles se rapprochèrent aussitôt des marchands pour se mettre sous leur protection; elles n'osèrent pas même rester sur la route, et, se retirant sur les flancs de la montagne, elles nous regardèrent passer avec une inquiète curiosité. Nous demandâmes à notre interprète la cause de la terreur panique qui avait saisi ces jeunes filles à notre vue, et il nous répondit que les Galla croyaient que tous les blancs étaient anthropophages, et qu'ils ne pouvaient se défendre d'un effroi bien naturel lorsqu'ils se trouvaient face à face avec eux. Les deux musulmans demandèrent à l'un de nos domestiques si le niveau du Tacazé était très élevé, et, sur sa réponse, ils redoublèrent de vitesse en pressant la marche de leurs esclaves qui paraissaient harassées.

Nous continuâmes à escalader : la route toujours couverte d'eau et de rochers était affreuse, accablante. Nous grimpions depuis plus de trois heures, et le sommet était encore éloigné : une heure avant d'atteindre le plateau, les arbres

[1] Marchand d'esclaves.

avaient disparu, mais le sol avait conservé sa sauvage fécondité; les herbes étaient hautes et épaisses, mais la végétation était moins variée, moins riche. Enfin, nous arrivâmes sur la cime de cette masse prodigieuse; de part et d'autre s'élevaient encore de hautes têtes colossales qui laissaient entre elles un passage que nous allions parcourir. Le versant opposé de la montagne descendait à pic et laissait voir à nos pieds un abîme sans fond : quand nous fûmes sur la hauteur, le tableau qui se déploya devant nous était encore plus étonnant, plus extraordinaire que ceux qui nous avaient tant frappés les jours précédents; c'étaient toujours des chaînes de montagnes brisées en monuments à désespérer un artiste de l'antiquité; des obélisques, des pyramides monstrueuses, des mausolées qu'on eût dit ciselés, des tours massives et de hardis clochers s'élevaient sur des masses informes, et à leurs bases profondes s'étendaient de larges vallées et des gorges traversées de rivières et de torrents; et les plaines, et les vallons, et les montagnes, tout était à nos pieds: cette fois, nous dominions ce spectacle magnifique; mais l'horizon était malheureusement embrumé, il fallait un ciel pur pour admirer ces grandioses chefs-d'œuvre.

Le mont que nous venions de gravir s'appelle *Selki*, et non Silqué, comme l'a écrit M. Gobat : le froid se faisait vivement sentir, et nos habits, qui nous avaient souvent embarrassés, commençaient à nous paraître légers. Nous traversâmes un large plateau couvert d'une végétation sauvage : quoique le terrain, arrosé de nombreux cours d'eau, fût d'une nature très fertile, il était pourtant inculte. Des chevaux petits et velus paissaient au milieu des pâturages ; çà et là, s'élevaient quelques sabines rabougries ; et nous remarquâmes, pour la première fois, un arbre d'une espèce particulière que les habitants du pays appellent *youbara*. Son tronc, qui n'est jamais très gros, est extrêmement droit et creux ; il n'a point de branches : ses grandes feuilles, ramassées en bouquet, ont la forme d'un fer de lance ; lorsque l'arbre est jeune, la pointe est tournée vers le ciel ; à mesure qu'il grandit et vieillit, les feuilles se penchent insensiblement et donnent bientôt à l'arbuste la forme d'un parapluie fermé ; sa vie n'est pas de longue durée ; lorsqu'il arrive à son terme, les feuilles, renversées, se pressent serrées au tronc, et alors il a, dans son ensemble, une physionomie tout à fait chinoise. Les Abyssiniens se servent de son bois pour la construction de leurs cabanes, et ils

prétendent que son ombre est nuisible. A l'époque de sa vigueur, l'youbara est, quant à la forme, un diminutif du palmier.

Nous marchâmes encore près de deux heures sur ce plateau couvert de brouillards humides; nous voulions arriver jusqu'au village de Nori, appelé Lori par M. Gobat; mais la pluie qui survint brusquement nous força à venir chercher un refuge dans le hameau de *Soana* que nous avions aperçu non loin de nous. Sur le sommet du Selki, nous avions retrouvé un reste de ce corps d'armée que nous cherchions à éviter depuis le passage du Tacazé; mais, cette fois, nous eûmes à nous féliciter de sa rencontre; car l'un des chefs influents de la troupe, qui arriva en même temps que nous au village où nous allions stationner, nous recommanda expressément au choum, qui nous traita bien. On nous donna une vaste chaumière, on nous fournit du bois pour alimenter notre feu, et, le soir, on nous apporta de la viande, des laitages, du cheuro, un plat de choux et du paiu en abondance.

M. Gobat s'est trompé lorsqu'il a prétendu que les gouverneurs du Sémén venaient souvent établir leur résidence à Soana, qui n'est qu'un misérable hameau composé de mesquines chau-

mières mal fermées au vent et à la pluie. Lorsque le chef de cette froide province descend des hauteurs au dessus desquelles est perché Enchetcab, que le missionnaire désigne encore improprement sous le nom d'Antchatcab, il vient habiter le beau village de Nori qui, sous tous les rapports, offre bien plus de ressources que Soana.

Le 8, nous séjournâmes dans le hameau, et le lendemain, comme notre intention était de nous arrêter à Nori, qui se trouvait à une très courte distance, nous ne partîmes que tard, et, après avoir cheminé pendant plus d'une heure sur un terrain fangeux et inégal, couvert d'abondants pâturages et sillonné de plusieurs torrents, nous arrivâmes dans ce village, où nous trouvâmes aussitôt une maison. Trois quarts d'heure après notre départ de Soana, nous remarquâmes à notre gauche l'église dédiée à *Quidana-Maret* (notre maîtresse Marie), gracieusement ombragée.

La troupe entière se trouvait encore rassemblée à Nori : les soldats avaient, jusque-là, marché en corps ; ils allaient maintenant se séparer pour se rendre dans leurs villages. Avant de quitter Nori, ils avaient exigé un dernier tribut en comestibles de la part des habitants, et les femmes

étaient occupées à préparer le pain, tandis que les hommes immolaient les nombreuses victimes que les chefs devaient diviser entre leurs soldats. Nous eûmes part à la distribution générale des vivres, et nous ne fûmes pas des plus maltraités. Après qu'on eut satisfait aux exigences de cette troupe, le village fut abandonné, et nous restâmes seuls étrangers à Nori, décidés à ne pas nous en éloigner avant le lendemain, quoiqu'il fût encore de bonne heure. Nous voulûmes sortir un moment pour nous promener dans les vastes prairies qui entourent les habitations; mais elles étaient si bien arrosées, qu'à chaque pas nous nous enfoncions dans la boue, et nous fûmes obligés de rentrer aussitôt.

L'atmosphère était chargée et pluvieuse; les cimes des montagnes environnantes étaient couvertes de neige ou de brouillards; si Bruce avait séjourné, comme nous, dans le village de Nori, il n'aurait pas avancé, avc une assurance impardonnable, qu'il n'était peut-être jamais tombé de neige en Abyssinie. Voici de quelle manière ce voyageur atteste un fait qu'il n'a pas évidemment pris la peine de vérifier[1]:

« Le village de Zinzénam, dont le nom signi-

[1] Tome II, page 320 et suiv.

fie pluie sur pluie, nous fournit une nouvelle preuve de ce que j'ai dit en parlant de la cause des débordements du Nil contre l'inscription adulitique, c'est à dire qu'il ne tombe pas de neige en Abyssinie, ou plutôt que, quoiqu'il puisse en être tombé dans le cours des siècles, c'est un phénomène si rare, qu'il n'y a point de mot qui l'exprime dans le langage du pays, et qu'il est absolument inconnu aux habitants, du moins à ceux qui vivent à l'orient du Tacazé. »

« L'auteur abyssinien dont je tire l'histoire que j'écris ici (continue le voyageur anglais) raconte que le village de Zinzénam a dû son nom à un évènement très singulier, qui arriva dans ces contrées il y a très longtemps. Il tomba, dit-il, une ondée de pluie, qui n'était pas une pluie ordinaire, puisqu'elle ne ruisselait point sur la terre, mais qu'elle y demeurait légère comme une plume, et ayant une belle couleur de farine. Elle tomba en abondance, et elle obscurcit l'air plus que la pluie, et presque autant que le brouillard; puis elle couvrit la terre pendant plusieurs jours, conservant sa blancheur jusqu'à ce qu'elle s'en allât en rosée, sans exhaler aucune odeur ni produire aucun mauvais effet. »

« Certes, ce fut un phénomène unique (pour-

suit encore Bruce), puisque, malgré l'excessive hauteur des montagnes de Tarenta et de Lamalmon, on n'y a jamais vu de neige, du moins, depuis plusieurs siècles. On n'en a pas aperçu sur les monts même du Lasta, où des armées entières ont pourtant péri de froid. Toutes les recherches que j'ai faites à cet égard me le prouvent. Zinzénam n'est point dans ces montagnes ; sa situation n'est même pas très haute ; au contraire, il est attenant à la plaine de Foggora, dans le voisinage du Bégemder, à vingt milles de la seconde cataracte, ou à quarante milles de Gondar ; de sorte que la neige qui y tomba fut l'effet d'un changement accidentel et rapide dans l'atmosphère, chose dont l'histoire de tous les pays nous offre divers exemples. »

Certes, après avoir lu un semblable passage, chacun demeurerait convaincu qu'il ne tombe jamais de neige en Abyssinie, tandis qu'elle en conserve éternellement sur quelques unes de ses montagnes. Quoique notre intention ne soit pas de critiquer par système les voyageurs qui nous ont précédés dans cette contrée, nous n'avons pas cru devoir passer sous silence une erreur si grossière, entourée de détails ingénieux et bien capables de la faire passer pour une vérité. Bruce,

qui, pour appuyer son assertion, a prétendu qu'il n'existait pas, dans le langage du pays, d'expression pour signifier le mot neige, ne s'est pas aperçu qu'il nous le donnait lui-même dans le nom du village de Zinzénam. Si notre témoignage ne suffisait pas pour discréditer l'opinion erronée du voyageur anglais, on pourrait consulter, dans son journal sur l'Abyssinie, M. Gobat, qui a vu tomber de la neige au village de Nori [1] et d'Amba-Ras [2].

La plupart des montagnes du Sémén étaient autrefois habitées, en grande partie, par des Juifs, que les Abyssiniens appellent *Fallacha*; mais leur nombre diminue tous les jours, et, selon toutes probabilités, ils ne tarderont pas à disparaître entièrement en se confondant soit avec les chrétiens, soit avec les musulmans, qui tous les jours en attirent quelques uns dans leurs rangs. Q uoiqu, dans leurs actions, les Abyssiniens fassent preuve d'une tolérance admirable, ils haïssent les Juifs par habitude; et ces derniers, en butte à des tracasseries continuelles, sont assez disposés à abandonner leur foi, dont rien n'alimente la ferveur, et de s'affilier aux croyances

[1] Page 144.
[2] Page 145.

encore vivantes dans le pays. Si presque tous les musulmans sont commerçants, les Fallachas exercent le monopole de l'industrie : ils sont agriculteurs, charpentiers, tisserands, maçons, potiers et forgerons, et les ouvrages qui sortent de leurs mains sont, en général, supérieurs à ceux que confectionnent les autres Abyssiniens : ce peuple superstitieux, qui ne peut concevoir qu'une race que Dieu repousse se montre si habile, n'explique sa supériorité qu'en l'accusant de sorcellerie. Tant que les Juifs ont été assez puissants et assez nombreux pour former entre eux des corporations, ils ont vécu isolés des autres habitants, et leurs villages étaient toujours situés sur des hauteurs et éloignés des routes ordinaires, pour éviter, autant que possible, d'entrer en communication avec personne.

Le 10 au matin, nous quittâmes le village de Nori; nous laissâmes à notre gauche Enchetcab, et après une marche longue et pénible nous arrivâmes au hameau d'*Amba*-Ras (montagne du Ras). Durant ce trajet, la seconde montagne que nous gravîmes nous offrit, après les paysages variés que nous avons déjà décrits, un spectacle d'une beauté neuve, imposante : ses flancs étaient plantés de sombres sabines plus tristes et plus

abattues que d'ordinaire ; nous étions enveloppés d'un épais brouillard, et de distance en distance s'ouvraient à nos côtés des gorges noires formées par des nuages plus noirs encore. La nature semblait couverte d'un voile funèbre, et autour de nous tout était lugubre, silencieux, on eût dit effrayé. Parfois on découvrait quelques rares oiseaux que notre approche faisait fuir et qui s'envolaient sans bruit d'un arbre à un autre. Par intervalles, ce silence redoutable était troublé par le cri sinistre des corbeaux qui disparaissaient au dessus des nues. L'air était froid et l'atmosphère humide ; bientôt un orage se forma sur nos têtes, et déjà nous entendions dans le lointain les roulements sourds du tonnerre qui s'avançait insensiblement. Le sommet de la montagne paraissait inaccessible ; ses flancs âpres étaient sillonnés de ruisseaux formés de ses innombrables cascades : nous montions à pic par des routes pierreuses, dans l'eau et dans la boue. L'aspect de cette nature sombre et sévère nous rappela vivement la description de la descente aux enfers par Virgile ; le ciel si terne, si livide semblait annoncer l'approche du Tartare, dont chaque gorge nous présentait l'entrée, et les hommes noirs que nous rencontrions sur notre pas-

sage nous semblaient alors des démons. Arrivés sur la cime, après de rudes fatigues, le brouillard se dissipa tout à coup, le soleil reparut avec sa douce chaleur, et la route devint facile; nous sortions de l'enfer et nous venions de rentrer sur la terre.

Nous nous félicitions d'être sortis de ce gouffre, et nous marchions légèrement sur un plateau long et uni; mais nous ne jouîmes pas longtemps des rayons du soleil dont l'ardeur était loin de nous être importune. Nous fûmes de nouveau enveloppés d'un brouillard si épais, si dense, qu'en avançant nous n'apercevions plus que nous-mêmes. Au milieu de cette nuit bizarre, extraordinaire, nous entendîmes un bruit pareil à celui d'un carrosse vigoureusement lancé, qui nous intrigua longtemps. C'était le torrent de *Béléghet*; qui roulait avec impétuosité, et que nous ne découvrîmes qu'en passant à son bord. Il se précipitait dans un vallon charmant profondément encaissé entre deux grandes chaînes de montagnes qui s'allongeaient parallèlement, et qui portaient chacune au rapide torrent l'abondant tribut de leurs eaux conduites par des milliers de rigoles. Nous cheminâmes longtemps au milieu du brouillard qui, formant de toutes parts

notre horizon, nous dérobait les objets environnants; il se résolut enfin en une pluie fine que nous essuyâmes jusqu'à la dernière goutte.

Il était déjà tard lorsque le jour nous fut rendu; nous suivions depuis quelques heures le cours du Béléghet du haut de l'une des chaînes qui le dominent : nous aperçûmes quelques hameaux non loin de nous, et nous jugeâmes qu'il était prudent de nous en approcher. Le premier que nous atteignîmes était presque désert, la plupart des habitants avaient suivi le convoi d'un prêtre, et un laboureur que nous rencontrâmes dans son champ nous conseilla d'arriver jusqu'à Amba-Ras, qu'on découvrait à un quart d'heure de distance, et qui servait, nous dit-il, de résidence au choum des quelques hameaux circonvoisins. Nous nous y rendîmes aussitôt, et nous nous assîmes sur les blocs de rochers qui l'environnaient, attendant avec impatience (car nous étions mouillés et nous avions froid) que quelque Abyssinien compatissant vînt nous offrir l'hospitalité. Nous vîmes bientôt approcher quelques hommes; mais, au lieu de nous offrir un asile, ils nous pressèrent de continuer notre route, prétendant qu'ils ne pouvaient

nous recevoir sans l'ordre du chef qui était absent : nous n'apercevions pas d'autre village devant nous, et, harassés de fatigue, nous résolûmes, malgré le mauvais temps, de passer la nuit dehors. Après avoir remercié ironiquement ces complaisants envoyés, nous nous rapprochâmes d'Amba-Ras, au grand regret des habitants qui auraient voulu nous en éloigner. Nous étions là depuis un quart d'heure, et la pluie recommençait à tomber, lorsqu'un homme, honteux sans doute de nous laisser ainsi en plein air, vint nous offrir une maison, à condition qu'il ne serait pas obligé de nous fournir notre nourriture : nous ne désirions qu'un abri, et il nous conduisit sur-le-champ dans une grande chaumière où il venait de faire allumer un grand feu. Après nous être réchauffés, nous ordonnâmes à nos domestiques de préparer notre repas du soir. « Vous ne voulez donc pas accepter mon pain? » nous dit alors notre hôte, qui ne nous avait pas quittés; et, sans attendre notre réponse, le drogman, qui se disposait à nous faire cuire de la pâte, reçut ordre de ne pas s'en occuper; notre hôte nous fit laver les pieds; et, un moment après, on nous apporta de la bière, cinq pains de tabita, de la viande et des choux; notre feu fut alimenté pendant toute la nuit, et

l'on nous donna un grand sarir et une peau de bœuf pour nous coucher.

En Abyssinie, les hommes et les animaux logent dans le même appartement, c'est une chose reçue. Quoique notre chaumière fût celle qu'occupait habituellement le choum, on y remarquait une place pour ses vaches qu'on amena à l'entrée de la nuit : plus tard, nous verrons les rois eux-mêmes habiter avec leurs chevaux.

La chaîne de montagnes parallèle à celle que nous parcourions était belle et unie; on apercevait sur son large dos, en face d'Amba-Ras, un grand village appelé *Choa*.

Le lendemain, au point du jour, nous quittâmes notre chaumière; nous continuâmes pendant quelque temps à suivre le plateau et nous descendîmes ensuite dans une vallée où la pluie vint encore nous surprendre; nous fûmes assez heureux pour trouver deux huttes vides construites par les jellabs qui s'y réfugient à leur passage : nous en avions remarqué de semblables en escaladant le mont Selki. Ces marchands, plus intéressés qu'humains, craignant, avec raison, de perdre leurs esclaves habitués aux climats chauds, avaient préparé des abris de dis-

tance en distance, dans toute la province que nous explorions.

Avant d'abandonner les hauteurs de la chaîne que nous suivions depuis la veille, nous admirâmes encore un superbe paysage de montagnes qui se déroulait au nord, et qui ressemblait parfaitement à l'ensemble d'une grande ville précédée de son clocher, vieille colline décharnée.

Nous souffrions de la température du pays depuis que nous avions quitté l'Ataba; le froid se faisait de plus en plus ressentir, le ciel était pâle et nous étions sans cesse dans les brouillards. Tous les jours, et souvent tout le jour, nous avions à essuyer la pluie et quelquefois la grêle; et, en partant d'Amba-Ras, le vent du nord qui souffla sans discontinuer était glacial.

Nous passâmes le reste du jour et la nuit dans nos cabanes ouvertes à tout venant, aux hommes comme aux animaux, au vent et au froid. La terre était jonchée de bois sec et à moitié brûlé, nous l'entassâmes devant nos demeures et nous allumâmes un grand feu qui réchauffait les alentours; ce vaste foyer, dont la flamme pétillait à travers les vapeurs humides, offrait le spectacle sinistre, mais beau, d'un incendie dans les ténèbres.

Quand la nuit arriva et que la lune parut à travers un demi-voile, notre solitude prit un aspect des plus intéressants; nos cabanes, entourées d'arbres verts que la bise agitait, reflétaient devant nous leurs ombres mouvantes; le bruit continuel d'une cascade que nous avions aperçue durant le jour, et que nous entendions dans le lointain; les cris lugubres des hiboux qui ne se turent qu'à l'aurore pour nous laisser écouter le chant d'autres oiseaux privilégiés, rendirent cette nuit vivante. Lorsque le soleil se leva pâle comme de coutume, nous nous remîmes en route. Nous étions dans un bas-fond, nous revînmes aussitôt sur les hauteurs. Après environ deux heures de marche, nous passâmes la porte appelée *Sancaber*, fermant la plus belle et peut-être l'unique route d'Abyssinie; elle était tracée sur le flanc d'une haute montagne, inacessible depuis la base jusqu'au sommet; nous admirâmes longtemps ce travail extraordinaire qui semblait indiquer une civilisation plus avancée que celle des Abyssiniens. La porte de Sancaber, qui s'élève au milieu de ce grand chemin, a été construite pour arrêter les commerçants qui voudraient esquiver la douane et passer en contrebande. Nous nous élevâmes par cette route large et unie, et nous atteignîmes

un plateau désert pour redescendre ensuite dans une grande vallée, verdoyante prairie qu'arrosaient des sources abondantes ; elle était peuplée d'une prodigieuse quantité de rats, et de nombreux troupeaux y paissaient dans de gras pâturages. Nous la suivîmes pendant plus d'une heure, et, par une pente assez douce, nous arrivâmes sur des coteaux parfumés de fraisiers. Nous ne tardâmes pas à découvrir le beau village de Daouârik, dans la province d'Ouagara, et un large horizon se déroula devant nous. Malgré la beauté et l'étrangeté des montagnes que nous venions de parcourir, nous les quittâmes sans regret pour jouir de la vue d'un paysage plus découvert. Déjà le ciel n'était plus aussi terne ; le sol, moins tourmenté et moins fracassé, se nivelait en plaines magnifiques, la température n'était plus aussi rigoureuse, et les habitants de cet heureux pays, plus riches que les montagnards du Sémén, allaient se montrer plus hospitaliers.

Nous arrivâmes bientôt au grand village de Daouarik *Faras-Saber*, précédé de sa belle église dédiée à saint George (*Godeus-Gorghis*), patron du lieu ; elle est entourée de vieilles sabines et de grandes mimosas qui la protégent de leur ombre.

Il existe dans le pays une tradition très favorable aux habitants du village : les Abyssiniens sont généralement persuadés que, si l'on tentait de piller Daouarik, on s'exposerait à l'inévitable vengeance de saint George, qui s'en déclara autrefois le protecteur par un miracle éclatant dont personne ne conteste l'authenticité. Cette croyance a fait de ce village un asile inviolable où les habitants des hameaux voisins viennent déposer leurs richesses dans les temps de guerre ou d'anarchie. Le marché de Daouarik, qui se tient tous les mercredis, à une demi-heure de l'église, est un des plus importants de l'Abyssinie ; on y arrive de tous les points, et les denrées qu'on y transporte s'y vendent à un très bas prix. On trouve aisément cent poules pour 5 francs, et le talari de Marie-Thérèse n'y vaut plus que vingt morceaux de sel. Quoique le séjour de Daouarik soit plus agréable que celui du Sémén, néanmoins le froid s'y fait encore ressentir à la saison des pluies.

Arrivés près du village, nous nous arrêtâmes à quelques pas des habitations, auprès d'un beau cyprès, le seul que nous ayons rencontré en Abyssinie ; après une attente de quelques minutes, on vint nous offrir l'hospitalité : nous nous laissâmes conduire dans une chaumière de belle appa-

rence que nous partageâmes avec ses maîtres, et, le soir, on nous régala d'un souper dans le genre des précédents. Comme notre intention était de séjourner longuement dans ce village pour donner aux pluies le temps de s'écouler, nous fîmes chercher une maison que nous louâmes à raison d'un demi-talari par mois, et nous nous y établîmes dès le lendemain.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES SOMMAIRES.

TABLE

DES

SOMMAIRES DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.

VOYAGE

EN

ABYSSINIE.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD,
rue de l'Eperon, 7.

VOYAGE

EN

ABYSSINIE,

DANS LE PAYS DES GALLA, DE CHOA ET D'IFAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE EXCURSION DANS

L'ARABIE-HEUREUSE,

ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE DE CES DIVERSES CONTRÉES;

PAR

MM. ED. COMBES ET M. TAMISIER.

1835—1837.

II

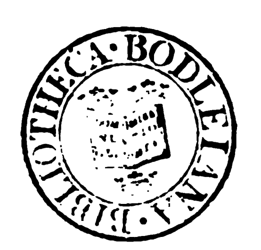


PARIS,

LOUIS DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 15.

1838



I.

II.

SOMMAIRE.

La vie sédentaire nous fatigue. — Départ de Daouarik. — Arrivée à Doougua. — Séjour. — Généreuse hospitalité. — Manière de filer le coton. — Demandes d'amulettes et de remèdes. — Église construite par les Portugais. — Nous rencontrons un de nos anciens amis. — Départ de Doougua. — Superstition des villageois. — Violent orage. — Arrivée à Cantiba. — Faits moraux. — Départ. — Nous quittons la route de Gondar. — Nous couchons à Dabat. — Ses habitants sont pasteurs et agriculteurs. — Départ de Dabat. — Singulier déménagement. — Bélessa. — Pic d'Ouechné. — Nous entrons dans la province de Mariam-Ouaha. — Faras-Ouaba. — Arrivée à Duncas.

CHAPITRE I.

Malgré le vif intérêt que nous avions inspiré aux habitants, malgré leurs témoignages d'affection et de respect, nous fûmes bientôt fatigués du séjour de Daouarik; la vie calme et paisible autour du foyer ne pouvait nous convenir. Ce que nous aimions, c'étaient l'air, le soleil ardent, les

orages au milieu des bois, les torrents à traverser et le bruit des cascades roulant avec fracas au fond des abîmes. Nous avions besoin de mouvement, et les scènes aventureuses qui s'offraient, à chaque pas, dans ces régions sauvages avaient, pour nous, quelque charme, malgré les dangers qui les accompagnaient toujours.

Nous avions dit à nos domestiques, comme les rois d'Abyssinie à leurs vassaux, quand ils veulent entrer en campagne : « Achetez vos mules, » préparez vos provisions; car, dès le 27 juillet, » ceux qui nous chercheront dans ce village ne » nous y trouveront plus; abattez les arbres épi- » neux dans les quatre parties du monde, car » nous ne savons pas où nous allons. » Béchir, qui avait compris notre plaisanterie, s'était occupé aussitôt des préparatifs du départ; et, quoiqu'il fût aisé de voir que, d'humeur peu voyageuse, notre interprète ne partageait pas notre enthousiasme, au moment désigné, il vint nous annoncer que nous pouvions nous mettre en route, et il nous précéda de quelques pas, armé de l'un de nos fusils, dont il ne se séparait jamais.

Nous partîmes après avoir salué nos hôtes; nous traversâmes le petit ruisseau qui coule aux pieds du village, et nous nous dirigeâmes vers

Doougua, que nous aperçûmes d'assez loin, avec son horizon découvert, ses grandes maisons surmontées de leurs toits coniques et son église enveloppée de vertes sabines; nous fûmes séduits par la beauté du site, et nous nous dirigeâmes aussitôt vers le village.

Après le passage si pénible des montagnes du Sémén, la route, depuis Daouarik, nous parut d'une admirable facilité; ses vastes prairies étaient couvertes d'innombrables troupeaux de bœufs et de vaches laitières, qui sont la principale richesse des paysans de ces contrées. Partout on découvrait des villages superbement ombragés; partout des bosquets touffus, asile des gazelles, que troublait notre approche. La province d'Ouagara est la plus riche de l'Abyssinie. Chaque paysage a ses beautés particulières; celui-ci était surtout remarquable par ses prairies et sa fécondité : à l'est de Doougua, on distinguait, dans le lointain, la chaîne de montagnes du Sémén, dont les crêtes disparaissaient sous un voile de sombres nuages.

Arrivés au village, nous nous dirigeâmes vers l'église, et en même temps nous envoyâmes notre drogman chez le gouverneur, pour demander un logement jusqu'au lendemain. Nous étions assis

sous le portique qui se trouve immédiatement après le mur d'enceinte de toutes les églises d'Abyssinie; c'est là que viennent ordinairement s'abriter les étrangers lorsque les habitants leur refusent l'hospitalité. Le porche fut bientôt rempli par de nombreux oisifs qu'attirait notre présence. Nous devînmes l'objet d'une curiosité et d'une admiration extraordinaires provoquées par notre qualité de blancs.

Les femmes qui passent, en Abyssinie, pour très curieuses composaient, en grande partie, le cercle qui nous environnait : si, dans le Tigré et le Sémén, la population n'offre rien de remarquable sous le rapport de la beauté, les jolies filles fourmillaient à Doougua. Elles se pressaient autour de nous en priant celles qui les avaient devancées de leur céder la place, afin, disaient-elles, qu'elles pussent nous voir à leur tour. Une apparition comme la nôtre était rare à Doougua; le plus grand nombre des villageois n'avaient jamais vu de blancs.

A côté des jeunes vierges qui formaient le groupe le plus gracieux apparaissait, comme contraste, la figure hideuse d'une femme rongée par la lèpre : quoique cette affreuse maladie l'eût complétement défigurée, comme si elle eût ignoré

son malheur, elle s'avançait riante et tâchait d'attirer nos regards.

Nous commencions à être fatigués de la vue de cette femme repoussante lorsque Béchir arriva : le contentement qui se peignait sur son visage nous présageait une bonne nouvelle ; il nous annonça, en effet, que le choum que nous avions connu dans Agami avait ordonné à ses gens de nous loger dans une belle chaumière, d'apporter des vivres pour nous et notre suite et du fourrage pour nos mulets.

Satisfaits de l'accueil hospitalier des habitants, nous résolûmes de nous arrêter quelques jours à Doougua. Comme les voyageurs n'ont ordinairement droit d'asile que pour une nuit, nous manifestâmes l'intention de prendre un logement à nos frais, et notre voisin nous offrit généreusement une chaumière qu'il venait de faire construire et qui était encore inhabitée : il ne voulut point accepter de salaire, et ne demanda qu'une place dans notre souvenir et notre amitié que les Abyssiniens réclament toujours.

Pendant notre séjour dans ce village, nous reçûmes de nombreuses visites de prêtres et de soldats : en se présentant chez nous, quelle que fût d'ailleurs leur importance, ils se découvraient

jusqu'à la ceinture et s'inclinaient profondément. Comme rien n'est plus insupportable qu'un Abyssinien qui peut se dire votre ami, nous eûmes toujours soin de contenir nos visiteurs dans une position d'infériorité; notre chaumière était presque continuellement encombrée de gens qui avaient néanmoins assez de discrétion pour se retirer aux heures des repas. Les dames du voisinage nous demandèrent la permission de venir nous voir; elles passaient avec nous la plus grande partie de la journée, et elles nous fournirent sur les mœurs du pays une foule de documents précieux dont nous allons bientôt faire part à nos lecteurs. La plupart étaient occupées à filer du coton, et la manière dont elles remplissaient leur tâche nous parut assez singulière à nous Européens, quoique les habitants du village ne daignassent pas même y faire attention : après avoir relevé leur chemise, elles appuyaient le fuseau sur leur cuisse droite nue jusqu'au haut, et lui imprimaient le mouvement de rotation en le poussant rapidement vers le genou : cette manière de travailler leur était si ordinaire, si naturelle, qu'intriguées de notre gaité en leur présence, elles ne crurent jamais en être l'objet.

Tout le monde était persuadé qu'en notre

qualité de blancs nous devions être profondément versés dans l'étude des sciences médicales ; aussi chacun s'empressait-il de venir nous consulter pour nous demander des remèdes ou des amulettes, avec la conviction que nous pouvions opérer la guérison des maux dont ils étaient atteints, quelle que fût leur nature. Des hommes impuissants nous suppliaient de leur donner des aphrodisiaques, et les femmes stériles pensaient que nous pourrions leur procurer les moyens de devenir fécondes. Un prêtre vint nous présenter son fils affecté d'une maladie considérée, en Europe, comme incurable; parce que le malade paraissait très affligé du peu d'espoir que nous lui donnions, nous cherchâmes à le consoler en lui disant que Dieu lui tiendrait compte, dans l'autre vie, des douleurs qu'il lui faisait éprouver dans celle-ci, et nous vîmes, à notre grand étonnement, que le pauvre homme ne se doutait pas même de ce que les chrétiens entendent par immortalité de l'ame.

Notre chaumière ressemblait aux maisons de ces missionnaires fixés dans les pays où la foi religieuse a conservé quelques restes de son ancienne intensité; les cadeaux nous arrivaient de toute part, notre cabane était remplie de poules,

de quartiers de mouton ou de pièces de bœuf, et les femmes nous apportaient, dans des vases, le lait de leurs vaches, avec des corbeilles pleines d'enbachas et d'ébiclets. Nous reçûmes même plusieurs invitations de la part des principaux prêtres et du gouverneur.

Le 1er août, profitant d'une belle matinée, nous allâmes nous promener sur les bords du ruisseau qui coule au bas de Doougua, et, avant de rentrer, nous visitâmes l'église que les prêtres disaient avoir été bâtie par des blancs, nos ancêtres, à une époque déjà bien éloignée. Ce bâtiment, construit en pierres liées par un dur ciment, avait la forme d'un parallélogramme, et, à chaque angle, s'élevait une tourelle surmontée d'une coupole qui lui donnait l'aspect d'un château fortifié. Cette chapelle avait été élevée au commencement du XVIIe siècle par les missionnaires portugais. Les prêtres du village ajoutèrent que, pendant que la famille de Salomon était puissante, elle faisait réparer à ses frais tous les établissements religieux, mais, que depuis sa chute, ils avaient la douleur de voir tomber en ruines un si bel édifice, sans avoir les moyens de s'opposer à sa destruction.

En arrivant dans notre chaumière, nous y trou-

vâmes *Ato-Assarat*, gouverneur d'une partie de la province d Ouagara; sa visite inattendue nous surprit agréablement; nous l'avions connu dans le camp d'Oubi, et il nous avait toujours témoigné une affection vive et désintéressée; dès qu'il nous aperçut, il nous demanda comme une grâce de nous rendre chez lui pour y attendre la fin des pluies. « Je me charge, nous dit-il, de votre entretien, et je vous promets de vous faire vivre au milieu de l'abondance et des plaisirs. » Comme nous ne pouvions accepter, il nous pria de le suivre au moins dans le lieu de sa résidence, où il pourrait tuer un bœuf en notre honneur. Sur notre nouveau refus qui l'affligea, il nous fit apporter un énorme mouton, parce qu'il ne voulait pas absolument nous laisser passer sur son territoire sans nous donner l'hospitalité. Quand nous eûmes reçu son offrande, il nous embrassa et nous fit promettre, en le quittant, de nous arrêter quelques jours chez lui si jamais nous revenions dans son pays.

Le dimanche 2 août, nous quittâmes Doougua où nous avions été si généreusement accueillis; nous fûmes accompagnés par un grand nombre d'hommes et de femmes qui auraient voulu pouvoir nous retenir plus longtemps. On remarquait

dans cette troupe quelques prêtres âgés et un sellier qui ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de béquilles. Nous fîmes quelques pas à pied; mais, étant montés bientôt sur nos mules, nous remerciâmes ces bons villageois de leur affectueuse hospitalité, et nous nous éloignâmes rapidement.

Pour nous conformer entièrement aux coutumes du pays, depuis le passage du Tacazé, nous ne faisions plus usage de nos chaussures; mais, dans la crainte de ne pouvoir nous habituer à marcher nu-pieds, nous avions conservé nos souliers, que nous résolûmes d'abandonner, en quittant Doougua : nous les jetâmes sur notre route, et les Abyssiniens qui s'en aperçurent crurent que, mécontents de leur accueil, nous avions voulu, par cet acte, laisser un charme fatal sur leur village; ils nous les rapportèrent en courant et nous prièrent instamment de vouloir bien les reprendre; mais, comme nous en étions embarrassés, nous rîmes de leur ridicule frayeur et nous les lançâmes de nouveau dans les champs: alors ils prirent tous une pierre énorme qu'ils placèrent sur la nuque, et, s'avançant dans cette posture humiliante, ils réitérèrent leur demande. Mais l'un d'eux, qui nous avait particulièrement connus, eut assez de hardiesse pour se charger

lui-même de nos souliers, et les paysans, persuadés que leur compatriote demeurerait seul soumis à l'influence du sortilége, nous saluèrent une dernière fois et nous laissèrent continuer paisiblement notre route.

De Doougua à *Cantiba*, le chemin est tracé à travers des sites empreints d'une beauté neuve et assez frappante. On trouve encore des prairies, mais elles sont plus accidentées et moins étendues que les précédentes; le paysage est plus varié, plus sauvage. Ici, ce sont des arbres vigoureux, dont le tronc est environné de verdure, et qui laissent retomber vers la terre leurs branches éplorées : plus loin, ce sont des touffes d'un feuillage serré et compacte, qui bravent l'orage et le soleil; là les mimosas, ramassées, arrondies et aplaties à leur faîte, forment, dans leur réunion, des plateaux verdoyants si unis, si pressés, qu'on croirait pouvoir s'y promener comme sur la pelouse d'une prairie; partout l'on aperçoit des troupeaux de gros et de menu bétail; mais ces lieux sont peu habités : on y trouvait jadis de nombreux villages; mais ils sont aujourd'hui entièrement ruinés.

Les seuls êtres vivants que l'on découvre sur cette route sont les bêtes sauvages, qui s'éloignent

à l'aspect du voyageur ; les ruisseaux et les torrents roulent leurs eaux limpides dans ces lieux solitaires et abandonnés, et leur murmure est le seul bruit qui s'y fait entendre. La physionomie du paysage, son silence, ses sites sombres et négligés font justement soupçonner que ces parages sont plutôt le domaine des animaux féroces que des hommes, et nous aperçûmes, en effet, deux hyènes qui se cachèrent à notre approche sans beaucoup s'effaroucher.

Nous venions de passer depuis peu devant une grotte, admirable abri pratiqué dans les rochers au dessus d'un ruisseau profond. Les pâtres venaient souvent y chercher un refuge contre la pluie ou la grêle, et les marchands, qui font le commerce de Gondar à Daouarik, la choisissaient quelquefois pour leur station. Il était midi, et nous cheminions paisiblement ; nous dédaignâmes cet asile, car nous apercevions les arbres élancés de l'église de Cantiba, dédiée à Kidana-Mariam, et nous pensions arriver à temps pour éviter l'orage qui commençait à se former.

Mais bientôt le tonnerre se fit entendre et la pluie tomba tout à coup par ondées ; l'eau ruisselait sur notre corps, et nous étions uniquement occupés à garantir notre papier et nos manus-

crits. Nos mules, fouettées par la grêle, cheminaient avec une vitesse inaccoutumée ; mais, dès qu'elles apercevaient un arbre qui semblait leur offrir un abri, elles voulaient nous y entraîner malgré nous, et nous avions besoin de toute notre résistance pour vaincre leur obstination.

Nos domestiques découragés nous suivaient tristement, et nous, pour les ranimer, nous mêlions nos chants aux roulements effroyables du tonnerre; mais, comme ils étaient mouillés jusqu'aux os, et que, sans énergie morale, ils ne pouvaient partager notre insouciance, ils nous demandèrent la permission de se réfugier sous un épais taillis : nous continuâmes notre route sans nous déconcerter, et nous arrivâmes à Cantiba ; nous nous abritâmes sous un arbre au feuillage compacte, en attendant que quelque bonne ame vînt nous offrir un asile dans sa maison.

Au bout d'un instant, nous entendîmes une voix qui nous appelait ; en cherchant des yeux, nous découvrîmes un Abyssinien qui, n'osant s'aventurer dans la rue, avançait la tête hors de sa porte et nous engageait à nous diriger vers sa demeure. Sans nous faire répéter l'invitation, nous nous dirigeâmes vers lui, et la première chose qui nous frappa en entrant fut un énorme

foyer alimenté par une grande quantité de bois sec qu'on venait d'allumer, et, dans l'état où nous nous trouvions, ce feu nous causa un sensible plaisir.

Dès que l'orage fut un peu calmé, nos domestiques arrivèrent à Cantiba, et, comme les villageois ne paraissaient pas très hospitaliers, nous ordonnâmes au drogman d'aller se procurer une maison pour deux jours, moyennant un salaire : pour une valeur d'environ cinq sous de France, deux sœurs nous donnèrent la moitié de leur chaumière, et nous nous y installâmes sur-le-champ. Le mari de l'une d'elles, qui était absent, arriva de Gondar au coucher du soleil; en entrant dans la maison, il fut étonné de trouver deux jeunes blancs auprès de sa femme; et, comme nous nous étions emparés de son lit, il nous dit qu'il allait coucher chez l'un de ses amis, et il nous pria de permettre à son épouse de passer la nuit chez nous pour s'occuper de son ménage et soigner deux jeunes veaux qui ruminaient à nos pieds.

Généralement, il règne en Abyssinie une étonnante facilité de mœurs, et cette licence, loin d'être provoquée par un esprit de débauche, n'est, comme nous nous proposons de le montrer plus tard, que la conséquence naturelle de la

manière dont les habitants de cette contrée envisagent l'amour et la vie : une femme de Cantiba, âgée d'environ trente ans, entra dans notre chaumière, et, en présence d'une nombreuse compagnie, elle nous conjura de lui faire une amulette qui la rendît féconde. Nous éclatâmes de rire à cette singulière demande, et nous fûmes très étonnés de voir ceux qui nous entouraient garder un sérieux comique que nous eûmes peine à concevoir.

Nous voulûmes faire comprendre à l'Abyssinienne qu'un papier ne la délivrerait pas de sa stérilité, et nous ajoutâmes que, dans nos pays, le meilleur remède, en pareil cas, était un mari jeune et vigoureux ; mais elle nous apprit, avec un sang-froid étonnant, que, depuis Massaouah jusqu'à Gondar, elle avait essayé de tous les hommes qu'elle avait rencontrés, « et pas un seul, » ajouta-t-elle, « n'a su me rendre mère. » Dans tout autre pays, nous aurions répondu à cette femme qu'elle n'avait pas sans doute reçu de la nature une organisation propre à la génération ; mais, comme une accusation de stérilité est l'insulte la plus grave que l'on puisse adresser à une Abyssinienne, nous consentîmes, pour la satisfaire, à tracer quelques caractères cabalistiques sur un

morceau de papier qu'elle enveloppa soigneusement dans un étui en cuir, et qu'elle suspendit religieusement à son cou.

On nous blâmera peut-être, en Europe, d'avoir contribué par cette complaisance à entretenir ou même à propager une croyance aussi ridicule ; nous dirons, d'abord, que nous n'avons jamais nié la puissance de l'influence morale qui, dans certains cas, peut, à elle seule, guérir des maladies qui n'existent souvent que dans l'imagination de ceux qui croient en être atteints, et nous ajouterons que nous avons toujours eu pour principe de ne jamais détruire une erreur utile ou agréable, lorsque nous n'avions rien à proposer pour remplacer le charme de l'illusion perdue. Dans un pays privé de remèdes et d'hommes qui sachent les administrer, le point essentiel n'est pas de détromper les habitants sur la puissance des amulettes, mais plutôt de leur procurer des drogues et des médecins ; et tant que la philanthropie des nations civilisées se bornera à des vœux stériles pour élever à leur niveau des peuplades si arriérées, laissons-les croire à l'efficacité de semblables moyens pour les empêcher d'ajouter foi à l'éternité du mal.

Cantiba se trouve sur le passage des caravanes

de Daouarik à Gondar, et c'est à sa position qu'on doit attribuer l'humeur peu hospitalière de ses habitants. Ce village est le premier, depuis Adoua, où nous ayons eu besoin de louer une maison pour un jour. Les gens de Cantiba ont eu beaucoup à souffrir des querelles qui éclatèrent entre Ras-Marié et Déjaj-Oubi : habitués à voir leurs récoltes ravagées, leurs chaumières pillées et brûlées par l'ennemi, ils n'ensemencent que très peu de terrain, et leurs maisons n'ont d'autres meubles que les ustensiles indispensables au ménage, car la configuration du pays uni et découvert les met à la merci de leurs voisins dès que la guerre est déclarée.

Nous n'étions qu'à deux journées de Gondar, mais notre intention n'était pas de nous rendre encore dans cette capitale, parce que nous savions que le chef de la douane, dont la cupidité était sans mesure, suscitait une foule de tracasseries aux Européens qui, dans cette ville, ont tous la réputation d'être cousus d'or et d'argent. Nous avions résolu de ne passer à Gondar qu'en revenant du pays de Galla, parce que, d'après la peinture qu'on nous avait faite des mœurs de ce peuple, nous présagions qu'alors notre bagage serait si bien diminué qu'il serait impossible au

Neggadé-Ras[1] de nous considérer comme de riches et puissants seigneurs.

Nous quittâmes donc la route de Gondar, que l'on distingue facilement au grand nombre de sentiers qui se croisent dans tous les sens et se multiplient à l'infini : le chemin que nous suivions était toujours remarquable par sa facilité. Les prairies étaient magnifiques et les troupeaux considérables : derrière nous s'élevait un paysage de montagnes. Nous passâmes devant un village qui appartenait à Ras-Ali ; nous traversâmes un ruisseau assez important, nommé *Anchoca* ; et, au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes à *Dabat*, qui faisait encore partie des possessions de Déjaj-Oubi.

Le soleil se levait, tous les matins, avec cet éclat qui l'environne sous les climats du tropique ; le ciel était d'une admirable limpidité, et il paraissait impossible que, dans l'après-midi, il pût se former des orages aussi terribles que ceux qui nous assaillaient journellement. Quoique nous fussions partis de Cantiba par un temps radieux, nous ne tardâmes pas à apercevoir à l'horizon quelques nuages qui se développèrent insensiblement et occupèrent bientôt tout le firmament. Quand nous

[1] Chef de la douane.

arrivâmes à Dabat, de noires vapeurs s'étaient amoncelées sur nos têtes, et le souvenir de notre mésaventure de l'avant-veille nous engagea à nous arrêter au hameau qui se trouvait devant nous.

Nous fûmes bientôt entourés d'une partie des habitants, et nous leur demandâmes aussitôt un asile en offrant un salaire. « Nos habitations sont à Dieu, » nous répondit-on; « pourquoi nous proposer de l'argent? Reposez-vous un instant sur l'herbe, nous vous aurons bientôt préparé une maison. » Quelques gouttes de pluie commençaient déjà à tomber, on nous apporta des manteaux de paille, véritables huttes portatives qui nous défendirent parfaitement contre la première bourrasque. Quand elle fut passée, quelques femmes s'approchèrent de nous et nous amenèrent vers le hameau, en nous désignant la cabane qui nous était destinée. Nous reçûmes, à Dabat, une généreuse hospitalité.

Lorsque l'atmosphère eut repris sa première sérénité, nous sortîmes de notre hutte pour visiter les environs du hameau; ils étaient couverts de bosquets touffus, et l'horizon était borné à l'est par une colline admirablement cultivée, dont la base était arrosée par le ruisseau de *Zén*. Dabat est adossé contre un tertre sous lequel on re-

marque une grotte spacieuse habitée jadis par les Troglodytes.

La principale richesse des habitants consiste en troupeaux qui leur fournissent une grande quantité de laitage qu'ils vendent à Gondar. Ils font beaucoup de beurre; leurs bestiaux passent la nuit en plein air; on les rassemble par groupes, et d'énormes mâtins, vigoureusement taillés, suffisent pour les préserver de l'attaque des hyènes.

Les cultures de Dabat sont peu étendues; les villageois préfèrent aller travailler les terres de la province de Bélessa, où ils jouissent d'une plus grande sécurité. A l'époque des semailles, ils se transportent sur les lieux, construisent des huttes provisoires et retournent ensuite dans leur hameau, où leurs vaches trouvent de meilleurs pâturages : ils vont plus tard faire la récolte et rapportent chez eux les céréales, après avoir payé les impôts à Ras-Ali. Quoique ces déplacements leur fassent perdre un temps considérable, comme ils ont ainsi l'avantage d'être tour à tour pasteurs et cultivateurs, et qu'ils échappent, par ce moyen, aux exactions d'Oubi, ils persévèrent dans leur système.

Le 6 août, nous partîmes de Dabat : la route que nous parcourûmes ressemblait encore à celle

des jours précédents; seulement les groupes d'arbres étaient plus serrés et offraient mieux l'aspect d'un bois. Au moment où nous traversions une verte prairie, nous fûmes frappés d'un étrange spectacle; nous apercevions dans le lointain un hameau penché sur une colline, et en nous approchant il nous sembla que ses maisons se mouvaient : nous nous demandâmes si nous n'étions pas sous l'influence de quelque vertige; mais bientôt nous vîmes clairement les chaumières s'avancer vers nous, soutenues chacune par plusieurs individus. Étonnés d'un fait si nouveau pour nous, nous interrogeâmes notre interprète, qui nous apprit que c'étaient des pasteurs qui changeaient de domicile avec leurs familles pour aller se fixer dans une autre vallée, et qui, en émigrant, emportaient jusqu'à leurs cabanes.

Après une heure de marche, la route se divisa en deux : l'une, à gauche, se dirigeait vers la plaine de Bélessa, et celle de droite, qui était la nôtre, allait nous conduire à *Duncas*. Nous apercevions, au sud-est, la célèbre montagne d'Ouechné, où l'on exilait les membres de la famille royale, lorsqu'on eut abandonné Dévra-Damô. Nous découvrîmes devant nous une maison de belle apparence qui semblait nous annoncer un village;

nous nous dirigeâmes aussitôt de ce côté, mais la chaumière était inhabitée, et d'ailleurs si délabrée, qu'elle n'aurait pu nous abriter contre la pluie. Nous poursuivîmes notre route, et nous atteignîmes un hameau qui se trouvait encore abandonné : nous venions de quitter la province d'Ouagara, et nous cheminions depuis quelque temps sur le territoire de *Mariam-Ouaha*, ou la rivière de Marie, ainsi nommée d'une superbe église qui s'élève au milieu de ce district.

Le pays était sillonné d'une infinité de sentiers; nous trouvâmes, par hasard, un habitant d'Agami qui nous remit sur la voie d'où nous nous étions un moment écartés. Depuis le Tacazé, nous avions rencontré un grand nombre de ces Tigréens qui étaient venus chercher, dans le pays d'Amhara, une tranquillité que leur contrée natale leur refuse. Ils servent ordinairement comme domestiques chez de riches cultivateurs, et s'occupent des travaux les plus pénibles et les plus grossiers. Nous remarquions à chaque instant des scarabées variés dans leur forme et dans leur couleur, et les capricornes mêlaient leur parfum à celui des ruches à miel suspendues aux branches des arbres; souvent, sur la boue du sentier, nous remarquions l'empreinte des pieds d'un lion,

d'une gazelle ou d'autres quadrupèdes que les Abyssiniens distinguent parfaitement. Durant cette saison, les animaux sauvages, qui trouvent facilement à se désaltérer, se répandent de tous côtés, au lieu de se réunir aux environs des sources, comme à l'époque de la sécheresse.

Nous avions, à notre droite, une église riche d'ombre, dédiée à Jésus : du haut d'un tertre, nous découvrîmes enfin, à une faible distance, un édifice qui, par son architecture remarquable, nous annonça un travail des Portugais; nous traversâmes *Faras-Ouaha*, ou l'eau du Cheval, et nous arrivâmes tous mouillés à Duncas. Comme si les habitants de ce village avaient eu conscience des fatigues que nous venions d'éprouver, ils s'empressèrent de nous donner une maison commode et spacieuse, en s'excusant encore de ce qu'ils n'en avaient pas de plus belle à nous offrir. Ce lieu, désigné, sur les cartes et chez les auteurs qui ont écrit sur l'Abyssinie, sous la dénomination de Duncas, a reçu depuis le surnom de *Gheumb* (ruines), à cause des débris d'édifices qui jonchent les environs.

II.

SOMMAIRE.

Visite au château de Duncas. — Sa description. — Souvenirs historiques qui s'y rattachent. — Demande d'amulettes. — Départ de Duncas. — Arrivée à Iolusguérar. — Hospitalité. — Sorciers. — Manière de les chasser du corps des possédés. — Départ d'Iolusguérar. — Cavernes pratiquées par les animaux féroces. — Rencontre de singes. — Arrivée à Dérita. — Son marché. — Ses habitants. — Son commerce. — Son industrie. — Départ de Dérita.— Arrivée à Angnot. — Passage du Rebb.— Nous stationnons à Goub. — Arrivée à Dévra-Tabour.

CHAPITRE II.

Le lendemain, à midi, nous allâmes visiter le vieux château dont l'aspect nous avait si vivement frappés la veille. Quoiqu'il soit célèbre dans les annales abyssiniennes, les habitants du village étaient incapables de nous donner les moindres renseignements sur cet édifice. Il ne date que du

commencement du XVIIe siècle, et cependant il a une apparence bien plus gothique que celui de Doougua qui appartient à la même époque : ses murailles noircies et ruinées nous enveloppèrent des poétiques souvenirs du moyen-âge.

Ce castel, abandonné depuis que la cour se transporta à Gondar, est environné et surmonté d'arbres qui semblent vouloir le dérober à la vue et qui lui donnent l'aspect d'un ermitage pittoresque.

L'édifice, précédé par une immense cour, était autrefois entouré d'une muraille élevée; mais aujourd'hui cette enceinte est entièrement détruite; un seul montant de la principale porte d'entrée est resté debout comme pour annoncer la place qu'elle occupait. La cour est remplie d'une herbe haute et épaisse, et les bergers du village y font paître leurs troupeaux.

Quand nous voulûmes entrer dans le château, ses avenues étaient tellement embarrassées d'arbres et de buissons, qu'il était presque impossible d'y pénétrer sans se déchirer les habits, la figure ou les mains; heureusement nos guides prenaient toujours les devants, et armés de longs bâtons, ils mutilaient les branches qui voulaient s'opposer à notre passage.

Le rez-de-chaussée était couvert de terre et de bois de charpente tombés de la toiture et des murs. On remarquait, à hauteur d'homme, de larges pierres de taille où l'on avait représenté, d'une manière assez grossière, des éléphants et des chevaux montés par des cavaliers armés d'une lance au bout de laquelle flottait un étendard. Nous observâmes aussi quelques vestiges d'inscriptions en langue éthiopique effacées par les pluies; tous les appartements paraissaient avoir été peints avec soin.

Au dessous du rez-de-chaussée, on avait creusé une immense citerne soutenue par douze arceaux, et, malgré l'humidité de ce lieu souterrain, le ciment était encore parfaitement conservé; un escalier encombré de débris conduisait dans ce caveau, où nous ne parvînmes qu'avec beaucoup de peine. En dehors et tout près de la porte d'entrée, on voit encore une auge énorme qui servait, d'après le rapport du *cicerone*, à abreuver les chevaux favoris du maître du château.

Cet édifice avait un premier étage dominé par une terrasse : les quatre angles sont surmontés de flèches coniques. Le danger auquel on s'expose pour arriver au sommet du château s'ou-

blie en présence des magnifiques paysages qui se déroulent à vos regards : d'un côté, on domine une vaste chaîne de montagnes sillonnée de vives cascades; de l'autre, on voit se déployer sous ses pieds l'immense plaine de Bélessa, au dessus de laquelle s'élève comme un géant le pic décharné d'Ouechné, et, à l'ouest, la vue plane sur le superbe lac de *Tana* et les magnifiques pâturages de *Dembéa*.

On avait bâti, à côté du château, une grande chapelle dont on voit encore les ruines, et ses débris attestent la beauté de son architecture : la voûte, toute composée de pierres sculptées et artistement taillées, aurait mieux résisté que le castel aux atteintes du temps; mais, lorsque la cour vint s'établir à Gondar, les rois abyssiniens, qui ne voulurent pas se séparer de cet oratoire, en firent transporter les pierres une à une dans leur nouvelle capitale, avec l'intention de les faire assembler de nouveau sur le même plan; mais ce travail ne fut jamais achevé.

Ces édifices avaient été construits en 1625 par les soins d'Alphonse Mendez, qui fut envoyé en Abyssinie en qualité de patriarche, par les cours de Rome et de Madrid. Quoiqu'ils eussent à leur disposition le couvent de Gorgora, sur le côté mé-

ridional du lac de Dembéa, les missionnaires trouvèrent cette retraite insuffisante et ils bâtirent à Duncas un palais, une chapelle, et un vaste collége destiné à recevoir soixante jeunes Abyssiniens qui devaient y faire leurs études de théologie romaine sous la surveillance du patriarche Mendez. Les ruines du séminaire ont entièrement disparu.

Plusieurs rois d'Abyssinie ont fait leur résidence à Duncas pendant le temps des missions religieuses et même après l'expulsion des jésuites. Parmi eux on compte *Za-Denguel* qui régnait à la fin du XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e], et *Socinios* qui, après avoir fait couler tant de sang pour implanter la religion romaine dans ses États, finit par rétablir le rite grec plus conforme aux vœux de ses sujets.

Quoique Duncas soit bien déchu depuis que les souverains d'Abyssinie l'ont abandonné, néanmoins les habitants de ce village semblent avoir puisé, dans la contemplation des majestueuses ruines qui les environnent, le sentiment d'une architecture plus noble, car leurs maisons sont plus spacieuses et mieux bâties que celles de leurs compatriotes.

Dès que les habitants des hameaux voisins eu-

rent appris notre arrivée, ils accoururent en foule pour nous visiter, car aucun d'eux n'avait encore vu de blancs, et plusieurs, s'imaginant que nous possédions la connaissance de l'avenir, nous demandèrent si leur pays était menacé de quelque guerre et si leur récolte serait abondante.

Comme les propriétés de Duncas étaient souvent ravagées par la grêle, les villageois nous prièrent, avec les plus vives instances, de leur faire une amulette pour les préserver des orages terribles qui les ruinaient, et nous craignîmes un instant d'être retenus de force en refusant de souscrire à leur désir. « Nous savons, » nous dirent-ils, «qu'un blanc entretient des communications directes avec les astres et les génies, et qu'il peut, par sa seule puissance, éloigner la grêle et les maladies d'un pays qu'il protège : restez donc au milieu de nous tout le temps qui vous sera nécessaire pour cette œuvre bienfaisante; nous vous traiterons comme des princes, rien ne vous manquera, et, lorsque vous partirez, nous ferons des vœux pour que Dieu répande sur vous ses faveurs. »

Nous ne jugeâmes pas à propos de leur accorder la merveilleuse amulette, parce qu'une foule d'individus affectés de maladies réelles ou imaginaires nous auraient accablés de leurs impor-

tunités, et nous affligeâmes par nos refus ces braves gens qui nous avaient accueillis avec tant de bonté. Depuis quelque temps, nous n'avions plus besoin de nous imposer comme dans le Tigré; les habitants du pays d'Amhara venaient au devant de nous, et pour nous donner l'hospitalité ils n'attendaient jamais que nous l'eussions demandée.

Depuis Daouarik, le climat s'adoucit sensiblement, et la population devient tous les jours plus belle : toutes les femmes mettent sur leur tête une prodigieuse quantité de beurre; elles teignent les bords de leurs yeux avec du *cohul*[1] et ont une véritable passion pour les ornements de verroterie.

Nous quittâmes Duncas le 8 août, et, en passant dans le village voisin, les habitants accoururent en foule pour nous considérer. Une heure après notre départ, nous découvrîmes, à notre droite, le magnifique lac de Dembéa, légèrement voilé par les vapeurs blanchâtres qui s'élevaient de son sein; elles se dissipèrent peu à peu aux premiers rayons du soleil levant; cette mer paisible semblait s'éveiller alors d'un profond sommeil et rejeter le voile qui l'avait enveloppée pendant la nuit.

[1] Préparation faite avec de l'antimoine.

A notre gauche, se déroulait la plaine de Bélessa, plantée çà et là de quelques pics de montagnes détachées et sillonnées de torrents dont l'eau s'argentait à la douce lumière du matin. Le plateau que nous parcourions s'élève comme une barrière entre Bélessa et Dembéa, et unit comme une chaussée le pays montueux de Mariam-Ouaha que nous venions de traverser et celui d'*Ouénadéga* sur lequel nous allions entrer.

Les sentiers que nous suivions étaient toujours multipliés et solitaires; les montagnes, couvertes d'arbres, avaient un aspect sombre et sauvage qui contrastait singulièrement avec les sites qui se déployaient à nos pieds. Les bêtes féroces, chassées des plaines par les cultivateurs, étaient venues se réfugier dans les lieux que nous parcourions, et partout la route était empreinte de leurs traces. Chemin faisant, nous découvrîmes plusieurs églises, et, après sept heures de marche, nous arrivâmes au village d'*Iolusguérar*.

Dès que les habitants nous aperçurent, ils nous entourèrent aussitôt en poussant de grands cris de surprise et d'admiration : nous demandâmes un asile; mais on nous répondit qu'on ne possédait pas de maisons dignes de nous. Nous crûmes que cette réponse était une manière iro-

nique de nous refuser l'hospitalité, et nous nous acheminâmes vers un groupe de cabanes que nous avions remarqué à peu de distance; mais nous vîmes bientôt arriver un homme d'Iolusguérar, qui vint nous dire que, si nous voulions habiter leurs chaumières telles qu'elles étaient, il les mettait toutes à notre disposition.

Il s'établit alors, entre plusieurs personnes qui voulaient nous faire accepter leur demeure, un assaut de générosité que nous fîmes cesser par notre choix. Les filles nous apportèrent leur dîme de bois, elles allumèrent un grand feu et firent chauffer de l'eau pour nous laver les pieds; on nous fit du pain de blé, et on nous présenta dans de grandes corbeilles un service composé de plats abyssiniens, auxquels nous étions depuis long-temps habitués : alors les curieux se retirèrent tranquillement à la porte, où ils s'assirent, afin de nous contempler à loisir.

Le soir, plusieurs prêtres s'assemblèrent autour de notre foyer pour passer la veillée; ils nous demandèrent si leur *abouna*[1] était arrivé ou si Oubi avait envoyé une députation au Caire pour en demander un au patriarche cophte, et en même temps ils se plaignirent amèrement de l'indiffé-

[1] Évêque.

rence religieuse qui avait gagné les divers souverains d'Abyssinie. Pendant qu'ils parlaient, l'orage qui, dans le mois d'août, n'éclate quelquefois que dans la nuit, s'annonçait par de larges ondées de pluie qui se répandaient sur notre cabane et par le bruit du tonnerre qui se mêlait au sifflement du vent. Ce bouleversement du ciel, durant les ténèbres, produisait une impression profonde sur l'esprit des Abyssiniens, qui s'imaginent que les démons et les génies jouent toujours un rôle important dans ce désordre de la nature. Le foyer pétillait, et nos villageois, assis tout autour, se serraient les uns contre les autres, et on les voyait vivement occupés par l'idée de ces êtres surnaturels, qui, d'après eux, exerçaient alors leurs coupables maléfices.

Personne n'osait prendre la parole sur un sujet aussi redoutable, et pourtant tout le monde désirait connaître notre opinion sur cette question grave. Le plus intrépide des assistants se décida néanmoins à nous demander s'il y avait des *bouda* [1] dans notre pays ; nous lui répondîmes qu'avant que les lumières fussent aussi généralement répandues les diverses nations de l'Europe croyaient, comme eux, aux sorciers et aux

[1] En langue amhara, ce mot signifie sorcier.

revenants, mais que cette superstition avait disparu des classes éclairées de la société, et s'était réfugiée chez le peuple qui tendait tous les jours à s'en délivrer.

Il est possible, dit notre interlocuteur, que dans votre patrie cette *engeance* n'existe plus ; mais, dans nos contrées, on ne voit malheureusement que trop d'exemples de la méchanceté de ces esprits infernaux. Les boudas ont la puissance de s'introduire dans le corps de ceux qu'ils veulent tourmenter : ils s'attachent obstinément à leur victime, dévorent ses entrailles, et la poursuivent jusqu'à ce qu'elle succombe. Ce qu'il y a de bien déplorable pour ceux qui sont soumis à cette funeste puissance, c'est qu'ils deviennent taciturnes, aucun plaisir de ce monde n'est capable de les distraire, ils nient toujours leur mal et ils ne veulent faire aucun remède pour s'en délivrer.

Nous lui demandâmes alors de quels moyens ils se servaient pour chasser les boudas du corps du possédé, et il nous répondit : « Lorsqu'un homme est soupçonné d'être aux prises avec un sorcier, on commence par appeler plusieurs prêtres pour l'exorciser. Le malade est couché sur un lit, et on est presque toujours obligé d'user de vio-

lence pour l'y retenir. Nous composons une potion avec certaines herbes dont les vertus nous sont connues; le possédé en boit une certaine partie et nous lui faisons des injections dans le nez et dans la bouche; nous en répandons sur le lit ou dans la chambre, et si l'esprit résiste, nous donnons au malade de grands coups de bâton qui manquent rarement leur effet [1]. »

A ces mots, nous éclatâmes de rire; mais personne ne partagea notre hilarité. Comme il était déjà tard, nous congédiâmes nos visiteurs après avoir fait ce que nous avions pu pour les con-

[1] Il est assez curieux de rapprocher cette méthode de traitement avec celle qu'on employait autrefois, en Europe, contre les ensorcelés.

« 1° Il faut commencer par le (l'ensorcelé) mettre nu de la tête » aux pieds; 2° le raser pour mettre à découvert le signe de la taci- » turnité; 3° le faire visiter par un chirurgien pour chercher les » marques qui lui ont été imprimées par Satan lui-même; 4° exa- » miner s'il ne porte pas, sur quelque partie de son corps, la figure » d'un lièvre, d'une patte de crapaud, d'un chat noir ou d'un pe- » tit chien noir; 5° ces marques trouvées, y enfoncer une aiguille, » une lardoire ou un stylet le plus profondément possible; s'il sort » du sang de la blessure, si le prévenu donne des signes de douleur, » c'est une preuve qu'on s'est trompé, et que le prévenu n'est pas » ce qu'il se croit; 6° l'asperger d'eau bénite; si en la recevant il » ne crie pas au feu, c'est une preuve qu'il s'est trompé; 7° lui faire » boire quelques verres de ladite eau; s'il l'avale sans grimace, s'il » n'en éprouve ni mal au cœur, ni mal au ventre, c'est une preuve » qu'il s'est trompé; 8° le plonger dans une cuve de ladite eau; si » en y entrant il ne croit pas entrer dans une cuve d'eau bouil- » lante, c'est une preuve qu'il s'est trompé; enfin le mettre à la » torture; si lorsque vous lui disloquez les os, lorsque vous lui ser- » rez les genoux avec des coins, il paraît s'en apercevoir, et jette

vaincre de l'absurdité de leur croyance; mais nos raisonnements ne persuadèrent personne.

Pendant la nuit, notre sommeil fut interrompu par le hurlement des hyènes et le rugissement d'un lion qui rôdait, depuis plusieurs nuits, aux alentours du village. Le matin, nous prîmes le chemin de *Dérita*, au milieu de belles prairies vertes et ombragées : nous avions peine à nous frayer une route à travers les branchages des arbres; on remarquait, sur le long des sentiers, une infinité de cavernes profondes creusées par les bêtes féroces qui viennent, pendant la nuit, se blottir à l'entrée de ces repaires, et guettent le passage des gazelles, qu'ils immolent à leur voracité. Pendant le jour, ces animaux dangereux vont faire leur digestion dans des lieux couverts et retirés, où ils se reposent des fatigues de la nuit.

Nous distinguâmes encore, sur cette route, plusieurs de ces arbres connus, en Abyssinie, sous le nom de *cosso*, dont nous avons fait remarquer

» des cris de possédé, il est évident qu'on s'est trompé, ou qu'il » s'est trompé, car la torture est impuissante sur les sorciers. »

Tels sont les conseils que Boguet, grand-juge de la terre de Saint-Claude, donnait aux tribunaux de son temps. Cette manière de procéder offre plusieurs points analogues à la coutume du pays que nous parcourons; mais, pour la cruauté, les Abyssiniens sont restés bien au dessous des Européens.

ailleurs les propriétés médicales : quelques uns d'entre eux avaient environ trente pieds de hauteur. M. Kunt a observé avec soin les fleurs de ce végétal, qui ont été apportées à Paris; elles lui ont servi à déterminer la plante à laquelle elles appartiennent [1].

D'après ce savant, le cosso se trouve classé à côté de l'aigremoine; mais il en diffère beaucoup par sa taille.

Le cosso est appelé par Bruce *banksia abyssinica*, du nom de sir Joseph Banks, président de la Société royale de Londres. Le voyageur anglais n'est pas le premier qui ait fait connaître cet arbre en Europe, cet honneur appartient à M. Godigni [2] : M. Brayer n'en a parlé qu'en 1820 [3]. Ce médecin dit que cet arbre s'appelle, en arabe, *cotz*, et, en abyssinien, *cabotz*; Bruce le nomme encore *cusso*; mais son véritable nom est celui sous lequel nous le désignons.

Cinq heures après notre départ, nous tournâmes une montagne dont les flancs de roche resplendissaient de cascades. Des creux de ce rocher, où l'on remarquait encore quelques restes

[1] *Voyez* l'article *Brayère*, de M. Bory Saint-Vincent, dans l'*Encyclopédie moderne* de M. Courtin.

[2] *Voyez* Bruns, *Africa*, tome II, page 115.

[3] *Voyez* notre chapitre d'Adoua à Axoum.

de terre végétale, s'élançaient quelques arbres qu'on eût dit se soutenir avec des ailes que dessinaient leurs branches largement déployées. Plus loin nous admirâmes la charpente qui unissait jadis les montagnes qui n'existent plus et qui sont aujourd'hui réduites en obélisques par le travail opiniâtre du temps.

Quand nous fûmes parvenus à l'extrémité du district d'Ouénadéga, nous aperçûmes d'innombrables légions de singes de couleur fauve et qui ressemblaient à des lions par l'élévation de leur taille et la beauté de leur crinière. Nous quittâmes la chaîne de montagnes qui s'étend sur toute la province de Béghemder, et nous nous engageâmes dans la rude descente qui conduit à Dérita, où nous nous arrêtâmes d'assez bonne heure. Notre arrivée devait produire peu d'effet sur les hommes dont la plupart ont fait le pélerinage de la Mecke; mais les femmes, qui n'avaient jamais vu de blancs, sortirent en grand nombre de leurs maisons et nous accompagnèrent jusqu'à la demeure que nous allions occuper.

Les mahométans, qui ont fréquenté l'Égypte ou l'Arabie, s'imaginent que les Francs possèdent la pierre philosophale; aussi étions-nous certains de trouver un logement sans difficulté, parce que

chacun était persuadé que nous donnerions une forte récompense à celui qui nous procurerait un asile, et, comme nous avions hâte de nous reposer, nous nous laissâmes conduire dans la maison du premier individu qui s'avança pour nous l'offrir.

Nous venions de nous installer dans notre habitation, lorsque le propriétaire amena un agneau qu'il nous pria d'accepter en cadeau; après s'être informé si nous mangions de la viande d'un animal tué par un musulman, il égorgea la victime en prononçant la formule arabe, et se tournant, selon la coutume, du côté de la Mecke, il l'écorcha, la dépeça fort adroitement, en suspendit les membres aux murs de notre appartement, et se retira immédiatement.

Dérita, située sur le versant occidental des montagnes qui s'élèvent au dessus des plaines qui environnent le lac, est une ville presque entièrement peuplée de musulmans; elle se trouve sur les frontières du Béghemder; ses maisons, plus spacieuses et mieux construites que celles des chrétiens, descendent jusqu'au bas de la vallée; sa population, issue d'Arabes et d'esclaves galla, se ressent de son origine et forme un type tout particulier. Les femmes sont

plus blanches que les Abyssiniennes, et leur teint cuivré n'ôte rien à leur beauté.

Les hommes, qui prennent tous le titre de hajji (pélerin), se rasent la tête toutes les semaines; leurs femmes laissent croître leur chevelure, qui devient plus longue que celle des Abyssiniennes en général; malgré le précepte du prophète, elles ne se voilent pas le visage, mais elles sont plus réservées que les chrétiennes. Dans leur toilette, elle cherchènt à imiter les modes de leurs compagnes de Massaouah.

Tous les lundis, il se tient un marché aux environs de Dérita; on y trouve facilement du café, de l'eau de vie et du vin à un prix très modéré; les musulmans de ce village ne tiennent aucun compte de cette loi du Coran qui défend l'usage de toute liqueur enivrante, et si quelques uns d'entre eux, connus par leur dévotion, s'abstiennent d'eau de vie ou de vin, ils boivent tous de l'hydromel. Le cheickh le plus vénéré de Dérita, qui venait souvent nous voir parce que nous lui parlions d'*Oadi-Fatma*[1], son pays natal, que nous avions visité à notre passage à Djedda, nous

[1] Cette vallée, qui se trouve sur le chemin de Djedda à Taïfa, fut donnée en apanage à la fille du prophète, et elle porte encore son nom.

en apportait de grandes cruches, qu'il vidait avec nous sans craindre de manquer au précepte.

Dans ce grand village, on tanne les peaux et l'on confectionne d'une manière supérieure les tissus de coton; on fait parfaitement les cordons de soie qui servent de monnaie dans toutes les provinces où il y a des chrétiens. Les commerçants de Dérita rivalisent avec ceux de Gondar; ils envoient des caravanes au Sennâr et à Massaouah, d'où elles se répandent vers le Caire et sur la côte arabique; ils vont aussi chercher des esclaves et du musc à *Gouderou*, *Caffa*, *Gouma* et *Naréa*[1]. Pendant notre séjour dans ce village, nous vîmes plusieurs Galla qui vivaient dans les maisons de leurs maîtres qui les traitaient comme leurs enfants : les plus belles se vendaient 25 talaris. A Dérita, le silence des nuits était ordinairement troublé par les sauvages miaulements des tigres qui s'avançaient jusqu'au pied des habitations.

Lorsque nous voulûmes quitter ce village, nous appelâmes le propriétaire de notre demeure; nous lui fîmes le compte de tout ce qu'il nous avait fourni au prix courant du marché, et nous le congédiâmes malgré ses réclamations. Il eut à essuyer les plaisanteries de ses coreligion-

[1] *Voyez* la carte.

naires, auxquels il n'avait pas manqué de confier les espérances qu'il fondait sur notre aveugle générosité.

Le mercredi 19 août, nous partîmes de Dérita vers les onze heures du matin, et par une descente pénible nous arrivâmes dans la vallée. Le niveau du sol était peu élevé au dessus du lac; le manque de pente empêchait l'eau de s'écouler, et son séjour dans ce lieu rendait les chemins impraticables. Ce terrain marécageux est malsain dans la saison des pluies; il règne souvent, dans le pays, des fièvres dangereuses, et l'on y remarque quelques goîtres.

Nous passâmes d'abord le grand ruisseau de *Dendéno*, et deux heures après nous traversâmes, à l'extrémité de la vallée, l'impétueuse rivière de *Chéni*. Les champs étaient bien cultivés, et de nombreux villages s'élevaient de toutes parts. Les cours d'eau qui descendent du versant occidental des frontières du Béghemder se jettent tous dans le lac de Tana.

Nos mules, qui s'enfonçaient à chaque pas dans ce chemin boueux, étaient si fatiguées, que nous fûmes obligés de nous arrêter au hameau d'*Anguot*, à une distance de trois lieues de Dérita; un petit groupe de maisons était tout ce qui

restait de ce village naguère assez important. Lorsque Aligas-Farés, trompant la vigilance de Ras-Ali, était venu incendier sa capitale, il s'était avancé jusqu'à Anguot, qui avait subi le même sort. Les habitants, aujourd'hui peu nombreux, commençaient à réparer leurs habitations; ils possédaient encore quelques bestiaux qu'ils avaient soustraits à l'avidité des soldats du Lasta.

Le lendemain, nous vinmes coucher au hameau de *Goub*. La route, quoique tracée dans la plaine, avait été aussi fatigante que celle de la veille. Nous avions rencontré le *Rebb* deux heures après notre départ d'Anguot, et nous l'avions traversé sur un pont à six arches bâti par les Portugais. L'eau s'élevait alors au niveau de la voûte; mais, dans les fortes inondations, elle dépasse le parapet, où l'ingénieur a pratiqué des embrasures ; à l'époque de la haute crue, le pont disparaît entièrement sans que l'on puisse distinguer la place qu'il occupe.

Ce pont établit des communications bien rarement interrompues entre le Béghemder, Gondar, Dérita et toutes les provinces qui avoisinent le lac. Quand nous passâmes cette rivière, le peu de rapidité du courant lui donnait l'aspect d'un canal d'irrigation, et ses abords étaient d'une ex-

trême facilité. Les Abyssiniens traversent le pont avec crainte; quand ils y arrivent, ils hésitent un moment avant de s'y engager et le passent rapidement, comme s'ils avaient peur qu'il s'écroulât sous leurs pas.

De Goub, nous abandonnâmes la plaine pour escalader la chaîne qui forme les limites du Béghemder. Le pays redevient boisé comme à Mariam-Ouaha et à Ouénadéga. Le plateau sur lequel s'élève Dévra-Tabour, résidence de Ras-Ali, est couvert de beaux villages, d'églises bien ombragées et d'une foule de ruisseaux qui viennent tous se perdre dans le Rebb. Après six heures de marche, nous atteignîmes la ville où nous avions résolu d'attendre que l'époque des pluies fût entièrement écoulée pour continuer ensuite notre voyage et arriver chez les peuplades galla que nous voulions visiter à tout prix.

III.

SOMMAIRE.

Arrivée à Dévra-Tabour. — Ras-Ali. — Ses enfantillages. — Son étonnement à la vue de nos armes. — Description de l'appartement royal. — Le Ras nous fait donner une maison. — Nous recevons de nombreuses visites. — Une fête. — Les danseuses. — Préparatifs de départ. — Nouvelle entrevue avec le Ras. — Nous changeons de maison. — Contrariétés. — Visite à la reine. — Départ d'Ali et de Ménén pour les bains. — Nous voulons profiter de leur absence pour quitter Dévra-Tabour. — Déjaj-Béchir s'y oppose. — Réflexions sur le courage des Abyssiniens. — Notre interprète.

CHAPITRE III.

De tous les lieux que nous avons visités, nu n'a été pour nous aussi fécond en évènements que Dévra-Tabour. Notre séjour dans cette bruyante capitale a été rempli de circonstances extraordinaires que nous rapporterons parce qu'elles doivent contribuer à faire connaître

les mœurs et le caractère du peuple abyssinien.

Le 21 août, nous arrivâmes dans cette ville qu'habite Ras-Ali durant la paix, c'est à dire au temps des pluies. Nous nous arrêtâmes dans une vaste prairie qui s'étend jusqu'au pied des maisons, et nous envoyâmes notre drogman pour nous chercher un asile. Dévra-Tabour est peuplé de soldats qui, plus habitués à prendre qu'à donner, refusèrent de nous loger, sous le prétexte, peut-être valable, que toutes les chaumières étaient occupées. Comme la saison ne nous permettait pas de passer la nuit dehors, d'après nos ordres, Béchir se rendit chez le roi, et, après une demi-heure environ, il revint avec un des hommes de la cour, qui nous engagea à le suivre, et l'on nous conduisit auprès du palais ou plutôt de la chaumière du Ras.

Depuis Daouarik, personne ne se souvenait d'avoir vu des hommes blancs; aussi fûmes-nous entourés d'une foule innombrable qui ne nous abandonna que lorsque nous entrâmes dans la demeure d'Ali. On nous introduisit dans une vaste cour où nous aperçûmes quelques hommes assis sur des pierres; plusieurs autres, rangés sur deux files, se tenaient debout. Nous approchâ-

mes; on nous adressa quelques questions d'un ton qui nous déplut, et nous refusâmes de répondre. On voulut nous faire approcher; mais, sans faire attention à ce qu'on nous disait, nous demandâmes, avec impatience, à voir le Roi, et nous apprîmes avec surprise que nous nous trouvions devant lui.

Il était, comme les autres, assis sur une pierre et enveloppé dans une toile qui valait bien moins que les nôtres. Comme on nous l'avait annoncé depuis longtemps, c'était un jeune homme d'environ dix-huit ans, d'une constitution frêle et d'une taille qui paraissait assez élancée. Il avait la tête entièrement rasée, ce qui veut dire, en Abyssinie, ou qu'on est musulman, ou qu'on est atteint de l'une de ces maladies terribles qui affligent le pays : le Ras était chrétien. Ses grands yeux noirs ne manquaient pas d'expression, et l'on assurait qu'il se battait aussi bien que le meilleur de ses soldats; mais il était loin d'avoir assez de jugement pour diriger les opérations d'une campagne; car, pendant la paix, une de ses principales occupations était d'aller tuer des singes ou des oiseaux dans les bois voisins de sa capitale. Il se faisait suivre par une foule de jeunes gens tous à son service, et les hommes tant

soit peu raisonnables étaient bannis de cette chasse. Pendant les journées pluvieuses, il faisait battre ses pages contre des béliers énormes élevés à cet usage.

Ce jeune écervelé était censé gouverner Béghemder, Gojam, *Damot*, une partie d'*Ejjou* et d'Ouagara, sans compter les plaines de Bélessa, de Dembra et les riches provinces qui, depuis Gondar, s'étendent par Raz-el-fil jusqu'au voisinage du Sennâr; mais on savait qu'il ne faisait rien sans les conseils de sa mère, femme vraiment digne de sa place. *Ménén* (c'était son nom) n'avait pas craint, pour s'élever, d'abjurer la religion musulmane pour embrasser celle du Christ, et elle avait entraîné dans son parti Déjaj-Béchir et Déjaj-Amédé qui firent hommage au Ras de leurs beaux domaines situés sur les frontières sud du royaume de Lasta.

Ali nous engagea à nous asseoir sur le gazon, et, malgré la gravité qu'il lui convenait de garder en notre présence, il ne put dissimuler son caractère d'enfant qui perçait dans ses questions les plus sérieuses et dans toute sa manière d'être. Il s'informa d'abord de notre religion, nous parla beaucoup de notre pays, puis il voulut voir nos armes, et une paire de pistolets de poche que nous

avions apportée du Caire excita surtout son admiration; nous les lui offrîmes, et le Ras, étonné sans doute d'une générosité à laquelle il n'était pas habitué, parut douter un instant de notre sincérité. Il nous demanda si ces armes ne nous étaient pas nécessaires pour notre route, et, continuant à les examiner, il prétendit qu'il était impossible de tuer un homme avec ces pistolets, et il ajouta qu'il les verrait sans crainte dirigés contre lui. Ils étaient à balle forcée, et, pour lui prouver que nous ne lui avions pas offert des semblants d'armes, nous lâchâmes aussitôt la détente, et la balle entra profondément dans la terre. Il manifesta un vif étonnement, et, quoiqu'il se fût estimé heureux de posséder un semblable trésor, il ne voulut pas accepter nos pistolets. Nous sûmes, plus tard, qu'il avait craint que ces armes ne fussent ensorcelées.

Ras-Ali, facile, comme un enfant, à s'enthousiasmer pour tous les objets nouveaux, éprouvait déjà pour nous une sympathie extraordinaire; il semblait nous considérer avec une sorte de convoitise, et il nous dit tout à coup : « Si vous m'aimez, vous ne me quitterez plus. — Votre patrie n'est pas la nôtre, » répondîmes-nous; « nos parents nous attendent avec impatience, et nous

pouvons à peine vous consacrer quelques jours. » Il parut mécontent de notre réponse; mais Dévra-Tabour n'était pas notre but, et malgré ses instances pour nous retenir près de lui, nous persistâmes dans nos refus.

Bientôt on nous fit entrer dans l'appartement royal : c'était une salle assez grande dans laquelle on remarquait deux sarirs et de belles armes. Au centre, on avait creusé un énorme foyer alimenté par une prodigieuse quantité de bois résineux, presque aussitôt dévoré par la flamme qui lançait jusqu'au plafond ses vives étincelles. En face du sarir le plus élevé, on avait pratiqué trois embrasures pour les meilleurs chevaux du Ras, en sorte que le salon de réception était à peu près une écurie. Il ne faudrait pas croire qu'il n'eût été facile à Ali de placer ailleurs ses montures; mais les plus grands personnages d'Abyssinie éprouvent un plaisir extrême à voir près d'eux ces animaux qu'ils aiment passionnément.

On nous fit asseoir sur un tapis, et l'on commença par nous faire boire plusieurs breullis d'un excellent hydromel. On apporta du vin et de l'eau de vie, et le roi, qui était resté dans la cour, entra avec sa suite; et, pour ne pas nous déranger, il alla se placer sur les joncs qui couvraient le plan-

cher, tandis que nous étions assis sur un beau tapis auprès d'un bon feu. Nous bûmes et nous causâmes longtemps : tout le monde avait quelque question à nous adresser, et nos réponses ne faisaient qu'aiguillonner la curiosité générale. Quand l'heure de se retirer arriva, Ali ordonna à deux de ses hommes de nous conduire dans une maison de la ville, et d'emporter du bois et des bougies. Il était plus de minuit quand nous sortîmes de chez le Ras ; il pleuvait, et l'obscurité était profonde. Le chemin, couvert de boue et d'énormes blocs de pierre, était impraticable : les lumières s'étaient éteintes, et, malgré notre lenteur et nos précautions, nous ne pûmes éviter plusieurs chutes ; on nous dit qu'on avait encombré ce sentier à dessein pour embarrasser et arrêter les malfaiteurs qui cherchaient à s'évader ; et après avoir maudit plus d'une fois les ténèbres, la pluie et les voleurs qui nous retardaient si désagréablement dans notre trajet, nous parvîmes enfin dans notre maison.

Depuis longtemps nos domestiques ne buvaient que de l'eau : arrivés chez nous, ils sentirent que le mélange des liqueurs qu'ils avaient pourtant bues avec modération les avait surpris : ils furent malades toute la nuit, et les voisins,

qui s'en aperçurent, en répandirent la nouvelle dès le matin, et tout le monde nous entoura de respect et d'hommages, car cela prouvait, disait-on, que le Ras nous avait traités dignement, et que nous étions de ses amis.

Notre maison en chaume nous protégeait mal contre la pluie qui nous avait assaillis jusqu'au jour. Nous nous en plaignîmes, et on nous fit aussitôt donner un autre logement, que nous fûmes obligés de partager avec ses maîtres. Le matin, on nous avait envoyé du palais d'abondantes provisions, et un homme du Ras fut chargé de pourvoir à tous nos besoins.

Nous étions à peine établis dans notre nouvelle demeure, qu'un grand nombre de femmes de toutes les conditions s'empressèrent de venir nous voir. Le premier sentiment que nous leur inspirâmes fut la peur : on remarquait, dans leurs regards, une expression d'inquiétude étrange; nous étions pour elles des êtres mystérieux, et nos moindres mouvements, même involontaires, les faisaient toutes fuir avec des cris de frayeur. Cependant nous essayâmes de les encourager soit en affectant un calme impassible, soit en donnant à toutes nos paroles une douceur inaccoutumée, et peu à peu les plus intrépides com-

mencèrent à se rassurer : elles voulurent voir nos bras, notre poitrine; et, sans la moindre malice, si nous les avions laissées faire, elles nous auraient entièrement déshabillés.

Les Abyssiniens jeûnent souvent : nous étions arrivés près du Ras, après un carême de quinze jours, qui allait avoir sa pâque. Dévra-Tabour est une ville de joie, sa population est presque entièrement composée de soldats, qui jouissent du présent sans s'inquiéter de l'avenir, et qui dépensent largement le butin qu'ils ont acquis pendant la guerre. Leur vie d'insouciance et de plaisir attire parmi eux un grand concours de danseuses et de courtisanes de tous les pays, qui vivifient cette capitale; elles sont toutes parées de bijoux, et leur profession est aussi lucrative pour elles qu'agréable pour les autres.

Pour clore par des réjouissances le temps d'une abstinence sévère, de nombreuses danseuses parcouraient les rues, s'arrêtaient devant les maisons importantes pour y exécuter leurs pantomimes, et ne se retiraient jamais sans avoir obtenu un salaire en comestibles ou plutôt en boisson. A leur costume abyssinien elles avaient ajouté un pagne fait de joncs très larges, et plusieurs avaient revêtu, comme les soldats, de ma-

gnifiques peaux de mouton. Les pieds des danseuses restaient toujours à la même place; leurs corps, doués d'une souplesse admirable, tournaient et retournaient sur leurs jambes immobiles et dans leurs mouvements gracieux; leur pagne, en tournoyant, ressemblait à un soleil dardant ses rayons. Comme de vraies danseuses, toutes ces femmes étaient folles et enjouées; elles nous donnèrent une longue représentation.

Le vendredi 28, nous fûmes appelés par le roi et nous nous rendîmes près de lui. Il était assis sur un grand sarir recouvert d'un riche tapis de Perse et de coussins de velours cramoisi : il était entouré de tous les grands de sa suite, et il appuyait ses pieds sur les genoux de Déjaj-Béchir le musulman, frère de sa mère. Dans ce jour de réception cérémonieuse, Ali avait espéré nous éblouir par l'attirail de sa pauvre royauté. Il dut croire sans doute que son entourage devait faire sur nous quelque impression; car, après avoir conversé quelques instants sur la religion, dont tout le monde se soucie fort peu dans la pratique, et qui fait néanmoins le sujet de presque tous les entretiens, il renouvela ses instances pour nous engager à rester avec lui, et, nous trouvant

inébranlables en dépit du culte dont il était environné, il tâcha de nous séduire par ses offres brillantes : « Ne partez pas, » nous dit-il, « je vous donnerai de belles femmes, de superbes chevaux et de grands pays à gouverner ; tout viendra chez vous en abondance, demeurez avec moi, vous n'aurez rien à désirer. Votre départ m'affligerait, » ajouta-t-il ; « je ne veux pas que vous quittiez Dévra-Tabour ; » et, bientôt après, il fit sortir ses grands personnages ; et, comme nous allions aussi nous retirer, il nous pria d'attendre encore pour jouer avec lui. Nous nous contentâmes de sourire à ses enfantillages, et, un moment après, nous rentrâmes chez nous.

Nous étions à peine arrivés dans notre demeure, que plusieurs hommes vinrent, de sa part, chargés de nous conduire dans une belle maison plus rapprochée de la sienne et de celle de la Reine-Mère. Ces envoyés emportèrent nos effets, et nous changeâmes encore de domicile. On nous amena dans une des plus grandes chaumières de Dévra-Tabour : elle était habitée par un voleur de qualité à qui l'on venait de couper le pied, et malgré son état de souffrance et d'affaissement, on le fit transporter aussitôt dans une autre maison.

Nous venions d'arriver dans notre demeure,

lorsque nous nous aperçûmes que nous avions oublié quelques objets précieux dans la chaumière que nous venions d'abandonner; l'un de nous allait revenir sur ses pas, lorsque plusieurs hommes postés à notre porte lui défendirent de sortir : il répondit que nous n'étions pas des esclaves, et il s'éloigna de la maison. Quelques soldats qui avaient voulu lui barrer le passage furent renversés sur les pierres et perdirent l'envie de l'arrêter. On craignait de nous voir évader, et, comme le roi lui-même avait ordonné de nous surveiller, on se réunit en grand nombre, et on l'empêcha d'avancer. Prompt à s'enflammer, il allait dégaîner son poignard, lorsque le maître de notre nouvelle maison, personnage influent, arriva tout essouflé, en lui criant de se calmer. Il y eut de vives explications; et, comme nous n'étions nullement disposés à céder, il fallut se résoudre à nous laisser libres. Nous fîmes observer qu'on n'avait pas à craindre une évasion, puisque l'un de nous et nos effets demeuraient à la maison; et cependant, malgré ces garanties, celui de nous qui s'éloigna fut accompagné de six gardes chargés de le conduire où bon lui semblerait. Il rentra un instant après, toujours suivi de ses complaisants gardiens qui le traitaient avec les

plus grands égards, ordonnant à quiconque se trouvait sur sa route de se retirer pour le laisser passer librement.

Le jour suivant, la Reine-Mère, que nous n'avions pas encore vue, nous envoya un de ses hommes pour nous prier de nous rendre chez elle. Nous avions des plaintes à lui porter, des réclamations à lui faire, nous obéîmes avec empressement. Quoique sa demeure fût plus propre, plus coquette que celles qui l'entouraient, elle était toujours dans le même genre : c'était encore une chaumière avec des roseaux entrelacés dans l'intérieur, et l'on y voyait aussi la mule et le cheval préférés de la reine. Quand nous entrâmes, la salle était chauffée et parfumée : l'on y remarquait quelques objets d'Europe; *Oisoro* [1] Ménén, placée sur un sarir orné d'un superbe tapis, se cachait derrière un soyeux mélaye des Indes qu'elle souleva à moitié quand nous parûmes ; elle nous engagea à nous asseoir, et, chaque fois que nos regards s'arrêtaient sur elle, elle laissait retomber le voile.

Comme tous les autres, et plus que tous les autres, la Reine envia notre blancheur et la douceur de nos cheveux; notre jeunesse lui inspira

[1] Dans le langage du pays, ce mot signifie grande dame.

le plus tendre intérêt, et elle nous traita en enfants chéris. Comme son fils, Ménén nous engagea à nous fixer auprès d'elle, et chercha à nous allécher par des promesses plus magnifiques encore que celles du Ras; mais, comme son fils, Ménén perdit ses paroles. Bientôt elle nous fit servir une collation selon nos goûts qu'elle avait d'abord consultés, et alors nous lui fîmes part de nos sujets de mécontentement; elle nous assura qu'elle n'était pour rien dans la violence qu'on avait voulu employer pour nous retenir dans notre maison, et nous promit que désormais nous jouirions d'une entière liberté. Elle nous annonça qu'elle allait se rendre, avec le Ras, au village de *Carroda*, dans la province de *Fokara*, pour y prendre des bains dans une source d'eau chaude, et elle ajouta qu'avant son départ elle donnerait des ordres précis pour qu'on nous traitât bien pendant son absence. Nous nous retirâmes très satisfaits de notre visite.

Dès que la Reine et son fils eurent quitté Dévra-Tabour, un grand de la cour, jaloux de l'ascendant que nous prenions sur l'esprit de ses maîtres, vint nous dire en confidence qu'il était chargé de nous prévenir que nous ferions plaisir au Roi et à la Reine-Mère en restant avec eux, mais que,

néanmoins, nous étions libres de partir, et il chercha à nous persuader qu'il était de notre intérêt personnel de poursuivre au plus tôt notre route, parce que, disait-il, les faveurs du Ras et de Ménén, dont le caractère était inconstant, ne tarderaient pas à nous manquer. Comme notre intention n'était pas de séjourner plus longtemps à Dévra-Tabour, nous feignîmes de nous rendre à son conseil, et, persuadés que si nous voulions partir il était important de profiter de l'absence des chefs dont nous redoutions plus l'amour que la haine, nous fîmes nos préparatifs, et, le 6 septembre, nous étions prêts à nous remettre en marche.

Mais nous n'étions pas aussi libres qu'on s'était efforcé de nous le faire croire. Le maître de notre maison avait reçu ordre du Roi de nous retenir jusqu'à son arrivée ; lorsqu'il nous vit sur le point de monter sur nos mules, il voulut les prendre par la bride et nous empêcher de nous éloigner; nous le repoussâmes brusquement, et nous sortîmes. Il ne se déconcerta pas, et, se plaçant devant nous, armé d'un long bâton, il chercha à s'opposer à notre départ, sans néanmoins se permettre de nous maltraiter. Fatigués de ses importunités, l'un de nous lui arracha

son bâton et le menaça de l'en frapper s'il persistait à vouloir nous arrêter; alors il nous abandonna et se rendit aussitôt chez le général musulman pour chercher du renfort. Nous nous mîmes en route; mais bientôt nous vîmes venir vers nous, courant à perdre haleine, une douzaine d'hommes chargés de nous retenir. Nous étions encore à pied, ils prirent les mules des mains de nos domestiques, et nous prièrent d'aller trouver Déjaj-Béchir. Nous lui répondîmes que nous n'avions rien à démêler avec leur maître, que Ras-Ali nous avait fait dire que nous étions libres de partir, et que nous allions continuer notre voyage. L'un d'eux alla lui porter cette réponse et revint promptement avec les paroles les plus flatteuses de la part du général : il nous appelait ses amis, ses frères, nous suppliait de retourner sur nos pas, et il devait se décider à venir lui-même si nous refusions d'aller vers lui. « Nous n'irons pas, » fut notre seule réponse. Nous avions laissé, dans notre chaumière, un médicament de prix, et le drogman chargé de nous le rapporter vint nous annoncer qu'on l'avait enlevé. Plusieurs personnes étaient réunies autour de notre demeure : l'un de nous s'y rendit aussitôt, et, après avoir fait de vaines recherches, il voulut se

venger de ce larcin en effrayant le coupable; il annonça que le voleur mourrait dans un mois, et il se retira mécontent. Plusieurs individus avaient tressailli à la terrible prédiction. Il courut retrouver son compagnon : de nouveaux envoyés de Béchir étaient arrivés pour nous engager à rebrousser chemin, mais toujours inutilement. Ils avaient amené notre drogman de vive force, et le chef de la petite troupe qui nous entourait ordonna à l'un de ses soldats de prendre nos mules et de les conduire vers la demeure du chef musulman. Nous nous avançâmes pour nous y opposer, nous élevâmes la voix, et tous ces hommes, tremblants, reculèrent de plusieurs pas. Nous étions entourés d'une foule considérable qui semblait attendre avec inquiétude l'issue de cette scène, et les femmes pleuraient à chaudes larmes et nous conjuraient de nous rendre chez Béchir, en nous faisant toutes sortes de promesses.

Nous étions toujours inflexibles : Béchir, irrité de notre longue résistance, envoya cinquante guerriers de sa suite, armés de toutes pièces, avec ordre de ne pas revenir sans nous. Nous étions debout lorsqu'ils arrivèrent : nous nous assîmes tranquillement et nous les laissâmes emmener nos mules et enlever nos légers effets; mais, lors-

qu'ils voulurent nous faire lever pour nous forcer à les suivre, nous les repoussâmes rudement, et aucun d'eux n'osa plus nous approcher. Cependant nous n'étions plus disposés à résister, et après nous être moqués de la bravoure de ces soldats, nous ajoutâmes que nous étions décidés à les suivre, à condition qu'ils prendraient tous les devants, et ils y consentirent aussitôt. Lorsque nous les vîmes en marche, nous montâmes sur nos mules et nous nous dirigeâmes vers la demeure du général avec une magnifique escorte qui nous donnait l'air de grands personnages.

Dès que nous fûmes arrivés, Déjaj-Béchir nous salua poliment et nous fit asseoir près de lui en nous reprochant de manquer de complaisance : « Nous ne sommes ici les serviteurs de personne, » répondîmes-nous ; « nous faisons ce que bon nous semble, et nous avons peine à comprendre qu'on puisse nous tourmenter ainsi. — Ne vous irritez pas, » nous dit-il ; « je suis, vous le savez, sous les ordres de Ras-Ali ; un de ses soldats m'apprend que mon maître veut vous retenir, et j'agis d'après sa volonté. Si *Abbeuto* (c'était le nom du propriétaire de notre maison) ment, je le ferai battre de verges ; s'il dit vrai, ne m'en voulez pas, je n'aurai été que l'instrument du roi. » Et, pour

conclure à l'abyssienne, il ordonna aussitôt qu'on nous servît à boire et à manger : afin de sanctionner notre paix, il fit porter un chevreau et de l'hydromel dans notre chaumière, et nous demanda comme une grâce d'attendre l'arrivée du Ras et de sa sœur. Il nous questionna encore beaucoup sur l'islamisme, et nous nous quittâmes bons amis.

Rentrés chez nous, un jeune homme vint en cachette nous apporter le médicament si vivement regretté ; il nous dit que la terrible prédiction l'avait fait trembler, que, du reste, il n'avait pris notre bien que pour le garantir de mains plus tenaces, et qu'il pensait que maintenant la prophétie de mort n'aurait pas d'effet : nous nous empressâmes de le rassurer.

Il ne faudrait pas croire, d'après ce que nous venons de dire, que les Abyssiniens manquent de courage : notre couleur, qui nous entourait, à leurs yeux, d'un certain prestige, était pour eux un épouvantail, et nous leur paraissions des hommes redoutables, par cela seul que nous étions blancs ; en général, les Abyssiniens sont braves dans les combats. Dans les relations que les Européens ont avec ce peuple, il est de leur intérêt de se montrer non pas seulement énergiques, mais

nous dirions même brutaux. Nous avons remarqué que les grands eux-mêmes ont toujours été bien mieux disposés à notre égard quand nous les avons maltraités que lorsque nous paraissions céder à leurs volontés.

Lorsque nous entrâmes chez le général, nous trouvâmes notre interprète tout en pleurs. Ce jeune homme, qui nous était attaché par les liens de la reconnaissance, nous témoignait une affection extraordinaire, et il nous servait avec une sorte de religiosité. Ce que nous lui inspirions était autre chose que du respect; il avait pour nos personnes une véritable dévotion. On sait que les Abyssiniens répugnent à se nourrir de la viande des animaux qui n'ont pas été tués par des bouchers de leur religion, et, quoique notre drogman sût très bien que nous n'étions pas musulmans, il s'était décidé à manger la chair des victimes que nous immolions nous-mêmes. Quand nous lui demandâmes le sujet de sa tristesse, il nous dit qu'il avait craint de ne plus nous revoir et que l'idée d'une séparation l'affligeait profondément. Nous fûmes sensibles à cette marque d'affection. De tous nos domestiques éthiopiens, Béchir fut celui qui nous manifesta le plus de dévouement et d'amour; nul ne fut plus fidèle,

et son désintéressement si rare en son pays faisait surtout l'éloge de son cœur : nous sommes heureux de pouvoir ici lui rendre cet hommage.

Dès que Ras-Ali fut revenu des eaux, nous nous rendîmes dans son palais pour lui faire nos adieux : il se plaignit de notre empressement à vouloir quitter des personnes qui, disait-il, nous chérissaient; mais, comme cette affection commençait à nous être à charge, nous répondîmes sèchement que, s'il voulait nous prouver son amitié, il n'avait qu'à nous laisser partir. Il *n'osa* pas nous résister en face, et, sous le vain prétexte de la Saint-Jean qu'on devait célébrer le lendemain, il nous pria de rester encore trois jours près de lui pour fêter le bienheureux saint à Dévra-Tabour. Il voulut nous persuader qu'il n'était pas convenable de voyager, à cette époque, à moins d'y être contraint par des raisons majeures, et il ajouta qu'il nous enverrait un bœuf pour nous et un mouton pour nos domestiques, afin de nous faire attendre patiemment. Nous consentîmes encore à lui accorder ce délai, à condition que nous serions libres après les trois jours, et il promit de ne plus chercher à nous retenir après la célébration de la fête, si nous nous obstinions à vouloir le quitter.

IV.

SOMMAIRE.

Nous recevons la visite d'un commissaire du roi. — Nouvelles propositions plus brillantes que les premières. — La raison de nos refus. — Célébration de la Saint-Jean. — Subdivision du bœuf. —Description de Dévra-Tabour. — Le possédé du démon. — La domesticité en Abyssinie. — Parallèle entre les musulmans et les chrétiens du pays. — Chants abyssiniens. — Ras-Ali veut nous retenir jusqu'à l'arrivée de sa mère. — Nous nous rendons à Mahdèra-Mariam. — Description de cette ville. — Réception de la reine. — Chaussure des dames de sa cour. — Retour à Dévra-Tabour. — Rencontre du Ras. —L'un de nos domestiques nous vole. — Ali nous enlève notre drogman. — Sa conduite déloyale. — Nous feignons de renoncer à notre projet de départ pour lui échapper.

CHAPITRE IV.

Dévra-Tabour n'était plus pour nous qu'une prison d'où nous étions impatients de sortir; depuis que nous étions absorbés par la pensée de notre esclavage, tous les agréments de cette capitale avaient perdu de leur prix, et ses plaisirs sans cesse renouvelés, que nous avions d'abord re-

cherchés avec tant d'empressement, nous fatiguaient alors que nous ne les goûtions plus dans notre liberté. Notre astre commençait à s'éclipser pour faire place à une nuit qui devait durer longtemps. Le soir, pendant que nous étions à méditer dans notre chaumière sur des moyens d'évasion, nous vîmes entrer l'homme de confiance du roi, qui, frappé de la beauté de notre feu, décida gravement que nous devions être des personnages importants; « car les pauvres gens, » disait-il, « ménagent mieux leur bois. » Nous fûmes charmés de nous grandir à si peu de frais, et nous le fîmes asseoir. Il ordonna à nos domestiques de se retirer, en annonçant qu'il avait une affaire à nous communiquer en particulier de la part de son maître.

Demeurés seuls, il nous demanda si nous étions toujours dans la résolution d'abandonner Dévra-Tabour. Nous lui répondîmes que le Ras connaissait nos intentions à ce sujet, et que rien au monde ne pouvait nous faire varier. « Mais, » reprit-il, « où pouvez-vous espérer trouver une position plus belle que celle qu'il vous offre? Vous gouvernerez de vastes pays, vous aurez du grain en abondance, des troupeaux innombrables, vous serez servis par des esclaves qui obéiront à vos

moindres volontés; et si ce n'est pas encore assez pour vous décider, le Ras vous donnera sa sœur pour épouse. » Fidèle à la leçon qu'il avait sans doute reçue au palais, il s'efforça de faire ressortir tous les avantages attachés à une semblable alliance, et tout ce que son éloquence put lui fournir de persuasif fut mis en usage pour nous séduire; mais ses paroles furent vaines, et, contre son espérance, il n'eut à rapporter à son maître que des refus qu'il ne comprenait pas.

Plusieurs personnes d'Europe, placées au même point de vue que cet homme, s'étonneront sans doute de nous voir rejeter des propositions en apparence si magnifiques, et seront même tentées de douter de la vérité de nos récits; aussi sentons-nous la nécessité, avant de continuer, de leur faire faire une plus ample connaissance et avec notre caractère et avec le pays qui nous occupe.

Quand nous partîmes pour notre périlleux voyage, nous étions jeunes, et la pensée d'accomplir une œuvre importante avait été le seul mobile de notre entreprise. Notre but n'était pas celui de certains aventuriers qui vont s'engouffrer dans des pays vierges de toute exploration, dans l'idée égoïste d'y faire fortune; ces hommes hardis,

mais mesquins dans leurs inspirations, agissent pour leur propre compte, et, ne se berçant d'aucune de ces rêveries qui fermentent dans les imaginations ardentes, ils ne s'expatrient et ne s'exposent que dans le seul désir de conquérir les jouissances de la vie animale. Un homme puissant d'intelligence, qui aurait pu consentir à séjourner parmi ces peuples dans l'espoir de tresser un lien d'association entre eux et les autres nations, se serait chargé d'un rôle difficile et brillant; mais il fallait pour cela une persévérance à toute épreuve, et nous ne possédions pas cette vertu; il fallait être des hommes spéciaux, et nous ne l'étions pas.

Pour ce qui est du pays et de ses avantages qui, vus de loin, paraissent si séduisants, on comprendra aisément qu'ils devaient avoir peu d'attraits pour nous : les Abyssiniens, privés de toute communication avec les autres peuples, sont obligés de vivre de leurs productions, qui sont nulles, sous le rapport de l'esprit. Il aurait fallu nous concentrer en nous-mêmes, et toujours donner sans jamais recevoir, c'est à dire nous épuiser : nous ne pouvions trouver en Abyssinie aucun de ces agréments, aucun de ces plaisirs auxquels la France nous avait habitués : plus de livres, plus

de spectacles, plus de brillantes réunions; étrangers aux progrès des sciences et de l'industrie, il aurait fallu végéter au milieu d'hommes qui végétaient; il aurait fallu transformer notre vie. Et, d'ailleurs, quelles sont les jouissances, nous ne dirons pas d'un grand, mais d'un roi de cette contrée? Coucher sur un tapis, manger du bœuf cru et du piment, boire de l'hydromel et quelquefois du vin et de l'eau de vie, avoir des esclaves et des courtisanes qui n'aiment jamais qu'en raison des faveurs dont on les honore; telle est à peu près l'idée du bonheur absolu en Abyssinie : n'avoir jamais une position assurée et être exposé à des maladies affreuses et incurables, parce qu'on ne trouve ni remèdes ni médecins, sont les malheurs imminents du pays. Nous demanderons maintenant quel serait le bourgeois de France tant soit peu aisé qui échangerait sa destinée contre celle d'un *monarque* éthiopien.

Mais revenons; dès le lendemain on célébra la fête de la Saint-Jean : les danseuses parcoururent la ville et nous donnèrent de nouvelles représentations; on tira des coups de fusil, et une musique rude et sauvage exécuta une longue et barbare symphonie. Dès que notre porte s'ouvrit, les jeunes filles du voisinage nous apportèrent des bou-

quets à fleurir toute notre chaumière. Bientôt les victimes promises arrivèrent et furent immolées et dépecées sur-le-champ; nous tapissâmes de leurs membres notre cabane, qui ressemblait alors à l'une de ces huttes de sauvages qui se nourrissent de chair humaine et ornent leur demeure des restes sanglants de leurs ennemis vaincus. Selon la mode du pays, nous fîmes découper la viande en menus morceaux pour la faire sécher et l'empêcher de se corrompre.

Les Abyssiniens partagent le bœuf en un certain nombre de portions qui ont chacune leur nom, et les sacrificateurs se trouvent ainsi dans l'impossibilité de rien dérober. L'animal entier est compris dans leur division, et le boucher serait facilement pris si on lui demandait une portion qu'il aurait volée. Lorsqu'on donne un repas, cinq minutes avant de se mettre à table, on tue le bœuf qu'on doit y servir; on le mange, en partie, cru en partie, demi-rôti sur un feu bien vif.

Au sein d'une abondance dont nous faisions jouir tous ceux qui nous approchaient, nous prîmes notre mal en patience; nous faisions quelquefois de longues promenades *sentimentales* qu'on n'avait pas osé nous interdire. Quand nous nous arrêtions à considérer notre entourage,

hommes, animaux et végétaux, tout nous semblait étrange, parce que nous l'étions nous-mêmes au milieu de cette nature sauvage où l'on voulait, malgré nous, nous faire prendre racine. Nous eûmes le temps d'observer à notre aise Dévra-Tabour, où nous regrettions alors d'être venus. Cette ville est bâtie sur un plateau inégal; elle occupe un vaste espace de terrain, parce que ses maisons sont éparpillées. Sa population est si variable, selon les guerres et les saisons, qu'il est impossible d'en donner l'évaluation. La température de Dévra-Tabour est douce au temps des pluies, qui est le temps d'hiver, ce qui fait supposer qu'il doit y faire chaud durant la sécheresse. L'habitation de Ras-Ali domine toutes les autres : elle a une cour spacieuse, fermée par une muraille de pierres informes et de terre glaise. Les maisons ressemblent toujours à des moulins à vent écrasés. Partout on admire les églises les plus fraîches et les plus élégantes. On a autour de soi un horizon assez étendu, quoique Dévra-Tabour soit fermé de tous côtés par plusieurs chaînes de montagnes que l'on découvre les unes derrière les autres, comme un multiple rempart qui n'eut cependant pas la puissance de défendre la ville contre le roi de Lasta qui l'avait saccagée six

mois avant notre arrivée. Toutes les maisons furent brûlées pendant que le Ras guerroyait ailleurs. Comme Dévra-Tabour appartient aux soldats, les laboureurs eurent ordre, au retour d'Ali, de porter la paille et le bois nécessaires à la construction des chaumières, en sorte que les troupes, grâce aux paysans subalternisés, eurent bientôt réparé le désastre. Les hyènes et les tigres sont nombreux aux environs de cette capitale; on y trouve du gibier en abondance, et des pintades, avec leur bosse de dromadaire, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Les maladies vénériennes sont le fléau de cette ville. Le marché, qui a lieu tous les lundis, se tient à un quart d'heure de Dévra-Tabour, sur une élévation; c'est un des plus remarquables de l'Abyssinie. Les cordons de soie y sont très recherchés, et le talari n'y vaut plus que 16 sels.

La fête de la Saint-Jean avait attiré un grand nombre de prêtres des pays environnants : dès qu'ils surent que nous étions dans la ville, ils vinrent nous visiter pour nous demander des nouvelles de l'abouna qu'ils attendaient avec impatience, et que des bruits vagues et sans fondement, répandus par les divers princes du pays, annonçaient tous les jours. Ce que nous eûmes à

leur dire ne leur donna pas beaucoup d'espérance, et, comme les habitants d'Iolusguérar, ils se plaigirent, avec amertume, de l'indifférence religieuse qui gagnait les grands comme les petits. Si ces doléances nous avaient été faites par d'autres que des prêtres intéressés à déplorer cette froideur qui entraîne nécessairement la déchéance du sacerdoce, elles nous auraient attesté le fait d'un besoin de religion que l'Abyssinie ne paraît pas éprouver dans ce moment. On disait que cette insouciance n'était pas étonnante chez Ras-Ali, qui n'était pas de race de *bons chrétiens;* on lui reprochait, avec quelque raison, d'être mesquin dans ses représentations et de compromettre, par son avarice, la dignité du trône qui avait de beaux souvenirs. Ils exprimaient sans crainte leurs regrets pour l'ancienne dynastie, et, en désespoir de cause, on faisait des vœux pour Oubi et même pour Aligas-Farés, qui ne les auraient pas rendus plus heureux que le ras.

On serait étonné, chez nous, de la liberté avec laquelle les Abyssiniens expriment leurs opinions politiques ou religieuses; mais leurs idées subversives ne sont pas dangereuses comme en France, parce qu'elles ne prennent pas leur source dans des convictions profondes, mais seulement dans

les souffrances du moment. Ces peuples, qui n'ont pas de mémoire pour le passé, ni de pensée pour l'avenir, ne s'inquiètent que du présent, et un jour de bonheur leur fait approuver ce qu'ils condamnaient la veille; ce n'est pas un homme ou un principe qu'ils haïssent, c'est leur position. Bien différents de quelques personnes de nos partis, qui, protégées par un gouvernement, en désirent ou en regrettent un autre, les Abyssiniens s'attachent, sans arrière-pensée, à quiconque améliore leur sort.

Le second jour de la fête, nous vîmes entrer un soldat d'assez bonne mine et richement vêtu, qui nous demanda une conférence particulière; nous fîmes retirer nos domestiques, et notre drogman, dont nous avions encore besoin, ferma les portes et demeura près de nous. Après un assez long préambule, le soldat finit par nous dire qu'il était possédé du démon; que souvent, durant la nuit, il luttait avec l'esprit malin, et, qu'en proie à des convulsions affreuses, il se tordait sur son lit et mugissait comme un taureau: il ajouta qu'il avait dépensé de grandes richesses pour se faire délivrer de son mal, mais que tout l'art d'Abyssinie avait échoué contre la puissance du diable; que des prêtres, qui jouissaient d'une grande réputation

de vertu, l'avaient vainement exorcisé plusieurs fois ; et il nous promit de nous acheter deux esclaves et de nous donner deux chevaux qu'on avait amenés devant notre porte, si nous voulions seulement lui faire une amulette. Il s'était prosterné devant nous, et il attendait notre réponse comme un criminel attend une sentence. Nous comprîmes, par les détails qu'il nous donna, qu'il était atteint d'une épilepsie, et, ne voulant pas lui faire payer si cher un morceau de papier de l'efficacité duquel il aurait douté, si nous lui avions proposé de l'en gratifier, nous lui exprimâmes les regrets que nous avions de ne pouvoir lui être utiles, et il nous quitta accablé de tristesse.

Déjaj-Béchir qui, depuis le jour de notre *échappée*, nous témoignait les plus grands égards, nous envoya de chez lui d'abondantes provisions en vivres et en hydromel, pour nous mettre en position de célébrer plus dignement la Saint-Jean, qu'il ne fêtait pas lui-même, parce qu'il n'était pas chrétien. Vers les trois heures de l'après-midi, un de ses soldats vint nous prévenir que celui de nos domestiques, à qui nous avions confié nos mules, les avait abandonnées au milieu des pâturages et avait disparu. Il nous offrit de mettre des hommes à sa poursuite, mais nous le remerciâmes, et nous

fûmes assez heureux pour retrouver nos montures qui auraient pu s'égarer ou être dérobées.

La domesticité, en Abyssinie, en est absolument aux mêmes termes que l'esclavage : les domestiques, hommes ou femmes, ne peuvent abandonner leurs maîtres, quels que soient les mauvais traitements qu'on leur fait essuyer; s'ils prennent la fuite et qu'on les retrouve, on les oblige à revenir, et on leur inflige de terribles punitions.

Dans les fréquents rapports que nous eûmes avec Béchir et les hommes de sa suite, nous pûmes établir la différence qui existe entre les chrétiens et les musulmans d'Abyssinie : leurs mœurs, dans la pratique, sont à peu près les mêmes; les uns ni les autres ne se font aucun scrupule d'avoir des maîtresses d'une religion qui n'est pas la leur. Les musulmans sont plus fanatiques, plus présomptueux; les chrétiens sont plus simples, plus tolérants; les musulmans sont plus polis, les chrétiens plus sincères. En général, les musulmans donnent peu, et ils demandent beaucoup; les chrétiens sont aussi demandeurs, mais ils donnent plus souvent. Les musulmans ont des formes plus aimables, les chrétiens ont un fonds meilleur; et ces différences ressortent du génie de leur

religion. Nous ferons observer, en passant, que les prêtres musulmans sont moins ignorants que les prêtres chrétiens.

Les fêtes auxquelles nous avions assisté à Dévra-Tabour nous ont déjà fourni l'occasion de parler des danses des Abyssiniens, il ne sera pas inutile de dire un mot de leurs chants : comme ceux de la plupart des peuples orientaux, ils sont monotones, sans variété et tous construits sur un même thême. Les paroles qu'ils attachent à leurs airs sont, en général, improvisées ; leur poésie est sans régles fixes ; leurs comparaisons sont toujours matérielles : on ne se douterait pas qu'ils sont disciples de Jésus. Cependant, si leurs chants sont si uniformes, si rudes, les femmes surtout ont des mouvements de corps et des gestes variés, gracieux, pleins de naturel et admirablement assortis à leurs chansons. On chante dans toutes les occasions; en guerre, à la chasse; en pleurant, on s'avise même de chanter l'amour. La pantomime des chanteuses rend le fait que les paroles expriment, en sorte qu'il est bien plus agréable de voir que d'entendre chanter. Les Abyssiniens ont dans leur musique quelques instruments qui ne manqueraient pas de douceur et d'harmonie, mais les morceaux

exécutés, comme les *artistes*, sont abominables.

Après la Saint-Jean, nous envoyâmes notre interprète au palais pour dire au Ras que, sur le point de quitter Dévra-Tabour, nous désirions prendre congé de lui : il nous fit encore demander un jour, et, pour ne pas lui donner le temps de reprendre haleine, le lendemain, au lever du soleil, nous étions nous-mèmes devant sa porte, attendant l'heure de la réception. Nous espérions le fatiguer par nos importunités, mais nous nous trompions : quand nous fûmes introduits, il nous combla de prévenances et de politesses; mais nous nous empressâmes de lui rappeler la promesse qu'il nous avait faite de nous laisser partir, et nous ajoutâmes que, le croyant incapable de manquer à sa parole, nous étions venus lui faire nos adieux. Pour éviter de paraître de mauvaise foi, il nous répondit que la Reine sa mère, qui se trouvait alors dans sa ville bien-aimée de *Mahdèra-Mariam*, l'avait prié de nous garder jusqu'à son arrivée, qui, disait-il, ne pouvait être que très prochaine. Les habitants de Dévra-Tabour assuraient, au contraire, que Ménén devait être longtemps absente.

Ne voulant pas renouveler une scène pareille à celle qui avait déjà eu lieu, en essayant de

partir contre la volonté du Ras, nous résolûmes d'aller nous-mêmes faire une visite à la Reine. Ali ne se décida à nous le permettre qu'à condition que nous laisserions tous nos effets à Dévra-Tabour entre les mains de notre domestique, et que nous n'amènerions avec nous que notre drogman : nous fimes tout ce qu'il voulut, et nous nous mîmes en route.

Mahdèra-Mariam est à six lieues au sud-sud-ouest de Dévra-Tabour ; on l'aperçoit presque du point de départ, et, dans le trajet, on découvre encore le lac Tana. Si l'on peut appeler ville une grande réunion de chaumières, rien, en Abyssinie, ne mérite mieux ce nom que Mahdèra-Mariam. La vie, le mouvement qu'on y remarque, l'air d'importance de la plupart de ses habitants annoncent une cité. Les haies de ses maisons vertes et élevées font, des rues de cette ville, de sinueuses promenades fraichement ombragées. Les habitations, loin d'être décousues comme à Dévra-Tabour, par exemple, sont ramassées et se présentent bien dans leur ensemble : dans le détail, tout respire une élégante simplicité.

L'intérieur de la demeure de la Reine est d'un travail achevé : les roseaux du plafond sont peints et artistement entrelacés, les murs sont blanchis

et le plancher est couvert de belles nattes. Cette maison est un petit chef-d'œuvre des Abyssiniens, c'est tout ce qu'on peut espérer de leur habileté. Les sabines qui protègent et ornent sa vieille église sont magnifiques de grosseur. On trouve à Mahdèra-Mariam une affluence de prêtres extraordinaire, et la Reine, qui semble vouloir faire oublier qu'elle a été musulmane, a pour eux les plus grands égards.

A peine fûmes-nous arrivés, qu'on nous annonça : Ménén traitait alors quelques affaires importantes ; elle nous fit saluer et introduire dans l'enceinte qui renfermait ses nombreuses habitations. Plusieurs personnes de considération, qui étaient venues lui demander audience, étaient reléguées à la grande porte d'entrée. Une foule de seigneurs qui arrivaient à chaque instant avec des suites brillantes pour rendre hommage à la Reine attestaient de sa grande puissance. Dès que Ménén fut délivrée de ses occupations, elle nous fit appeler.

Quand nous nous présentâmes, elle était seule ; dès qu'elle nous aperçut, elle témoigna une joie qui nous fit craindre de voir nos demandes mal accueillies : nous ne jugeâmes pas convenable de lui parler encore du motif de notre visite, et nous

gardâmes le silence. Nous étions insensibles à ses protestations d'amitié, ou plutôt elles nous peinaient. Peu de temps après, l'appartement se remplit de convives; c'était l'heure du repas du soir. On dressa une longue table qui fut immédiatement occupée par des prêtres : elle était copieusement servie de pain, de viande et de cheuro. Quand les premiers furent rassasiés, il arriva d'autres personnes qui les remplacèrent et mangèrent leurs restes ; elles furent successivement suivies par une troisième, une quatrième et une cinquième fournée. La Reine nous avait fait servir à part; et, selon l'usage du pays, une jeune fille nous préparait les bouchées, et souvent elle les portait elle-même à notre bouche. Comme on le sait, les Abyssiniens ne boivent jamais qu'après le repas; quand tous les vivres furent consommés, on fit retirer tout le monde, à l'exception de quelques privilégiés, et nous vidâmes quelques pots de bière et d'hydromel et plusieurs breullis de vin.

Après nous avoir accablés de marques de bienveillance, la Reine nous dit qu'elle savait que, pendant son absence, nous avions tenté de nous évader, mais qu'elle espérait bien que nous ne chercherions plus à la quitter; elle nous renouvela ses belles promesses, et, comme elle savait

que nous avions laissé à Massaouah un dépôt d'effets précieux, surtout pour l'Abyssinie, elle nous offrit de les faire transporter à ses frais jusqu'à Dévra-Tabour. Nous lui exprimâmes tout ce que ses bontés nous faisaient éprouver de sincère reconnaissance; mais nous persistâmes obstinément dans notre projet de départ. Ménén, voyant que, malgré ses offres et ses prévenances, nous demeurions inflexibles, nous promit de ne plus nous retenir dès son arrivée à Dévra-Tabour, qui devait avoir lieu dans une quinzaine. Nous nous retirâmes mécontents.

Mahdèra-Mariam est une ville d'aristocrates : comme c'est une femme qui y règne, on y remarque un concours prodigieux de belles et nobles dames qui font, de la cour d'Oisoro Ménén, une des plus brillantes de l'Abyssinie. On admire dans ce lieu d'élégantes et riches parures, et peu de personnes marchent sans chaussure; mais leurs souliers sont d'une forme détestable, ils sont larges et se terminent par une longue pointe qui se replie vers la jambe; on est d'autant plus étonné de ce goût absurde, que les Abyssiniennes ont presque toutes le pied petit. Si déjà nous avions été frappés de voir les grandes dames du pays se voiler le visage dans la crainte du mauvais œil, nous

eûmes lieu d'être bien plus surpris encore des usages établis dans cette ville : les femmes de distinction, qui venaient souvent visiter la Reine, entraient et sortaient sous de grandes toiles soutenues par quatre domestiques, de telle sorte qu'on n'apercevait d'elles ni pieds ni tête.

Nous passâmes une nuit à Mahdèra-Mariam, et le lendemain, nous allâmes saluer la Reine pour revenir à Dévra-Tabour. On sait que l'Abyssinie possède plusieurs églises, qui sont des asiles inviolables ; mais, par un privilége inouï, la ville entière de la Reine est sacrée, et on ne peut y entrer qu'à pied, en conduisant après soi ses montures. Ménén seule, et quelques personnages de sa suite désignés par elle, ont le droit de rester sur leurs mules jusqu'à la porte du palais, et la Reine, toujours prévenante envers nous, voulut nous faire jouir de ce privilége.

Nous cheminions tristement par une route alors très fréquentée, car chacun s'empressait de venir rendre hommage à la souveraine. Une heure avant d'arriver à Dévra-Tabour, nous entendîmes le bruit des *négarits* [1], et quelques avant-coureurs, qui ne tardèrent pas à nous joindre, nous apprirent que Ras-Ali allait aussi faire

[1] Timbales.

une visite à sa mère. Nous le rencontrâmes un moment après, monté sur un magnifique cheval richement harnaché. Il était lui-même en costume de guerre; sa belle toile, ornée d'une large bande de soie, était retenue par une superbe peau ; son front était ceint d'un bandeau en tulle ; il avait, à son côté droit, un long sabre à la poignée d'argent, et un domestique portait près de lui sa lance et son bouclier : il était entouré d'une nombreuse escorte.

Lorsque les cavaliers abyssiniens rencontrent sur leur passage un prince ou un grand seigneur, ils sont dans l'habitude de descendre de leurs montures dès qu'ils l'aperçoivent, et de marcher jusqu'à ce qu'ils l'aient dépassé : loin de nous soumettre à cet usage humiliant, nous restâmes sur nos mules quand nous croisâmes le ras, et, au lieu de paraître mécontent d'un acte qu'on aurait pu considérer comme une expression de mépris, il s'arrêta pour nous demander des nouvelles de la Reine, et nous exprimer la satisfaction qu'il éprouvait de nous voir rentrer à Dévra-Tabour; il nous dit qu'il devait être de retour dès le lendemain, et qu'il attendrait notre visite. Nous poursuivîmes tranquillement notre route, et nous sûmes plus tard que quelques person-

nes jalouses avaient voulu persuader à Ali que nous venions de lui manquer de respect.

Rentrés chez nous, nous n'eûmes pas lieu de nous réjouir d'avoir quitté Dévra-Tabour; le domestique à qui nous avions confié notre maison avait disparu avec la plupart de nos effets. Dès que le Ras fut arrivé, nous nous rendîmes au palais pour nous plaindre de ce vol; mais l'un de ses grands, celui qui, pendant son absence, nous avait conseillé de partir, osa soutenir que nous étions de mauvaise foi, et qu'on ne nous avait rien enlevé : nous ne pûmes l'entendre de sang-froid, et l'un de nous, se levant rouge de colère, lui cracha au visage, en présence du jeune Roi qui tremblait de tous ses membres. Tous les assistants furent stupéfaits de notre vivacité, et ceux qui ne nous voyaient qu'à regret à Dévra-Tabour, pensant que le moment était favorable pour obtenir du Ras qu'il nous laissât aller, cherchèrent à lui inspirer quelque crainte : ils voulurent lui persuader que des hommes aussi violents que nous ne devaient que lui nuire; que nous pourrions bien, par nos sortiléges, attirer quelque fléau sur son pays, et qu'il fallait se débarrasser de nous au plus vite, sous peine de quelque malheur. Le Roi, facile à effrayer, se

hâta, sans réflexion, de nous dire qu'il ne nous retenait plus et que nous pouvions quitter sa capitale quand bon nous semblerait. Nous sortîmes aussitôt, plus heureux de cette permission que mécontents du vol de notre domestique. Nous respirions librement; mais, dès que Ras-Ali ne nous vit plus, il se remit de sa peur, et, se rappelant sans doute les volontés de sa mère qui désirait nous retrouver à Dévra-Tabour, il envoya promptement un de ses pages pour nous prier d'attendre encore, et s'imaginant, avec raison, que nous ne devions pas être disposés à lui obéir, il fit appeler notre interprète qui ne reparut plus. On voulait nous persuader qu'il s'était enfui; mais une femme attachée au service du ras nous apprit qu'on l'avait enchaîné au palais.

Les provisions de bouche qu'on nous envoyait journellement du palais avaient été supprimées, et le timide Ali, qui refusait de nous recevoir, se croyait sans doute sur le point d'avoir gagné sa cause, en nous voyant privés de nos effets, de nos domestiques et surtout de notre interprète; mais nous étions loin de nous avouer vaincus. Entièrement livrés à nous-mêmes, notre position aurait pu devenir plus désagréable si, tous les soirs, un jeune enfant, que nous ne connaissions

pas, ne nous eût apporté des vivres qui nous suffisaient pour une journée. Nous ne pûmes jamais savoir à qui nous étions redevables d'un bienfait qui nous était alors d'autant plus sensible que nous étions plus malheureux.

Nous étions en proie à un sentiment pénible : il nous fallait absolument sortir d'une position si critique en fuyant; nous souffrions de voir nos personnalités écrasées par le nombre : témoigner hautement de notre irritation eût été une folie qui aurait pu nous coûter cher, et cependant nous avions toutes les peines du monde à nous contraindre; nous devions agir de ruse, et comme nous ne voulions pas rebrousser chemin après avoir essayé de nous échapper, nous attendions encore pour ne pas échouer dans notre entreprise. Nous laissâmes croire à tous les espions dont Ras-Ali nous avait environnés que nous avions renoncé au projet de quitter Dévra-Tabour, mais que nous ne tarderions pas à revenir à Mahdèra-Mariam, pour demander justice à la Reine des torts qu'on avait envers nous : pour donner le change d'une manière plus complète, nous vendîmes une de nos mules, et personne ne douta plus de notre sincérité. Nous nous condamnions ainsi à faire la moitié de notre chemin

à pied; mais le vol de notre domestique, qui avait réduit notre bourse à sa plus simple expression, avait nécessité cette vente. La veille du jour fixé pour notre départ, nous criâmes bien haut que nous allions nous rendre chez la Reine, et, le lendemain, nous nous mîmes en route, laissant entre les mains du propriétaire de notre maison le peu d'effets que nous possédions encore, pour laisser croire à notre prochain retour.

V.

SOMMAIRE.

Des mœurs. — Considérations générales. — Distinction du droit et du fait. — Le divorce. — L'héritage. — Mariage en Abyssinie. — Licence de mœurs — Quelques faits à l'appui de notre assertion. — Un prêtre aveugle. — Un homme attaqué d'une maladie vénérienne. — La femme stérile. — Une infidélité. — Exagération de Bruce. — Consommation d'un mariage en public. — Réflexions sur l'impudeur des Abyssiniens. — Les courtisanes. — Leur rôle. — Leur position élevée. — Gouvernement de femmes. — Différence de la prostitution en France et en Abyssinie. — Rôle glorieux d'une certaine classe de femmes. — L'amour existe-t-il en Abyssinie? — Exagération de Salt. — La jalousie. — Erreur de Salt. — Conclusion.

CHAPITRE V.

Avant de nous éloigner de Dévra-Tabour, nous allons jeter un coup d'œil sur les mœurs des Abyssiniens, et ce n'est pas sans appréhension que nous venons déployer aux regards des nations européennes le tableau d'une société si étrange : avec nos lois, nos habitudes et, il faut

le dire, nos préjugés, beaucoup crieront à l'immoralité, et d'autres iront jusqu'à douter de la possibilité de l'existence d'un peuple ainsi constitué; mais nous dirons aux premiers de dépouiller l'esprit d'exclusivisme qui les domine; nous leur dirons que ce qui, pour certaines nations, pourrait être considéré comme un élément de désordre serait pour d'autres une garantie de paix et de bonheur; que les nuances tranchées qu'on remarque d'une manière si frappante dans l'ordre physique et intellectuel doivent, sans doute, se reproduire dans la question morale; et aux seconds, nous dirons que cette société impossible EST.

Comme on le sait, les Abyssiniens ont la prétention de professer le christianisme : ils ont donc une doctrine, que nous examinerons d'abord, pour voir plus tard s'ils l'éludent ou s'ils la pratiquent; nous allons maintenant traiter du droit, viendront ensuite les faits.

La morale abyssinienne n'est pas la morale sévère du catholicisme, ce n'est pas même celle de l'Église grecque qui, malgré son relâchement, leur a paru encore trop rigide : ils ont une doctrine particulière, des lois à eux qu'ils ne respectent guère, bien qu'elles paraissent assez larges pour la satisfaction de leurs besoins amoureux.

Le divorce existe en Abyssinie, mais il a ses limites. Il n'est pas vrai de dire qu'on puisse *légalement* se quitter et se prendre à volonté : il est permis à un homme ou à une femme de divorcer jusqu'à trois fois; mais ils ne peuvent dépasser ce nombre, sous peine d'être exclus de la communion. Il est même défendu à un mari qui aurait perdu trois épouses par la mort d'en reprendre une quatrième, et, sous ce rapport, nous sommes libres d'aller plus loin qu'eux. Les Abyssiniens ont des concubines qui sont tolérées, mais non autorisées. Bruce s'est trompé, lorsqu'il a dit qu'il avait connu une femme qui avait eu sept maris légitimes.

On demandera sans doute quel doit être le sort des enfants dans un État ainsi constitué, le voici; mais n'oublions pas qu'il s'agit toujours de la théorie rarement d'accord avec la pratique : lorsque deux époux divorcent, ils se partagent les enfants : les fils appartiennent au père, et les filles à la mère; s'il n'existe qu'un seul rejeton du mariage, il revient à la mère quand il a moins de sept ans, et au père s'il est plus âgé. Les biens passent du père au fils ou au frére s'il n'y a point d'enfants, à la charge, par les héritiers, de payer un tribut au chef de l'État.

Les voyageurs qui nous ont précédés en Abyssinie donnent divers détails relatifs à la célébration du mariage ; mais nous devons dire que, durant notre séjour dans le pays, nous n'avons jamais eu l'occasion d'assister à aucune de ces cérémonies dont ils nous offrent parfois de si singulières descriptions. Rien n'est plus simple que l'union des sexes en Abyssinie. Lorsqu'un homme veut épouser une jeune fille, une vierge, il s'adresse au père ou à la mère, auxquels il paie une somme qui diffère selon le rang, la fortune et la beauté de celle qu'il demande pour femme, et lorsqu'il a obtenu leur consentement, l'affaire est terminée : il amène avec lui sa fiancée, qui n'est jamais consultée sérieusement, mais qui a sa garantie dans l'espoir d'un divorce, si l'union est mal assortie. L'épouse prend chez nous le nom du mari, il n'en est pas de même en Abyssinie. Ces sortes d'unions ont un assez grand rapport avec le concubinage de l'antiquité, qui n'était ni plus ni moins qu'un mariage fait avec moins de solennités que les autres, un mariage de la main gauche, par lequel, faute de dot ou de naissance, la femme ne prenait pas le titre d'épouse. Cependant le concubinage était, dit le célèbre jurisconsulte Cujas, « une conjonction si

légitime, que la concubine pouvait être accusée d'adultère comme la femme. » Malgré le défaut de solennités religieuses, les Abyssiniens ne s'en croient pas moins bien mariés.

Ceux qui ont écrit qu'il était permis aux grands d'avoir plusieurs femmes ont confondu le fait avec le droit; les princes d'Abyssinie se disent chrétiens comme leurs sujets, et ils connaissent mieux qu'eux les devoirs de leur religion, ce qui ne veut pas dire qu'ils les observent plus rigoureusement, d'autant que les prêtres, toujours prêts à flatter le pouvoir, surtout depuis qu'ils s'aperçoivent qu'ils perdent de leur influence, sont plus tolérants à l'égard des chefs de l'État qu'envers les petits. Cependant un personnage d'Abyssinie ne se vantera jamais d'avoir en même temps plusieurs épouses légitimes.

Mais c'est assez parler du droit abyssinien : ces peuples attachent si peu d'importance à leurs lois morales que, lorsqu'on a vécu quelque temps parmi eux, on est tout étonné d'apprendre qu'ils ont une doctrine, ou plutôt qu'ils l'ont eue; leurs désirs, leurs caprices sont leurs seules règles de conduite : ce que nous avons dit relativement au mariage ne concerne que les vierges qui appartiennent encore à leurs parents, et qui sont libres

dès qu'elles se trouvent en pouvoir de mari, qu'elles peuvent abandonner quand bon leur semble, pour jouir ensuite des prérogatives des veuves ou des divorcées, qui disposent d'elles-mêmes, sans avoir besoin de consulter personne [1].

Dans les pays situés à l'ouest du Tacazé surtout, la licence des mœurs est sans bornes, et ce qu'on croira avec difficulté, c'est qu'il n'en résulte rien de fâcheux pour les habitants. Dans les provinces d'Ouagara et de Béghemder, par exemple, il n'y a presque point de famille, chacun s'accouple avec qui bon lui semble, l'on se prend et l'on se quitte à volonté; et cependant le pays n'est pas bouleversé, le repos public n'est pas compromis; point de querelles, point de déchirements, le ciel est plus pur que partout ailleurs, le sol plus fertile, les richesses s'y entassent, et il n'y a point d'orphelins, c'est à dire d'enfants abandonnés :

[1] « Un mari qui est malcontent de sa femme trouve aisément le moyen de faire casser son mariage; et, ce qu'il y a de plus mauvais, il la peut reprendre plus aisément qu'il ne la quitte, et renvoie la seconde qu'il a prise; de sorte que les mariages ne sont que pour un temps, et ne durent qu'autant que l'homme et la femme sont contents l'un de l'autre; aussi ces mariages ne sont véritablement que des marchés, et qui se font même sous caution que, si l'un n'est pas satisfait de l'autre, ils pourront se séparer et se remarier à qui bon eur plaira, en reprenant ce que chacun aura apporté dans la communauté. »

Jérôme de Lobo, traduction de Legrand, page 76.

tant qu'ils ont besoin du secours de la mère, ils restent avec elle, et lorsqu'ils sont devenus grands, le père se charge des garçons, s'ils sont braves et vigoureux, selon leurs propres expressions. Livrés à eux-mêmes, si leurs parents les repoussent, ils trouvent toujours le moyen de pourvoir à leur existence en se plaçant au service de quelque grand. On garde plus volontiers les jeunes filles, surtout lorsqu'elles sont jolies; car, loin d'être obligés de s'inquiéter d'une dot pour leur établissement, les hommes, comme nous l'avons déjà dit, ne les obtiennent qu'en les achetant.

Quelques faits recueillis sur notre route donneront une idée plus exacte du relâchement de la morale abyssinienne; ces faits, nous l'espérons, seront d'un grand intérêt pour des Européens.

Un prêtre aveugle avait une fille unique d'une beauté remarquable; il avait perdu la vue depuis quelques années, et les médecins d'Abyssinie lui avaient fait croire que son mal n'était pas sans remède s'il avait le bonheur de tomber entre des mains habiles; dès qu'il sut que nous étions dans le pays, il se fit conduire chez nous, et, après nous avoir fait des offres considérables pour nous engager à entreprendre sa guérison, il nous promit, devant un grand nombre de personnes, de

nous livrer sa fille si nous consentions à le délivrer de son mal.

— Nous étions un jour entourés d'un cercle de hauts personnages et de jeunes femmes, lorsqu'un homme entra pour nous demander des médicaments; nous l'interrogeâmes sur sa maladie, et, loin d'être intimidé par la présence d'une société choisie, il nous dit à haute voix qu'il était atteint du mal vénérien, sans plus de retenue qu'on n'en aurait chez nous pour avouer une fièvre ou un catarrhe : personne ne fut choqué de la liberté de cet homme, il n'excita pas la moindre hilarité, et l'on parut même très étonné de nous voir rire et peut-être rougir.

— Nous étions à Daouarik : la veuve d'un grand de la cour du Sémén envoya son frère pour s'informer si nous ne pourrions pas lui procurer quelques drogues pour la féconder. « Depuis son veuvage, » nous dit l'envoyé, « ma sœur a eu commerce avec plusieurs hommes illégitimes (*non vrais*), dans le but de devenir mère; mais jusqu'à présent toutes ses tentatives ont été inutiles, et, quoique jeune encore, elle commence à désespérer. » On conçoit aisément que de semblables révélations étaient faites pour éveiller notre gaîté; nous nous continmes cependant, et nous

répondîmes à cet homme que nous n'étions pas médecins. Sa sœur vint chez nous dès le lendemain, et, après quelques paroles sans intérêt, nous lui adressâmes quelques questions relatives à son veuvage, et nous tâchâmes d'animer la conversation. Cette femme, encouragée, nous détailla, avec une complaisance rare, tout ce qu'elle avait fait pour avoir des enfants, et termina en nous assurant que, si elle n'avait pas réussi, elle en avait *la conscience nette*, car elle n'avait rien à se reprocher. Durant cette entrevue, nos domestiques et quelques prêtres qui étaient présents nous écoutaient avec une indifférence risible.

Encore un fait : la plupart des habitations d'Abyssinie n'ont, comme on le sait, qu'un seul appartement ; nous étions environ dix personnes dormant une nuit dans la même chaumière. Une jeune femme du voisinage, qui croyait son mari absent, vint trouver son amant qui était avec nous sans que personne eût l'air de s'en apercevoir, quoiqu'on ne fût pas encore couché. Lorsqu'on s'y attendait le moins, le malencontreux époux arriva, après avoir eu néanmoins le bon esprit de s'annoncer en appelant. A sa voix, l'amant se leva aussitôt et courut au devant de lui (c'était son ami). Le bénigne mari vint prendre sa place auprès de

sa femme qui, dit-elle, n'avait pas osé demeurer seule dans sa maison, et personne que nous ne fit attention à cette comédie.

Tous ces faits et beaucoup d'autres plus extraordinaires encore que nous ne rapporterons pas, dans la crainte de blesser la susceptibilité de nos mœurs, n'approchent pourtant pas des scènes qui, d'après Bruce, se passent à la suite d'un festin de broundou. Ce voyageur, qui s'est cru obligé de jeter du merveilleux dans ses récits, s'est livré souvent à une exagération de peintures qui tient plus du roman que de la vérité. Sachant qu'on ignorait, en Europe, les effets de la viande crue, il a supposé hardiment que cette nourriture froide était un irritant capable de provoquer les orgies les plus scandaleuses qu'il n'a pas craint de décrire avec une complaisance qui serait à peine pardonnable si ce qu'il rapporte était exact. Si des faits pareils à ceux qu'il raconte se sont présentés en Abyssinie, il s'est grossièrement trompé de les attribuer à l'influence du broundou, et il a eu tort surtout de nous donner comme un usage une chose qui n'est peut-être jamais arrivée, mais que nous n'oserions nier formellement; car nous avons été nous-mêmes témoins d'une scène qui ferait croire à la possibilité de

celles dont Bruce nous a laissé la description : la voici :

Nous nous trouvions dans la province d'Agami avec l'armée ; Oubi, désirant traiter les principaux officiers du camp, les convoqua pour un grand festin qu'il devait donner dans sa tente : ils s'y rendirent en grand nombre avec les courtisanes et tous ceux qui, comme nous, y mangeaient journellement. Pour qu'il ne manquât rien à la fête, le prince avait fait appeler quelques bouffons. Après le repas, plusieurs femmes entrèrent, apportant d'énormes gombos de bière et d'hydromel qu'on distribua à la ronde sans oublier les histrions. Avec ces derniers se trouvait un plaisant libertin dont le talent comique amusait tous les convives, sans en excepter le Roi qui, malgré ses graves préoccupations, riait souvent plus que les autres, si bien que, dans un accès de générosité, il promit au bouffon de lui accorder la première chose qu'il lui demanderait ; celui-ci, excité par la boisson, jetait, de temps en temps, un œil de convoitise sur l'une des *cantinières*, admirable de jeunesse et de beauté. Après avoir salué respectueusement Oubi pour le remercier de son offre, il lui dit que son seul désir était de posséder cette femme qu'il lui désigna du

doigt. Le prince, qui avait, comme le sujet, le cerveau troublé par les vapeurs de l'hydromel et de l'eau de vie qu'il avait bus outre mesure, lui répondit que cette fille était à lui, à condition qu'il l'épouserait aussitôt en présence de tous les convives. Le bouffon, trop animé pour reculer devant une semblable proposition, demanda au Roi s'il parlait sérieusement, et, sur sa réponse affirmative, il saisit la jeune femme qu'il renversa malgré ses cris et sa résistance, et le mariage fut consommé aux bruyants éclats de rire de tous les spectateurs. Le Roi et les courtisanes avaient caché leur visage dans leurs toiles.

Après ce que nous venons de rapporter, on ne s'étonnera pas quand nous ajouterons qu'il règne, dans toutes les conversations des Abyssiniens, une liberté effrénée : des filles de dix, douze ans vous proposent leurs faveurs même en présencede leurs mères, et personne ne songe à se récrier; en Abyssinie, la vieillesse conserve un enjouement qu'on ne rencontre presque nulle part en Europe. Si l'on dit à une femme qu'elle est vieille, loin de s'en fâcher, elle en convient gaiment et vous promet d'amener de jeunes filles comme pour se faire pardonner son âge. En

maintes circonstances, les Abyssiniennes nous provoquaient de la manière la moins équivoque, la plus indécente; car cette pudeur, qui existe entre les sexes dans les sociétés occidentales, est entièrement inconnue dans ces pays ; mais on remarquait dans toutes leurs actions, dans toutes leurs paroles, tant de naturel, tant d'ingénuité ; ces peuples paraissaient si étonnés de l'importance que nous semblions attacher à leurs propos licencieux, que, malgré cette apparence d'impudeur et de dépravation, on pourrait affirmer sans crainte qu'ils ont moins de malice que nous. S'il y a du dévergondage dans leurs actes, c'est parce que leur esprit est naïf et plein de candeur; et si nous sommes plus réservés dans notre conduite, c'est que nous le sommes moins dans nos pensées. Si des scènes pareilles à celles que nous avons racontées se présentaient en France, elles nous paraîtraient dégoûtantes avec raison ; en Abyssinie, malgré notre éducation et nos habitudes, elles nous semblaient naturelles à cause des acteurs[1].

[1] Voici ce que nous dit Alvarez de l'insouciance des Abyssiniens à l'égard des femmes :

« La coutume est qu'elles aillent découvertes sans cacher curieusement aucune partie de leur corps ; les hommes sont faits à cela ; et n'en tiennent non plus de compte que s'ils venaient à voir les pieds ou les mains découverts. » *Description de l'Ethiopie*, page 157.

Comme on l'a déjà vu, il est, dans ce pays, une classe particulière de femmes que l'on appelle courtisanes; libres de tous liens, et avec une beauté peu commune, ces femmes se rendent des diverses provinces de l'Abyssinie dans les villes qui servent de résidence aux princes de cette contrée; elles les suivent dans toutes leurs expéditions et ne négligent rien pour s'attirer leurs royales faveurs. Les courtisanes jouissent, en général, d'une grande considération; ce nom, qui est devenu chez nous une insulte, loin d'être odieux en Abyssinie, est un titre honorable. Ces femmes occupent un haut rang, et leur protection n'est pas à dédaigner. On sait que les courtisanes étaient en honneur chez les Romains et plus encore chez les Grecs; mais on peut assurer, sans exagération, que leur rôle est plus brillant ici qu'il ne l'a jamais été soit dans l'antiquité, au siècle de Louis XIV ou de nos jours. Ces femmes, qui sentent si bien l'influence de leurs charmes, se maintiennent dans une indépendance absolue, et savent, par leurs graces et leur coquetterie, s'attirer de nombreux adorateurs; elles étalent un grand luxe dans leur parure, et plusieurs ont des suites comme de reines; les rois ont pour elles une déférence qui tient de la galanterie, elles sont

admises dans tous les banquets, à toutes les fêtes, et l'on peut même ajouter qu'elles en sont le principal ornement; elles reçoivent les hommages des grands de la cour; le Roi tolère leurs intrigues et n'en est nullement offensé. Les courtisanes font payer chèrement l'amour qu'elles accordent, et n'obtient pas qui veut les faveurs de ces Laïs éthiopiennes. Dans une infinité de cas, la femme jouit, en Abyssinie, des mêmes prérogatives que l'homme, et son sexe ne l'exclut pas des fonctions gouvernementales comme dans nos pays *civilisés*; ce fait doit paraître d'autant plus extraordinaire, que ces peuples, qui vivent encore dans un état de guerre et de barbarie qui les oblige à mettre si souvent en jeu leurs forces matérielles, sembleraient devoir redouter bien plus que nous de voir *tomber le sceptre de lance en quenouille*; car il est évident que, si la loi salique a eu de l'importance, c'était surtout à ces époques brutales où la force était un droit. Le principal but des courtisanes qui embellissent la suite d'un prince est d'obtenir de lui un gouvernement de village ou de province, et, arrivées à ce résultat, leur ambition est comblée. Le passé et le présent attestent que ces femmes ne sont pas inhabiles à tenir les rênes de l'administration. Les épouses

légitimes des rois, loin d'être fâchées des faveurs accordées aux courtisanes et des moyens que ces dernières emploient pour les obtenir, sont, au contraire, très glorieuses et très satisfaites de les voir en grand nombre embellir une cour qu'elles dominent, et elles vivent avec elles dans la plus grande intimité, même en public. Et qu'on ne dise pas que ce monde est une création fabuleuse, une théorie imaginée dans le cabinet, c'est une réalité que nous avons vue et touchée, et au milieu de laquelle nous avons longtemps vécu [1].

[1] Les empereurs d'Abyssinie descendent de Salomon par la reine de Saba ; ce fait prouve que la facilité de mœurs de ce peuple remonte à la plus haute antiquité.

Voyons ce qui se passait dans cette contrée du temps d'Alvarez :

« En ce lieu de Barva (Débaroa), nous dit-il..., il y a trois cents feux, et la plus grande partie est habitée par des femmes, parce que ce lieu est quasi comme une cour par plusieurs causes, dont l'une est que les courtisans du Prêtre-Jau les fréquentent ordinairement, se servant de ces femmes ceux qui en sont dépourvus; l'autre pour autant que la cour du Barnagas (Bahar-Negous) n'en bouge la plupart du temps, et tient ordinairement ledit seigneur auprès de sa personne plus de trois cents chevaux ; joint aussi que, journellement, gens s'y transportent pour négocier et communiquer avec ce seigneur de leurs affaires et procès; et, entre eux, il s'en trouve peu qui puissent se passer de femmes, parce qu'elles sont jeunes et fraîches, lesquelles venant sur l'âge, et quittant les armes amoureuses, élisent une autre manière de vivre.....; là se trouvent beaucoup de femmes, et ceux qui se sentent de quoi et se voient être riches en prennent deux ou trois, sans qu'il leur soit défendu par le roi et la justice, mais trop bien de l'Église... Du temps que nous séjournâmes en ce lieu, un mien cousin et moi, logeant en la maison d'un qui se nommait *Ababytay*, lequel entretenait trois femmes

Un parallèle établi entre nos filles de joie et les femmes d'Abyssinie n'offrirait pas de justes rapprochements. Les Abyssiniennes font naturellement, *moralement* ce que nos filles publiques pratiquent par calcul et contre leur conscience et leur doctrine. La conduite des Abyssiniennes n'est pas du libertinage, personne ne croit mal faire en Abyssinie; ce que nous nommerions licence effrénée rentre, pour ce peuple, dans l'ordre des choses naturelles; si bien que la langue amhara n'a pas de termes pour flétrir une prostituée. Ce fait, si simple en apparence, est plus propre à nous donner une idée exacte du caractère de ce peuple, que tout ce que nous avons dit précédemment; l'absence de ces mots si injurieux en Furope indique une tolérance sans bornes, une liberté sans frein.

En Abyssinie, tout le monde est disposé à vous procurer des femmes, la mère vous amène sa fille, le frère sa sœur; les rois et les reines ne se font aucun scrupule de vous offrir leurs servantes ou des dames de la cour, et ces propositions vous sont faites avec tant de gaîté, tant de laisser-

que nous connaissions et aimions pudiquement, nous dit qu'il s'en était vu sept, desquelles il avait eu trente enfants, sans qu'il en fût aucunement repris de personne fors de l'Église.» Pag. 72 et 73.

aller, que, malgré notre susceptibilité d'Européens, nous n'en avons jamais été choqués. Ils remplissent ce rôle sans rougir, parce que l'intérêt n'est pas le mobile de leur conduite. Ils ne donnent pas plus d'importance à leur manége qu'on n'en ajoute chez nous aux intrigues de cœur que nos mœurs comportent. Les prêtres, en Abyssinie, ne sont pas plus sévères que les laïques; eux aussi nous proposaient des femmes sans que personne en fût scandalisé, et sans qu'ils eussent à craindre de porter atteinte à la dignité de leur ministère. On voit, par tout ce qui précède, que, si cette société se dit chrétienne, il y a loin de sa pratique à sa théorie, et que le christianisme dont ils font si souvent parade n'y réglemente pas l'amour.

Comme nous l'avons observé plus haut, il est encore dans cette contrée des femmes dont le rôle a quelque chose de noble et de beau : ce sont celles qui, ne craignant pas d'affronter les dangers de la guerre, se mêlent aux combattants et les encouragent non seulement par leurs paroles et leurs chants, mais encore par leur exemple. Nulle action n'échappe à leurs regards pénétrants : le lâche cherche en vain à éviter leur présence, et au fort de la mêlée, elles viennent

applaudir à la bravoure des plus intrépides soldats. Le combat terminé, elles se rendent à la tente du général, flétrissent, dans leurs chansons improvisées, mais énergiques, la conduite de ceux qui n'ont pas osé soutenir le choc de l'ennemi, et elles ont des hymnes pour célébrer la gloire des guerriers valeureux. L'armée entière a une sorte de vénération pour ces femmes courageuses, et tous redoutent autant leur blâme qu'ils sont jaloux de leurs éloges. L'influence qu'elles exercent sur les troupes est à peu près la même que celle qu'avaient sur nos paladins les dames du moyen-âge; seulement elles s'exposent à de bien plus grands dangers.

Dans une société comme celle dont nous venons de donner l'esquisse, avec une organisation pareille, on sera sans doute curieux de savoir si l'amour trouve à se glisser dans les rapports d'hommes et de femmes, et si ce sentiment existe, on désirera connaître quelles sont ses manifestations; c'est ce que nous allons examiner. Si tout le monde s'accordait à admettre que l'amour se présente sous deux aspects bien différents, l'aspect des sens et l'aspect du cœur, personne ne douterait que ce sentiment ne se rencontrât en Abyssinie; mais, comme en dépit de tous les ef-

forts de la philosophie des derniers siècles, et même de nos prétentions au matérialisme, nous sommes tous empreints de mysticisme et de théorie, nous nions formellement l'amour s'il n'est pas tout spirituel, et, avec une humilité sans pareille, nous nous assimilons à la bête si nos sens se font soupçonner. Comme notre intention n'est pas de fronder les usages reçus, et que ce n'est pas ici le moment de se *perdre* en longs raisonnements, nous allons partir de ce principe généralement admis, qu'on n'aime véritablement que de cœur; et, placés à ce point de vue, nous croyons pouvoir affirmer que l'amour est inconnu en Abyssinie, ou, du moins, qu'il y est si peu développé, qu'il est très difficile à un Européen tant soit peu exclusif de l'y reconnaître.

Ce qui paraîtra surtout extraordinaire avec nos idées, c'est que les femmes chez qui le besoin d'aimer semble plus impérieux que pour nous sont, en Abyssinie, plus libres de ce sentiment que les hommes. Ainsi que nous l'avons déjà vu, les Abyssiniennes aiment tout le monde pour de l'argent, et personne *gratis*. La faiblesse physique inhérente à leur sexe, a dû nécessairement les façonner ainsi dans un pays où le plus fort fait tou-

jours la loi. Avec un autre système, elles s'exposeraient, sans contredit, à la misère. Généralement absorbées par les travaux du ménage, elles sont incapables de pourvoir par elles-mêmes à leurs moyens d'existence, dans une contrée continuellement en guerre, où toute propriété s'acquiert par le pillage. Mais, quoique ces femmes vendent l'amour qu'on leur demande, elles sont peu exigeantes, et il est facile de s'apercevoir que la nécessité plutôt que leur naturel les fait agir ainsi : donnez-leur la nourriture et le vêtement, et vous croirez être aimé.

Quelques personnes à imagination romanesque ne trouveront pas les Abyssiniennes suffisamment justifiées de leur indifférence par leur fâcheuse position, et nous diront sans doute que l'amour doit tenir lieu de tout, que la pauvreté, avec ce sentiment, est préférable à la richesse avec son froid égoïsme ; ces pensées sont filles de l'opulence qui n'a jamais eu à s'imposer la moindre privation : lorsqu'on est assuré du positif de la vie, on rêve et l'on se crée des illusions ; on peut alors construire sur l'amour de touchantes théories ; mais pour quiconque *pratique*, tous les plus beaux raisonnements ne tardent pas à laisser découvrir ce qu'ils ont de vide. La misère est plus

redoutable que l'absence d'amour; on meurt toujours de faim, et les eunuques vivent longtemps: si le vautour affamé de La Fontaine n'avait pas d'oreilles pour les chants sonores du pauvre rossignol, il n'eût pas été plus disposé à écouter des phrases d'amour. La misère est le plus grand fléau de l'humanité.

Plusieurs générations se sont succédé en Éthiopie depuis que de semblables mœurs s'y pratiquent, elles sont comme enracinées dans le sol, et la force de l'habitude a fait croire aux Abyssiniennes que leur manière de manifester l'amour est naturelle, juste et même légale; elles ne soupçonnent pas d'autres formes à ce sentiment, et elles supposent que partout il se présente ainsi qu'elles le comprennent. Cependant il ne faudrait pas croire que ces femmes se trouvent tellement blasées, qu'il soit impossible de démêler, à travers leur conduite, quelques germes de cet amour auquel nous semblons attacher un si grand prix; si elles ne se livrent jamais sans faire payer leurs faveurs, si elles sont *demandeuses*, c'est surtout auprès des hommes qu'elles préfèrent; elles prennent de ceux à qui elles aiment à donner : « Je te demande, parce que je t'aime, » vous répondent les jeunes filles à qui l'on

reproche de marchander l'amour; et l'une d'elles nous disait un jour : « Quand j'aime un homme, je ne prends de lui que ce qui m'est absolument nécessaire; si, au contraire, je ne suis qu'aimée et que je consente à me vendre, je le dépouille jusque de son caleçon (c'étaient ses propres expressions). »

Il est évident, d'après ces observations, qu'il n'y a pas chez ces femmes négation complète de l'amour tel que nous l'entendons; mais ce qu'on ne trouve jamais chez personne en Abyssinie, c'est ce sentiment délicat, pur, qui, en Europe, donne tant de charme à l'amour; ici le cœur est rarement ému ; on a parfois de tendres paroles, mais elles sont banales et rarement senties; on n'a jamais de ces sensations extraordinaires dont le souvenir seul vous agite si vivement et si longtemps ; on n'éprouve pas de ces émotions célestes qui font d'un athée un croyant. Dans le pays, l'amour vit du moment; il n'a ni passé ni avenir.

En Abyssinie, on se moquerait d'un homme qui voudrait faire la cour aux femmes à la mode française, par exemple; on aurait beau s'épuiser en doux regards et en gracieux sourires, l'amour, dans cette contrée, ne se déclare jamais

par ces symptômes [1]; la parole elle-même, si expressive, si passionnée qu'elle puisse être, ne toucherait que médiocrement le cœur des Abyssiniennes; il faut agir; les faits seuls sont de l'essence de l'amour matériel; dans cette contrée, la bonté passe pour faiblesse, et la galanterie est du dernier ridicule. Néanmoins, si le premier mouvement de ces femmes est toujours de rire des prévenances dont elles sont l'objet, bientôt elles s'en étonnent et finissent par les aimer. Dans un pays quelconque, les dames ne sauraient être insensibles aux égards qu'on a pour elles, et les Abyssiniennes ont, d'ailleurs, assez de coquetterie pour ne pas être indifférentes à l'impression qu'elles produisent sur un homme et aux hommages qu'elles s'attirent.

Bruce raconte, avec d'assez longs détails, la mort d'une jeune fille appelée Welleta-Sellassé, qui s'empoisonna pour ne pas céder à l'amour de

[1] Ecoutons Alvarez :

«En nos pays, les hommes se marient ordinairement par amour, et souventesfois alléchés par je ne sais quels rayons ou divinité, qu'ils disent procéder de celles qui les captivent bénignement et les attirent à leur amitié, sans qu'ils viennent à voir ce que cachent les draps, fort différents, par aventure de ce qu'ils voient, aveuglés par l'ardeur de leur affection, décevant leurs pensées; mais, en ces marchés-ci, les amants ont cet avantage de jouir heureusement de la vue de ce que plus ils prisent, et de la chose en laquelle nos amoureux transis et passionnés disent consister le don de merci et vrai but de leur espérance.» Pag. 156 et 157.

son grand-père qui avait fait assassiner le sien; nous ignorons si l'intention de ce voyageur, en rapportant ce fait, a été de faire croire à l'amour en Abyssinie; mais nous pouvons assurer que les cas de suicide pour de semblables motifs sont aussi rares dans le pays que les passions des grands-pères pour les petites-filles ou plutôt des petites-filles pour les grands-pères; et le fait, rapporté dans Salt, d'une femme qui se précipita du haut d'une montagne pour se soustraire au mariage d'un homme qu'elle n'aimait pas nous paraît incroyable. Pour les Abyssiniens, l'amour n'est qu'un mot, ils y attachent trop peu d'importance pour qu'il puisse provoquer le désespoir qui va jusqu'au suicide; ce sentiment n'est pas pour eux une chose sainte, et voilà pourquoi ils le profanent en le pratiquant presqu'en public.

Après tout ce qu'on vient de lire, il serait presque inutile d'ajouter que la jalousie est à peu près inconnue en Abyssinie; mais les voyageurs qui ont parlé avant nous des mœurs de ce pays, et qui ont prétendu que ce sentiment trouvait souvent accès chez les hommes, nous obligent d'en dire un mot : la jalousie est inhérente à l'amour; parfois, il est vrai, on rencontre des hommes jaloux de femmes qu'ils n'aiment pas;

mais ce sont des exceptions à la règle générale; or, nous venons de voir que les Abyssiniens ne sont guère amoureux. Salt, dans la relation du vicomte Valentia, qui a cru pouvoir avancer que les femmes mariées étaient surveillées de près par leurs époux, et que, quelquefois, même elles étaient entièrement séquestrées, avait sans doute en tête les mœurs des Turcs ou des Arabes et nullement celles des peuples qui nous occupent; car les Abyssiniennes, filles ou femmes, jouissent d'une liberté pleine et entière. Salt a aussi donné à l'adultère plus d'importance que les maris ne lui en accordent eux-mêmes [1], et Bruce qui, malgré son exagération, est, de tous les voyageurs, celui qui semble avoir le mieux compris les

[1] « Le vice-roi du Tigré, pendant tout ce temps, recevait de très fâcheuses nouvelles de la mauvaise conduite de sa femme : il s'en plaignit à l'empereur et le pria plus d'une fois ou de corriger sa fille, ou de permettre qu'il la mît en justice, afin que, si tout ce qu'on disait d'elle n'était pas véritable, elle pût se justifier et mettre son honneur et celui de son mari à couvert. L'empereur ne fit pas grand cas des plaintes de son gendre; et, véritablement, le vice-roi était un peu plus délicat sur cet article que ne le sont ordinairement les personnes de qualité en Abyssinie. Il y a des lois, en ce pays-là, contre les adultères, comme nous l'avons dit; mais il semble que ces lois ne soient faites que pour les misérables, et que les femmes de qualité, et principalement les princesses du sang royal, en soient tellement au dessus, qu'il ne soit pas même permis à leur mari de se plaindre, et certainement il faut être bon chrétien pour souffrir de tels affronts et les supporter. »

Jérôme de Lobo, pag. 99.

mœurs du pays, nous a mal présenté l'histoire de cet Abyssinien qui tua son fils parce qu'il avait séduit une de ses esclaves : ce fait peut être vrai; mais il aurait dû le donner comme extraordinaire. Nous avons vu nous-mêmes dans le Tigré une femme qui avait reçu un coup de sabre de son mari qui l'avait surprise en flagrant délit; mais de semblables évènements ne se reproduisent peut-être pas deux fois dans un siècle, et dans le vaste pays d'Amhara on n'en trouverait pas un seul exemple. Néanmoins nous devons faire observer que la jalousie comme l'amour se rencontrent moins difficilement chez le mari que chez l'épouse.

Si quelqu'un pouvait inspirer de la méfiance aux Abyssiniens, ce seraient surtout les blancs que leurs femmes recherchent avec si peu de retenue; et cependant, malgré les prévenances les moins équivoques dont nous étions l'objet, nous n'avons jamais porté ombrage à personne. On se souvient, sans doute, du débonnaire mari de Cantiba qui nous priait de laisser coucher sa femme dans la maison que nous occupions, tandis qu'il irait chercher un gîte ailleurs, et ce fait, qui prouve à lui seul l'insouciance des Abyssiniens à cet égard, s'est présenté plusieurs fois

durant notre voyage : si la jalousie se rencontre de temps en temps chez les femmes, il ne faut pas se méprendre sur la nature de ce sentiment; lorsqu'une Abyssinienne envie l'amour qu'une autre inspire, elle n'est jalouse que du bien-être que cet amour peut lui procurer.

Nos moralistes assez rigoureux démêleront facilement d'eux-mêmes le mauvais côté des mœurs abyssiniennes; nous les laisserons seuls chargés de cette œuvre, et nous nous bornerons à faire connaître les heureux résultats de cette liberté qui nous paraît si effrayante. L'Abyssinie est pure des vices hideux de la sodomie et de l'onanisme qui affligent, le premier, l'Orient et le second l'Occident; ces deux fléaux, qu'on n'a pu déraciner du globe et qui flétrissent l'espèce humaine, ne sont pas parvenus jusqu'en Éthiopie; on sait que la justice divine a prononcé la peine de mort contre ceux qui se souillaient du crime de sodomie, *morte moriatur* (Lévitique). Cette même peine avait été adoptée par notre jurisprudence, qui condamnait à être brûlés vifs ceux qui étaient convaincus de ce vice honteux, et quoique malheureusement il n'ait pas été entièrement balayé de la surface de l'Europe, on a lieu néanmoins d'être satisfait des progrès de notre moralité; mais

l'Orient, malgré les châtiments que l'on inflige aux coupables, en est toujours infecté, et l'onanisme, dont les conséquences sont si terribles surtout pour la jeunesse, et qu'on punissait autrefois des galères, fait encore ses ravages parmi nous. L'Abyssinie, sans avoir eu à employer des moyens répressifs, s'est trouvée parée contre ces deux fléaux précisément par la facilité de ses femmes; on aurait tort d'en chercher ailleurs la raison. Nous pensons avoir donné assez d'étendue à ce qui a rapport aux mœurs abyssiniennes; nous allons tracer maintenant la division géographique du pays, et nous poursuivrons ensuite notre route.

VI.

SOMMAIRE.

Division géographique de l'Abyssinie. — Le Dankali. — Tribus des Nébara. — Royaume d'Adal. — Le Tigré. — Sa capitale. — Province de Siré. — Les Dobas dépeints par Alvarez. — Agami. — Provinces de Hamacèn et de Séraoué. — Tigré proprement dit. — Le Lasta. — Excommunication des sauterelles par Alvarez. — Pays d'Amhara. — Le Séméa. — Provinces d'Oaldubba, d'Oualkaït et d'Ouagara. — Ras-el-Fil (Tête de l'éléphant). — Plaine de Bélessa. — Dembéa. — Fokara. — Le Damot. — Gojam. — Province de Béghemder. — Province d'Amhara proprement dite. — Choa et Ifat. — Montagnes. — Rivières. — Lacs.

CHAPITRE VI.

L'Éthiopie a été connue dès l'antiquité la plus reculée, et il en est souvent fait mention dans les Écritures; Isaïe nous représente ses habitants comme industrieux et grands[1], et Jérémie, comme

[1] « L'Éthiopie avec son trafic, et Saba avec ses hommes d'une haute taille, tous ces peuples passeront vers vous, ô Israël. » (*Isaïe*, chap. 45, v. 14.)

vaillants dans les combats[1]; parmi les historiens, Hérodote vante leur taille, leur beauté et leur longévité [2]. Diodore, Strabon, Agatharchides et Pline se sont occupés de la géographie de leur pays et nous ont dépeint leurs mœurs et leurs usages. Les poètes les ont chantés à leur tour; Homère en parle dans son Odyssée; la mythologie ne les a pas oubliés dans ses brillantes fictions; et tout le monde connaît le voyage d'Astolphe aux montagnes de la Lune, création désordonnée de l'imagination féconde de l'Arioste, qui prouve, à elle seule, l'ignorance des anciens relativement à ces régions sauvages et lointaines.

Notre but n'est pas de déterminer l'étendue et les limites du territoire occupé jadis par ces populations, ni de distinguer les diverses races que l'on a désignées sous le nom d'*éthiopiennes*; nous n'indiquerons pas les transformations successives qui les ont amenées à l'état où nous les trouvons aujourd'hui, et ce serait pourtant une belle et intéressante étude : quoique plusieurs écrivains s'en soient déjà occupés sous certains points de vue, ce travail n'a pas encore été achevé d'une manière méthodique et générale; c'est une œuvre dont

[1] « Que les vaillants d'Éthiopie marchent. » (*Jérém.*, ch. 46, v. 9.)
[2] Hérodote, tom. III, pag. 114.

nous nous chargerons peut-être lorsque nous livrerons au public nos voyages en Nubie, dans le Sennâr et celui de Berber à Saouakim à travers le pays des Bichari. Dans ce moment, nous nous bornerons à tracer la division actuelle de cette partie de l'Éthiopie connue sous le nom d'Abyssinie, et des pays nouvellement conquis par les Galla.

L'Abyssinie est la partie la plus méridionale du pays connu des anciens sous le nom d'*Æthiopia supra Ægyptum* : elle s'étend depuis le 7e jusqu'au 16e degré de latitude boréale, et depuis le 32e jusqu'au 41e degré de longitude est; elle a, par conséquent, une longueur de 225 lieues du nord au sud et autant de largeur, ce qui lui donne une superficie de plus de 50,000 lieues carrées. Les naturels de cette contrée divisent leur territoire en deux grandes parties, dont l'une, appelée Tigré, occupe l'espace compris entre la mer Rouge et le Tacazé, tandis que l'autre s'étend depuis cette rivière jusqu'aux frontières du Sennâr et le Nil qui coule au delà de Gojam; on lui donne le nom d'Amhara; mais cette division est très incomplète et laisse, en dehors d'elle, une grande étendue de pays; car du nord au sud le

Tacazé n'arrose guère que la moitié de l'Abyssinie, et toutes les provinces comprises entre la source de cette rivière et l'extrémité du royaume de Choa ne se trouvent point classées, et l'on ne sait trop à laquelle des deux parties on doit les rapporter. La division adoptée jusqu'ici ne peut convenir qu'aux lieux situés sur les deux côtés du Tacazé, comme, par exemple, Adoua et Gondar, et il est probable que ce sont les habitants de ces pays qui ont imposé aux autres cette classification.

Il nous semblerait bien plus naturel de partager cette vaste contrée en région haute et basse, chacune avec ses subdivisions. La différence de niveau de ces deux pays, le contraste des saisons, des mœurs, des habitudes et des systèmes religieux de ces peuples justifient d'une manière satisfaisante la distinction que nous voulons établir, et une chaîne de montagnes élevées, qui s'étendent depuis le voisinage de Saouakim jusqu'au delà de Choa, la province la plus méridionale, forme d'admirables frontières naturelles.

La première partie, comprise entre les chaînes du Tigré et la mer Rouge, se nomme Dankali, et les tribus qui l'habitent, Danakil : on l'appelle aussi Samhar, mais elle n'affecte réellement ce

nom que vers le nord où les habitants prennent celui de Choho; elle s'étend depuis la baie d'Azab, non loin du détroit de Bab-el-Mandeb, jusqu'aux environs d'Arkéko : elle embrasse un espace de plus de cent lieues de longueur sur quinze ou vingt de largeur.

Des pluies périodiques arrosent ce pays depuis le mois de septembre jusqu'en mars ; elles commencent précisément à l'époque où celles d'Abyssinie cessent complètement ; les habitants sont généralement pasteurs, ils ensemencent quelques champs; mais les récoltes ne suffisent pas à leur consommation : ils se nourrissent de lait, de la chair de leurs troupeaux, et, lorsqu'ils descendent vers la côte, ils font provision d'une grande quantité de poisson qu'ils font sécher au soleil. Les Choho sont cruels et sanguinaires; ils font quelquefois des incursions sur le territoire du Tigré pour dérober des bestiaux, qu'ils vendent ensuite au Naïb d'Arkéko.

Non contentes d'exercer leurs brigandages contre les étrangers, les tribus voisines les unes des autres sont entre elles dans un état d'hostilité permanente; elles ont des chefs auxquels elles n'obéissent que lorsque leur propre intérêt le commande. Les Choho qui avoisinent la route de l'A-

byssinie fournissent des chameaux aux caravanes pour le transport des marchandises; ils parlent une langue particulière qui renferme beaucoup de mots d'origine arabe, et ils sont presque tous mahométans.

Les *Nébara* qui occupent le pays compris entre *Débaroa* et Massaouah sont les seuls qui professent le christianisme; ils sont, en général, moins à craindre que leurs voisins. Au sud de cette cabile, on trouve les Hazortas, les *Bélessoua*, les *Hadarem*, les *Kédemt* et les *Ouima*.

Au sud et à l'ouest de la baie d'Azab, s'étend ce pays peu fertile, que le commerce avait rendu florissant, et dont les agressions firent souvent trembler l'Abyssinie. Le royaume d'Adal avait alors une importance très grande, et les souverains qui le gouvernaient groupaient autour d'eux les armées des États circonvoisins. La ville de *Houssa*, située dans le désert où la rivière de Haouach vient se perdre dans les sables, était la capitale de cette contrée autour de laquelle se pressaient les Somoulis à l'est, les habitants du royaume de Hururgué au sud, ceux de *Fatégar*, de *Daouaro* et de *Bali* au sud-ouest : *Gedem, Angot*, et le pays de *Mara*, qui était l'un des plus considérables, après celui d'Adal, s'étendaient vers

l'ouest, et les tribus des *Dobas*, pasteurs qui confinaient avec le Tigré, se trouvaient au nord-ouest.

Depuis longtemps, quelques uns de ces pays se trouvent soumis aux Galla connus aujourd'hui sous le nom d'Adal, et, vainqueurs, ils ont pris les mœurs et la religion des peuples vaincus. Celle de leurs tribus qui s'appelle *Assoubho* est la plus importante; elle se trouve enfermée entre le Dankali, la plaine de Sel, les *Taltal*, *Mantilli*, les Dobas-Changalla et les rivières de *Sabaletté* et d'*Anazo*; elle prend son nom de la nature du terrain qu'elle occupe [1]. Les *Itou*-Galla s'étendent entre cette dernière rivière et le territoire des *Abado*-Galla; ceux-ci habitent aux environs de Hururgué : les *Babilié*-Galla limitent ce royaume du côté du sud, et les Somoulis, dont les nombreuses tribus sont groupées en cinq divisions principales, longent le rivage de la mer depuis la presqu'île de Zeyla jusqu'au delà de celle de Berbéra, célèbre par son marché. Répandus non loin de la côte, les Somoulis jouissent des avantages d'une civilisation moins arriérée que celle des Galla qui n'ont encore pu les soumettre. Le royaume de Hururgué a également conservé son indépendance, et il est gouverné,

[1] En langue somouli, le mot assoubho signifie sel.

comme anciennement, par un roi musulman, dont la cour est, dit-on, très brillante. Les peuples de Hururgué, et les tribus de Mara et d'Adal, qui n'ont pas été envahies par les Galla, parlent trois langues différentes : le somouli, le hururgué et l'ancien adal. Les Assoubho-Galla vivent dans le pays qui appartenait jadis, en partie, à l'Angot et aux Dobas pasteurs. Les Galla-Itou possèdent presqu'en entier le territoire de Bali, de Daouaro et de Fatégar.

Nous allons nous occuper maintenant de la seconde partie qu'on pourrait nommer la Haute-Abyssinie ; nous commencerons par le Tigré : cette province est limitée à l'ouest par le Tacazé, à l'est par le Dankali, au nord par les Changalla ou nègres, dont les mœurs sont encore telles que les ont décrites les anciens auteurs, au sud par les Itou-Galla, l'Angot et les Assoubho-Galla. Tout le pays compris entre les limites que nous venons de désigner est connu sous le nom de Tigré, quoique sur plusieurs points de ce territoire on ne parle pas le même langage, et que tous les habitants ne reconnaissent pas l'autorité de celui qui gouverne cette partie du Tigré proprement dit qui se trouve au centre du pays.

Cette grande province n'a pas de capitale fixe,

la résidence du souverain change selon son caprice ou les exigences politiques : dans les premiers temps de la monarchie, Axoum jouissait de ce privilége; mais, depuis sa déchéance, Adoua, Antalo et Add'-Igratt, dans le district d'Agami, ont été successivement choisies par les divers chefs de ces pays; mais, par son importance et sa belle position entre Gondar et la mer, Adoua est réellement la première ville de cette province, et c'est de ce centre que nous partirons pour les descriptions que nous allons donner des différentes parties du Tigré.

En se dirigeant vers l'ouest, on arrive dans la province de Siré, qui confine au nord avec les Changalla, au couchant avec le Tacazé, au sud avec l'Adet et le *Temben*, et s'étend à l'est jusqu'aux environs d'Axoum. Ce pays est formé généralement de vastes plateaux coupés par de profondes vallées, et l'on y remarque quelques montagnes peu élevées. Sur les bords du Tacazé et vers le nord, on trouve un grand nombre d'éléphants et de girafes. Les habitants de cette province retirent de grands avantages du passage des caravanes qui viennent de Gondar à Adoua, mais les dernières guerres les ont entièrement ruinés.

Au sud de Siré, s'élèvent les districts d'Adet et

de Temben. Ce dernier, traversé par de hautes chaînes de montagnes, est peuplé, en grande partie, par des musulmans qui s'adonnent avec ardeur au commerce et à l'industrie, et font que leur pays est un des plus productifs de l'Abyssinie. Entre le Temben et le Tacazé, s'allonge l'étroite province d'*Avergale*, habitée par les Agous, qui parlent un langage particulier; et plus loin, vers le sud, on trouve les *Gualiou*-Agous, qui confinent avec le Tacazé à l'ouest, les *Tchéra*-Agous au sud, le *Salaoua* et le *Bora* à l'est.

Ces districts de Bora et de Salaoua, montagneux et froids, appartiennent au royaume de Lasta : à l'est du premier qui s'étend jusqu'au lac *Achangi*, on rencontre la petite province d'*Ouofila* : les pluies qui y tombent en abondance, ne pouvant s'écouler faute de pente, inondent son territoire et forment des marais qui rendent le pays malsain. Les Galla l'ont envahi depuis peu et se sont convertis au christianisme.

Au nord d'Ouofila est placé l'*Ouogérat*, qui est beaucoup moins élevé que les terres environnantes et qu'on pourrait classer dans la région basse; mais nous l'avons compris dans la haute, parce que les habitants, libres du joug des Galla,

sont restés Tigréens après avoir soumis les Nègres Dobas, qui se trouvent au sud de leur territoire et qui n'avaient jamais voulu reconnaître l'autorité des anciens rois d'Abyssinie[1]. L'Ouogérat est un des pays les plus boisés de l'Abyssinie, et ses forêts renferment beaucoup d'animaux sauvages,

[1] Ce pays a été traversé par Alvarez; voici ce qu'il nous dit de ses habitants:

« Là nous fûmes avertis que, dorénavant, nous devions chemi- » ner serrés ensemble, sans nous abandonner l'un l'autre, ni » nous trouver dessaisis de nos armes, desquelles il nous conseillait » d'être toujours emparés, et les avoir au poing; faisant marcher » le bagage devant, à cause qu'il nous fallait passer par les terres » des Maures, qui sont lieux dangereux, d'autant que les habitants » sont ordinairement en guerre entre eux; et s'appelle cette partie » par laquelle nous cheminions, Dobas, qui est vers le côté de la » mer, dont les habitants sont tous Maures, et n'est pas un royaume, » mais province divisée, sous la puissance de vingt-quatre capi- » taines, une partie desquels demeure quelquefois en paix et l'autre » en guerre; mais, pendant que nous étions par delà, ils ont quasi » été continuellement en guerre et discord, bien que nous en ayons » vu douze environ toujours demeurant en paix, et suivant la cour » de Prêtre-Jan, auquel ils étaient venus demander pardon d'une » nouvelle sédition par eux faite;... en la parfin, le Prêtre-Jan les » confina et les mit à plus de trois cents milles de leur pays, les » faisant transporter jusqu'au royaume de Damute (Damot), où il » les fit demeuer avec bonnes et sûres gardes; ce que leurs sujets » n'eurent pas plutôt entendu, qu'ils se révoltèrent, et élurent au- » tant de capitaines sur eux, commençant à se formaliser et à vo- » ler le pays.... Ces hommes de Dobas sont fort braves et vail- » lantes gens, ayant une telle loi que personne d'entre eux ne s'y » peut marier sans premièrement faire foi et déclarer par serment » avoir privé de vie douze chrétiens, ce qui rend ces chemins tant » décriés et si fort dangereux, que personne n'y ose passer, si ce » n'est en caravane...»

Alvarez, *Description de l'Éthiopie*, pag. 185-189.

et particulièrement des éléphants et des rhinocéros.

L'*Enderta* est situé au nord de ce dernier district : il se subdivise en petits cantons, tels que *Maccoulla* et *Dirbah*; Antalo, sa capitale, est une belle ville bâtie sur le penchant d'une montagne; les environs sont fertiles, bien arrosés et ont des paysages charmants. Au sud de cette ville, s'élève la montagne de *Hajj* ou du pèlerinage, où l'on retenait les prisonniers d'État; à l'ouest d'Antalo, s'étend le canton d'*Ouazza* et celui de *Saharté* qui confine avec l'Avergale dont nous avons déjà parlé; à l'est, on remarque le district de *Dêsa* dont le territoire s'appuie contre celui de Mantilli, séparé des Dobas et d'Ouogérat par une seule chaîne de montagnes, et, en remontant vers le nord-ouest, on rencontre les pays d'*Ouombourta*, *Asma*, *Derra* qui, du côté du nord-est, arrivent jusqu'aux tribus des Taltal.

Le district de *Giralta* est situé au nord-ouest d'Antalo; il est pressé, à l'ouest, par le Tembeo, et, au nord, par le *Haramat*. Il est très montagneux et l'on peut facilement y organiser une guerre de partisans.

Agami est une des provinces les plus importantes du Tigré; elle est limitée, à l'ouest, par une

grande chaîne qui s'étend depuis Haramat jusqu'à la rivière de Bélessa; au sud, par l'Enderta; à l'est, par les hautes possessions des Taltal et la plaine d'où l'on extrait le sel gemme que les commerçants distribuent dans les diverses parties de l'Abyssinie. Cette province est d'une fertilité rare : elle produit toute sorte de céréales et même du vin; mais les guerres continuelles qui la désolent depuis longtemps l'ont extraordinairement appauvrie : de colossales montagnes dominent son territoire.

Le district de *Saoué* et ceux de Gunduftafé, de Halai, d'Agguéla et de *Zarai*, qui se trouvent sur le passage des caravanes qui vont d'Adoua ou de Gondar à la mer, sont au nord d'Agami; quoique leur terrain soit fertile, à l'époque de la sécheresse, toutes les sources sont presque taries et les marchands sont obligés de prendre une autre voie. Ce pays faisait autrefois partie des domaines du Bahar-Negous (roi de la mer), qui tenait, des souverains d'Abyssinie, le gouvernement des pays situés non loin de la côte. Ce chef était autrefois un des premiers officiers de l'empire; mais, aujourd'hui, le plus petit choum des cantons qui ont appartenu à ce grand personnage prend le titre de Bahar-Negous avec une arrogance ridicule.

La riche province de *Hamacen* est au nord-ouest de ces districts : elle confine à l'est avec les Choho, au nord avec les tribus Bicharri et les Nègres Békla et Boja ; au sud-ouest, elle est bornée par le *Séraoué* qui s'étend, vers le nord-ouest, jusqu'aux forêts habitées par quelques misérables Changalla, qui partagent ces demeures avec les éléphants; du côté du sud, elle se prolonge jusqu'au Mareb. La configuration du sol des provinces de Hamacen et de Séraoué offre une grande analogie avec celle du Siré; ce sont, en outre, le même climat et les mêmes productions; mais leurs habitants, qui ont longtemps vécu dans l'indépendance sans vouloir se mêler au reste des Abyssiniens, se montrent moins humains et moins hospitaliers que les autres peuplades de cette contrée.

Au milieu des divers pays dont nous venons de parler, est enchâssé le territoire du Tigré proprement dit, et nous trouvons ainsi trois provinces bien différentes qui portent le même nom et qui sont encadrées les unes dans les autres : celle-ci, dont la capitale est Adoua, confine, à l'ouest, avec le Siré, au sud-ouest avec le Temben et Adet, au sud avec Giralta, au sud-est avec Haramat, à l'est avec Agami, et, au nord, elle est

limitée par le Mareb et la rivière de Bélessa ; les montagnes à l'est d'Adoua sont très élevées.

Avant d'abandonner le Tigré, nous avons à dire un mot du Lasta que les Abyssiniens classent dans cette contrée. Cette province, qui a donné son nom au royaume dont elle fait aujourd'hui partie, est limitée, à l'ouest, par les Tchéra-Agous, au sud, par les Ejjou-Galla, au sud-est, par l'Angot, et, au nord, par le Bora et l'Ouofila. Ce pays était autrefois soumis aux rois d'Abyssinie; il a été le théâtre des combats sanglants que se sont livrés les Galla et les Tigréens : il forme aujourd'hui un État libre gouverné par un roi chrétien. Le Lasta est très montagneux, et l'on a vu quelquefois des armées entières y périr de froid. Ses habitants sont belliqueux, mais rustres comme de sauvages montagnards. Ainsi que celles d'Agami, leurs positions sont très faciles à défendre [1].

[1] Les récoltes du Tigré sont souvent ravagées par des nuées de sauterelles dont les musulmans seuls font leur nourriture : ceux d'entre les chrétiens qui mangent ces animaux sont considérés eux-mêmes comme musulmans : les pays situés au delà du Tacazé sont moins exposés à ce fléau.

Voici la manière dont Alvarez nous rend compte de ce phénomène; rien n'est curieux comme son excommunication des sauterelles :

« En cette marche-ci, et généralement par tout le domaine de » Prêtre-Jan, le pays est affligé d'une grande plaie, de locustes

Nous allons passer maintenant à cette partie désignée sous le nom d'Ambara, parce qu'on y parle généralement la langue amharique. La première province importante que l'on rencontre après avoir traversé le Tacazé est celle du Sé-

» sans nombre, qui mangent et consument tous les blés et ar-
» bres, la quantité de ces animaux étant si grande qu'elle
» excède le croire raisonnable : tellement que leur infinie mul-
» titude couvre la terre et remplit l'air ; si bien qu'il est difficile
» que les rayons du soleil puissent pénétrer jusqu'en bas,
» et transmettre leur lumière accoutumée... Et je ne veux
» passer outre sans vous donner à entendre ce que j'ai vu par
» trois fois, l'une desquelles, et la première, fut en Barva
» (Débaroa), où nous avions déjà demeuré l'espace de trois ans,
» pendant lesquels il nous fut dit souventes fois : un tel pays
» ou royaume a été détruit cette année par les locustes. Ainsi donc,
» étant en ce lieu-là, nous vîmes la terre toute jaune où les rayons
» du soleil étaient répandus, dont par cela les habitants demeurè-
» rent à demi morts... Or, cette vermine étant ainsi arrivée, les
» prêtres du lieu me vinrent trouver et me prièrent très instam-
» ment de leur vouloir enseigner quelque remède pour nettoyer le
» pays de cette peste et infection... Nous nous acheminâmes en
» une campagne où étaient les froments, qui tenaient l'espace d'un
» mille jusqu'à une montagne, où parvenus, je fis prendre assez de
» ces locustes, auxquelles je fis une conjuration que je portais sur
» moi en écrit, par moi composée la nuit précédente, les requérant,
» amonestant et excommuniant, puis leur enchargeai que, dans
» trois heures, elles eussent à vider de là et tirer à la volte de la
» mer, ou prendre la route de la terre des Maures, ou se transpor-
» ter sur les montagnes désertes, abandonnant les terres des chré-
» tiens, en refus de quoi j'adjurais et convoquais tous les oiseaux
» du ciel, les animaux de la terre et toutes les tempêtes de l'air à
» les dissiper, détruire et dévorer ; et, pour cette admonition, je fis
» saisir une certaine quantité de ces locustes, prononçant ces pa-
» roles en leur présence, puis les laissai aller. Le vouloir du Sei-
» gneur fut de s'encliner aux humbles requêtes et prières de nous
» pauvres pécheurs... »

Alvarez, *Description de l'Éthiopie*, pag. 111-115.

mén : c'est le pays le plus élevé de l'Abyssinie; ses montagnes sont presque continuellement couvertes de neige sur les points culminants, et la glace n'est pas inconnue aux habitants de cette contrée aérienne. Le Séméň n'a jamais été franchement soumis aux rois d'Abyssinie; bien avant l'ère chrétienne, cette province était peuplée de Juifs qui avaient un roi, et une reine qui participait au gouvernement. Ces souverains se sont perpétués jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, malgré les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les empereurs d'Abyssinie, surtout à l'époque des missions des Jésuites. Le Sémén est aujourd'hui gouverné par Oubi. L'Amba-*Haï* et l'Amba-*Béyéda* sont les montagnes les plus remarquables de ce pays. Le *Menna*, situé au sud d'Enchetcab, et le *Telemtt*, compris entre le Tacazé et le village d'Abbéna, font partie de cette province, qui a environ cinquante lieues de longueur sur vingt-cinq de largeur.

Situé au nord-ouest du Sémén, entre le Tacazé et l'Angrab, Oaldubba s'étend jusqu'à la jonction de ces deux rivières, et embrasse un espace de vingt-deux lieues de long sur cinq à six de large. Ce pays, célèbre par le grand nombre de moines qui s'y réunissent, est bas et malsain. Lorsque

les Abyssiniens guerroyaient contre les Changalla qui touchent cette contrée, ces Nègres faisaient, à leur tour, des incursions dans Oaldubbą; mais, depuis que les troubles politiques se sont concentrés dans l'intérieur de l'Abyssinie, les Changalla vivent tranquilles dans leurs bois, sans songer à inquiéter leurs voisins.

La province d'Oualkaït se déroule à l'ouest d'Oaldubba : elle est coupée dans toute sa longueur par les deux rivières Toukour et Guangué. Ce pays occupe un espace de quarante-six lieues du sud-est au nord-ouest, et de vingt lieues du nord-est au sud-ouest; il est plus boisé que celui d'Oaldubba, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de rapport; les mimosas s'y multiplient et obstruent les chemins.

Comme nous l'avons déjà dit, Ouàgara est une des plus riches provinces d'Abyssinie : elle s'appuie, à l'est, contre les montagnes du Sémén, confine, au sud, avec la plaine de Bélessa, et se déploie, vers l'ouest, jusqu'au territoire de *Tchelga*; elle possède de beaux pâturages, des troupeaux de gros bétail, qui fournissent beaucoup de beurre et de lait; elle produit du blé et de l'orge, les denrées y sont à très bon prix, et les habitants y vivent dans l'abondance.

Le Tchelga est borné, au nord, par l'Oualkaït, à l'est par l'Ouagara, au sud par le Dembéa, et termine, à l'ouest, les possessions abyssiniennes : ce pays est presque entièrement peuplé de musulmans. Bruce prétend qu'à l'époque où il se trouvait dans cette contrée, le commandement de cette province n'était donné qu'à un musulman ou à un étranger; mais, lors de notre séjour, elle était gouvernée par un chrétien abyssinien qui avait le titre de Déjaj, et dont le pouvoir s'étendait sur Ras-el-fil (la tête de l'éléphant), ainsi nommé parce que c'est là que se déploient les vastes forêts qui s'étendent vers le nord et servent de refuge aux nombreux éléphants qui peuplent cette partie de l'Afrique : le *Kouara* est situé à l'ouest du Dembéa.

Entre Ras-el-fil, Kouara et Tchelga, se trouve la province de Dembéa, qui descend jusqu'au grand lac de Tana. Cette province est plate et doit sa grande fertilité au limon déposé par les eaux du lac, qui se retirent insensiblement. Ce pays produit le meilleur blé de l'Abyssinie : on le réservait anciennement pour le roi et les grands de sa cour. Une partie de cette province est inculte; mais, depuis deux ou trois ans, les paysans du Lasta, ruinés par les guerres, aban-

donnent leur contrée et se transportent par troupes dans le Dembéa, attirés par la fécondité du sol qu'ils viennent ensemencer.

La riche plaine de Bélessa confine avec l'Ouagara et la partie du Sémén nommée Menna : ce pays est limité, à l'ouest, par une haute chaîne de montagnes, au dessus desquelles se forment, au temps des pluies, des orages terribles qui portent ordinairement beaucoup de grêle; sur leurs sommets aplatis, s'allongent les cantons ombragés d'Ouénadéga et de Mariam-Ouaha. Cette province confine, au sud, avec le Béghemder.

Le Fokara, qui s'étend depuis la rivière de *Goumara* jusqu'à *Emfras*, est un pays bas et coupé, de temps en temps, par des collines transversales qui se continuent depuis Mariam-Ouaha et Ouénadéga jusqu'au lac. A l'exception de Caroda, qui ne doit son importance qu'à l'une de ces églises que les Abyssiniens considèrent comme des asiles inviolables, Fokara ne renferme que quelques misérables villages. *Ifag*, célèbre par son marché, et que l'on rencontre à une demi-journée de Dérita, boulevart des musulmans, est dans cette province. Caroda et Ifag produisent du bon vin; mais le dernier a été complètement ruiné : la plus grande partie de ces vignes qui for-

Le Tchelga est borné, au nord, par l'Oualkaït, à l'est par l'Ouagara, au sud par le Dembéa, et termine, à l'ouest, les possessions abyssiniennes : ce pays est presque entièrement peuplé de musulmans. Bruce prétend qu'à l'époque où il se trouvait dans cette contrée, le commandement de cette province n'était donné qu'à un musulman ou à un étranger; mais, lors de notre séjour, elle était gouvernée par un chrétien abyssinien qui avait le titre de Déjaj, et dont le pouvoir s'étendait sur Ras-el-fil (la tête de l'éléphant), ainsi nommé parce que c'est là que se déploient les vastes forêts qui s'étendent vers le nord et servent de refuge aux nombreux éléphants qui peuplent cette partie de l'Afrique : le *Kouara* est situé à l'ouest du Dembéa.

Entre Ras-el-fil, Kouara et Tchelga, se trouve la province de Dembéa, qui descend jusqu'au grand lac de Tana. Cette province est plate et doit sa grande fertilité au limon déposé par les eaux du lac, qui se retirent insensiblement. Ce pays produit le meilleur blé de l'Abyssinie : on le réservait anciennement pour le roi et les grands de sa cour. Une partie de cette province est inculte; mais, depuis deux ou trois ans, les paysans du Lasta, ruinés par les guerres, aban-

jam, les *Basso*-Galla, les *Gonga*, Kouara, Dembéa et Maïcha ; c'est au sein de leur pays, dans le village de Géesh, que se trouvent les sources du Nil-Bleu. Les Agous formaient jadis un peuple très puissant et pouvaient mettre sur pied de nombreuses armées ; mais les Galla, qui en ont exterminé un grand nombre et sont venus s'établir sur une partie de leur territoire, ont diminué de beaucoup leur importance. Ce pays est riche de miel, de beurre et de bestiaux, et ses habitants envoient des caravanes jusqu'à Gondar, d'où elles rapportent des marchandises qu'ils vendent aux Nègres, leurs voisins, et ceux-ci leur donnent, en échange, de l'or, des esclaves, des dents d'éléphants et des cornes de rhinocéros. Les Agous parlent une langue à eux ; leur climat est tempéré, leur sol très productif ; mais la population est moins belle que dans les autres parties de l'Abyssinie.

Le Damot confine, à l'ouest, avec les Basso-Galla, qui font une guerre acharnée aux habitants de cette province, bornée, au nord, par Gojam, au sud et à l'est par le Nil qui la sépare des Galla-*Boréna* ; elle a trente lieues de long sur vingt-cinq de large, dans sa plus grande étendue. La population du Damot, que de sanglantes guerres

avaient décimée, s'est recrutée de celle de Gojam, chassée de son pays par les troubles politiques qui l'ont affligée. Cette province, éloignée des centres de gouvernement, sait éluder le paiement des impôts. Son territoire est fertile, elle se trouve heureusement située sur le passage des caravanes qui vont de Dérita et de Gondar dans le Gouderou, le Naréa, Caffa et Djingiro.

On donne quelquefois le nom de Gojam à toute cette contrée située entre le Nil qui l'enveloppe d'un demi-cerle, depuis le lieu où il sort de Tana jusqu'à la petite rivière de Bahar-el-Abiad, ou fleuve Blanc, qu'il ne faut pas confondre avec le fleuve qui porte le même nom et qui est le véritable Nil. Mais on entend le plus souvent par Gojam cette province comprise entre le Damot, les Basso-Galla, les Agous, le Maïcha et le Nil. Ce pays est d'une fécondité extraordinaire; les prairies qui le couvrent sont immenses et les pâturages magnifiques. Ses bœufs sont, à juste titre, les plus renommés de l'Abyssinie, et ses chevaux étaient autrefois considérés comme les meilleurs de ce pays; mais ils sont aujourd'hui très peu nombreux, et leur race ne tardera pas à disparaître si les Ras ne renoncent point à leur système de spoliation envers leurs sujets. Les Galla-Boréna se

sont établis, depuis longtemps, sur les terres de Gojam, aux bords du Nil; mais ils vivent, avec leurs voisins, dans un état de paix parfaite.

En traversant le Nil, on arrive dans la province de Béghemder, limitée, à l'ouest, par ce fleuve, au nord par le Fokara et Bélessa, à l'est par le Lasta, dont les frontières sont occupées par les Ejjou-Galla, et au sud par le Bachilo. Cette province est moins montagneuse que le Sémén; cependant de grandes chaînes la défendent contre le Lasta : vers le nord, elle est couverte de bois qui recèlent un grand nombre d'animaux féroces et surtout d'hyènes; au sud, elle est entièrement dénuée d'arbres. Ses chevaux sont très estimés et les troupeaux y sont innombrables. Les Ras qui gouvernent l'Ambara ont fixé leur résidence dans cette province, et la ville de Dévra-Tabour, située à deux petites journées du lac de Tana, est devenue leur capitale.

L'Ambara, proprement dit, est cette contrée qui s'étend entre la rivière *Ouahet* et celle de Bachilo; elle s'appuie, à l'ouest, sur le Nil qui la sépare de Gojam, et à l'est sur le Lasta et l'Angot: aujourd'hui elle est tout entière au pouvoir de plusieurs tribus galla. Les Boréna occupent, à l'ouest, une bande de terrain qui affecte la forme

d'un trapèze; l'autre partie est habitée par les Galla-*Ouello*, et la dernière par les Galla-Ejjou, qui arrivent jusqu'aux provinces de Béghemder, de Lasta et d'Angot. Nous parlerons plus au long de ce pays que nous allons nous-mêmes traverser.

Lorsqu'on a dépassé l'Amhara vers le sud, on se trouve sur le territoire du royaume de Choa, qui, de province soumise aux rois abyssiniens, est devenu un État indépendant. Le premier pays que l'on rencontre est celui de Mara-Étié, qui est resserré entre les rivières d'Ouahet et d'*Addabaï*; vers l'est, il confine avec Guéché compris entre Ouahet et *Cachini*, et va joindre, dans la même direction, les Galla-Ouello, s'étendant ainsi jusqu'au lac, au milieu duquel est bâti, dans une île, le monastère de Saint-Étienne, ou Godeus Stephanos, qui donne le nom à ce lac. Les provinces du Choa proprement dit, d'*Anna-Mariam*, d'*Igam*, de *Tégoulet*, d'*Ifat*, d'*Ankober*, de *Moret* et de *Menjar*, sont comprises dans le royaume que les habitants du Tigré et du grand pays d'Amhara désignent sous le nom de Choa : les naturels de cette contrée le divisent en deux grandes parties : celle de l'ouest s'appelle Choa, et celle qui s'étend vers l'est porte le nom d'Ifat.

Au delà du royaume de Choa, vers le sud et

l'ouest, sont situées plusieurs provinces ou petits États indépendants, dont quelques uns étaient soumis autrefois aux rois d'Abyssinie : ce sont Gurагué, Cambat, Bocham, Djingiro, Naréa, Caffa, Hadia, Gouma, Gouderou et le Bizamo; mais ces pays ne rentrent pas dans le cadre que nous nous sommes tracé, et nous n'en faisons ici mention que parce que nous serons forcés d'en parler lorsque nous traiterons du commerce extérieur de l'Abyssinie, qui a de fréquentes relations avec ces diverses provinces.

L'Abyssinie est une contrée extrêmement montagneuse, et c'est à cette circonstance qu'elle doit l'heureuse température dont elle jouit en se trouvant si rapprochée de l'équateur. Ses principales chaînes sont celles du Sémén et du Lasta; mais leur élévation n'égale pas celle des Alpes ou des Pyrénées que certains missionnaires considéraient comme des *taupinières* à côté des montagnes d'Abyssinie. Une chaîne très remarquable par son étendue est celle qui, partant du nord de Massaouah, longe tout le Tigré, le Mantilli, les Dobas, les Changalla, l'Ouofila, l'Angot, les Ejjou et les Ouello-Galla, traverse tout le royaume de Choa et vient se joindre aux monts de la Lune, traçant dans son cours la limite entre deux climats

et séparant plusieurs populations tout à fait dissemblables, quoique rapprochées. Toutes les provinces d'Abyssinie sont montueuses, et ses vastes chaînes sont surtout caractérisées par leurs formes compactes et inaccessibles qui en font des citadelles imprenables.

Un pays aussi montagneux et soumis aux pluies périodiques du tropique doit naturellement posséder d'innombrables cours d'eau; mais, quelque temps après l'inondation, les rivières n'ont qu'une importance très secondaire, et plusieurs même se dessèchent complètement. Le fleuve Bleu (Bahar-el-Azrak) que l'on nomme mal à propos le Nil, puisqu'il n'est qu'une branche de ce dernier, prend sa source au milieu du pays des Agous, comme nous l'avons vu plus haut: il reçoit plusieurs petites rivières et un grand nombre de ruisseaux avant de se jeter dans le lac Tana; et, qnoique ses eaux semblent ne pas vouloir se mêler à celles de ce lac dans lequel on peut toujours distinguer son cours, il lui apporte un abondant tribut, et, après l'avoir sillonné dans une étendue de dix lieues environ, il en sort dans le district de Dara et offre alors de belles cataractes. Il coule entre Gojam et Béghemder, le Damot, l'Amhara et le pays des Galla-Boréna;

il tourne ensuite à l'ouest, et, après avoir reçu les eaux qui traversent les provinces situées entre Gondar et les montagnes de la Lune, il prend son cours vers le nord pour aller fertiliser le Sennâr, la Nubie et l'Égypte. Les rivières les plus remarquables après l'Abhaï sont le Tacazé, qui, après s'être grossi des eaux du Sémén, d'Oal-dubba, d'Oualkaït et d'une partie de celles du Tigré, vient se perdre dans le Nil; le Mareb, dans lequel s'écoulent les ruisseaux du Tigré central, de Hamacen et de Séraoué; le Bachilo, qui, dans son cours direct, sépare le Béghemder de la province d'Amhara; l'Ouahet, qui coule entre cette dernière contrée et le pays de Guéché; le *Méli* et l'*Ancona*, qui, sortant de l'Angot, forment la rivière d'Anazo et d'Iasso qui se perd au milieu des sables, à quelques lieues du grand Océan; le Haouach, qui prend sa source dans le lac de Zaouaja, au delà des montagnes de la Lune: il reçoit les eaux du versant méridional de cette chaîne, une partie de celles de Choa, et, après avoir traversé les tribus d'Adal, il vient encore disparaître sous les sables, sans pouvoir fournir sa course jusqu'à la mer. Le Méli, l'Ancona, l'Iasso et le Haouach sont les seules grandes rivières de la basse région abyssinienne; elles n'ap-

portent pas au Nil le tribut de leurs eaux. On trouve encore, en Abyssinie, d'autres rivières assez considérables que nous signalerons dans le cours de notre itinéraire; nous avons déjà parlé de ses innombrables torrents et de ses cascades qui, durant leur existence éphémère, donnent à cette contrée une physionomie si pittoresque.

Le lac le plus important de l'Abyssinie est celui de Tana ou de Dembéa, ainsi appelé de la province du même nom située sur ses bords; il a environ vingt lieues de longueur sur quinze de largeur, d'Ibaba à Bouaha et de Dingleber à Emfras: vient ensuite celui d'Achangi, qui a une étendue de quatre lieues de large sur huit de long; il est formé de la réunion des eaux du Lasta, du Bora et de l'Ouofila; non loin d'Achangi, on remarque un autre lac qui porte le même nom, mais dont l'importance est bien moindre; ils ne communiquent pas l'un avec l'autre; nulle rivière ne s'épanche de leur sein, et ils ne perdent une partie de leurs eaux que par l'évaporation; à l'extrémité de la province de Mara-Étié, se trouve le lac Saint-Étienne dont nous venons de parler; d'après le rapport des Abyssiniens, le lac de *Zaouaja*, qui donne naissance au Haouach, comprend un espace de huit à neuf

lieues de long sur deux de large; celui de *Soumma*, dans le pays de Guragué, est plus petit que ce dernier; la rivière de *Béla*, qui se jette dans le Nil, s'échappe du milieu de ce lac. Plusieurs amas d'eau, tels que ceux d'Ibaba, de Maïcha ou d'Adal et des Assoubho-Galla, formés par les rivières du Haouach et de l'Iasso, sont plutôt des marécages que des lacs, et ils disparaissent presque entièrement à l'époque de la sécheresse.

VII.

SOMMAIRE.

Énumération des routes qui conduisent à Choa. — Nous passons la rivière de Goumara. — Une nuit en plain champ. — Un orage dans un bois. — Arrivée à Étié-Nécada. — Douce hospitalité. — Nous arrivons dans l'église de Mékan-Iassous. — Pays de Cholloct. — Sémada. — Rencontres d'hyènes. — Arrivée à Tararoch. — Fête de Maskal. — Hameau d'Oualaké. — Superstition de Haïlo, beau-frère de la reine. — Le Nil. — Arrivée au village de Galla-Godana. — Ioquesta. — Description d'une montagne. — Jeûne forcé. — Arrivée à Ouanzéghié. — Le soldat petit-maître. — Costume des femmes. — Arrivée au Bachilo.

CHAPITRE VII.

Échapper à Ras-Ali, tel était le but que nous venions de nous proposer ; plusieurs routes pouvaient nous conduire au royaume de Choa que nous avions, comme on le sait, résolu de visiter ; l'une traverse les plaines de Gojam et le territoire des Galla-Boréna qui, privés de toute

théorie religieuse, vivent encore dans leur originalité native; la seconde, plus orientale, passe par les tribus des Ejjou-Galla et des Ouello-Galla; et la troisième, au centre, est tracée à travers les provinces d'*Estié* et de *Sémada*, où elle se subdivise en deux branches, dont l'une se dirige vers le district de *Moja*, souvent affligé de fièvres mortelles, et l'autre, vers Galla-*Godana*, pour arriver toutes deux sur les domaines des tribus ouello qui professent la religion de Mahomet. Nous choisîmes la dernière, parce qu'elle nous mettait, plus promptement que les autres, hors des possessions de celui qui nous avait voué une affection aussi importune; et, le 22 septembre, nous quittâmes Dévra-Tabour en plein midi, afin qu'il ne vînt dans l'idée de personne que nous méditions une fuite.

Une heure après notre départ, nous aperçûmes plusieurs soldats qui accouraient sur nos traces; nous crûmes que l'on venait encore pour nous arrêter; mais la troupe qui avait éveillé notre méfiance arriva près de nous et nous dépassa, après nous avoir salués respectueusement; nous continuâmes à cheminer lentement, car nos pieds, qui s'étaient ramollis pendant notre séjour dans la capitale, nous faisaient éprouver de vives douleurs.

Nous nous reposâmes sur les bords du ruisseau de *Zora*, à l'ombre des grands arbres qui l'embellissent, et, quelque temps après, nous poursuivîmes notre route.

Nous rencontrâmes bientôt un des courtisans de la reine, qui se rendait à Dévra-Tabour. Cet homme, qui nous connaissait, étonné de nous voir à pied, sans domestiques et avec une seule mule, nous demanda où nous allions ainsi ; nous lui répondîmes que nous nous rendions à Mahdèra-Mariam pour nous plaindre à Oisoro Ménén de la conduite déloyale de son fils. « Comptez, » nous dit-il, « sur la protection de ma maîtresse, elle vous aime d'une affection sincère, elle s'empressera de réparer les torts qu'on peut avoir envers vous. » Le courtisan devait nécessairement annoncer chez le Ras qu'il nous avait trouvés sur le chemin de Mahdèra-Mariam, et nous nous félicitâmes de cette rencontre.

Nous arrivâmes sur les bords de la belle rivière de Goumara, l'un des cours d'eau les plus importants du Béghemder ; elle était grossie par les orages, et son passage présentait quelque danger à cause de l'impétuosité du courant : nous fûmes obligés de nous faire un point d'appui de la lance d'un jeune pâtre que nous avions trouvée sur la rive.

Nous venions d'escalader la montagne qui borne la vallée arrosée par Goumara, et nous étions aux environs de Mahdéra-Mariam que nous voulions éviter; nous résolûmes de nous arrêter dans une église abandonnée qui s'élevait devant nous; nous nous engageâmes dans une avenue couverte d'arbres, mais nous essayâmes en vain de nous frayer un passage, les ronces et les branches, vigoureusement entrelacées les unes avec les autres, nous obligèrent de renoncer à notre entreprise, et, après avoir eu beaucoup de peine à nous éloigner de ce lieu, où de grosses fourmis nous dévoraient les jambes, nous choisîmes un lieu découvert, au milieu d'un champ, et nous nous décidâmes à y passer la nuit.

Un peu avant l'époque de la moisson, les Abyssiniens se transportent sur leurs propriétés isolées, afin d'en écarter les voleurs : ils construisent ordinairement des huttes qu'ils habitent pendant quelque temps; mais, dans les lieux fréquentés par les animaux dangereux, ils pratiquent, au haut des arbres, des couchettes de feuillage où ils sont à l'abri de tout danger. Près du lieu de notre station se trouvait un gîte semblable; mais, malheureusement, le lit n'était pas achevé, et il était impossible de s'y coucher. Il fut d'abord

arrêté que l'un de nous veillerait sur cette espèce d'observatoire, tandis que l'autre reposerait; mais la fatigue et la pluie qui survint et dura toute la nuit nous firent changer de résolution : nous attachâmes notre mule à une branche, nous tirâmes quelques coups de fusil pour épouvanter les bêtes féroces, et nous nous endormîmes profondément.

Le lendemain, nous nous levâmes au point du jour; nous passâmes en vue de Mahdèra-Mariam, où nous aurions pu trouver un agréable délassement, et, détournant la tête, nous laissâmes à notre droite le village de la Reine. Nous escaladâmes une haute montagne, et, après avoir essuyé un orage dans un bois où nous nous étions égarés, nous arrivâmes enfin dans le hameau d'*Étié-Néeada*, où nous reçûmes une douce hospitalité, qui nous était d'autant plus nécessaire que nous n'avions rien mangé depuis Dévra-Tabour. Notre hôte nous donna son meilleur lit, et, comme il était élevé à douze pieds au dessus du sol, il fallut nous hisser à cette hauteur et prendre garde, pendant la nuit, de ne pas nous laisser tomber, car la chute aurait été d'autant plus dangereuse, qu'au dessous de nous se trouvaient les vaches de la maison, dont les cornes étaient d'une prodigieuse grosseur.

Le lendemain, nous nous acheminâmes vers le district d'Estié : des cavaliers que nous rencontrâmes sur notre route descendirent de cheval à notre approche ; ils nous accompagnèrent pendant quelques instants et ne s'en retournèrent qu'après que nous les eûmes congédiés. Peu de temps après, nous traversâmes la rivière de *Chéna*, et nous nous arrêtâmes au village de *Mékan-Iassous,* ainsi nommé de son église dédiée à Jésus.

Mékan-Iassous est bâti au pied d'une énorme roche taillée en pain de sucre; ce village est abreuvé par le ruisseau du *Sérénech*, qui roule ses eaux limpides au milieu de magnifiques prairies. Nous vînmes nous loger dans l'enceinte de l'église inviolable ; nous espérions que notre interprète, que nous regrettions si justement, délivré après notre départ, viendrait peut-être nous rejoindre, et nous résolûmes d'attendre quelques jours à Mékan-Iassous : un grand nombre de personnes entrèrent dans l'église ; mais Béchir ne parut pas; les femmes et les prêtres venaient souvent prier à l'heure du crépuscule, et leur recueillement s'harmonisait avec l'aspect du lieu sombre, mélancolique. Notre mule paissait autour du péristyle l'herbe de la cour, et un jeune lévite à la cape de peaux de mouton cousues ensemble

nous achetait ce qui nous était nécessaire et nous l'apportait dans une jolie maison attenante à l'église, et dont le chef des prêtres nous avait remis les clefs. Nous venions d'être violemment agités, et nous nous reposions doucement au milieu de cette solitude dont le calme nous encourageait en nous rendant l'espérance.

Néanmoins un jour avait suffi pour nous faire oublier nos fatigues et nos douleurs, et notre impatience l'emporta sur l'intention que nous avions eue d'abord de séjourner plus longtemps à Mékan-Iassous; le 26, nous quittâmes nôtre asile pour continuer notre route. Nous étions seuls, et, malgré nos recherches, il nous avait été impossible de nous procurer un domestique; nous avions eu le tort de dire que nous allions chez les Galla, et la terreur que le nom seul de ce peuple inspire encore aux Abyssiniens avait été cause qu'en dépit de nos offres brillantes personne n'avait voulu se hasarder à nous suivre.

Après deux heures de marche, nous atteignîmes le riche pays de *Cholloct*, tout couvert de villages, et, bientôt après, nous entrâmes dans la province de Sémada, qui compte de nombreux musulmans; nous passâmes devant le hameau de *Mécrié*, arrosé par la rivière de *Zoret*, et nous

nous reposâmes quelque temps sur ses bords. Nous poursuivîmes notre route; à mesure que nous avancions, les villages devenaient plus rares, et, quand le soleil disparut, nous nous trouvions au milieu d'un pays désert. Nous craignîmes un instant d'être obligés de coucher dans les champs; mais, avant la nuit, nous eûmes le bonheur de découvrir plusieurs habitations sur le sommet d'une montagne, et nous nous dirigeâmes aussitôt vers ce point. Nous avions encore une assez grande distance de mauvais chemin à parcourir, et la lune naissante ne nous prêtait qu'une lumière incertaine. Depuis quelques minutes, nous apercevions, à une cinquantaine de pas, deux énormes hyènes qui ne nous perdaient pas de vue; il était important, pour notre sûreté, d'atteindre le village que nous avions devant nous, mais que déjà nous ne distinguions plus. Cependant, malgré les ténèbres et les aspérités d'un sentier mal tracé, nous redoublâmes d'ardeur, et nous parvînmes enfin à *Tararoch*.

Le paysage compris entre Mékan-Iassous et ce village est frappé d'un cachet particulier : quoiqu'on y remarque de grandes et belles cultures, quoiqu'on y admire parfois des sites enchanteurs et des ombrages touffus, le pays est

silencieux et semble abandonné; on ne rencontre presque personne dans les chemins, et de loin en loin nous apercevions à peine quelques laboureurs ou quelques bergers. Ces lieux, avec leur aspect de fraîcheur et de solitude, de richesse et de négligence, avaient une physionomie originale et sauvage, et nous considérions avec étonnement cette nature étrange qui ne ressemblait à rien de ce que nous avions vu en Europe. Depuis Dévra-Tabour, nous découvrions de tous côtés d'innombrables églises.

Nous étions arrivés fort tard au village de Tararoch, et nous avions trouvé toutes les maisons fermées. Nous heurtâmes à plusieurs portes, mais on ne daigna pas même les ouvrir. Toujours faciles à irriter, nous injuriâmes les habitants qui nous traitaient d'une manière si impolie, et quelques uns, impatientés sans doute de nos menaces, sortirent armés de longs bâtons ; mais, dès qu'ils surent que nous étions blancs, loin de songer à nous inquiéter, ils nous firent des excuses et nous proposèrent de nous conduire à la maison d'un grand, qui nous donnerait une hospitalité plus digne de nous ; en peu d'instants, nous nous trouvâmes en face d'une chaumière de belle apparence, et nos guides se retirèrent.

Nous fîmes du bruit pour annoncer notre présence, et une femme vint ouvrir ; l'obscurité ne lui permettait pas de distinguer notre couleur, qui était notre sauf-conduit, et son premier mouvement fut de nous repousser; mais, dès qu'elle eut appris que nous étions étrangers et de contrée lointaine, elle alla parler au maître du logis, qui nous fit introduire sur-le-champ. Dès qu'on nous eut examinés à la lumière, il y eut des exclamations de surprise, et on nous exprima le vif regret qu'on éprouvait de nous avoir retenus à la porte. Lorsque nous leur apprîmes que nous avions rencontré des bêtes féroces et que, pendant quelque temps, nous avions désespéré de trouver un asile, nos hôtes, dont l'intérêt pour nous croissait visiblement, poussèrent un cri d'effroi, et quelques uns versèrent des larmes. La maîtresse de la maison voulut elle-même nous laver les pieds, et, aussitôt après, nous nous assîmes autour d'une table en osier, avec les divers membres d'une nombreuse famille dont l'un était lépreux.

Nous étions sur le point de nous coucher, lorsque nous entendîmes un grand tumulte ; tout le village retentissait de chants et de cris joyeux, et nous n'avions pas eu le temps de demander la cause de cette bruyante allégresse, que notre

porte s'ouvrit, et nous vîmes paraître plusieurs jeunes hommes qui firent le tour de l'appartement en secouant des torches enflammées : ils sortirent en dansant, parcoururent les rues, et entrèrent dans les principales habitations du hameau, en chantant et gesticulant. Nous aperçûmes dans le lointain de grands feux qui brillaient sur tous les points élevés, et nous apprîmes qu'on célébrait la fête appelée *Maskal*, ou la fin des pluies. Nous partageâmes de grand cœur la joie des Abyssiniens ; depuis plusieurs mois nous avions été assez maltraités par les orages, pour ne pas être indifférents à l'arrivée du beau temps. La célébration de cette fête nous rappela avec plaisir la Saint-Jean de nos pays.

Le lendemain, nous acceptâmes l'invitation d'une riche dame qui nous engagea vainement à séjourner dans le village. Nous lui demandâmes si elle ne pourrait pas nous procurer quelque domestique, et elle nous proposa de nous céder deux jeunes filles qu'elle avait à son service ; mais notre vie d'aventure et de fatigues ne pouvait convenir à des femmes, et nous les refusâmes.

Nous partîmes avec une suite nombreuse, composée de différentes personnes des deux sexes,

qui nous accompagnèrent jusqu'au pied de la colline qui domine Tararoch. Avant de nous demander la permission de se retirer, ils réclamèrent tous la *faveur* de nous baiser les mains, que nous leur livrâmes, et ils se retirèrent satisfaits. La descente avait été pénible, et la montée qui la suivit immédiatement eut aussi ses difficultés. Arrivés sur la hauteur, la route s'aplanit, et nous cheminâmes longtemps sur un vaste plateau. Nous étions encore dans la province de Sémada : après deux heures et demie de marche, nous traversâmes le beau village d'*Abba-Boula-Iassous*, et, une demi-heure plus tard, nous passâmes la rivière de *Moja*. Le pays que nous parcourions était admirable de culture et de prairies : les arbres étaient clair-semés, et l'on ne remarquait guère que les sabines qui se groupaient autour de quelques rares églises. Quoique, de tous côtés, on découvrît de nombreux villages, ces lieux étaient toujours silencieux et mornes, et conservaient ce caractère d'originalité qui les rendait si intéressants. On eût dit que les habitants venaient d'être chassés par quelque fléau, tant le calme était profond au milieu de ces beaux paysages.

Le soleil était encore très élevé quand nous aperçûmes le hameau d'*Oualaké;* mais, craignant

de ne pas rencontrer d'autre asile avant la nuit, nous nous arrêtâmes à quelque distance des habitations pour attendre le soir. Contre notre usage, nous voulûmes profiter de la leçon de la veille. Quand nous jugeâmes qu'il était temps de nous approcher, nous nous dirigeâmes vers le hameau, et nous nous assîmes à quelques pas des maisons qui appartenaient toutes à *Haïlo*, beau-frère d'Oisoro Ménén. Les habitants ne tardèrent pas à nous entourer; mais, comme personne n'avait le droit de nous offrir l'hospitalité, et qu'on ne nous disait rien, nous crûmes que nous allions encore nous trouver sans abri; nous nous plaignîmes à dessein de la dureté des Abyssiniens, et une femme qui nous entendit, sensible aux reproches indirects que nous lui adressions, nous apprit que toutes ces habitations n'avaient qu'un seul maître, que nous trouverions dans sa demeure, à l'autre extrémité du hameau : elle nous vanta la générosité de Haïlo et nous engagea à aller le voir; mais nous lui répondîmes que, si son maître était aussi hospitalier qu'elle l'assurait, il ne pouvait tarder à être informé de notre arrivée, et qu'alors, sans doute, il nous ferait appeler. A ces mots, l'un des curieux qui nous environnaient se détacha pour aller prévenir le chef

que deux blancs attendaient, à l'entrée du village, qu'on vînt leur offrir un refuge, et Haïlo parut peu de temps après, avec un prêtre et quelques hommes de sa suite : nous restâmes assis lorsqu'il s'arrêta devant nous, ce qui nous valut, de sa part, de profondes marques de respect. Après les politesses d'usage, il voulut savoir si nous mangions la viande des animaux tués par les chrétiens, ce qui, pour lui, revenait à nous demander si nous étions chrétiens; et il nous engagea à le suivre. Ses questions sur le Ras et sa mère nous firent comprendre qu'il ignorait entièrement ce qui s'était passé à Dévra-Tabour, et nous pensâmes alors qu'on avait perdu nos traces : nous sûmes, plus tard, qu'on nous avait fait poursuivre.

En France, où la police est si active, si vigilante et même si rusée, on croira difficilement que deux hommes et une mule, voyageant avec si peu de précaution, aient pu se soustraire aux recherches des Abyssiniens; mais quiconque connaît leurs voies arriérées de communication et la mauvaise organisation du pays concevra aisément la possibilité d'un semblable fait.

Satisfaits de penser que l'ignorance de notre conduite chez le Ras nous mettait, désormais, à

l'abri d'être inquiétés, nous suivîmes avec joie notre bon hôte, qui semblait glorieux de nous posséder. Il nous conduisit dans une belle chaumière, et la première chose qui nous frappa en entrant fut un superbe cheval qui partageait l'appartement de son maître. La table, dressée pour le souper, était placée près d'une alcove cachée par un rideau : Haïlo s'en approcha pour annoncer notre venue à sa femme, qui se montra aussitôt pour nous saluer. Elle s'assit sur le bord de son sarir, et son mari et le prêtre se placèrent l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. L'épouse de Haïlo était jeune et jolie, et nous fûmes jaloux, en ce moment, des prérogatives du sacerdoce. Mais l'heureux ministre de Dieu, qui ne soupçonnait pas même son bonheur, récita quelques prières en langue éthiopique, que personne ne comprit, et, l'œil attaché sur la table plutôt que sur sa gracieuse voisine, à laquelle il ne daignait pas même faire attention, il s'empressa, dès qu'il eut terminé sa piteuse oraison, de porter sur les mets une main avide, et, après lui, chacun se mit à l'œuvre. Pour des Abyssiniens, le repas fut abondant et somptueux : la viande, le cheuro, le laitage et l'hydromel y furent prodigués, et tous les égards étaient pour nous : notre hôtesse, né-

gligée par le prêtre et le mari, nous manifesta le plus touchant intérêt. Haïlo nous parut un de ces propriétaires de bonne composition, vivant tranquillement sur leur bien et s'inquiétant peu de ce qui se passe en dehors de leurs terres. Son seul travers était de parler trop souvent des titres et du rang de sa noble famille. Il avait de nombreux serviteurs, une femme et des enfants charmants, qui paraissaient l'intéresser autant que ses récoltes, qu'il entourait de la plus vive sollicitude, et, au sein des troubles qui désolent l'Abyssinie, il menait une vie paisible et heureuse.

Lorsqu'arriva l'heure de se coucher, nous nous retirâmes dans la maison qui nous était destinée, et, avant de nous endormir, nous reçûmes la visite de la plupart des femmes du hameau, qui voulaient toutes nous laver les pieds. Quoique fatigués, nous consentîmes à satisfaire leur curiosité, en répondant à plusieurs questions relatives à l'Europe, et surtout à Jérusalem, et elles se retirèrent enchantées de notre complaisance.

Au point du jour, nous étions prêts à partir : nous revînmes à la chaumière de Haïlo pour lui faire nos adieux. Mais, dès le matin, il était allé visiter ses récoltes, et il avait chargé le prêtre de nous prier de ne pas quitter Oualâké sans le voir. Nous

avions reçu chez lui un accueil trop gracieux pour ne pas nous rendre à son désir, et nous l'attendîmes. En arrivant, il parût charmé de nous retrouver, et il nous supplia de passer la journée dans son hameau, ajoutant qu'il avait une affaire grave à nous communiquer; nous y consentîmes sans difficulté, et nous restâmes chez lui le lundi 28 septembre.

Nous attendions avec impatience la révélation de notre hôte : dès qu'il se vit délivré de ses occupations journalières, il nous prit à l'écart, et, après avoir hésité longtemps, il se décida à parler : il promena ses regards autour de lui pour voir si personne ne pouvait l'entendre, et, s'étant assuré que nous étions bien seuls, il nous apprit qu'il était atteint d'une maladie dangereuse, et que, comme il savait que les blancs étaient instruits sur toutes choses, il se confiait à nous, espérant que nous voudrions bien le guérir. Son mal exigeait une opération de chirurgie, et nous lui déclarâmes notre incapacité dans cet art. Mais vaines furent nos protestations, et nous ne pûmes parvenir à le persuader de notre ignorance. Il ajouta qu'il savait positivement que nous avions même des moyens surnaturels pour opérer de promptes guérisons, et il nous suppliait, au nom

de Dieu, de la Vierge Marie et de tous les saints, d'avoir pitié de lui, et nos raisonnements ne purent jamais lui arracher sa croyance. Il nous assura qu'il avait été témoin de cures miraculeuses dues à l'influence de certaines amulettes délivrées par des blancs, et que, si nous voulions bien tracer sur le papier quelques uns de ces caractères cabalistiques dont le sens et la valeur n'étaient connus que de nous seuls, il était convaincu d'avance que nous lui rendrions la santé. Il eût été inutile de chercher à le dissuader : comme ce qu'il nous demandait ne pouvait, dans aucun cas, lui être préjudiciable, et que, d'après notre système, le bon effet que notre complaisance pouvait produire sur le moral affecté de cet homme pouvait réagir favorablement sur son corps malade, nous lui promîmes l'amulette, et alors, comme s'il eût été sûr de sa guérison, il baisa nos habits et nous exprima sa reconnaissance en termes si vifs, que nous en fûmes attristés ; il nous eût été doux de pouvoir faire davantage pour cet homme simple, mais bon.

Le 29, nous quittâmes Oualaké : le pays que nous parcourûmes jusqu'à *Galla-Godana* nous offrit encore des beautés nouvelles. Nous cheminions sur un immense plateau, magnifique prairie

où paissaient d'innombrables troupeaux de gros et de menu bétail. Les arbres avaient presque entièrement disparu, et, devant nous, se déployait un vaste espace de champs cultivés. De toutes parts, nous apercevions de grandes chaînes de montagnes noires, escarpées, arides, mais toujours originales et pittoresques. Celles de l'ouest, frontières naturelles jetées entre Béghemder et Gojam, voyaient rouler à leurs pieds le fleuve Abhaï, qui se révélait par la longue file de nuages qui planaient au dessus de ses eaux. Le paysage était varié, attrayant; partout on découvrait quelque hameau.

Nous étions partis un peu tard d'Oualaké, et après deux heures et demie de marche, nous arrivâmes vers midi au beau village de Galla-Godana. La chaleur était exceesive, et nous résolûmes de nous reposer quelque temps sous les grands arbres de son église consacrée à Kidana-Maret. Il est inutile de répéter que, dans un pays où l'on ne connaissait les blancs que de nom, nous fûmes l'objet d'une vive curiosité, et que nous nous vîmes bientôt entourés de la plupart des habitants, qui arrêtaient tous ceux qui passaient sans nous apercevoir. Nous demandâmes si quelqu'un ne voulait pas nous vendre du lait pour du papier (depuis Dévra-Tabour, nous ne nous servions

pas d'autre monnaie), et un enfant parcourut aussitôt le village pour tâcher de nous en procurer. Parmi nos spectateurs, nous remarquâmes quelques femmes dont la longue chevelure et le teint moins sombre que celui des Abyssiniennes en général fixèrent notre attention. Tous les habitants nous prièrent de passer le reste de la journée dans leur village, en nous disant que notre présence devait leur porter bonheur. Nous nous rendîmes au vœu général, et l'on nous conduisit dans une jolie maison qui ne tarda pas à être encombrée de visiteurs.

Au coucher du soleil, tout le monde se retira; on nous servit un souper d'étiquette, et l'on nous porta deux sarirs. Le lendemain était un mercredi : ce jour-là, les Abyssiniens ne mangent qu'à trois heures de l'après-midi, et nos hôtes, s'imaginant sans doute que, rigides observateurs de leurs règles, nous ne devions pas avoir faim avant ce moment, nous laissèrent partir à jeun.

Jusqu'au village d'*Ioquassa*, l'ensemble du pays différa peu de celui que nous avions visité la veille. En traversant un champ, nous rencontrâmes une vieille femme qui courut vers nous aussi vite que son âge put le lui permettre, et se prosterna à nos pieds qu'elle baisa avec effusion;

plus loin, un homme renouvela la même cérémonie, et, dans une descente difficile, un prêtre conduisit notre mule par la bride pendant une demi-heure. Ces actes de profond respect prouvent combien est grande la vénération que les blancs inspirent aux habitants de cette contrée.

Nous longions de plus près la haute chaîne dont le Nil rafraîchit la base. Une heure avant d'arriver à Ioquassa, nous admirâmes à notre droite, en deçà du fleuve, une gentille église à l'ombrage vert et négligé : elle s'élevait gracieuse sur un plateau de peu d'étendue qui paraissait inaccessible.

À Ioquassa, nous découvrîmes tout d'un coup l'immense vallée de Bachilo. Devant nous se déroulait un horizon de roches d'un gris-rougeâtre tacheté de petits points noirs; c'étaient les arbres rabougris qui s'effaçaient dans le lointain. Ce vaste gouffre, qui s'entr'ouvrit brusquement à nos yeux, nous pénétra d'une indéfinissable tristesse. Privés de nourriture depuis la veille et harassés de fatigue, il fallait encore s'engager dans une route atroce. Nous atteignîmes bientôt l'extrémité des plateaux que nous parcourions depuis longtemps: après nous être arrêtés quelques minutes pour respirer, nous commençâmes à descendre par un

sentier abominable de pierres et d'épines; nous avions à nos pieds des précipices profonds; au dessus de nos têtes, les flancs larges de la montagne, quoique de roche très dure et taillés à pic, étaient couverts d'arbres vigoureux qui s'y cramponnaient avec peine : ceux qui n'avaient pu éviter une chute embarrassaient le passage, et ce n'était qu'avec une difficulté extrême que nous parvenions à nous faire suivre de notre mule que, plus d'une fois, nous fûmes tentés d'abandonner. Le jasmin et mille fleurs nouvelles aux couleurs brillantes, aux dessins gracieux, nous étonnaient de leur variété et confondaient dans les airs leurs suaves parfums : des oiseaux, que l'Abyssinie ne nous avait pas encore offerts, plus curieux, au plumage plus diapré, voltigeaient autour de nous. Le paysage était magnifique, la masse compacte des montagnes était sévère, mais imposante et grandiose; nous endurions des souffrances horribles; chaque pas était une douleur; et cette nature sublime que nous contemplions avec avidité revêtait la teinte un peu sombre de nos pensées. Après cette descente accablante, il fallut remonter avec la même peine pour gagner le vaste plateau d'*Iamba*, où, de loin, nous avions aperçu une église dont la présence an-

nonce ordinairement le voisinage de quelque hameau; nous nous promettions un doux repos en approchant de cette demeure sacrée; mais nous fûmes cruellement trompés dans notre attente, car cette église était abandonnée, et l'on n'apercevait pas une seule chaumière dans les environs : nous parcourûmes tout le plateau sans découvrir trace d'habitation. Nous venions d'essuyer un violent orage, et nous avions froid dans nos habits trempés. La fin du jour approchait; nous étions brisés de lassitude; mais l'espoir de rencontrer quelque cabane hospitalière nous décida à nous remettre en marche, et nous recommençâmes à descendre. La route était mortelle, les pierres nous fendaient les pieds; les alentours étaient tristes et paraissaient d'abord inhabités; mais, en cherchant des yeux avec attention, on apercevait, au fond des vallons, quelques huttes solitaires suspendues au dessus des torrents qui roulaient dans l'abîme : tout était morne et empreint d'un caractère de désolation affreuse.

Le soleil venait de disparaître, lorsqu'enfin nous découvrîmes, au dessous de nous, deux misérables cabanes. Le sentier qui y conduisait était presque impraticable; et, malgré la courte distance qui nous en séparait lorsque nous les aperçûmes,

il était nuit close quand nous y arrivâmes. Nous appelâmes à haute voix, mais personne ne répondit : nous entrâmes et nous vîmes que nous n'avions trouvé qu'un abri contre la pluie et les animaux féroces : le foyer était froid; mais, arrêtés par les ténèbres, il fallut nous résoudre à nous coucher; il nous fut impossible de nous procurer une goutte d'eau pour étancher notre soif ardente, plus cruelle à supporter que la faim.

Nous avions barricadé de notre mieux la porte de notre cabane, et nous étions là, solitaires et tristes, écoutant les bêtes hurler et miauler. Il y avait à peine une demi-heure que nous étions blottis dans notre étroite demeure emcombrée de riens, lorsque nous entendîmes, non loin de nous, une voix plaintive et douce, qui nous donna d'abord quelque espérance : nous prêtâmes une oreille attentive, et, pensant que cette voix approcherait, nous nous levâmes et nous renversâmes notre porte avec bruit pour tâcher de nous faire remarquer; mais il nous fut impossible de rien découvrir, et la voix mystérieuse se fit toujours entendre à la même distance. On eût dit que c'était une fille malheureuse qui soupirait d'amour; au moyen-âge, elle nous eût donné l'idée d'un revenant.

Notre sommeil fut agité et souvent interrompu: nous attendions le jour avec impatience, et nous nous mîmes en route à l'aurore. Nous avions fait à peine quelques pas, que la soif recommença à nous tourmenter. Heureusement, certaines personnes qui nous avaient remarqués la veille étaient allées prévenir le maître de notre chaumière, qui n'était habitée qu'à l'époque des récoltes, que deux inconnus s'étaient introduits chez lui et y avaient passé la nuit. Croyant que nous étions des voleurs, le propriétaire arriva dès le matin, et son étonnement fut grand lorsqu'il nous aperçut. Nous lui fîmes part de notre détresse, et nous lui demandâmes s'il ne serait pas possible de trouver du pain à acheter : il nous engagea à le suivre, en nous disant qu'il nous en vendrait lui-même. Nous passâmes devant une église entourée de quelques huttes habitées, que nous aurions pu atteindre la veille si nous avions connu le pays. Le soleil était chaud, et notre soif devenait de plus en plus insupportable. Nous fûmes obligés de nous asseoir, et quelques prêtres qui s'étaient approchés nous apportèrent de l'eau que nous bûmes avec avidité; dès que nous fûmes désaltérés, notre faim, un moment oubliée, commença à se faire ressentir. Nous nous reposâmes quelque

temps et nous fîmes un nouvel effort pour nous remettre en route avec notre homme. Nous marchâmes, pendant une heure, par un sentier à peine tracé, et nous traversâmes un champ de pois qui appartenait à notre guide : il en arracha aussitôt et nous les présenta ; nous les dévorâmes avec les enveloppes et nous continuâmes à nous traîner, car cette nourriture, peu substantielle, n'était guère propre à nous rendre nos forces.

Nous nous trouvions en face du hameau d'*Ouanzéghié*, lorsqu'*Agôs* (c'était le nom de notre guide) eut l'air de vouloir nous quitter, après nous avoir indiqué la route du Bachilo que nous ne lui demandions pas. Il nous était impossible d'aller plus loin sans manger ; le chemin était peu rassurant, et nous répondîmes à l'Abyssinien que, s'il ne voulait pas nous conduire chez lui, comme il nous l'avait promis, nous étions décidés à nous arrêter pour attendre qu'on vînt à notre secours, car nos forces étaient épuisées. Nous le traitâmes d'homme sans cœur, et il fut sensible à ce reproche. « Vous vous trompez, » nous dit-il, « je ne suis pas sans pitié ; asseyez-vous ici, je vais vous faire apporter des vivres ; je ne veux point de votre argent ; mais j'ai un enfant malade, vous me ferez pour lui une

amulette. » On a vu à Oualaké quelle importance les Abyssiniens attachent à ces rouleaux de papier sur lesquels leurs prêtres tracent ordinairement quelques préceptes de l'Évangile ou des passages de l'Écriture-Sainte ; nous avions perdu nos raisonnements auprès de Haïlo, nous ne jugeâmes pas à propos de nous répéter ici, et nous promîmes à notre guide tout ce qu'il voulut. Alors il appela à haute voix vers les maisons que nous dominions, et, quelques minutes après, nous vîmes venir sa femme et son fils chargés de deux pains de tèf et d'un pot de lait frais ; en un instant, tout avait disparu. Agôs s'était aperçu du mauvais état de nos pieds, et, devenu plus humain, il nous engagea à nous rendre chez lui pour y passer la journée. Son offre était trop opportune pour être refusée, et, sans nous faire presser, nous nous dirigeâmes aussitôt vers sa demeure.

Nous arrivâmes après une demi-heure de descente : le soleil de la vallée était brûlant ; pour nous en garantir, on nous fit entrer dans une maison délicieuse de fraîcheur. Bientôt après, nous reçûmes la visite d'un soldat de Déjaj-Béchir, qui nous demanda d'abord de lui tirer la bonne aventure ; nous nous amusâmes à ses dépens, et nous ne pûmes modérer un accès de

gaîté lorsque, prenant un air de petit-maître, il nous dit à voix basse qu'il nous donnerait tout ce que nous voudrions si nous consentions à lui livrer une amulette qui le fît aimer de toutes les femmes. C'était, comme on voit, pousser trop loin l'indiscrétion, et nous lui répondîmes que, si nous étions en possession d'un philtre dont les effets fussent aussi puissants, nous le garderions pour nous. Le soldat se retira un peu mécontent, accompagné de nos éclats de rire dont il n'osa pas se fâcher.

On nous lava les pieds, car cet acte est compris dans l'hospitalité. Comme à Galla-Godana, ce furent des hommes qui voulurent remplir cette tâche, et, comme à Galla-Godana, les femmes se plaignirent de ce qu'ils empiétaient sur leurs droits. Nous passâmes une partie de l'après-midi couchés sous un vieux figuier d'Adam qui s'élève près des maisons d'Ouanzéghié et qui sert de rendez-vous à une troupe d'oiseaux d'espèce toujours nouvelle et toujours variée. Les femmes de ce hameau, comme la plupart de celles que nous avions rencontrées depuis Dévra-Tabour, se couvrent d'une peau tannée qu'elles ceignent au dessous des reins : ce costume laisse une de leurs cuisses nue.

Depuis quelque temps, nous semblions poursuivis par une triste fatalité. Comme s'il n'eût pas suffi du vol de notre domestique, nous avions encore perdu en route notre canne à lance, deux poignards et un de nos manteaux; il nous restait une paire de sandales que nous chaussions dans les grandes occasions; un chien nous en mangea une. Lorsque nous parlions de nos pertes aux Abyssiniens, ils nous engageaient à employer quelque sortilége pour faire revenir les objets volés ou égarés.

Le lendemain, 2 octobre, nous quittâmes Ouanzéghié situé dans le district de *Dosa*, dernière possession de Ras-Ali. Comme au sortir de tous les villages où nous avions stationné, nous fûmes suivis d'une nombreuse escorte qui, selon la coutume, ne se retira qu'après nous en avoir demandé la permission.

Nous cheminâmes d'abord par une route assez bonne; quand nous partîmes, la nature était calme et sereine, et les sites environnants avaient revêtu une teinte douce et voluptueuse. La délicieuse température du matin, le silence de ces lieux peuplés d'oiseaux muets nous avaient pénétrés d'une joie tranquille qui contrastait avec le souvenir des souffrances de l'avant-veille; mais,

lorsqu'il fallut descendre vers la rivière que nous atteignîmes deux heures et demie après notre départ d'Ouanzéghié, le chemin devint infernal. Certes, nous avions déjà surmonté de grandes difficultés, nous avions traversé les montagnes du Tigré depuis le Taranta jusqu'au Tacazé, nous avions escaladé les chaînes immenses du Sémén, et, dans ces longs trajets, nous avions fait un rude apprentissage, et cependant nous n'avions pas encore rencontré de sentier aussi hardi, aussi dangereux que celui qui se précipitait devant nous : la montagne était de roche, presqu'à pic, et la route descendait directement. Nous avions abandonné notre mule que nous avions poussée devant nous, craignant à chaque instant de la voir rouler dans l'abîme; mais elle arriva sans mésaventure, tandis que nous avions, nous, toutes les peines du monde à nous retenir : un seul faux-pas devait nous coûter la vie. Cependant, à force de peines et de patience, nous parvînmes à notre but, et, en nous retournant, nous fûmes saisis d'un sentiment d'effroi à la vue du danger que nous venions de courir; nous nous félicitâmes de notre bonheur, et nous marchâmes légers, car il nous semblait qu'on venait de nous délivrer d'un grand poids.

Nous arrivâmes au Bachilo qui coule dans la direction de l'est à l'ouest et qui reçoit, au lieu où nous le passâmes, le grand ruisseau de *Béjéna*, qui descend du côté du nord. Une demi-heure avant d'atteindre les bords de la rivière, nous admirâmes deux superbes cascades qui s'élançaient du haut d'une montagne de roche et qu'on prendrait plutôt pour un travail de l'homme que pour une création de la nature. Nous aperçûmes quelques cabanes abandonnées qui servaient d'asile aux voyageurs que la nuit surprenait dans le voisinage du Bachilo. Nous nous arrêtâmes quelques instants avant d'entrer dans l'eau; deux jeunes soldats, qui nous précédaient depuis quelque temps, s'étaient arrêtés de l'autre côté de la rivière

SOMMAIRE.

Importance du Bachilo. — Passage de cette rivière. — Deux jeunes Galla nous indiquent la route. — Nous ne sommes plus dans les possessions de Ras-Ali. — Aspect du pays au delà du Bachilo. — Singes. — Arrivée à Gouambel, dans la province de Mossabit. — Un convoi funèbre. — Eglise dédiée à saint Aragoï. — Hospitalité. — L'usage du poison n'est pas inconnu aux Abyssiniens. — Départ du village. — Province d'Amba - Samber. — Beautés de la route. — Pourquoi les Abyssiniens ne mangent pas de lupins. — Arrivée à Malec - Sanka. — Aspect extraordinaire de cette ville. — Nous sommes introduits dans l'intérieur des murs. — Le gouverneur redoute l'influence du mauvais œil. — Nous sommes entourés d'une foule de curieux. — Surprise des Galla à la vue de nos armes. — Nous sommes logés chez le cheikh de Malec-Sanka. — Son caractère. — Sa science. — Séjour dans cette ville. — On nous croit musulmans. — Coutume juive.

CHAPITRE VIII.

Après l'Abhaï et le Tacazé, le Bachilo est la rivière la plus importante de l'Abyssinie. Autant qu'on peut en juger d'après les traces laissées par les eaux sur les parois des rochers de la vallée, son lit peut avoir quatre mètres de profondeur et soixante de largeur à l'époque des plus fortes

inondations; au temps des pluies périodiques, le passage de cette rivière est dangereux, et depuis le commencement de juillet jusqu'au 15 du mois de septembre, il est impossible aux Abyssiniens de la traverser. En décembre, elle n'a que très peu d'eau, et jusqu'en juin les jeunes filles la passent sans se mouiller le mollet, comme disent les gens du pays. Cette rivière sépare la province d'Amhara de celle de Béghemder, et se jette dans le Nil-Bleu en face de Gojam.

Comme le Tacazé, le Bachilo recèle un grand nombre d'hippopotames qui nous laissèrent tranquillement arriver sur l'autre rive, quoique nous eussions de l'eau à mi-corps au milieu de la rivière. Les jeunes gens dont nous avons parlé, pensant que nous nous dirigions vers le pays des Galla, s'approchèrent pour nous indiquer la route. Ces deux soldats étaient encore à cet âge où l'on rend service pour le seul plaisir qu'on trouve à obliger; ils nous regardaient avec curiosité, nous témoignaient un grand respect et ne nous parlaient qu'avec réserve et timidité. Le sentier que nous suivions, tracé sur le lit de la rivière, était très difficile à distinguer : il était parsemé de gros cailloux couverts d'un sable fin, et le moindre vent faisait disparaître les em-

preintes laissées par le passage des hommes ou des animaux.

Nous longeâmes la rivière pendant un quart d'heure : en l'abandonnant, nous trouvâmes un chemin battu sur le flanc de la montagne que nous allions escalader; nous remerciâmes nos guides, et, désirant les récompenser, nous leur offrîmes quelques uns des objets que nous possédions : l'un d'eux nous pria de leur donner seulement la moitié d'une feuille de papier pour faire écrire une amulette, et nous ajoutâmes à ce faible présent un peu de poudre et quelques balles de plomb, qui parurent leur faire un grand plaisir.

Le pays dans lequel nous venions d'entrer n'appartenait plus au Ras; nous nous trouvions alors sur le territoire de ces Galla qu'on nous avait dépeints sous des couleurs si terribles depuis notre départ de Massaouah : aussi, tout en nous félicitant d'avoir échappé aux poursuites d'Ali, la juste méfiance que nous inspirait le caractère des peuplades que nous allions visiter nous empêchait de goûter une joie parfaite.

Nous gravissions péniblement la montagne, et à mesure que nous nous élevions, le point de vue se déroulait toujours plus beau. Le pays, qui des bords du Bachilo nous avait paru inculte et désert,

se déridait insensiblement, et déjà nous découvrions quelques hameaux perchés sur le sommet de hauts mamelons, et nous avions traversé plusieurs champs cultivés.

La montagne était couverte de singes de plusieurs espèces qui nous étourdissaient de leurs cris. Après deux heures et demie de marche, nous atteignîmes le col de *Gouambel*, et nous nous arrêtâmes au hameau du même nom dans le district de *Mossabit*; nous nous assîmes devant une maison d'assez belle apparence, et nous attendîmes qu'on vînt nous offrir l'hospitalité.

Les habitants étaient absents; ils avaient quitté leurs demeures pour accompagner un mort au cimetière. Le hameau était dominé par un rocher nu et aride, au dessus duquel s'élevait une chapelle entourée de quelques arbres chétifs, et c'était vers cette cime ardue que le pieux convoi venait de se diriger. Cette église de modeste apparence était dédiée à saint Aragoï, qui fonda, comme on sait, le célèbre monastère de Dévra-Damô. Quoique nous fussions dans le pays des Galla, nous nous trouvions encore dans un hameau chrétien.

Après une attente assez longue, nous vîmes arriver les villageois, ils avançaient avec ordre, et

gardaient le plus profond silence; leur contenance était triste et sévère; dès qu'ils nous aperçurent, ils s'arrêtèrent pour nous contempler, et notre présence fit un instant diversion à la douleur générale. Le plus important de la troupe nous demanda, comme une grâce, de vouloir bien accepter l'hospitalité chez lui, et il nous conduisit dans une grande chaumière où nous trouvâmes une femme désolée : on venait d'enterrer son fils. Elle reçut, presque immédiatement, de nombreux visiteurs qui s'affligèrent avec elle, et chaque fois qu'un nouvel individu se présentait, les pleurs et les gémissements redoublaient.

Quand les étrangers se furent retirés, on servit le repas du soir, sans que rien fût changé aux habitudes journalières, et, malgré leur affliction, les divers membres de la famille y prirent part. Depuis que nous étions entrés dans le Tigré, nous avions déjà remarqué plus d'une fois que les Abyssiniens goûtaient toujours, les premiers, les aliments qu'ils nous présentaient, pour nous prouver qu'ils n'étaient pas empoisonnés. A Gouambel, le maître du logis ne toucha lui-même aux mets qu'on nous servit qu'après en avoir fait manger à l'un de ses domestiques : les précautions qu'on ne manque jamais de prendre avant

les repas nous firent supposer que l'usage du poison n'était pas inconnu à ces peuplades.

Le jour suivant, lorsqu'on nous vit prêts à partir, on se réunit en foule et l'on voulut nous accompagner jusque sur la route qui devait nous conduire à *Malec-Sanka* : après deux heures d'une marche assez facile, nous parvînmes sur la montagne qui est au niveau de celles de Béghemder, que nous avions abandonnées la veille. Au dessous de nous se trouvait la province d'*Amba-Samber*, qui s'appuyait contre celle de Mossabit, et au devant s'étendait un immense plateau couvert de troupeaux de gros bétail. Sur tous les points, nous découvrions avec plaisir quelque village; l'air que nous respirions était embaumé : l'odeur du musc se confondait avec le parfum des roses et du jasmin répandus sur notre route.

Chemin faisant, nous remarquâmes de nombreux lupins; nous en avions observé en si grande quantité dans plusieurs provinces, que nous avions cru d'abord que les Abyssiniens les ensemençaient et en faisaient leur nourriture. Ce papilionacé renferme beaucoup de fécule, et, d'après le témoignage de Galien, les Romains en faisaient une grande consommation; mais nous

sûmes plus tard que les Abyssiniens n'en mangeaient pas, et que cette plante croissait naturellement dans leurs champs. Bruce s'est trompé en attribuant la répugnance qu'ils éprouvent à se nourrir de lupins à l'existence des préjugés pythagoriciens; les habitants de cette contrée cultivent les fèves, et, s'ils ne mangent pas des lupins, c'est qu'ils ignorent que l'ébullition leur enlève cette amertume qui les dégoûte. Mais si les Abyssiniens rejettent cette nourriture, ils sont passionnés pour les orties[1] : pour éviter les piqûres cuisantes déterminées par leur contact, les femmes chargées de les ramasser se servent d'un instrument tranchant et enveloppent leur main gauche d'une espèce de gant en cuir. Cet oléracé se trouve ordinairement autour de leurs maisons, et sur les terrains incultes ou couverts de décombres : avant de le faire bouillir, on le frappe avec un bâton pour enlever les épines aiguës qui couvrent les feuilles. Cette nourriture est surtout recherchée par les habitants de la province d'Amhara.

Parvenus à l'extrémité du plateau, nos regards plongèrent dans un abîme pareil à celui qui précède le Bachilo : heureusement, le sentier conduit

[1] Urtica urens.

sur une crête qui unit comme un pont les deux chaînes qui resserrent la vallée, et nous arrivâmes sans trop de peine à Malec-Sanka, gouverné par des Galla musulmans.

En Abyssinie, chez un peuple sauvage, nous fûmes singulièrement frappés de rencontrer une ville fortifiée. En arrivant de Mossabit, on entre dans Malec-Sanka, en s'élevant par des degrés informes pratiqués dans les rochers : du côté de l'est, les habitations planent sur la profonde vallée d'Ambà-Samber, et la descente, entièrement à pic, est impraticable; au nord-ouest, un seul point de la montagne qui, avec de grands efforts, pourrait être accessible, est gardé nuit et jour par un soldat galla.

Vers le sud, la ville, contiguë à un plateau, ne présente aucune défense naturelle; mais on a élevé, de ce côté, un mur très épais formé de pierres sèches et surmonté d'une haie de pieux entrelacés de ronces et d'épines, qu'on a soin de renouveler de temps en temps. Malec-Sanka, y compris les faubourgs, contient environ deux mille ames; l'on n'y pénètre que par deux portes, dont l'une se trouve au sud, et l'autre au nord. Dans l'intérieur, on a élevé, sur les bords des précipices, une barrière en pieux, pour préserver les

hommes, et surtout les animaux domestiques, de chutes inévitables sans cette précaution.

A notre arrivée dans cette ville, le pays, agité par des guerres récentes, n'était pas encore entièrement pacifié, et les habitants se tenaient sur la défensive. Quand nous nous présentâmes à la porte, un homme, qui nous aperçut à travers le grillage des pieux, nous pria d'attendre que le gouverneur, qu'on allait prévenir de notre présence, eût donné l'autorisation de nous faire entrer. C'était pour la première fois qu'on nous soumettait à de semblables formalités, et nous nous crûmes un moment devant une place forte d'Europe.

Cependant un envoyé du commandant ne tarda pas à venir annoncer qu'on pouvait nous introduire : l'homme qui était de faction à la porte l'ouvrit aussitôt, et, marchant devant nous, il nous conduisit auprès du choum, qui nous attendait. Notre guide était musulman, et néanmoins son épaisse chevelure était couverte d'une couche de beurre qui dégouttait sur sa toile.

On avait prévenu le gouverneur que nous étions Européens ou plutôt blancs; car, en géographie, il ne connaissait que la grande division des deux couleurs : craignant l'influence fatale de nos regards, il s'était enveloppé dans ses vêtements pour

se mettre à l'abri de nos maléfices. L'expression de ses yeux était insignifiante : c'était un homme parvenu au pouvoir par droit de naissance, et il paraissait tout ébahi de se trouver dans une position qui n'était pas la sienne.

Quand nous étions entrés chez lui, nous l'avions trouvé accroupi sur une pierre, et la toile qui le couvrait était au moins aussi sale que celle du factionnaire qui nous avait accompagnés. Il nous adressa quelques questions relatives au but de notre voyage, et nos réponses dissipèrent les craintes que nous lui avions inspirées ; alors il se leva et nous pria de le suivre. Il nous amena sur une place située au centre de la ville, et nous fûmes bientôt entourés de curieux dont les dispositions ne nous semblèrent nullement hostiles. Nous fûmes frappés de la douceur et de l'harmonie de la langue galla qui surabonde de voyelles.

Cependant on considérait nos effets avec des regards de convoitise qui ne nous rassuraient pas. Une paire de pistolets à la turque avec une culasse en laiton, que tout le monde prenait pour de l'or, attirait surtout leur attention, et un fusil à piston à deux coups, dont le mécanisme désorientait les plus habiles, excitait une admiration générale.

L'attention des habitants était tellement absorbée par notre présence, que personne n'avait encore songé à nous offrir l'hospitalité : au milieu d'un peuple nouveau dont nous ignorions les usages, nous crûmes un instant qu'on allait nous laisser dans la rue, mais nous nous trompions : le cheikh de Malec-Sanka, informé de notre arrivée, accourut aussitôt sur la place et réclama du commandant l'honneur de nous loger chez lui : il s'avança vers nous et nous salua à la musulmane; habitués à leurs formules, par notre long séjour parmi les Arabes, nous répondîmes de la même manière, et tout le monde nous crut mahométans.

Nous nous acheminâmes vers la demeure du cheikh, et, pendant que sa femme nous lavait les pieds, Soliman (c'était le nom du derviche) nous mit au courant des évènements politiques accomplis dans la province d'Amhara. Le pays, épuisé par de longues guerres, était en proie à la famine, et le cheikh généreux distribuait à ses compatriotes les vivres qu'on lui portait de tous côtés : il ne réservait presque rien pour lui, et il semblait se nourrir du café que son épouse lui servait à tout moment. Ses fonctions religieuses le faisaient respecter de tous les habitants : au

milieu d'une assemblée nombreuse qui se réunissait chez lui, il lisait souvent des passages du Coran : il ne savait écrire de l'arabe que le *B'ism illah el rahman el rahim* (au nom de Dieu clément et miséricordieux), qui se trouve en tête de presque tous les chapitres de leur livre divin, et il paraissait tout joyeux de son savoir-faire.

Le lendemain, pour satisfaire ces Galla, nous fûmes obligés de séjourner dans leur ville : le gouverneur voulut nous avoir à dîner, et nous ne pûmes suffire aux nombreuses invitations qui nous arrivaient de toutes parts.

Nous nous aperçûmes trop tard que notre couleur n'était pas la seule cause des attentions prévenantes dont nous étions l'objet : parce que nous parlions l'arabe, et que nous mangions de leur viande, nos hôtes étaient persuadés que nous étions musulmans. Le gouverneur, Soliman, et les principaux soldats, nous avaient baisé les mains; la femme du cheikh nous avait lavé les pieds; c'était fait de nous si nous avions cherché à les tirer de leur erreur, ils auraient cru s'être déshonorés en témoignant tant de respect à des personnes d'une religion différente de la leur; nous étions souvent obligés d'assister à leurs longues et ridicules prières; aussi étions-nous impa-

tients de sortir d'une position fâcheuse; fatigués d'aller à pied, nous achetâmes le mulet du derviche, moyennant un pistolet et deux talaris; nous échangeâmes contre un cheval blanc notre mule exténuée par le jeûne, et nous résolûmes de nous mettre en route dès le lendemain.

A Malec-Sanka, nous avons été témoins d'une pratique superstitieuse qui tire son origine du judaïsme qui a fleuri autrefois dans ces contrées : un chrétien, après avoir égorgé un mouton, trempa son doigt dans le sang, en mit sur son nez et sur son front, et dépeça ensuite l'animal : cette coutume nous rappela plusieurs passages du Lévitique[1], où il est souvent question d'un fait analogue.

[1] *Lévitique*, c. 8, v. 23. Voyez aussi plusieurs autres passages de ce livre.

IX.

SOMMAIRE.

Départ de Malec-Sanka. — Prélèvement d'impôts. — Encore un orage. — Arrivée à Amba-Faret. — Orgueil d'un cheikh musulman. — Ses menées perfides. — Beauté de l'épouse d'Abba-Magal. — Nous déjouons les projets de notre ennemi. — Dernière tentative. — Départ d'Amba-Faret. — Caractère des Galla. — Aspect du pays. — Arrivée à Bousso. — Réception d'Ancha. — Sa bonté. — Elle nous enlève la moitié de notre papier. — Un mets du pays. — Départ de Bousso. — Ancha nous donne une femme pour guide. — Marché d'Ellada. — Arrivée à Ghennéti. — Rivière d'Oualaka. — Bel aspect de la montagne de Gouël. — Notre méfiance.

CHAPITRE IX.

Le 5 octobre, nous partîmes de Malec-Sanka. Le gouverneur avait voulu nous donner un guide qui n'arrivait jamais; fatigués de l'attendre, nous saluâmes nos hôtes et nous prîmes les devants. Nous cheminâmes sur un plateau couvert d'arbres et de riches cultures; à droite et à gauche,

se déployaient des vallées profondes et escarpées. On apercevait, de temps en temps, quelques églises; mais le nombre des chrétiens diminuait sensiblement à mesure que nous avancions.

Il avait encore plu la veille de notre départ, et les arbres rafraîchis dégouttaient encore l'eau dont ils étaient chargés. Après une demi-heure de marche, nous vîmes arriver sur nos traces un des grands de la ville, qui allait faire sa tournée pour lever ses impôts sur les paysans nouvellement soumis. Ce chef, monté sur une belle mule, se faisait escorter par quatre cavaliers galla; sa physionomie avait quelque chose de dur. Pendant quelque temps, nous devions suivre la même route, et il nous offrit de nous accompagner pour nous protéger en cas de besoin; mais sa proposition nous déplut, et nous cherchâmes à nous séparer de ce protecteur improvisé qui ne nous inspirait que de la méfiance.

En passant devant la montagne d'*Aba*, remarquable par son luxe de fécondité, nous nous arrêtâmes pour donner le temps au Galla de s'éloigner : il continua sa route, mais il nous attendit à une certaine distance, et nous ne tardâmes pas à le rejoindre; alors nous cheminâmes ensemble sur un terrain dénué d'arbres, mais

couvert de belles prairies et de champs ensemencés. Si les chrétiens nous avaient souvent interrogés sur Jérusalem et la Syrie, notre compagnon ne cessa de nous demander des détails sur la patrie de son sublime prophète, et il nous sut gré de notre complaisance à répondre à ses questions.

Nous nous assîmes bientôt sur la pelouse qui bordait notre route, et nous vîmes arriver, des hameaux voisins, un grand nombre de contribuables qui venaient payer leurs impôts en sel ou en argent : ils portaient avec eux leurs lances et leurs boucliers, mais, en approchant du choum, ils les déposaient à terre et se présentaient ainsi désarmés ; la plupart d'entre eux étaient chrétiens, et ils paraissaient supporter impatiemment le joug des Galla, leurs vainqueurs. A quelques pas de nous, se trouvait un village assez considérable ; ses maisons, au lieu d'être rondes comme celles que nous avions vues jusqu'ici, avaient la forme d'un parallélogramme allongé ; elles étaient spacieuses, et leurs murs, composés de branches d'arbres fixées en terre, étaient recouverts de terre glaise mêlée à la bouse de vache.

L'étrange manière de lever les impôts employée chez ce peuple piquait notre curiosité, et

nous écoutions avec intérêt les contestations qui s'élevaient entre les contribuables et le choum, lorsque celui-ci, se tournant brusquement vers nous, nous demanda notre manteau, en disant qu'il nous donnerait une peau de bœuf; nous eûmes alors l'explication de sa conduite que nous n'avions pas comprise jusque-là. Nous refusâmes sèchement son marché, et, après avoir balancé un instant pour savoir s'il devait ou non nous dépouiller, la justice triompha dans son cœur, et, sans insister, il nous congédia et nous donna même un de ses hommes pour nous indiquer la route. Nous eûmes à nous féliciter d'avoir pu lui parler de la Mecke et de Médine.

Quoique nous fussions alors au commencement du mois d'octobre, nous allions du côté du sud, et les pluies n'avaient pas encore cessé; un orage, qui s'était formé au dessus de nos têtes, se résolvait en larges gouttes lorsque nous arrivâmes à la rivière de *Goundan*, qui va se jeter dans le Bachilo, au dessus de Malec-Sanka. Ses abords étaient embarrassés de pierres énormes qui s'étaient détachées de la vallée; nous la traversâmes rapidement et nous vînmes stationner au village de *Tagota*, dans la province d'Amba-*Faret*.

Nous n'étions encore qu'à cinq lieues de Ma-

lec-Sanka, et nous avions déjà dépassé les possessions de Déjaj-*Daoud*, premier prince galla. Amba-Faret était gouverné par *Abba-Magal Guobazé*, roitelet de ces peuplades ; Abba-Magal n'était qu'un sobriquet emphatique que se donnent les Abyssiniens qui ont des prétentions à la bravoure : Guobazé était son véritable nom.

Pour éviter la pluie qui continuait à tomber, nous nous dirigeâmes aussitôt vers sa demeure, petit hameau entouré d'une muraille épaisse de pierres, surmontée d'une haie de bois sec.

Un jeune Galla qui se trouvait à la porte vint nous débarrasser de nos montures, tandis qu'un autre entra dans le *château* pour annoncer notre arrivée, et, un moment après, nous vîmes paraître un homme d'un certain âge, qui, à notre grand étonnement, nous salua et nous parla en arabe.

Ce Galla avait été enlevé, dans sa jeunesse, par des jellabs, qui étaient allés le vendre dans le Hedjaz, où il avait passé ses plus belles années dans l'esclavage; il avait longtemps habité la Mecke, et il était revenu dans son pays, imbu du fanatisme qui fermente dans cette ville. Il connaissait très bien l'arabe; mais comme depuis longtemps il ne faisait plus usage de cette langue, il balbutiait quelquefois en la parlant. Dans ces

contrées lointaines, nous fûmes heureux d'entendre un langage qui nous était familier; il nous semblait presque qu'on s'exprimait en français.

Quand nous eûmes considéré avec attention ce musulman, Galla par sa naissance et Arabe par ses mœurs, l'aspect de sa figure plus repoussante, plus ignoble peut-être que celle des Choho du Samhar, diminua de beaucoup le plaisir que nous avions eu d'abord de converser avec lui : il nous conduisit dans un grand vestibule occupé par des cheikhs du pays qui étaient sous ses ordres: dès qu'ils nous aperçurent, ils se levèrent et nous baisèrent les mains; notre introducteur nous quitta en nous annonçant, avec une emphase ridicule, qu'il allait voir s'il pouvait nous présenter au *sultan*.

Cet Arabe ou ce Galla, comme on voudra l'appeler, était le premier ministre de ce roitelet, et, pour se donner les tons d'un grand-visir, il décorait son maître du titre de sultan ; c'était une manière indirecte de rehausser sa valeur personnelle : les hommes avec lesquels il venait de nous laisser paraissaient plus modestes que lui.

Le *grand-visir* revint immédiatement en nous criant d'accourir ; il paraît que le *grand-sultan*, impatient de nous voir, lui avait su mauvais gré

du retard occasionné par son cérémonial et lui avait ordonné de nous introduire sur-le-champ. Après avoir traversé une cour, nous entrâmes dans une maison de modeste apparence et nous vîmes le *monarque* Guobazé assis sur une mauvaise peau de bœuf luisante de beurre ; dès qu'il nous eut aperçus, il nous tendit la main et nous lui présentâmes la nôtre, qu'il baisa, au grand mécontentement du premier ministre, qui aurait voulu que son maître se maintînt dans sa dignité.

Guobazé était un homme d'environ quarante ans ; il avait de l'embonpoint, quoiqu'il fût d'une santé valétudinaire ; son visage était large et respirait une bonté rare parmi les Galla. Quoique son corps fût cassé par les fatigues ou les maladies, ses formes étaient belles ; sa pose annonçait un homme naturellement paresseux ; sa chevelure était noire, épaisse et bouclée comme celle de ses compatriotes.

Il nous fit asseoir comme lui sur une peau de bœuf, nous adressa quelques questions sur notre pays, et, après une demi-heure de causerie, nous vîmes arriver un esclave apportant une corbeille qu'il plaça devant nous ; elle renfermait trois pains de têf, du miel dont la blancheur nous surprit, et

du lait aigre assaisonné avec du poivre. Notre repas terminé, nous distribuâmes nous-mêmes les restes aux domestiques qui nous entouraient ; ils les reçurent avec les deux mains en s'inclinant profondément ; c'est ainsi que les Abyssiniens et les Galla reçoivent toujours le don d'un homme qu'ils respectent.

Un moment après, nous nous retirâmes ; le cheikh arabe, devenu plus modeste, nous accompagna dans la maison où nous devions passer la nuit, et, avant de nous quitter, il jeta sur nos divers effets un coup d'œil scrutateur qui ne put nous échapper. Nous sûmes plus tard qu'en sortant de chez nous il était allé trouver Guobazé pour l'engager à nous dépouiller ; le roitelet avait résisté à ses perfides insinuations, et le digne cheikh, qui n'abandonnait pas ainsi sa proie, eut recours à un stratagème qui aurait pu lui réussir si nous avions été sans méfiance.

Il s'adressa à l'épouse d'Abba-Magal et lui inspira le désir de nous voir ; à la prière de sa femme, le Roi consentit à nous faire appeler, et il était huit heures du soir lorsque nous entendîmes frapper à notre porte : nous ouvrîmes, et une jeune Galla nous dit que nous étions attendus avec impatience pour boire de l'hydromel et

manger du broundou ; nous nous dirigeâmes aussitôt vers la demeure de Guobazé.

L'appartement dans lequel nous entrâmes, chauffé par un bon feu, était éclairé par une grosse mèche imbibée de graisse et plongée dans une espèce de calice en bois. Le Roi était entouré de ses cheikhs et de quelques soldats admis à son intimité : la Reine, assise auprès de lui, changeait à tout moment d'attitude ; mais ses poses étaient toujours naturelles et gracieuses : elle était d'une beauté merveilleuse, et ses grands yeux noirs respiraient une ardente langueur ; beaucoup plus jeune que Guobazé, elle paraissait sa fille et non pas son épouse.

« Je ne voulais pas vous déranger, » nous dit le Roi, « vous devez être fatigués ; mais ma femme a voulu vous voir, et c'est par ses ordres qu'on est allé vous chercher. » Alors la Reine nous considéra avec intérêt et nous pria de lui montrer nos bras, dont elle admira la blancheur ; bientôt après, on commença par servir le café, et le grand cheikh, avant de le boire, prononça une prière qui fut répétée à haute voix par tous les convives.

On apporta ensuite d'énormes tranches de broundou et un gombo d'hydromel : les breullis,

fort rares chez Guobazé, étaient remplacés par des cornes de buffle ou de bœuf, qui sont parfois d'une grosseur prodigieuse. Les Abyssiniens et les Galla ne présentent jamais une de ces étranges coupes si elle n'est pleine à déborder, et on laisse au fond quelques gouttes de la liqueur, qui appartiennent ordinairement à l'échanson. Le Roi buvait à longs traits; le cheikh, notre mauvais génie, qui ne prenait que du café, s'apercevant que son maître commençait à être échauffé par l'hydromel, pensa que le moment était venu de frapper son grand coup : il avait remarqué que, sous nos toiles abyssiniennes, nous portions de grandes ceintures de soie, et s'imaginant que, selon l'usage des Turcs ou des Bédouins, nos trésors s'y trouvaient renfermés, il nous pria d'en faire passer une à la Reine, qui voulait, disait-il, en admirer le tissu. Avant de nous rendre chez Abba-Magal, nous avions eu la précaution de cacher notre argent dans notre chaumière, et néanmoins, pour donner plus d'espoir à l'abominable prêtre, nous feignîmes de ne détacher nos ceintures qu'avec répugnance, et nous arrivâmes au dernier tour, sans que les talaris eussent roulé sur le plancher, à la grande stupéfaction de l'Arabe, qui avait pensé que le roitelet, amorcé par la vue de nos ri-

chesses, ne pourrait résister à l'envie de nous dépouiller; mais, heureusement, notre prévoyance avait déjoué ses coupables projets. Ce cheikh avait compté sur une récompense, et lorsqu'il se vit déçu dans son espoir, sa figure se contracta, et le dépit, la colère et la confusion s'y peignirent tour à tour.

Le lendemain, après avoir pris congé d'Abba-Magal, nous étions sur le point de nous mettre en route, lorque notre ennemi, qui n'avait pas encore entièrement renoncé à ses desseins, s'approcha de nous et nous dit d'un ton protecteur : « Où allez-vous, jeunes insensés? les lieux que vous venez de parcourir sont des pays de paix et de sûreté; mais en avançant encore, vous ne pouvez manquer d'être assassinés.

— C'est notre chemin, » lui répondîmes-nous, « et nous le suivrons sans crainte: *Allah Kérim*, Dieu est magnifique!

— Mais si vous faisiez un cadeau à Guobazé, il vous donnerait un guide, et vous n'auriez pas de dangers à redouter.

— Nous saurons nous passer de ce secours; d'ailleurs, nous ne possédons rien qui soit digne de votre maître; » et nous allions nous éloigner, lorsqu'un vieux musulman, complice du cheikh,

s'écria aussitôt : « Vous vous dites pauvres, et vous avez vos ceintures pleines d'or et d'argent. »

En même temps nous nous vîmes entourés par une troupe de Galla que l'Arabe avait prévenus contre nous : mais leur contenance timide, leur silence nous persuadèrent qu'Abba-Magal était étranger à ce complot ; nous reculâmes de quelques pas, nous couchâmes en joue le misérable cheikh, en lui ordonnant de se retirer, et nous ajoutâmes que nous allions nous rendre chez son maître pour nous plaindre de son infame conduite.

Nos paroles, notre attitude répandirent la consternation sur toute la bande, et le cheikh lui-même s'avança humblement en nous priant de tout oublier : l'homme qui, après lui, jouait le principal rôle implora son pardon et nous baisa les mains.

Nous nous éloignâmes à grands pas, et quoique nous eussions échappé à tous les piéges qu'on nous avait tendus, nous vîmes clairement que nous marchions sur un volcan qui ne pouvait manquer, tôt ou tard, de faire éruption : les Galla se montrent hospitaliers sans doute, mais ils sont dominés par leur penchant, qui les pousse irrésistiblement au vol et au pillage. Ces peuplades considèrent encore la force comme un droit in-

contestable, et ils détroussent les voyageurs sans aucun scrupule.

Partis de Tagota, nous montâmes péniblement pendant un quart d'heure et nous continuâmes à nous élever pendant plus de deux heures par une pente assez douce. De tous côtés apparaissaient de nombreux villages, et l'aspect des champs mieux cultivés que dans les autres parties de l'Abyssinie donnait un démenti formel à ceux qui ont prétendu que les Galla étaient un peuple nomade et exclusivement adonné à la vie pastorale.

La montagne était couverte d'arbrisseaux odoriférants et d'une pelouse veloutée; çà et là on apercevait quelques sabines rabougries avec l'youbara que nous avions rencontré dans la province montueuse du Sémén. L'atmosphère était froide, et nous cheminions rapidement par un sentier pratiqué dans les rochers.

Nous apercevions devant nous le riche district de *Bousso*; c'était jour de marché à *Tajeb*, résidence de *Botto*, roitelet de ce pays, et la route était couverte de marchands. En arrivant à la demeure de ce chef, pareille, quant à la forme, à celle de Guobazé, nous nous fîmes annoncer, et *Ancha*, son épouse, n'hésita pas à nous recevoir,

quoique son mari, occupé à guerroyer, dût être absent pour plusieurs jours.

Par une fatalité singulière, nous fûmes logés dans la demeure du cheikh de ce manoir. Il était aveugle, et ne pouvant, par conséquent, distinguer nos effets, il les tournait et les retournait avec une expression de bêtise et de cupidité remarquable; notre papier semblait être son objet de prédilection. Ancha nous envoya un mouton et vint elle-même nous visiter avec quelques unes de ses suivantes; elle se plaignit d'un violent mal de tête, et sa demande d'amulettes nous prouva que les Galla musulmans partageaient la superstition des chrétiens d'Abyssinie.

Tous ces cheikhs mahométans font une étonnante consommation de café, et l'usage immodéré de cette liqueur est, en partie, cause de leur impuissance prématurée. La sultane qui, en voyant châtrer un cheval, prétendait qu'on pourrait le rendre impuissant en lui administrant de fortes doses de café, en avait fait, sans doute, la triste expérience.

Le lendemain, nous allâmes visiter notre châtelaine, que nous trouvâmes au milieu d'un cercle de femmes assez belles; les unes s'occupaient à filer du coton, tandis que d'autres passaient la

farine, dont on voulait faire le pain, à travers des tamis en paille tressée. Ancha causait familièrement avec ses compagnes; l'assurance de son regard et une certaine aisance qu'on remarquait dans toutes ses manières indiquaient seules la supériorité de son rang. Elle était d'une haute taille, et, quoiqu'elle eût près de trente ans, sa figure était encore belle; elle nous parla avec douceur et affabilité, et quand nous lui disions que notre patrie était éloignée et que notre route nous présentait tous les jours des dangers sans nombre, elle s'attendrissait jusqu'aux larmes. Elle nous engagea à passer la journée auprès d'elle; nous étions fatigués, nous acceptâmes son offre avec reconnaissance.

Nous nous reposions à Tajeb dans une sécurité parfaite; nous nous félicitions trop tôt de notre bonheur et nous ne tardâmes pas à être désenchantés. En quittant la Reine, nous allâmes visiter les campagnes environnantes : les champs de Bousso, travaillés avec soin, avec goût, étaient d'une fécondité rare, et pour la première fois, depuis notre entrée en Abyssinie, nous entendîmes le chant de la caille. Toutes les personnes que nous rencontrions sur notre passage s'éloignaient, saisies de frayeur.

Au retour de notre longue promenade, Ancha nous fit appeler et nous prévint, sans préambule, quenousdevions lui faire un cadeau : « Je ne vous demanderai pas, » nous dit-elle, « votre fusil, il vous est indispensable pour vous défendre contre les voleurs ou les bêtes féroces; mais la moitié de votre papier doit vous suffire, nous partagerons. » Et, au même instant, un individu caché dans une alcove parut avec tous nos effets que le cheikh avait enlevés pendant notre absence. Plusieurs soldats armés étaient apostés autour de la chaumière; la résistance devenait inutile, nous laissâmes faire; nous avions encore trente cahiers, on nous en prit quinze et on nous laissa le reste. Il nous fut aisé de comprendre qu'Ancha n'avait agi que d'après les instigations de l'un de ses cheikhs, car elle aurait préféré pour elle la soie, le drap ou le velours que nous possédions encore et dont elle avait admiré la finesse et la beauté.

Après ce coup de main, chacun se retira, et la Reine nous retint à dîner. Pour nous faire oublier son vol, elle se montra avec nous meilleure que de coutume. Le repas terminé, on apporta un singulier dessert : une femme parut avec un grand baquet rempli de farine de froment, par-

mi laquelle on avait mêlé une grande quantité de piment réduit en poudre; on y versa du beurre fondu, et l'on chercha à en faire une pâte qu'Ancha trouva délicieuse; nous en goûtâmes nous-mêmes, et nous trouvâmes ce mets moins désagréable que nous ne l'avions supposé d'abord.

Le jour suivant, de bonne heure, nous primes congé de notre hôtesse, qui voulut nous donner une de ses servantes pour nous servir de guide et de protecteur; elle nous accompagna elle-même hors de l'enceinte qui renfermait ses nombreuses maisons, et nous conjura à plusieurs reprises de ne plus songer à *l'affaire* de la veille. La femme chargée de nous conduire portait un pot de beurre qu'elle devait remettre, de la part de sa maîtresse, à la reine de *Gouël*.

Il y avait un marché dans le voisinage, et les paysans s'y rendaient en foule de tous les points. Nous partîmes de Bousso, précédés du guide étrange qu'on nous avait donné, et nous arrivâmes, par une pente rapide, au milieu des villages du district de *Ghennéti* : nous cheminâmes alors sur un terrain uni comme une grande route de France. La terre était luxuriante; nous passâmes la rivière d'*Oualaka*, qui va se jeter dans le Nil-Bleu, après avoir traversé le pays des Galla-Boréna,

et nous nous dirigeâmes vers le territoire d'*Ellada,* petite province gouvernée par *Amédé-Bélida* soumis au roi de Bousso. Parvenus sur une hauteur, nous découvrîmes devant nous la montagne de Gouël, qui semblait avoir été taillée en amphithéâtre : sur le premier escalier s'élevait un manoir pareil à ceux de Tagota et de Tajeb, c'était la demeure de *Hassan-Doullo*, nouveau roitelet galla : sur le second on découvrait un groupe de maisons occupées par son père qui avait abdiqué en sa faveur ; et sur le sommet, presque inaccessible, apparaissait encore une église chrétienne. Nous traversâmes le ruisseau de *Salach*, qui coule au pied de ce mont escarpé et va se perdre plus loin dans l'Oualaka ; bientôt après, nous nous arrêtâmes devant les habitations de Hassan, gendre de Botto.

Les menées du cheikh de Guobazé et le vol d'Ancha avaient redoublé notre méfiance ; un quart d'heure avant d'arriver à Gouël, nous cachâmes notre montre et notre boussole dans l'une de nos selles, recouverte d'une peau de mouton, et, comme on le verra plus tard, nous eûmes à nous féliciter d'avoir su prendre cette précaution.

X.

SOMMAIRE.

Préambule. — Justification de notre méfiance. — Sensations diverses. — Curiosité et frayeur des Galla. — Nous sommes introduits chez Hassan-Doullo. — Sa réception. — On nous rappelle après notre départ. — Amédé-Coro. — On nous accuse d'idolâtrie et l'on nous dépouille. — Nous sommes condamnés à mort. — Réflexions. — Protection de la reine Zaliah. — On retarde l'exécution. — Zaliah veut nous voir. — Elle nous fait apporter de la bière et du lait. — Nous lui faisons demander nos manuscrits. — Feinte liberté. — Espionnage. — Arrivée d'Abbié, roitelet galla. — On immole un bœuf pour le fêter. — Nous sommes libres. — On nous rend nos manuscrits. — Notre joie.

CHAPITRE X.

N'est-il pas vrai que, dans la physionomie comme dans le son, ce mot de Gouël a quelque chose de sinistre, et ne dirait-on pas que le pays qui porte ce nom a été choisi tout exprès pour être le théâtre d'un évènement malheureux? Le péril est bien loin de nous; nous avons depuis tra-

versé bien des joies et bien des douleurs; continuellement agités, notre vie suffisait à peine aux grandes émotions qui se succédaient sur notre route, et cependant le souvenir de notre triste aventure de Gouël produit sur nous une impression profonde.

Quelquefois, désenchantés du présent (et, par le temps qui court, dans un siècle vide de sensations, alors que l'égoïsme règne avec impudeur et que, sans rougir, on calcule sur le cœur comme sur l'esprit, qui ne le serait pas?), quelquefois, disons-nous, ennuyés de la monotonie qui nous environne, nous aimons à rebrousser chemin pour aller retrouver un passé plein de variété et de poésie, et c'est vers Gouël surtout que nos rêveries nous attirent.

Nous avions marché une grande partie de la journée, quand nous nous arrêtâmes devant la demeure de Hassan-Doullo. Depuis que nous étions entrés en Abyssinie, privés de toute protection et livrés à nos propres forces au milieu d'un peuple ignorant et avide, nous vivions dans un état continuel de méfiance qui n'était que trop justifié par les évènements de tous les jours; cependant la recommandation d'Ancha auprès de son beau-fils contribuait à diminuer nos appréhensions.

Quoique cette femme nous eût montré qu'elle ne respectait guère elle-même le droit des gens, comme nous étions persuadés qu'elle n'avait pas agi d'après sa propre impulsion, nous avions conservé un reste de confiance, et lorsqu'en nous quittant Ancha nous avait assuré que, grâce au guide qu'elle nous donnait, nous serions à Gouël à l'abri de tous accidents, nous aimions à croire à la sincérité de ses promesses. Ainsi, quand nous aperçûmes le *château-fort* du roi galla, nous nous trouvions sous l'influence d'un sentiment mixte, et nos réflexions n'avaient pas de caractère fixe.

En approchant de l'habitation de Hassan, nous remarquâmes un grand nombre de personnages puissants que le Roi avait convoqués pour leur faire part de ses dispositions, relativement à une guerre qu'il était sur le point d'entreprendre. Dès qu'ils nous virent paraître, ils se pressèrent autour de nous en ouvrant de grands yeux et criant, à ceux qui ne nous avaient point encore aperçus, d'accourir pour voir des hommes blancs. Nous descendîmes tranquillement de nos mules, nous vînmes nous asseoir sur le seuil de la porte de la cour, et notre guide entra aussitôt pour annoncer notre arrivée. Les curieux, dont le nombre gros-

sissait à chaque instant, nous considéraient avec un étonnement mêlé de crainte. Ce dernier sentiment tempérait ce que leur physionomie avait de rude et même de féroce ; ils se taisaient par respect, et, s'ils faisaient quelques observations sur nos personnes, ils n'osaient se les communiquer qu'à voix basse.

Après un moment d'attente, nous fûmes introduits par ordre du Roi : on nous conduisit dans une vaste chaumière attenante à la sienne ; plusieurs individus que nous trouvâmes accroupis autour d'un grand foyer s'éloignèrent quand nous entrâmes, et nous nous assîmes à leur place sur des peaux de chèvre qu'on nous apporta. Peu de temps après, nous vîmes sortir de chez le Roi quelques guerriers de bonne mine, et aussitôt on nous fit appeler. Nous nous présentâmes le front haut, quoique Hassan fût habitué sans doute, comme tous les grands seigneurs de cette contrée, à recevoir les hommages de ceux qui l'approchaient, il se leva lui-même dès qu'il nous aperçut et s'inclina respectueusement. Un homme qui se trouvait près de lui et qui paraissait jouir de toute sa confiance imita son exemple. Ils nous demandèrent nos mains à baiser, comme les esclaves à leurs maîtres, et, dans la crainte de les

souiller par leur contact immédiat, ils les enveloppèrent dans leurs toiles avant de les porter à leurs lèvres. Nous nous plaçâmes près du feu, et Hassan et son ministre s'assirent à nos côtés. Notre conversation, d'abord insignifiante, tomba bientôt sur la différence des couleurs, et, après de légères contestations dans lesquelles, par politesse, nous prenions parti pour les noirs, il fut décidé que la race blanche était la race supérieure. Quelques hommes de la suite du roi se trouvaient alors dans son appartement, et Zaliah, sa jeune épouse, était à moitié sortie de son alcove, le visage caché dans sa toile. Tous les assistants nous considéraient avec intérêt, et, par leurs gestes et leurs exclamations difficilement comprimés, semblaient adhérer à la décision qui venait d'être prise. Nos causeries furent interrompues par l'arrivée du souper; on nous servit un plat de cheuro dans lequel on avait découpé des tranches de mouton rôti, et un jeune page tenait devant nous une pièce énorme de bœuf cru; on apporta plusieurs pains de tèf et de blé: un hydromel excellent et du lait parfumé et poivré furent notre boisson.

Nous avions mangé seuls; le repas terminé, on remplit quatre tasses de café qu'on nous pré-

senta, et, malgré nos instances, Hassan-Doullo ne voulut jamais consentir à se servir avant nous. Au sein d'une peuplade sauvage, nous fûmes sensibles à ces attentions délicates, à ces manières prévenantes. La générosité de Hassan, sa bonté et le vif intérêt que nous semblions lui inspirer nous trouvèrent presque attendris, et nous bénissions en silence l'homme qui, après tant de fatigues et de souffrances, avait su toucher notre ame endurcie par cet état de lutte dans lequel nous vivions depuis trop longtemps.

Désirant prouver à Hassan notre reconnaissance, nous lui fîmes cadeau de notre fusil. Il en avait admiré le travail, et nous avions remarqué qu'il le considérait d'un œil de convoitise; nous jugeâmes avec raison que ce présent lui serait agréable. Il ne put dissimuler la joie qu'il éprouvait de posséder un fusil à deux coups, et il nous accabla de remercîments et de bénédictions. Nous nous retirâmes dans la maison qu'on nous avait destinée, et un sommeil long et profond nous fit oublier nos fatigues.

Il était jour quand nous nous levâmes; nous trouvâmes à la porte nos montures sellées et bridées, et nous nous dirigeâmes vers la chaumière du roi pour lui faire nos adieux; mais il était, dans ce

moment, en grande conférence avec ses principaux officiers, et, pour ne pas le déranger, nous nous présentâmes chez sa mère qui occupait la maison voisine. Hassan, à cause de ses occupations, l'avait chargée de nous faire les honneurs de la matinée, et elle s'en acquitta aussi dignement que son fils : nous lui exprimâmes notre gratitude et nous partîmes.

Nous cheminions joyeusement; malgré le bon accueil que nous venions de trouver, nous pensions avec plaisir que nous aurions bientôt dépassé les possessions des Galla. Nous étions impatients de quitter ces tribus dont la réputation de férocité ne nous paraissait pas usurpée, et nous nous félicitions d'avance d'avoir traversé sans trop de dangers ces peuplades inconnues; mais notre œuvre était loin d'être achevée !....

Notre mauvais génie avait amené à Gouël Amédé-*Coro*, l'un des roitelets de ce pays. Cet homme avide avait connu quelques Européens dans un voyage qu'il avait fait autrefois à Gondar et dans le Tigré; il était persuadé que tous les blancs étaient possesseurs de grandes richesses, et, lorsqu'il eut appris que Hassan-Doullo, après nous avoir reçus chez lui, venait de nous laisser partir sans nous avoir dépouillés, il lui re-

procha ironiquement ce qu'il appelait sa duperie, chercha à lui persuader qu'une prise comme la nôtre serait bien plus précieuse que tout le butin qu'il pouvait rapporter de ses guerres, et que, puisque le sort nous avait fait tomber entre ses mains, il était ridicule de nous laisser échapper ainsi. Le Roi, alléché par l'appât des trésors qu'on nous supposait, donna ordre de nous faire revenir. Nous étions en marche depuis un quart d'heure, lorsqu'en nous retournant nous aperçûmes un homme qui courait de toutes ses forces en nous criant de nous arrêter. Nous l'attendîmes; dès qu'il fut arrivé, il nous dit que son maître, irrité contre nous, l'avait chargé de nous ramener. Nous revînmes sur nos pas; chemin faisant, nous questionnâmes notre homme pour connaître la cause de cette prétendue colère de Hassan, et ses réponses, quoique vagues et indécises, ne nous présagèrent rien de bon.

Nous pensions qu'on allait nous introduire sans délai; mais on voulut, sans doute, nous donner le temps de faire nos réflexions, car nous attendîmes près d'une heure à la porte. Nos idées avaient repris leur cours ordinaire, c'est à dire qu'elles étaient tristes et sombres : en entrant, nous trouvâmes Hassan et Amédé-Coro conférant

avec les principaux personnages ; la conversation, quoique animée, cessa dès qu'on nous vit paraître, et on nous engagea à nous asseoir. Nous nous plaçâmes en face des deux roitelets; après quelques minutes d'un silence absolu, Amédé, chef du complot tramé contre nous, adressa à son voisin quelques paroles que nous ne pûmes entendre, et celui-ci, après s'être recueilli un instant, commença à nous interroger sur la religion en langue amharique : pour avoir le temps de nous concerter avant de répondre, nous feignîmes d'abord de ne pas comprendre ses questions.

Afin de pouvoir nous dépouiller sans scrupule, on prétendait que nous étions idolâtres : pour appuyer cette assertion, on soutenait, sans preuve aucune, que nous ne ferions nulle difficulté de manger de la viande d'animaux tués par toutes sortes de personnes : si on eût pu nous convaincre de ce fait, si peu important en apparence, mais qui résume, pour eux, la religion, c'était fait de nous. A Malec-Sanka, chez Guobazé, et à Bousso, nous n'avions pris que la nourriture des musulmans, et, par cela seul, tout le monde nous avait crus musulmans : Hassan-Doullo, qui nous avait vus manger son bœuf et son mouton, n'en avait pas douté un instant; et, chez ce

peuple grossier et superstitieux, sous peine d'être considérés comme idolâtres, il nous fallait, désormais, passer pour mahométans : quelque difficile que fût cette position, nous n'hésitâmes pas à l'accepter. Nous répondimes à l'homme chargé de nous interroger, et qui nous accusait de paganisme, que, comme eux, nous n'admettions qu'un Dieu, et que nous considérions Mahomet, qui avait donné cette croyance à tant de nations courbées autrefois sous le joug de l'idolâtrie, comme son envoyé.

Nous savions que nous nous trouvions parmi des hommes d'une ignorance stupide, et qu'il suffisait de payer de sang-froid et d'audace pour leur démontrer que nous avions raison. Notre profession de foi parut d'abord les embarrasser; mais on avait intérêt à ne pas nous croire, et Amédé-Coro, qui passait pour un érudit, parce qu'il avait voyagé, affirma, avec une autorité qui nous eût fait rire en toute autre circonstance, que la race blanche ne professait pas l'islamisme, et que, par conséquent, nous leur en imposions. Il nous eût été facile de rétorquer un si misérable argument; mais, à l'impatience qui se manifesta autour de nous, au moment où nous allions parler, nous comprîmes que nous chercherions en

vain à nous défendre et que nous étions condamnés d'avance.

Les deux roitelets échangèrent quelques paroles, et Amédé-Coro, qui n'avait pas balancé à assumer sur lui toute la responsabilité d'une conduite odieuse, ordonna à ses valets d'enlever nos ceintures et de nous fouiller. On avait choisi, pour cet acte, des hommes à cœur de bourreau, qui remplirent leur tâche de la manière la plus révoltante. Notre sang bouillonnait, et cependant nous devions nous contraindre, car on n'eût fait que rire de notre colère si elle eût éclaté. Nous eûmes d'abord assez d'empire sur nous pour maîtriser notre irritation; et, tandis qu'on nous enlevait tout ce que nous possédions, notre manteau, nos ceintures, 10 talaris, notre unique fortune, une petite fiole remfermant quelques gouttes d'acide sulfurique qu'on prétendait être de l'or, et le reste de notre papier, nous affectâmes une insensibilité qui effrayait presque nos spoliateurs. Mais si nous pûmes supporter toutes ces pertes avec résignation, lorsqu'on nous arracha nos manuscrits, nous demeurâmes accablés sous le poids d'une douleur vraie et profonde.

Absorbés dans nos amères réflexions, nous ne pensions plus à ce qui se passait autour de nous;

mais la cupidité de nos ennemis ne tarda pas à nous rappeler à nous-mêmes. On avait remarqué que nos tarbouchs étaient ornés de longs flots de soie qui descendaient jusque sur nos épaules, et on voulut encore se les approprier. Ce furent les grands de la suite d'Amédé qui désirèrent avoir les honneurs de cette prise. La modération que nous avions montrée jusqu'alors n'était plus nécessaire, nous n'avions rien de précieux à perdre, et nous ne jugeâmes pas convenable d'user encore de ménagements : aussi, dès que nous les vîmes s'approcher et porter leurs mains sur nos têtes, notre fureur, concentrée à grand'peine depuis le commencement, éclata, et nous les repoussâmes avec violence : nous nous levâmes aussitôt, déterminés à nous défendre; ce mouvement brusque les fit reculer, et ils appelèrent plusieurs soldats répandus dans la cour : ceux-ci arrivèrent promptement, et nos ennemis, encouragés par ce renfort, ne tardèrent pas à reprendre leur arrogance : ils dégaînèrent leurs sabres et regardèrent leurs chefs comme pour demander leurs ordres. Les deux rois, qui s'étaient mis à l'écart, semblaient vouloir s'amuser de cette scène qui ne pouvait se terminer à notre avantage. Ne voulant pas nous donner en spectacle,

nous leur jetâmes nos tarbouchs et nous nous assîmes à notre place avec un calme dédaigneux. Les soldats se retirèrent. Les valets qui avaient été chargés de nous dépouiller admiraient encore le fin tissu de nos toiles ; mais Hassan, qui n'avait pas dépassé les bornes d'une impassible nullité, leur défendit d'y toucher; nous avions cru un instant qu'on allait nous laisser nus. La Reine, enfant de quinze ans, cachée au fond de son alcove, avait assisté à notre dépouillement.

Un moment après, on nous fit conduire dans l'une des chaumières renfermées dans l'enceinte défendue par le rempart; on préposa un geolier à notre porte, et trois soldats furent chargés de nous surveiller. Les roitelets, impatients de se partager nos dépouilles, dénouèrent les cordons de notre bourse, et Amédé-Coro, qui était sur le point de se rendre chez lui lorsqu'on nous avait fait rappeler, prit le dixième de ce qu'on nous avait volé, d'après les conventions faites d'avance, et partit. Mais, avant de quitter Gouël, il voulut nous porter un dernier coup, et il prétendit que, si l'on n'avait pas trouvé sur nous de plus grandes richesses, c'était sans doute parce que nous les avions cachées.

La cupidité de Hassan, plutôt irritée que satisfaite

par la légère capture qu'il venait de faire, le rendit crédule aux dernières paroles d'Amédé-Coro, et il y avait à peine un quart d'heure que, silencieux et pensifs, nous étions dans notre prison, assis sur un tas de feuilles encore vertes, lorsque nous vîmes paraître un homme avec une figure sinistre, qui vint nous apprendre que le Roi avait prononcé contre nous une sentence de mort, et que l'arrêt devait être exécuté dès le lendemain matin : il ajouta cependant que, si nous consentions à abandonner à son maître l'or que nous avions caché, nous pouvions compter sur notre grâce.

« Nous saurons mourir, s'il le faut, » répondîmes-nous, « mais nous n'avons rien à vous donner!

—Réfléchissez bien, » reprit cet homme; « c'est fait de vous si vous persistez dans vos refus.

—Nous ne pouvons vous livrer ce que nous n'avons pas, » fut notre dernière réponse; et l'émissaire de Hassan se retira.

Notre teint bruni par le soleil et nos muscles gonflés par de longues fatigues nous donnaient l'extérieur d'hommes forts et robustes : nous étions entourés de visites lugubres, et les femmes pleuraient. Tout le monde gardait un morne si-

lence, interrompu seulement, à de longs intervalles, par ces mots prononcés à demi-voix : « Ce sont de grands personnages ! » Et notre amour-propre était sensible à cet hommage, même en présence de la tombe.

Bientôt nous nous vîmes seuls : menacés d'une fin prochaine, nous nous laissâmes aller à de sombres et solennelles méditations. En présence d'une pensée à la fois si triste et si imposante, nous nous sentions saisis d'une horreur involontaire, et la mort nous paraissait d'autant plus hideuse, qu'au milieu d'hommes indifférents nous songions à la tendresse de nos mères depuis trop longtemps oubliées. En réfléchissant sur notre infortune, notre cœur se remplissait de fiel et d'indignation, et des exclamations de colère et de haine étaient le seul bruit qui troublât le silence de notre solitude. « Voilà, » murmurions-nous dans nos ames, « comme on essuie nos sueurs de sang ! Mourir sans faire couler une larme, sans éveiller un regret ; mourir et ne voir autour de soi que des figures froides, sans émotion et sans pitié ! Oh ! était-ce là le prix que nous devions attendre de nos rudes travaux ! » Et, toujours silencieux et absorbés dans notre malheur, nous nous demandions ensuite si l'on nous tuerait à coups de lance, à

coups de hache, ou si l'on nous égorgerait comme des bœufs. Une mort prompte était, en ce moment, notre seul désir, mais ce n'était pas même notre espérance : nous en étions à regretter la guillotine et le poison !

Brisés pas ces noires réflexions et sentant le besoin de nous distraire, nous nous levâmes en disant à nos gardes que nous *voulions* sortir pour nous promener un instant. L'un d'eux s'empressa d'aller prévenir Hassan, qui n'osa pas s'opposer à notre désir. Seuls et désarmés, nous exercions encore sur ces hommes une sorte d'influence extraordinaire provoquée, sans doute, par le prestige de notre couleur, qui nous faisait considérer comme des êtres privilégiés et mystérieux. Nous profitâmes de la permission : notre promenade le long des murailles du château de Hassan contribua à calmer notre violente agitation, et nous vîmes arriver la nuit avec assez de tranquillité, quoique la lâcheté de nos bourreaux nous fît craindre quelquefois qu'ils n'attendissent les ténèbres pour accomplir leurs affreux desseins.

Lorsque l'heure de se coucher arriva, on nous conduisit dans la maison que nous avions occupée la veille; on nous porta deux pains que nous mangeâmes avec appétit, et ce que l'on croira avec

peine, c'est que, peu de temps après notre léger repas, nous nous endormîmes d'un paisible sommeil.

Dès le matin, nos gardes nous ramenèrent dans notre prison. Hassan-Doullo nous fit renouveler sa menace de mort, si nous ne consentions à lui livrer nos prétendues richesses; nous n'eûmes d'autre réponse à lui faire apporter que celle de la veille, et on nous laissa seuls.

Vers midi, nous vîmes entrer une Galla qui déposa devant nous un pain de tabita avec de la confiture de poivre : « C'est la jeune Reine qui m'envoie, » nous dit-elle; « espérez : il y a un Dieu. — Que Zaliah soit le nôtre! » répondîmes-nous; et la jeune fille nous quitta.

Nos journées s'écoulaient dans une pénible incertitude, mais néanmoins avec un commencement d'espérance; la sanglante exécution sans cesse retardée, et la protection tacite, mais puissante de la Reine, nous avaient rendu un peu de confiance. Le Roi, qui voulait bien s'assurer de notre fortune, nous envoyait à chaque instant quelque prêtre rusé; mais aucun d'eux n'eut à s'applaudir de ses manœuvres ou de son espionnage.

Le quatrième jour de notre arrivée à Gouël,

nous vîmes entrer dans notre prison un jeune enfant attaché au service de Zaliah, qui nous engagea à venir nous asseoir au soleil à une place de la cour qu'il nous désigna, et il insista de manière à nous faire soupçonner qu'il n'était pas venu de lui-même nous proposer de sortir. Nous l'interrogeâmes pour apprendre la vérité; alors il s'approcha avec un air de mystère, et nous apprit, en confidence, qu'il était venu de la part de la Reine qui désirait nous voir. Nous nous rendîmes aussitôt à la place indiquée, et nos regards cherchèrent en vain l'épouse de Hassan, elle était invisible pour nous.

Bientôt après Zaliah nous fit dire de rentrer, et l'on nous apporta de sa part de la bière et du lait. Toutes les personnes qui venaient nous visiter nous répétaient de ne pas nous inquiéter, et Guobazé lui-même (c'était le nom de notre geolier) chercha, comme les autres, à dissiper nos craintes; nous accueillîmes ces encouragements avec reconnaissance, et, persuadés que bientôt nons allions être libres, nous fîmes demander nos manuscrits à la Reine, qui nous fit répondre qu'il n'était pas en son pouvoir de nous les remettre aussitôt, mais qu'elle emploierait toute son influence pour nous les faire obtenir.

A dater de cette époque, on nous traita avec moins de sévérité ; on renonça au système de frayeur qui n'avait pu réussir, et nous jouîmes d'une feinte liberté : on nous permettait de nous écarter un peu, mais on avait grand soin de nous faire suivre par des espions chargés de nous surveiller dans nos moindres démarches. Le Roi, qui n'était pas encore persuadé de notre pauvreté, espérait, par ce moyen, découvrir la cachette mystérieuse où nous renfermions nos prétendus trésors ; mais l'on conçoit aisément que cette espérance fut vaine.

Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver *Abbié*, le dernier des roitelets galla dont nous avions à traverser les possessions avant de rentrer dans le pays chrétien, et l'on disait autour de nous que Hassan était décidé à nous laisser partir avec lui. Pour ne pas paraître trop empressés, nous disions, à ceux qui venaient nous féliciter, que, dénués de tout et privés de nos montures, il nous était impossible de continuer notre route à pied ; que, sans nos manuscrits qui étaient notre talisman, nous ne pourrions jamais nous résoudre à quitter Gouël, dût-il nous en coûter la vie. Tous ces propos répétés au roitelet, qui était incapable, comme la plupart des Orientaux, de prendre une

détermination prompte, retardèrent notre départ.

Dans le château, tout le monde était en mouvement pour fêter la venue d'Abbié, et nous n'osions pas encore partager la joie générale; on immola un bœuf pour le festin, nous assistâmes au sacrifice avec un sentiment pénible. Le soir même de son arrivée, le roitelet repartit seul. Replongés dans une incertitude qui nous était insupportable, nous résolûmes d'aller faire une visite à Hassan, qui, honteux sans doute de sa lâche conduite, avait toujours refusé de nous voir: nous nous présentâmes à sa porte, et, contre notre attente, ses domestiques nous introduisirent sur-le-champ. Lorsque nous entrâmes, le Roi parut embarrassé; il nous fit signe de nous asseoir, et nous dit d'une voix presque timide de ne pas nous affliger. Il nous assura que nous partirions dès le matin du jour suivant, et promit de nous donner des chevaux et des guides pour nous conduire jusqu'aux frontières des Galla. En même temps la jeune Reine sortit de son alcove, et nous remit elle-même nos précieux cahiers, notre encrier, nos peignes et une brosse à dents: en retrouvant nos manuscrits, nous oubliâmes tout ce que nous avions souffert: nous fûmes si joyeux que, dans notre cœur, nous fîmes volontiers le

sacrifice de nos autres pertes, et nous sentîmes même s'évanouir l'aversion que nous avait inspirée le roi inhospitalier. Nous remerciâmes notre belle protectrice, et, impatients de jouir de notre bonheur en liberté, nous sortîmes.

Nous possédions nos manuscrits, et nous allions partir dès le lendemain; il nous semblait que rien ne manquait à notre félicité, car notre misère nous inquiétait peu. Cette journée s'écoula doucement; la nature avait revêtu à nos yeux une parure nouvelle, et, tandis que, la veille encore, tout nous paraissait sombre et flétri, les champs avaient tout à coup reverdi et la végétation semblait nous sourire et nous convier au plaisir. Nous avions escaladé le sommet de la montagne de Gouël, et nous admirions avec une sorte d'ivresse le magnifique spectacle qui se déroulait à nos pieds : pour nous, tout était beau, tout était gracieux; nous venions de soulever la pierre d'une tombe, et dans nos yeux on aurait pu remarquer le vague et l'étonnement du nouveau-né. Nous nous hâtâmes d'écrire les diverses sensations qui nous avaient agités durant notre captivité, et nos regards se portèrent encore vers la France!

XI.

SOMMAIRE.

Départ de Gouël.—Nous retrouvons notre boussole et notre montre. — Témoignage d'intérêt de la part d'une femme. — Aspect du pays. —Arrivée à Machella. — Une Galla foudroyée. — Le choum nous accompagne.— Description de la route. — Cupidité de notre guide. — Arrivée à Oucherrou. — Nous retrouvons le page de Zaliah. — Départ. — Aspect sévère de la route. — Nous sommes encore dépouillés.—Portrait d'Abbié, roitelet galla. — Nouveaux incidents. — Arrivée à Matter-Houdi. — Nous passons la rivière d'Ouahet. — Difficultés de la route. — Arrivée à Cobbit. — Nous venons stationner sur la montagne de Dhèr.

CHAPITRE XI.

La nuit qui précéda notre départ nous fut longue. Nous étions agités de cette fièvre qui tourmente les enfants qui se préparent à une fête, et, de joie, il nous fut impossible de dormir. Au lever du soleil, nous étions debout : nous nous présentâmes au château pour saluer le Roi et la

Reine, et ne pouvant plus maîtriser notre impatience, sans daigner nous informer encore si l'on nous donnerait ou non des montures et des guides, nous quittâmes aussitôt cette fatale demeure dont nous emportions un ineffaçable souvenir.

Loin de songer à revenir sur nos pas, nous persistâmes dans le projet que nous avions formé de visiter Choa, et forts, désormais, de notre misère qui devait nous mettre à l'abri de la cupidité des Galla, nous priâmes la première personne que nous rencontrâmes de nous indiquer notre chemin, et nous pressâmes notre marche; mais nous avions fait à peine deux cents pas, que nous vîmes arriver deux Galla avec deux chevaux dont l'un nous appartenait. Ils étaient chargés de nous accompagner jusqu'à *Machella* et de ramener les montures à Gouël. Par un bonheur inespéré, nous retrouvâmes dans la selle notre boussole et notre montre que nous cachâmes soigneusement sous nos toiles.

Pauvres et malheureux, nous inspirions encore de l'intérêt : un roi qui, après nous avoir donné l'hospitalité, avait été assez lâche pour nous dépouiller, nous prêtait des chevaux pour la route, et, en passant près d'un village voisin du château de Hassan, une femme, qui avait appris notre mal-

heur et notre délivrance, vint au devant de nous et réclama, comme une faveur insigne, la permission de nous baiser les pieds; elle nous engagea à nous arrêter un instant chez elle pour boire de la bière, et, pressés par nos guides qui étaient altérés, nous la suivîmes par complaisance. Cette bonne femme ne pouvait réprimer la joie qu'elle éprouvait de nous posséder chez elle : « Vous ne croiriez pas, » nous dit-elle, « combien votre sort m'inquiétait; je savais, depuis longtemps, que des blancs devaient venir visiter notre pays, et j'attendais ce jour avec impatience; car je n'ignore pas que la prospérité accompagne toujours votre race bénite : quand j'appris que vous étiez à Gouël, mon cœur en tressaillit de plaisir; mais jugez de ma douleur quand on m'annonça que notre maître, que Dieu pardonne, inspiré sans doute par son mauvais génie, avait résolu votre mort, après vous avoir dépouillés de tout ce que vous possédiez; je m'attendais tous les jours à voir fondre quelque fléau sur notre malheureux pays; je ne doutais pas que le ciel ne prît soin de votre vengeance; car j'étais sûre que Dieu, dont vous êtes les enfants chéris, ne verrait pas avec indifférence le crime de notre roi. J'ai fait des vœux pour votre délivrance, et je suis heureuse

de me voir exaucée. » Elle prononça ces paroles avec un accent de tendresse maternelle, et sur son visage serein se peignait un sentiment mélange d'admiration et d'amour qui nous toucha profondément.

Quand nos guides furent désaltérés, nous remontâmes à cheval pour continuer notre route. Le pays était peu boisé; les champs bien cultivés et le luxe de la végétation nous rappelaient nos belles plaines de France. Il est à remarquer que, depuis Malec-Sanka, les villages sont, en général, plus rapprochés des chemins; ces peuplades, moins guerrières que celles d'Abyssinie et moins exposées que ces dernières à la rapacité des soldats, n'ont pas eu besoin d'aller se percher sur des sommets inaccessibles, loin des sources et des sentiers tracés pour se soustraire au pillage d'une armée victorieuse : les habitants cultivent tranquillement leurs terres, et l'abondance, les richesses sont l'heureux résultat de l'état pacifique dans lequel ils vivent. Nous devons ajouter néanmoins que ce bien-être ne profite malheureusement qu'à un très petit nombre.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à *Aït*; nous avions, à notre droite, la chaîne épaisse de *Gatira*; cette immense plaine aérienne,

parfaitement cultivée, qui voit couler à ses pieds la rivière de *Boteur*, s'élève comme un rempart formidable et forme, de ce côté, un paysage charmant. Une heure après Aït, nous passâmes le ruisseau d'*Ons-Chara*, dans le district de Chara, et nous arrivâmes à Machella, arrosé par la rivière qui porte son nom. On voit que le pays des Galla est subdivisé en une infinité de provinces qui, souvent, n'ont pas plus d'étendue que quelques uns de nos biens de campagne.

Au moment de nous arrêter, un de nos guides, qui était du nombre de ceux qui nous avaient dépouillés, pressé sans doute par le repentir, vint nous supplier, avec une expression sincère de regret, d'oublier sa coupable conduite et demanda nos mains à baiser en témoignage du pardon qu'il implorait.

Le choum de Machella était absent; quand nous nous présentâmes chez lui, nous ne trouvâmes que des femmes, qui nous accueillirent avec les plus grands égards. Une jeune fille, qui, par respect, n'avait pas osé s'approcher, baisa, en s'inclinant, les vêtements de notre hôtesse, par cela seul qu'elle avait touché les nôtres.

Chez les Galla comme en Abyssinie, les nouvelles se répandent lentement : privés de ces

moyens rapides de communication, qui font qu'en peu d'heures tout un royaume est informé d'un évènement qui l'intéresse, ils ignorent longtemps ce qui se passe en dehors de leurs villages, et notre aventure de Gouël n'était pas connue à Machella quand nous y arrivâmes. Nous eûmes l'imprudence de leur raconter notre malheur : sans doute nous excitâmes la pitié de tous ceux qui nous écoutèrent, et nous vîmes même couler des larmes, sans doute on s'indigna contre Hassan; mais nous n'avions pas réfléchi que, lorsque le choum saurait que son maître nous avait maltraités, loin de chercher à améliorer notre position, il se croirait en droit d'imiter son exemple : ces pensées nous vinrent trop tard.

Lorsque le cercle qui nous entourait se fut éclairci et qu'il nous fut permis de considérer avec plus d'attention les personnes qui se trouvaient encore avec nous, nous remarquâmes un vieillard à cheveux blancs, qui nous parut en proie à une tristesse profonde; il soupirait avec effort, et rien ne paraissait capable de le faire sortir de son accablement. Curieux de connaître le sujet d'une douleur qui éclatait d'une manière si visible, nous interrogeâmes nos voisins, et le vieillard malheureux, qui entendit notre question,

se hâta lui-même de nous répondre : « Je connais, » nous dit-il, « la puissance des blancs, et près de vous je puis parler sans danger ; quelque terrible que soit mon cruel ennemi, je n'ai pas ici à redouter sa haine, votre présence doit éloigner les méchants. » En disant ces mots, il regardait autour de lui, son œil était hagard et l'expression de frayeur répandue sur son visage contrastait avec ses paroles; il continua : « O hommes, » nous dit-il, « plaignez-moi. Depuis longtemps je suis en butte à la colère d'un bouda[1], et j'ai été, dans ma fille, victime de sa cruauté; ma pauvre fille ! Parce que sa mère m'avait préféré à tous les autres, le sorcier vindicatif et jaloux ne put jamais me pardonner cette préférence dont je n'étais pas coupable, et il m'a frappé dans ce que j'avais de plus cher au monde, dans ma fille bien-aimée! O mes maîtres, écoutez combien il fut barbare : c'était durant les pluies dernières, je revenais, avec ma fille, d'un marché voisin; quoique chargés des denrées que nous venions d'acheter, nous avions doublé le pas pour tâcher d'échapper à l'orage qui se formait au dessus de nos têtes. Déjà, dans le lointain, on entendait le bruit sourd du tonnerre qui s'approchait insen-

[1] On sait que ce mot signifie *sorcier*.

siblement; de larges gouttes d'eau tombaient çà et là à nos côtés et sur nos fronts humides de sueur; tout à coup la pluie tomba par torrents, et la foudre nous effraya de ses terribles éclats. *Oubaïé*, c'est ainsi que, durant sa vie, s'appelait ma malheureuse enfant, Oubaïé, épuisée de fatigue, s'était assise au pied d'un grand arbre dont les rameaux serrés semblaient devoir la protéger contre l'orage; je m'étais moi-même abrité à quelque distance de ma fille et je la considérais avec effroi, car j'étais agité d'un pressentiment sinistre. En quittant le marché, j'avais aperçu mon ennemi qui nous avait suivis pendant quelques instants, et qui avait disparu brusquement. Comme je sais qu'il entretient un commerce avec les esprits des ténèbres, je craignais qu'il ne fût allé vers eux pour exercer quelque maléfice; et, pour mon malheur, mes soupçons n'étaient que trop fondés, il préparait la perte de ma fille, elle m'allait être ravie!

» L'orage avait redoublé, et nos toiles ruisselaient, lorsqu'un éclair foudroyant tomba avec un bruit épouvantable et porta la terreur dans mon ame déjà inquiète; je jetai sur mon enfant un coup d'œil rapide, elle était toujours à la même place, mais immobile comme l'arbre qui

la soutenait; je l'appelai, mais mon cri demeura sans réponse, et je m'approchai d'elle avec une angoisse inexprimable. O blancs! si vous n'avez pas perdu une fille chérie, une fille unique, il est inutile que je vous dise ma douleur, vous ne la comprendrez jamais. Quand je vis de près son visage livide et ses grands yeux fermés, quand je pressai dans ma main sa main raide et glacée, quand je l'appelai ma fille, et qu'elle ne me répondit pas : Mon père!... alors je crus que j'allais mourir, tant je le désirais, et j'entendis un dernier roulement du tonnerre qui s'éloignait en grondant; il me sembla que c'était le rire d'un démon.

» Bientôt le désespoir fit place à la rage; je m'emportai en stériles imprécations, et je jurai, par Mahomet le prophète, de me venger de l'affreux sorcier. Oh! si dans ce moment il avait pu m'apparaître, vains eussent été ses sortiléges, ma fureur l'eût emporté sur sa puissance infernale, et je l'aurais déchiré de mes dents! Que lui avait fait ma fille pour conjurer contre elle le tonnerre? Oh! je n'ai pas renoncé à l'espoir d'une juste vengeance, et si Dieu me permet de l'achever, elle sera cruelle et terrible. Mais je me méfie de ma faiblesse, je crains de voir mes projets échouer;

le sorcier, qui connaît sans doute mon ressentiment, se tiendra sur ses gardes, et, plus puissant que moi, il saura m'éviter, peut-être même m'entraîner dans de nouveaux maux. O blancs! je sais que, par vous, cette vengeance me serait plus facile, j'implore votre secours, ne me le refusez pas si vous aimez la justice. »

Il eût été ridicule et inutile de chercher à désabuser ce malheureux père, qui était persuadé que sa fille, frappée de la foudre, était morte victime de machinations sataniques; nous nous contentâmes de protester de notre impuissance à l'aider dans ses desseins, et nous l'engageâmes à renoncer à sa vengeance. Le vieillard, qui, sans doute, nous accusait intérieurement de mauvaise volonté, se retira le cœur navré de chagrin.

Bientôt après, on annonça l'arrivée du choum. Dès qu'il eut appris qu'il avait chez lui des étrangers, il entra avec empressement et vint nous baiser les mains. Pendant le repas, la maîtresse du logis, qui aurait voulu faire partager à tout le monde sa colère contre Hassan-Doullo, raconta notre histoire à son mari : celui-ci l'écouta avec beaucoup d'attention, et lorsqu'elle eut terminé, il nous demanda si le Roi nous avait tout enlevé; son mécompte, quand nous répondîmes qu'il ne

nous restait rien, aurait dû nous révéler sa coupable pensée, mais sa bonne réception nous empêcha de la soupçonner. Du reste, pour nous ôter tout sentiment de méfiance, il n'insista pas davantage, et curieux comme la plupart des gens de son pays, il changea promptement de conversation. Lorsqu'il sut que nous avions visité l'Arabie, en pieux musulman il nous questionna longuement sur la Mecke et Médine ; il connaissait les fables qu'on débite sur la *Caaba* ou maison de Dieu, et sur le tombeau du Prophète, et, glorieux d'appartenir à une religion qui, selon sa foi, avait enfanté tant de merveilles, il nous les racontait avec orgueil, et à l'expression emphatique de ses discours on eût dit qu'il avait contribué lui-même à l'accomplissement de ces prodiges.

Avant de se coucher, notre hôte, qui était sur le point d'aller guerroyer à la suite de Hassan, vint nous prier, avec mystère, de lui prédire l'issue de cette campagne, où il devait jouer un rôle important. Persuadés que tout progrès s'accomplit lentement, et qu'on ne détruit pas en un jour des croyances profondément enracinées, depuis surtout que l'expérience nous avait démontré que nos leçons n'aboutissaient à rien en Abyssinie, dans nos instants de bonne humeur nous

nous amusions volontiers de la crédulité de ceux qui nous demandaient des oracles; mais nous nous trouvions alors dans une disposition d'esprit peu convenable pour bafouer quelqu'un, et nous répondîmes au choum que l'avenir était aussi obscur pour nous que pour lui, et que, si nous avions eu connaissance des choses futures, nous aurions évité la demeure de Hassan.

Le lendemain 16 octobre, nous quittâmes Machella d'assez bonne heure; nos guides, avant de retourner à Gouël, avaient donné ordre au choum, de la part de Hassan, de nous fournir des montures et de nous faire conduire jusque chez Abbié. On sella et brida une mule et un cheval, et nous fûmes désagréablement surpris de voir que notre hôte venait lui-même nous accompagner.

Nous passâmes d'abord le ruisseau de Machella aux gracieux ombrages, et nous cheminâmes par une belle route largement tracée. Trois quarts d'heure après notre départ, nous trouvâmes la rivière de *Selghi* engouffrée entre un double rempart de rochers, et, à deux lieues de là, nous traversâmes le grand ruisseau de *Nédad-Ouaha*, aussi profondément encaissé que le précédent. La beauté des récoltes et l'abondance des pâtu-

rages annonçaient une terre de promission : de tous côtés se déployaient à nos regards des paysages frais et riants.

Notre nouveau guide venait de rencontrer un de ses vassaux superbement monté; il lui prit son cheval, lui dit quelques mots à voix basse, et celui-ci, malgré la vitesse avec laquelle nous cheminions, ne nous quitta plus : il était suivi de deux domestiques, dont l'un portait sa lance et son bouclier.

Jusque-là le choum s'était montré assez complaisant, mais il ne tarda pas à se faire connaître : il nous demanda encore si Hassan ne nous avait pas laissé quelque objet dont nous pussions lui faire cadeau, et il eut l'impudence de réclamer une de nos toiles, que nous lui refusâmes sèchement, en lui reprochant sa cupidité; il lança sur nous un regard d'hyène et n'ajouta pas un mot. Les routes étaient couvertes de paysans dont la présence paraissait le contrarier beaucoup; nous approchions de notre but; il dut craindre un instant d'être obligé de retourner chez lui avec son vieil habit. Et si nous avions trouvé Abbié dans sa demeure, nous sortions sains et saufs des griffes de notre homme; mais notre destin en avait décidé autrement.

Nous arrivâmes à *Oucherrou* : on nous apprit, en entrant, que le roitelet venait de se rendre dans sa forteresse, et qu'il ne serait de retour que le lendemain. Cette nouvelle causa à notre choum une joie visible, qu'il s'efforça de dissimuler; mais, avant de nous remettre en route, nous voulûmes voir la Reine, et nous demandâmes à être introduits : alors le jeune *Olatgé,* ce page que la reine de Gouël chargeait de ses messages durant notre captivité, et qui avait suivi Abbié à Oucherrou, nous conduisit lui-même à l'entrée de l'une des principales chaumières qui s'élevaient dans une cour, et nous pria de l'attendre : il nous annonça aussitôt à sa nouvelle maîtresse, qui nous fit appeler sans retard. Nous entrâmes joyeux, car il nous semblait que la rencontre inattendue de cet enfant était pour nous de bon augure. La Reine, qui était d'une blancheur extraordinaire en Abyssinie, paraissait souffrante : ses yeux caves et la pâleur répandue sur tous ses traits donnaient à sa physionomie une expression intéressante. Couchée sur un sarir, elle était entourée de quelques dames de sa cour et de plusieurs cheikhs occupés à boire du café et à psalmodier, avec leur emphase accoutumée, quelques unes de leurs monotones et ridicules prières. La Reine se sou-

leva en nous apercevant et nous engagea à nous asseoir, avec un sourire plein de grace et de douceur : elle eut, avec notre choum, une longue conversation ; et il fut décidé que, sous peine d'être obligés de continuer notre route sans guide et sans montures, nous devions repartir sur-le-champ.

Nous nous mîmes aussitôt en marche avec le choum, ses hommes et le jeune Olatgé, qui, pour le seul plaisir de rester plus longtemps avec nous, voulut nous suivre jusque chez son maître ; mais nous allions d'un pas rapide, et il ne tarda pas à se sentir fatigué. Il pria notre guide de le laisser monter en croupe ; mais celui-ci, qui avait paru fortement contrarié de voir cet enfant avec nous, s'y refusa obstinément, sous le prétexte honnête que mule et chevaux étaient harassés : alors Olatgé ralentit sa marche, et il dut sans doute retourner à Oucherrou, car nous ne le revîmes plus. Malgré la prétendue lassitude des montures, le choum prit avec lui le vassal complaisant qui lui avait cédé son cheval, et qui, toujours à pied, nous avait serrés de près avec une ardeur incroyable : nous redoublâmes de vitesse.

L'aspect du pays avait changé : les environs étaient mornes et arides, on ne découvrait çà et là

que quelques rares cultures, la végétation était pauvre, plus de villages, et nous promenions en vain nos regards pour découvrir quelque trace d'habitation ou quelque paysage agréable. Dans notre position critique, cette solitude était peu rassurante, et nous attendions avec impatience le dénouement de nos fatigantes appréhensions; il ne tarda pas à arriver. Le choum, qui avait pris les devants, sans doute pour explorer le pays, s'arrêta tout à coup dès qu'il fut certain que nous étions seuls : quand nous vîmes qu'il nous attendait, nous devinâmes sa pensée et nous regardâmes autour de nous pour savoir si nous n'avions pas de secours étranger à espérer; mais nous ne découvrîmes pas une seule chaumière, pas un seul homme. Dès que nous fûmes près de lui, il nous demanda où nous allions avec un air d'ironie.

« Chez Abbié, sans doute, » lui répondîmes-nous.

« Vous connaissez donc la route?

— Pas du tout.

— Ni moi non plus : descendez de vos montures, je retourne chez moi. »

Nous nous serions estimés heureux d'en être quittes à ce prix; et, sans rien ajouter, nous mîmes aussitôt pied à terre, et nous continuâmes

à suivre le sentier tracé. Quand il vit que nous n'hésitions pas à nous éloigner, il nous cria de l'attendre, et sans daigner faire attention à ses paroles, sans même détourner la tête, nous poursuivîmes notre chemin avec plus de confiance, car nous venions d'apercevoir un hameau à peu de distance : notre ennemi, craignant d'avoir laissé échapper une belle occasion, arriva sur nous comme un furieux, et jura qu'il allait nous percer de sa lance qu'il tenait appuyée sur la poitrine nue de l'un de nous, si nous persistions un instant à lui refuser notre toile; ses valets, qui faisaient mine de vouloir le seconder dans ses homicides projets, étaient déjà près de lui. Nous étions sans armes, et nous jetâmes au choum notre vêtement en lui demandant le sien, qu'il nous abandonna d'assez bonne grace. Son aide de camp, qui ne voulait pas avoir fait une course inutile, manifestait encore le désir de s'emparer de la seconde toile, lorsque plusieurs hommes qui parurent à l'horizon déconcertèrent le malencontreux vassal. Nous reprîmes nos montures, et, une demi-heure après, nous arrivâmes auprès d'Abbié. Durant ce court trajet, notre guide nous pria à plusieurs reprises de ne pas parler au Roi de ce qui s'était passé.

A *Déit*, situé sur l'extrémité du plateau qui domine la rivière Ouahet, nous trouvâmes un grand nombre de travailleurs occupés à bâtir une forteresse; elle était défendue, du côté de la plaine, par une enceinte de murailles épaisses, et, de l'autre, par des montagnes à pic qui offraient, par intervalles, des passages étroits et faciles à garder qui conduisaient à la rivière. Malgré le choum, qui voulait nous faire attendre à la porte pendant qu'il irait, disait-il, nous annoncer, nous nous présentâmes en même temps que lui.

Rien ne nous frappa, en entrant, comme Abbié: la physionomie de ce chef, tout son aspect physique sans doute en rapport avec son moral n'étaient pas faits pour inspirer la confiance. Son visage était empreint de cette férocité naturelle qui devait caractériser les hommes de l'époque primitive; les tresses de sa chevelure crépue se redressaient sur sa tête, comme les serpents de la Gorgone; l'expression de son œil était farouche; le son de sa voix était gras et sombre; son corps était pesant et compacte. Il était assis sur une grande peau de bœuf, à l'ombre d'une verte mimosa, qui s'élevait vers le centre d'une cour spacieuse. Près de lui on remarquait ses deux enfants, espèce de jeunes monstres que le père

caressait et semblait couvrir de cet amour protecteur de l'ours pour ses petits. Une haie de guerriers moins sévères que lui l'entourait ; ils se tenaient debout, armés de leurs lances et de leurs boucliers : c'était un spectacle digne du pinceau d'un artiste. Jamais tableau n'avait si vivement frappé notre imagination; il nous semblait que nous assistions à l'une de ces assemblées de sauvages tenant conseil pour décider du supplice de quelques malheureuses victimes. Placé, par le hasard de la naissance, à la frontière des Galla, Abbié nous parut digne d'être leur geolier.

Quand nous nous fûmes assis, le Roi fit éloigner tout le monde, à l'exception de notre guide, avec lequel il conversa longtemps à voix basse. Malgré la promesse que nous avions cru devoir faire au choum de nous taire, notre intention était de nous plaindre de son larcin à Abbié; mais, quand nous vîmes qu'il régnait entre eux une aussi grande intimité, nous jugeâmes qu'il était inutile d'en parler. Le roitelet, qui était venu à Gouël pendant notre détention, n'ignorait pas que nous avions été dépouillés par Hassan; il n'avait donc rien à espérer de nous, et, se tournant de notre côté, il nous dit, avec un air d'insouciance stupide : « Allez chez *Sammou-*

Nougous, allez, » et ce furent les seules paroles qu'il nous adressa (Sammou-Nougous était le premier chef chrétien que nous devions rencontrer dans notre marche). Abbié ordonna en même temps à l'un de ses hommes de nous indiquer le chemin, lui dit quelques mots à l'oreille, et nous sortîmes.

Ce jour-là, les incidents devaient se multiplier sur notre route; après avoir traversé un champ de fèves, notre nouveau guide, que nous suivions aveuglément, nous amena auprès de quelques uns de ses amis qu'il avait aperçus, réunis à quelques pas de nous, et, sans préambule, il nous demanda la toile qui nous restait encore. Ne doutant pas que son maître lui eût donné l'ordre de nous en délivrer, nous la lui abandonnâmes, et nous primes ses haillons qu'il ne voulait pas même nous céder. Le choum de Machella s'était montré plus traitable que lui.

On se demandera peut-être pourquoi ces brigands, qui auraient pu nous dépouiller chez eux si facilement, nous laissaient sortir de leur repaire pour nous voler ensuite avec moins de sûreté : la raison en est simple : ces peuples, qui donnent l'hospitalité comme une chose due, croiraient manquer aux lois les plus sacrées s'ils ne respec-

taient pas un étranger qu'ils ont accueilli chez eux; ils accomplissent ce devoir avec une sorte de religiosité superstitieuse, et Hassan, qui avait violé un droit si saint, s'était chargé d'un crime odieux, tandis que ceux qui, après nous avoir traités convenablement dans leur maison, n'avaient cherché à nous dépouiller qu'en plain champ, ne s'étaient rendus coupables que d'une faute légère qui ne devait pas attirer sur eux comme sur les autres le châtiment du ciel.

Notre guide, qui, après son exploit, n'avait pas osé s'aventurer avec nous, nous montra le sentier que nous devions suivre, en ajoutant qu'il allait nous envoyer un enfant qui nous conduirait plus loin. Nous commençâmes à descendre, et, quand nous nous vîmes seuls, nous nous arrêtâmes simultanément, et, après une inspection réciproque, nous éclatâmes de rire. Nous étions couverts de misérables lambeaux dégoûtants de saleté, qui, avec notre aspect de vigueur, nous donnaient l'air de ces mendiants vagabonds qu'on trouve quelquefois sur les grands chemins d'Europe. Nous aurions voulu voir nos parents ou nos amis dans cet état, et l'idée de leur stupéfaction, s'ils nous avaient rencontrés avec ce costume, nous inspirait une gaîté que les jeunes gens seuls, avec

leur caractère d'insouciance, pourront bien comprendre.

Quand nous eûmes franchi le premier escalier de la montagne, nous fûmes distraits de nos pensées joyeuses par un nouvel incident : nous vîmes venir sur nous plusieurs jeunes gens armés de lances et poussant de hauts cris. Il ne nous restait rien qui pût tenter la cupidité de ces sauvages; mais nous tremblions encore pour nos manuscrits. Heureusement, le guide qui nous avait abandonnés et qui nous suivait des yeux du haut d'une éminence avertit à temps ses compatriotes que nous étions sous la protection du Roi, et ceux-ci se retirèrent sans nous avoir fait aucun mal.

Cependant l'enfant qu'on nous avait annoncé et qui devait nous guider ne tarda pas à paraître. Après une demi-heure de descente, nous arrivâmes au village de *Matter-Houdi*, penché sur le flanc de la montagne : le chef y reçut ordre de nous loger et de nous donner à souper, et il l'exécuta convenablement.

Au point du jour, nous voulûmes nous remettre en route; mais on nous retint, sous prétexte qu'Abbié devait nous envoyer un guide pour nous conduire jusqu'à *Dhèr*, résidence de

Sammou-Nougous, dont on nous vantait depuis longtemps l'importance et la générosité. Nous attendîmes avec impatience, car nous avions hâte de sortir de ce malheureux pays ; si près du but de sûreté, nous n'étions pas encore certains de pouvoir l'atteindre. Le soleil grandissait, et le guide n'arrivait pas : nous pensâmes alors que le chef de Matter-Houdi nous arrêtait de son autorité privée ; nous nous fâchâmes sérieusement, et on nous laissa libres de partir ; nous descendîmes aussitôt les derniers degrés de la montagne, et nous arrivâmes à la rivière qui sépare les Galla-Ouello de la province de Guéché.

Bien différents des abords du Bachilo, ceux de Ouahèt[1] sont d'une fraîcheur délicieuse ; le vallon resserré s'élargit de distance en distance, pour faire place tantôt à des prairies verdoyantes ou à de riants bosquets de palmiers qui s'élancent hardiment dans les airs et se balancent nonchalants et gracieux, tantôt à des groupes de mimosas fleuries à l'ombre épaisse et étendue, où il nous eût été bien doux de reposer un instant nos fatigues et nos douleurs ; l'aspect de cette nature fraîche, réjouie contrastait avec l'état de notre

[1] C'est à tort que l'on a désigné jusqu'ici cette rivière sous le nom de *Géché* ou *Géchère*.

ame, et nous regrettions de ne pas être heureux.

Au lieu où nous passâmes la rivière, elle n'avait pas deux pieds d'eau; elle coulait du nord au sud; mais, de part et d'autre, elle se détournait brusquement. Nous bûmes sans nous arrêter et sans regarder derrière nous. Nous éprouvâmes un vif sentiment de satisfaction en touchant la rive opposée : quand nous avions traversé le Bachilo, en échappant aux poursuites de Ras-Ali, nous étions tombés de Charybde en Scylla; tandis que nous allions maintenant nous trouver sur une terre plus hospitalière où, pour un temps au moins, nos appréhensions devaient cesser.

Sans guide et incertains de la route, nous suivîmes d'abord la rivière dans la direction de l'est à l'ouest, et nous commençâmes à gravir la montagne presque inaccessible, qui protège la province de Guéché. Nous n'avions plus de montures, et, en ce jour surtout, nous nous aperçûmes que nous étions nu-pieds. Nous marchions ardemment en regardant le sommet; les environs étaient jonchés de bois mort. Nous arrivâmes bientôt dans un sentier bien tracé : la montée sinueuse était encore assez douce; nous traversâmes plusieurs torrents que de grands arbres couvraient de

leur ombre. Un moment, nous crûmes nous être égarés : la route que nous suivions nous amenait vers un des points où la montagne était à pic; mais notre étonnement fut grand quand nous nous convainquîmes qu'il fallait monter à quatre pattes par des rochers arides et glissants. Échappés à la férocité des habitants, nous avions encore à lutter contre les aspérités du terrain, qui ne présentait pas des dangers moins terribles. C'était à frissonner chaque fois que nous détournions la tête et que nous mesurions la profondeur de l'abîme, et cependant nous eûmes le bonheur d'arriver sains et saufs. Nous vînmes nous reposer dans le village de *Cobbit*, en face de Matter-Houdi; là nous commençâmes à respirer librement. Chacun, en nous voyant passer, se réjouissait et s'estimait heureux de pouvoir contempler des hommes de Jérusalem; car c'est ainsi qu'ils nous désignaient tous. Le choum de Cobbit voulut avoir *l'honneur* de nous présenter lui-même chez Sammou-Nougous, et après nous avoir retenus quelques instants chez lui, nous partîmes ensemble et nous arrivâmes, par de hauts escaliers pratiqués dans les rochers, à la première porte de Dhèr; nous la passâmes sans obstacle, nous en trouvâmes une seconde et puis une troisième, et

nous nous arrêtâmes à l'entrée de la demeure du prince Sammou. Les fortifications naturelles du passage du Dhér sont aussi formidables que pittoresques.

XII.

SOMMAIRE.

Considérations générales. — Histoire de l'établissement des Galla-Ouello dans la province d'Ambara. — Résistance de Déjaj-Breulli, dernier prince chrétien de ce pays. — Nom des chefs des diverses tribus galla. — Montagnes. — Rivières. — Troupeaux. — Céréales. — Bêtes féroces. — Industrie. — Armes. — Coutume d'émasculer répandue chez les Galla. — Leur religion. — Leurs cheikhs. — Leurs mœurs. — Parure des femmes. — Différence des Galla et des Abyssiniennes.

CHAPITRE XII.

Après avoir couru de graves dangers, nous voici maintenant en sûreté sur la grande montagne de Dhèr, qui plane au dessus du territoire des Ouello. Si tous ceux qui ont parlé de ces peuplades nous les représentent comme féroces et sanguinaires, on voit, par ce qui précède, que

leur réputation est légitimement acquise; mais les voyageurs qui ont écrit sur les Galla n'avaient pas eux-mêmes visité leur pays, et outre les erreurs qui ont dû se glisser nécessairement dans leurs ouvrages, ils n'ont pu nous donner sur leurs mœurs et leur histoire que des détails très incomplets; et avant d'entrer chez Sammou-Nougous, nous allons tâcher de combler cette lacune.

Les Galla-Ouello, qu'on a souvent confondus avec les Ejjou, leurs voisins, ont fait leurs premières excursions en Abyssinie sous le règne de Zerta-Denguel, en 1563, et il fallut tout le courage, toute l'habileté de ce prince pour les empêcher d'arriver au cœur de son empire. On sait que ces Barbares sont venus du côté du sud, et, comme les princes de Choa leur ont toujours opposé une barrière infranchissable, ils se sont répandus à droite et à gauche, sans pouvoir jamais pénétrer dans ce royaume.

C'est ainsi que les uns sont descendus, à l'est, vers les lieux sablonneux que le Haouach arrose et ne féconde pas; ils ont conquis les anciennes contrées habitées par les populations de Mara et d'Adal, tandis que les autres s'emparaient des pays situés aux environs du Nil; nous pensons que les Ouello, chassés des régions basses par l'insa-

lubrité du climat, sont venus s'établir dans la province élevée et fertile de l'Amhara : le mahométisme qu'ils professent, et auquel ils n'ont pu être convertis que par les tribus musulmanes d'Adal, nous prouve incontestablement qu'ils n'ont pu venir que de ce côté.

Ce n'est qu'à force de persévérance que les Galla-Ouello sont parvenus à se rendre définitivement maîtres du pays qu'ils occupent : souvent vaincus et repoussés par les rois d'Abyssinie, ils sont constamment revenus à la charge, et ce n'est que depuis peu qu'ils se trouvent solidement assis sur le territoire d'Amhara. D'un autre côté, les circonstances ont favorisé leur établissement dans cette belle province : les gouverneurs de Choa, qui en sont aujourd'hui les rois, auraient pu seuls arrêter les progrès de ces peuplades; mais, comme ils avaient l'intention de se déclarer indépendants, ils ont été bien aises de pouvoir se retrancher derrière une zone de ces Barbares, qu'ils opposent comme un bouclier à leurs anciens souverains.

En 1617, Emana Christos, d'après les ordres du roi son maître, assembla une armée nombreuse, chassa les Ouello de la province d'Oualka, et ne leur laissa que l'espace compris entre

la rivière de ce nom et la province de Guéché. Ces tribus, se sentant trop faibles pour lutter avec leur redoutable ennemi, recherchèrent son alliance, et, en 1620, elles le trahirent et le massacrèrent.

Ces Galla prirent souvent part aux guerres dirigées contre les habitants de Gojam, qui eurent beaucoup à souffrir de leur cruauté, surtout en 1627. Plus tard, profitant des troubles interminables occasionnés en Abyssinie par les querelles religieuses, ils s'avancèrent jusqu'à Malec-Sanka; mais ils furent encore repoussés en 1681 par l'empereur d'Abyssinie, et six mille Galla, disent les chroniques de cette contrée, restèrent sur le champ de bataille. Plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers et vendus comme esclaves. En 1692, ils tentèrent de nouveau de s'emparer du pays d'Ambara; mais Kal-Kand, l'un de leurs chefs, dans l'espoir de s'attirer les bonnes grâces des Abyssiniens qui avaient cherché à le séduire, attaqua lui-même ses compatriotes et les força à se retirer avec perte. Ces Barbares reparurent encore au commencement du siècle suivant et parvinrent à s'établir dans cette province avec plus de fixité.

Durant les sanglantes guerres qui, dans les

derniers temps, ont décimé l'Abyssinie, les Ouello se sont, en général, tenus à l'écart : cependant, à l'époque du voyage de M. Salt, le chef Liban les avait momentanément réunis sous son autorité, et ils avaient passé le Bachilo à sa suite; mais, dès que la guerre fut terminée, ils se séparèrent, et chaque roitelet recouvra son indépendance. En 1808, une troupe de ces Galla se trouvait dans l'armée, qui fut vaincue par le Ras Ouelled-Sellassé, prince du Tigré.

Mais, depuis cette époque, les gouverneurs chrétiens de la province d'Amhara, réduits à leurs propres ressources, se maintenaient avec peine dans la ville forte de Malec-Sanka. Le dernier d'entre eux, Breulli, résista longtemps, avec un courage admirable, aux attaques des Ouello qui faisaient tous leurs efforts pour étendre leur puissance jusqu'au Bachilo. En 1833, ces peuplades s'étant liées avec les Ejjou commandés par Déjaj-Amédé et Déjaj-Béchir, frères d'Oisoro Ménén, s'emparèrent de Malec-Sanka; mais Déjaj-Breulli, qui était parvenu à s'échapper dans les montagnes situées entre le Nil et le Bachilo, tomba à l'improviste sur ses ennemis et leur enleva cette ville, leur principal boulevard; mais une nouvelle invasion la lui fit perdre en 1834. Les Galla l'occupèrent pen-

dant deux mois, et, au bout de ce terme, le général chrétien y rentra de nouveau. Enfin, en 1835, il fut encore obligé de capituler, on le conduisit prisonnier chez Déjaj-Amédé, qui, par respect pour son rang et ses cheveux blancs, le traitait, disait-on, avec les plus grands égards. Pendant que nous étions à Malec-Sanka, Déjaj-Daoud, qui commande les Ouello dans cette ville, venait d'en partir pour aller à la poursuite des fils de Breulli, qui, réfugiés sur leurs montagnes, attendaient l'occasion favorable pour ressaisir leurs domaines. Mais, cernés de tous côtés par leurs ennemis, et n'ayant pas de secours à espérer de Ras-Ali, qui, descendant d'une famille galla, protége ses compatriotes, les malheureux vaincus ont peu de chances de réussite, et ils se verront sans doute obligés de se soumettre. Lorsque nous rentrâmes dans le Béghemder, à notre retour de Choa, nous rencontrâmes plusieurs soldats de Breulli qui, n'ayant pu vaincre la répugnance qu'ils éprouvent à être gouvernés par les Galla, s'étaient expatriés, après avoir perdu l'espoir de rétablir leurs anciens maîtres.

Ainsi le pays d'Amhara proprement dit, l'une des plus belles et des plus importantes provinces d'Abyssinie, se trouve aujourd'hui tout entier en

possession de plusieurs tribus galla qui paraissent devoir s'y maintenir longtemps, à moins que la politique du roi de Choa ne vienne à changer.

Les possessions des Ouello sont limitées, au sud, par la rivière Ouahet, au nord, par celle du Bachilo; au nord-est, ils confinent avec les Ejjou, et, à l'est, avec les Carrayou-Galla : vers l'ouest, ils s'étendent jusque chez les Galla-Boréna. Les provinces que nous avons traversées s'appellent Malec-Sanka, qui comprend les districts de Mossabit et d'Amba-Samber, Amba-Faret, Bousso, Ellada, Gouël, Gatira, Chara, Machella, Oucherrou et Déit. Déjaj-Daoud, Abba-Magal Guobazé, Botto, Hassan-Doullo, Abbié, tels sont les noms des roitelets qui se partagent l'étendue du territoire compris entre le Bachilo et Ouahet. Hassan-Doullo est le plus puissant de ces chefs; à certaines époques, ils viennent tous le visiter dans son manoir, et il ne va lui-même chez aucun d'eux. Gouël est le centre où tous les petits souverains se réunissent lorsqu'ils ont à traiter d'une affaire importante.

Déjaj-Daoud, encore mal assuré dans ses possessions, tient le second rang; viennent ensuite Botto, puis Abbié et Abba-Magal qui occupent la dernière place. En s'éloignant de la route que

nous avons parcourue, on trouve, à l'est, le chef Mohammed, dont l'importance est bien moindre encore que celle de Guobazé; dans la même direction, s'étendent les possessions d'Amédé-Coro, dont la puissance diminue tous les jours au profit de Hassan-Doullo; et au delà, on rencontre Bourrou, qui possède à lui seul autant de propriétés que la moitié de tous les autres ensemble; on est obligé de passer par ses terres en venant de Lasta à Choa. Son petit État confine au sud avec Ifat; au nord, avec les Ejjou, et à l'est, avec les Galla d'Adal; il est l'allié de Sahlé-Sellassi, roi de Choa.

Bourrou a établi sa résidence sur une haute montagne d'où il domine le lac de Saint-Étienne dans lequel la rivière d'Ouahet prend sa source[1]. Ce chef est connu par la férocité de son carac-

[1] « Or, ayant abandonné les bords de ce fleuve, nous commençâmes d'entrer dans un pays fort bocageux et pierreux..., où, » du côté du levant, se voit un grand lac, sur lequel nous allâmes » loger...; ceignant en son milieu une petite île où il y a un petit » monastère de Saint-Etienne, où demeurent plusieurs religieux, le » lieu étant fertile en limons, oranges et citrons; et, pour aller et venir en leur monastère, ils se servent d'un radeau fait de bûches et » joncs, avec quatre grandes concourdes, ledit radeau dressé en cette » manière : ils prennent quatre bûches de bois bien appropriées et » de mesure, sur lesquelles ils avancent leurs joncs et lient bien » étroitement, ajoutant encore sur iceux quatre autres bûches; » puis, à chaque coin du radeau, ils ajoutent une grande concourde » et passent en cette sorte. Ce lac ne s'écoule, sinon en temps d'hi- » ver, que l'eau regorge et prend issue de deux côtés. » Alvarez, pages 250-251.

tère : un an environ avant notre départ de Dévra-Tabour, il voulut forcer un malheureux Turc, qui passait par son pays, à lui faire des affûts pour trois canons qui se trouvaient dans ses domaines depuis l'expédition des Portugais. Commc ce pauvre homme n'avait jamais touché d'outils, il refusa de se mettre à l'œuvre, et Bourrou ordonna qu'on l'enchaînât sur une montagne, et il l'aurait laissé périr si, au bont de quatre mois de la plus cruelle souffrance, le Turc n'eût consenti à entreprendre le travail qu'on exigeait de lui.

Les montagnes les plus élevées sont celles de Bousso, d'Ellada et de Gouël ; la température est froide sur leurs cimes, qui se couvrent quelquefois de neige. Les rivières les plus remarquables sont celles de Goundan, d'Oualaka, de Salach, de Boteur, de Chara, de Machella, de Selghi et de Nédad, dont quelques unes portent, comme on le voit, le nom des pays qu'elles arrosent ; la première se jette dans le Bachilo, toutes les autres vont se perdre dans le Nil ou dans l'Ouahet. Ces contrées ne sont qu'une heureuse succession de plaines et de montagnes d'une rare fécondité. Cependant, vers l'ouest, où se dirige le système de leurs eaux, les rivières sont obligées de creuser d'immenses vallées, le plus souvent stériles, pour

aller rejoindre le Nil ou l'Ouahet, dont les lits sont extraordinairement encaissés.

Une partie de ce beau pays est couverte de magnifiques pâturages où paissent des troupeaux considérables de gros bétail. Les bœufs, plus petits qu'à Gojam ou à Béghemder, ont néanmoins beaucoup de vigueur, et les vaches, quoique maigres, sont d'une étonnante fécondité ; les chevaux, qui font la principale force des armées galla, s'y trouvent en grand nombre; les mules y sont plus rares qu'en Abyssinie.

Comme nous l'avons déjà observé, ce pays est cultivé avec beaucoup de soin; les Galla recueillent du blé, de l'orge, du têf et du maïs dans les vallées ; on trouve chez eux du miel d'une blancheur extrême.

Leur territoire, peu boisé, renferme moins d'animaux féroces que les autres provinces de l'Abyssinie; les oiseaux y sont rares, mais on y rencontre d'innombrables troupes de singes et des bœufs sanga ou galla avec des cornes d'une grosseur monstrueuse.

Les Galla semblent avoir concentré toute leur activité sur l'agriculture; ils ont négligé les arts industriels, et, sous ce dernier rapport, ils sont inférieurs à leurs voisins; ils possèdent très peu

d'objets de luxe et d'argent monnayé. Les marchands, effrayés de leur réputation de cruauté, redoutent de s'aventurer sur leur territoire, et leur commerce est très restreint. Leurs marchés se font par voie d'échange.

Les Galla ne sont pas d'humeur fort belliqueuse, ils sont plus féroces que braves; dans les combats, leur premier choc est ordinairement terrible, mais ils se découragent facilement; au moment de l'attaque, ils poussent toujours des cris étourdissants qui jettent souvent l'épouvante et le désordre dans les rangs ennemis.

Leurs armes sont absolument pareilles à celles des Abyssiniens; ce sont des fusils à mèches, de longues lances et un grand sabre fixé au côté droit par une énorme ceinture. Ils ont des boucliers de peaux de bœuf, de buffle ou d'hippopotame; ils font de la poudre chez eux, mais elle ne vaut pas mieux que celle des Abyssiniens; ils sont aussi dans l'habitude d'émasculer leurs ennemis vaincus; ils empaillent les membres virils, qu'ils suspendent au haut de la principale porte de leurs maisons, où ces trophées barbares témoignent de la valeur de leur propriétaire. Cette coutume paraît être particulière aux Abyssiniens et aux Galla.

La province d'Amhara renferme autant de chrétiens que de musulmans, mais les chefs sortent des rangs de ces derniers : les chrétiens sont un reste de l'ancienne population, et ils se servent entre eux de la langue amharique; les Galla préfèrent celle de leur pays natal, mais les uns et les autres les parlent toutes deux avec la même facilité.

On sait que les sunnites de la Mecke ne reconnaissent en dehors d'eux que quatre sectes orthodoxes : celles de Hanéfi, Chafi, Maléki, Hanbali. Les Ouello musulmans sont partagés entre les deux premières; leurs cheikhs sont l'objet d'une grande vénération, et chaque roi en a plusieurs avec lui : ils ont le Koran écrit en arabe, conformément aux principes mahométans, qui n'admettent ni traductions, ni commentaires : c'est le seul livre que ces cheikhs possèdent; ils savent y lire, mais ils ne le comprennent pas. Ceux d'entre eux qui ont pu se procurer un Koran (et ce sont ordinairement leurs confrères du Sémén, d'Ouagara ou d'Agosa qui les leur fournissent) en prennent un soin extrême; ils l'enferment dans un étui en cuir, et dans leurs voyages ils le portent en bandoulière.

Les cheikhs ne sont occupés toute la journée qu'à faire les ablutions, les prières commandées

par la loi, ou à réciter le chapelet: ils instruisent eux-mêmes les jeunes gens qui sont destinés à les remplacer; ils leur apprennent à lire le Koran et les sacrent cheikhs. Ces prêtres et les grands du pays sont les seuls qui observent les préceptes du Prophète; les hommes du peuple oublient souvent de faire leurs prières et leurs ablutions, et, pour tranquilliser leur conscience, ils viennent de temps en temps demander la bénédiction à leur derviche.

Voici comment se pratique cette cérémonie : les fidèles viennent s'asseoir autour du cheikh; celui-ci commence à réciter seul quelques prières, et l'on dit ensuite le chapelet en corps. Le prêtre invoque l'esprit divin, et celui qui veut être béni lève les mains et baisse les yeux en signe de respect; il ouvre la bouche, et, au moment où il se penche avec un air de componction à faire éclater de rire, le cheikh lui lance sur le visage une bouffée de salive, pour figurer le souffle de l'esprit divin que l'on invoque; tous les Galla, depuis le Roi jusqu'au dernier de ses sujets, se soumettent à cet usage sans aucune répugnance. Les Ouello n'ont pas de mosquée; quelqnes uns prient devant leur maison ou devant celle du chef. Le cheikh de Guobazé, qui avait longtemps

de l'hydromel : ils aiment beaucoup le lait aigre.

La chevelure des femmes galla est plus longue que celle des Abyssiniennes; elles portent des étoffes de laine noire grossièrement travaillées : plusieurs d'entre elles jettent sur leurs épaules des peaux de mouton en forme de palatine; elles ont, aux jambes, de grands anneaux qui les blessent lorsqu'elles ne prennent pas la précaution de les soutenir, au moyen de coussinets; elles se parent d'un collier en grains blancs, mais plus souvent rouges, qui descend jusqu'aux genoux. Quelques unes se couvrent la tête avec un morceau de toile, et elles font usage de beurre pour adoucir leur peau ou leurs cheveux.

Le type mâle de ces peuplades ne diffère presque pas de celui des Abyssiniens; seulement il y a plus de sauvagerie et même de cruauté chez les Galla. La beauté paraît être l'apanage de l'aristocratie, et rarement nous avons vu des hommes supérieurs à Amédé-Coro et à Hassan-Doullo sous le rapport physique. Les Galla sont presque tous d'une haute taille; les femmes sont moins vives, moins légères que les Abyssiniennes; mais elles sont plus ardentes, plus voluptueuses. L'Abyssinie, c'est la France; le pays galla, c'est l'Espagne; mais la France et l'Espagne en Afrique.

XIII.

SOMMAIRE.

Importance de Sammou-Nougous. — Dépouilles viriles. — Courage du gouverneur. — Son intelligence. — Ses égards envers nous. — Un dîner. — Description de la salle à manger. — Gloutonnerie des Abyssiniens. — Idée de Sammou-Nougous sur l'absolutisme. — Deuil de ce prince. — Description du plateau de Dhèr. — Son église. — Tombeau de la famille du gouverneur. — Attentions délicates de Sammou et de son épouse. — Armes et costumes du gouverneur. — Un fashionable du pays. — Il parfume sa maîtresse. — Propriétés de l'oxycèdre. — Coutume bizarre. — Un roitelet galla à Dhèr. — Une fête. — Hymnes improvisés. — Traduction libre d'un chant guerrier. — Un musicien. — Préparatifs de départ.

CHAPITRE XIII.

Au mouvement que nous remarquâmes autour de la demeure de Sammou-Nougous, nous jugeâmes que l'importance de ce gouverneur n'était pas au dessous de l'idée qu'en avaient conçue les Galla, ses voisins; des soldats, couverts de toutes pièces, se croisaient dans l'avenue du châ-

teau défendu par une muraille de pieux; une foule considérable de paysans venaient acquitter les impôts, et, avec eux, un grand nombre de femmes et de prêtres se pressaient devant la porte de la cour, gardée par un huissier armé d'un long bâton, qui introduisait successivement les personnes qui demandaient audience, d'après les ordres que lui transmettait un soldat mandé par Sammou-Nougous.

Quelques hommes que nous avions vus chez Abbié et à Matter-Houdi nous avaient précédés à Dhér et avaient annoncé notre arrivée : le gouverneur savait que nous avions été victimes de la barbare cupidité des Galla; il nous attendait avec impatience, et, dès que nous parûmes, on nous fit entrer sur-le-champ, quoique nous fussions couverts de misérables haillons.

A l'extrémité d'une cour spacieuse, on remarquait une chaumière d'une dimension extraordinaire. Devant le vestibule était assis un homme entouré d'un cercle de guerriers nus jusqu'à la ceinture, et leur contenance respectueuse nous fit penser avec raison que nous étions en présence de Sammou-Nougous.

En nous voyant si mal vêtus, le gouverneur parut touché de notre infortune. Il nous fit im-

médiatement asseoir et nous adressa quelques questions pleines de bienveillance sur Hassan et Amédé-Coro : nous lui demandâmes alors si, par sa protection, il ne nous serait pas possible de recouvrer les objets qu'on nous avait enlevés ; mais ses réponses évasives nous firent comprendre que nous devions renoncer à cet espoir; néanmoins, dès qu'il sut que la dernière de nos toiles nous avait été volée dans les possessions du roitelet voisin, il envoya aussitôt l'un de ses soldats chargé de nous la rapporter.

Pendant que Sammou-Nougous donnait cet ordre d'un ton qui nous fit supposer qu'Abbié devait redouter sa puissance, nous levâmes par hasard la tête, et nous fûmes frappés d'un étrange spectacle; au haut de la porte d'entrée, étaient suspendus une soixantaine de membres virils qu'on avait empaillés et qui se balançaient agités par le vent : c'étaient les trophées de Sammou-Nougous, qui avait lui-même arraché ces parties sexuelles à des Galla ennemis, terrassés sur le champ de bataille ; elles témoignaient authentiquement de sa haute valeur, et, lorsqu'il vit nos regards fixés sur ces affreuses dépouilles, il en parut tout glorieux. On aura peine à croire chez nous que ce gouverneur était d'une bonté rare.

Mais, si le courage et l'intrépidité de Sammou faisaient bruit parmi ses ennemis, cet homme extraordinaire, au milieu de ces peuplades à demi sauvages, nous parut surtout remarquable par son intelligence et l'élévation de son esprit, qui nous frappèrent dès notre première conversation. Il ne pouvait se lasser de nous interroger sur l'Europe, dont il enviait l'éclatante supériorité, et, satisfait de la complaisance avec laquelle nous répondîmes à toutes ses questions, il nous combla d'égards.

Nous étions arrivés exténués de fatigue, et, quoiqu'il fût trois heures de l'après-midi, nous étions encore à jeun : Sammou-Nougous nous fit entrer dans l'une des chaumières renfermées dans la cour, nous y trouvâmes une table abondamment servie et des domestiques qui s'empressaient d'obéir à nos moindres désirs et nous engageaient, au nom de leur maître, à réparer nos forces épuisées. Bientôt après, on nous conduisit dans la maison que nous devions occuper durant notre séjour à Dhèr et que nous partageâmes avec une maîtresse du gouverneur, une danseuse, une esclave galla enlevée depuis peu de son pays, et la sœur d'un officier qui se trouvait alors absent. Notre habitation s'élevait sur les bords de la mon-

tagne à pic et n'était séparée du précipice que par une haie de bois mort.

Au commencement de la nuit, Sammou-Nougous nous fit appeler pour assister à son dîner; nous entrâmes dans la cour et nous trouvâmes une foule de convives assis sous le vestibule de la grande chaumière du gouverneur : c'étaient les aristocrates; un grand nombre d'autres personnes étaient répandues dans l'enceinte. La porte d'entrée était fermée par deux larges battants formés chacun d'une seule pièce. Dans un pays où le bois de construction est aussi rare qu'en Abyssinie, un pareil luxe annonçait nécessairement un grand personnage. Tout le monde voulut nous faire asseoir lorsque nous entrâmes, car les Abyssiniens ou plutôt les Orientaux ne comprennent pas qu'on puisse rester debout sans y être absolument obligé.

Peu de temps après, la porte s'ouvrit brusquement et l'introducteur parut : il promena ses regards sur tous les convives et désigna, avec une baguette, ceux qui étaient destinés à avoir les prémices du festin. Dès qu'il nous eut aperçus, il nous fit signe d'approcher, et, lorsque nous fûmes entrés avec un certain nombre de personnes toutes d'un rang élevé, la porte se re-

ferma et les guerriers en sous-ordre attendirent, sous le vestibule, qu'on vînt les appeler.

La salle dans laquelle on venait de nous introduire était carrée et beaucoup plus grande que celles que nous avions vues jusqu'alors ; le plancher, au lieu d'être tapissé de joncs comme chez les principaux chefs du Tigré ou du pays d'Amhara, était recouvert d'une natte composée de lattes de roseau, unies parallèlement par un cordon en cuir ; les murs, formés de troncs d'arbres et de terre glaise, avaient été blanchis.

A droite en entrant, sous une alcove qu'on pouvait fermer avec des rideaux, on voyait un sarir occupé par Sammou-Nougous : on ne remarquait pas autour de lui les courtisanes d'Agami, mais il était entouré de ses nombreuses sœurs, et son épouse, Abhaï-Nech, dont la pâleur annonçait une santé chancelante, était à ses côtés : à ses pieds, s'étendait une longue table en osier, chargée de pain et de cheuro, et dans une autre alcove en face de la sienne, on distinguait les échansons entourés de cornes artistement travaillées ; ils s'appuyaient sur d'énormes gombos pleins de bière ou d'hydromel, et n'attendaient qu'un ordre pour les vider dans les coupes et les distribuer aux convives.

Le gouverneur nous salua d'un air affable et gracieux : il nous fit asseoir sur une peau de bœuf qu'on avait étendue à côté de lui, et porta aussitôt la main dans le plat; à ce signal, tous les convives commencèrent à manger avec une gloutonnerie qui est de bon ton chez les Abyssiniens. On nous avait servis à part, et Sammou et son épouse, qui savaient que la nourriture des Européens diffère de la leur, nous demandèrent à plusieurs reprises si les mets qu'on nous offrait étaient de notre goût. L'appartement était en même temps chauffé et éclairé par un foyer brillant qu'on avait soin de bien alimenter.

Comme chez la mère de Ras-Ali, les premiers convives se retirèrent au bout d'une heure et furent successivement remplacés par quatre troupes, composées chacune de quatre-vingts hommes qui trouvèrent tous à se rassasier sur cette table copieusement pourvue; les derniers qui arrivèrent étaient des jeunes gens qui se destinaient, pour la plupart, à la prêtrise, et des orphelins qui n'avaient pas de ressources pour vivre; tous les jours, Sammou-Nougous nourrissait un pareil nombre d'individus, et sa conduite généreuse était d'autant plus louable qu'il ne

devait rien à ceux qui participaient ainsi à ses largesses.

A la fin du repas, nous vîmes entrer plusieurs hommes dont les uns présentèrent au prince de petits pains en forme de galette, et d'autres de longues branches de bois sec qu'ils avaient rapportées de la vallée profonde de l'Ouahet; ils se placèrent autour de la table abandonnée et restèrent debout dans une attitude respectueuse : on nous apprit que c'étaient des pétitionnaires qui, ayant quelque grâce ou quelque faveur à obtenir de Sammou, prétendaient le mettre dans l'impossibilité de se refuser à leurs demandes en lui faisant d'abord accepter un cadeau. Notre surprise, en apprenant les divers usages de ces peuplades, amusait singulièrement le gouverneur.

Quand tout le monde fut retiré, Sammou-Nougous, qui aimait notre conversation, nous retint encore quelques instants, et nous l'éblouîmes par le simple récit des merveilles enfantées par la civilisation européenne : il nous demanda ensuite si notre gouvernement était constitué de la même manière que le leur; après lui avoir signalé les différences essentielles qui les caractérisaient, habitué au despotisme de son pays, il ne put jamais comprendre qu'un trône pût être stable là où

le chef n'était pas absolu; Sammou-Nougous, à la tête d'un peuple arriéré, barbare, avait raison.

La nuit était avancée quand nous rentrâmes dans notre chaumière; le gouverneur nous fit accompagner par des hommes qui portaient devant nous des torches allumées, et avant de nous séparer il nous exprima le regret qu'il éprouvait de n'avoir pu contribuer à nous distraire en faisant chanter et danser après le repas, selon l'usage du pays. « Nous avons perdu, » nous dit-il, « un de nos parents, et je suis en deuil avec ma famille; mais le temps consacré à la tristesse va être écoulé, et alors, je l'espère, je pourrai vous procurer un agréable divertissement. » Le soir même de notre arrivée, Sammou nous fit présent d'un habillement complet.

Le lendemain, nous profitâmes d'une belle matinée d'octobre pour aller visiter le plateau situé entre le pays des Ouello et la province d'Anna-Mariam. Le pic de Dhèr s'élève à la jonction d'Ouahet et de Cachini, comme une immense tour au dessus des profondes vallées creusées par ces deux rivières qui en font une presqu'île ou plutôt un delta. Sa position est admirable pour protéger les frontières contre les entreprises

des Galla ; car ce rocher compacte n'offre qu'un seul passage, qu'il est impossible d'emporter de vive force avec les moyens connus en Abyssinie.

Le plateau est formé de prismes à base polygonale qui s'enchâssent admirablement les uns dans les autres, et aux lieux où la terre végétale a disparu, cette disposition naturelle donne au sol l'aspect d'un parquet artistement travaillé. On s'élève d'abord, vers cette roche colossale, par un sentier très difficile, et ce n'est environ qu'à trois cents pieds du faite que cette montagne devient inaccessible, et qu'en beaucoup d'endroits ses flancs sont même rentrants. Quoiqu'il soit impossible à un homme d'arriver au sommet par un passage autre que celui dont nous avons parlé, les singes y montent de tous côtés pour venir ravager les récoltes.

Ce plateau est couvert de prairies et de champs cultivés, mais la végétation y est pauvre. Vers le centre, jaillit une abondante source qui suffit à la consommation des hommes et des bestiaux : elle est entourée d'une haie, et Sammou-Nougous a fait creuser un bassin où l'eau a le temps de se clarifier.

Au sud-ouest de la maison du gouverneur, on découvre un village de peu d'importance ; mais

les habitants, à l'abri de ces fortifications gigantesques, y jouissent d'une aisance généralement inconnue au delà des rives du Bachilo; au milieu de ce hameau, s'élève une église entourée de sabines, de coll-quals et d'oliviers. Dans une modeste chapelle attenante à l'église, on remarque les tombeaux de la famille de Sammou, et nous y trouvâmes un prêtre qui priait debout, à la clarté de deux bougies qui brûlent le dimanche et les jours de fête dans cet asile consacré aux morts. La demeure du gouverneur se compose de plusieurs maisons, et en dehors des fortifications se trouvent quelques chaumières habitées par des soldats.

Sur certains points, les flancs de la roche sont entièrement nus, tandis que sur d'autres on voit s'élever quelques arbres dont les racines, comme des griffes, se prennent anx fentes du rocher. On y distingue surtout des coll-quals; mais ils sont rabougris, et plusieurs n'ont même qu'une seule colonne totalement dénuée de ces ramifications qui lui donnent une forme si gracieuse.

On sait qu'après qu'on eut abandonné le pic de Dévra-Damo, les membres de la famille régnante furent relégués sur le plateau de Dhèr.

Au retour de notre promenade solitaire, nous

fûmes invités au déjeûner de famille de Sammou-Nougous; la veille, on nous avait servi des plats à l'abyssinienne, mais, informés de nos goûts, on voulut, ce jour-là, nous traiter à l'européenne : on nous présenta du lait frais, de la viande moins poivrée, un pâté de poules [1] et des pains de blé. Pendant tout le temps de notre séjour, on nous prodigua tous les soins que des étrangers malheureux sont en droit d'attendre de personnages puissants qui connaissent les devoirs et les douceurs de l'hospitalité. Le gouverneur nous apprit qu'il allait envoyer un de ses hommes à Sahlé-Sellassi pour l'informer de notre arrivée. « S'il désire vous voir, » nous dit-il (et je n'en doute pas), « je vous donnerai des montures et des guides pour vous conduire à sa cour; mais, quoi qu'il arrive, ne craignez rien, car, si je recevais l'ordre de vous faire rebrousser chemin, à travers le pays des Galla, sur ma tête je réponds de vous. »

Sammou-Nougous était un homme d'environ trente ans; sa taille était haute, et ses muscles,

[1] Ce service nous rappela le repas dont Alvarez fait mention dans son ouvrage : « Entre tant et divers plats, » dit-il, « on nous apporta une génisse tout entière dans un pâté, si bien accoutrée avec épiceries et fruit dont elle était farcie, que nous ne pûmes jamais perdre l'envie d'en manger. » Page 279.

fortement prononcés sur sa peau noire, annonçaient un homme doué d'une force physique peu ordinaire : sa figure se faisait remarquer par cet heureux mélange de bonté et de vigueur qu'il est si rare de rencontrer réunies dans un même individu. Sammou avait des maîtresses auxquelles il préférait sa femme ; il aimait passionnément ses enfants ; il était dévot de bonne foi, et son roi le considérait comme le plus brave de ses officiers.

Ce gouverneur voulut nous faire voir son armure et ses costumes de bataille ; ses boucliers resplendissaient de plaques d'argent dont quelques unes avaient été brisées par le choc des lances ennemies : il possédait plusieurs caleçons en soie et des *lemd*[1] en velours, doublés de satin, qu'il tenait de la munificence du Roi son maître ; il nous montra ses brassards dorés, ses sabres à poignée d'argent et ses lances effilées, et, comme il voulait que notre admiration fût toujours croissante, il exhuma, d'une boîte en cuir, un verre à boire enveloppé dans du coton, et, quoiqu'il fût des plus grossiers, il le considérait comme un chef-d'œuvre d'une valeur inappréciable. Nous

[1] Petit manteau abyssinien dans la forme de leurs peaux de mouton.

vîmes encore de grands anneaux d'ivoire que les Galla portent à leurs arrière-bras et que Sammou-Nougous leur avait enlevés à la guerre ; il possédait, en outre, un chapelet d'une quarantaine de bracelets d'or, d'argent ou de cuivre, et tous de différentes formes ; c'étaient encore des trophées militaires dont il avait dépouillé les ennemis qui étaient tombés sous ses coups. Tous ces objets étaient religieusement conservés par sa femme, qui était heureuse et fière du courage de son époux.

Nous étions à Dhèr depuis huit jours, lorsque arriva l'officier dont la sœur partageait notre maison : c'était un fashionable du pays ; ses cheveux, parfaitement tressés, étaient ornés de fils en soie rouge, sa toile était d'une blancheur éblouissante, un gracieux collier entourait son cou noir, et il entrelaçait ordinairement à sa chevelure assez douce une fleur brillante ou bien quelques plumes d'autruche qui sont communes à Choa.

Dès le même soir, ce guerrier de frêle apparence nous donna une singulière représentation : il avait une jeune maîtresse qui se rendit chez nous dès qu'elle eut appris que son amant était de retour ; celui-ci, avant de la recevoir dans sa

couche, voulut la faire purifier et parfumer : pour un sauvage, c'était pousser un peu loin le sybaritisme. La femme se plaça debout sur un sarir recouvert d'une peau de bœuf, et on l'enveloppa d'une grande toile qui la dérobait entièrement aux regards indiscrets ; un jeune homme, assis auprès du feu, faisait brûler un morceau de bois odorant ; lorsqu'il s'enflammait, il le glissait sous la toile de cette femme, immobile comme une statue, et la fumée qui se répandait sur tout son corps l'imprégnait d'un agréable parfum. On renouvela à plusieurs reprises cette étrange opération, et lorsque le bâton résineux fut à peu près consumé, la jeune fille s'accroupit sur ses talons et ne quitta sa position que pour aller prendre place aux côtés de son amant ; nous étions, comme on le sait, fort nombreux dans la maison, et la pudeur de personne ne fut alarmée.

L'odeur embaumée du bois qu'on venait de brûler, son écorce raboteuse, sa dureté et sa couleur rougeâtre nous firent facilement reconnaître l'oxycèdre, espèce de genévrier auquel on attribue, en Europe, la propriété de purger l'air de ses molécules malfaisantes : il paraît, d'après ce que nous venons de voir, que les Abyssiniens lui accordent une vertu semblable.

Le lendemain, nous fûmes frappés d'une coutume bizarre que nous n'avions pas encore remarquée derrière nous : notre officier avait un très beau cheval blanc qu'il aimait au moins autant que sa maîtresse ; il immola un chevreau, teignit le coursier de son sang et lui suspendit au cou les testicules de la victime ; le cheval porta ce collier tout le temps de notre séjour à Dhèr, et le maître nous assura, en homme convaincu, que cette espèce d'amulette conservait la vigueur de sa monture favorite.

Le jour suivant, la danseuse qui habitait notre chaumière nous apprit que le deuil de Sammou-Nougous était fini, et que nous aurions, après le dîner, une soirée de chant, de musique et de danse. Il était arrivé à Dhèr un roitelet des Galla-Ouello, qui assistait au festin : on avait eu l'attention de lui faire préparer son repas par des musulmans, et dès qu'il eut cessé de manger on brisa les plats dont il s'était servi, parce que les chrétiens les considéraient désormais comme souillés.

Quand tout le monde fut rassasié, on fit retirer la foule, on ne retint que quelques privilégiés, et nous vîmes entrer trois chanteuses qui commencèrent par entonner, à pleine voix, un

hymne improvisé; elles célébrèrent la valeur de leur maître et comptèrent, avec emphase, les victimes qu'il avait émasculées : leur langage naïf, sans périphrase ni circonlocution, aurait effarouché les hommes les plus libertins, et les chrétiens d'Abyssinie ne paraissaient pas y faire attention : voici à peu près le sens de leur chanson guerrière :

« Sammou-Nougous, notre prince, notre » maître, est la terreur des Galla ; les plus bra» ves d'entre eux évitent sa rencontre : que de » veuves parmi eux dont les maris sont vivants! » Il a arraché leurs dépouilles viriles; qu'on re» garde plutôt à sa porte ! Sammou-Nougous est » invincible, partout la victoire le suit : ses cris » jettent l'épouvante dans les rangs ennemis, et » sa lance la mort ! Il va bientôt nous quitter pour » aller combattre; que ses ennemis tremblent, » ils seront terrassés, émasculés, et notre prince » reparaîtra parmi nous dans toute sa gloire, » comme le Christ qui ressuscita après trois jours » d'absence ! »

Quand les chanteuses se furent enrouées, arriva le tour des musiciens : l'un des virtuoses, qui se croyait au moins un Kreutzer ou un Paganini, dansait en jouant de son instrument, et il

cherchait, en même temps, à imiter le cri de quelque animal; il paraissait faire les délices de son auditoire, qui l'applaudissait avec fureur. Ses pantomimes grotesques nous égayèrent beaucoup, et après avoir psalmodié une chanson qu'il avait composée en notre honneur, il demanda une mule au gouverneur, qui lui promit de la lui donner dès le lendemain. Le corps de son violon avait la forme d'un losange; il était en bois et recouvert d'un parchemin extrêmement tendu : le manche n'était qu'un grossier bâton, auquel il attachait une seule corde qui, sous son rude archet, rendait un son aigre et criard.

Au moment où nous allions rentrer chez nous, nous vîmes arriver le courrier que nous attendions avec une vive impatience : cet envoyé avait vu Sahlé-Sellassi, qui avait donné ordre de nous conduire à Angolala, où il se trouvait alors avec sa cour : pour avoir le temps de faire nos préparatifs, il fut décidé que nous attendrions le 28 novembre pour nous remettre en marche. L'avant-veille de notre départ, le soldat que Sammou-Nougous avait envoyé chez Abbié nous avait rapporté notre toile.

XIV.

SOMMAIRE.

Les deux homicides.— Départ de Dhèr. — Description de la rivière de Cachini et de ses abords. — Aspect de l'immense plateau d'Anna-Mariam.— Arrivée au village de la Grotte. —Une troupe de sorciers ravagent le pays. — Ils sont détruits par un saint personnage. — Nos guides veulent enlever un mouton. — Arrivée à Zémamo. — Paysage pittoresque. — Nous obtenons difficilement l'hospitalité. — Température du pays. — Salla-Denghia, que nous rencontrons sur notre route, sert de résidence à la Reine-Mère.— Elle nous reçoit dignement. — Singulier cortége. — Considérations générales sur le pays. —Arrivée à Angolala.— Portrait du roi industriel. — On prépare une expédition contre les Galla. — Réflexions sur la circoncision. — Sahlé-Sellassi voudrait nous retenir. —Un artiste du pays. —Airs notés.

CHAPITRE XIV.

Nous vîmes arriver avec joie l'instant fixé pour le départ : après avoir traversé les hordes redoutables des Galla-Ouello, après Gouël, Machella et Abbié, un voyage sans danger nous souriait autant que le repos. Au jour désigné, nous nous rendîmes de grand matin chez Sammou-Nougous

pour lui faire nos adieux : il était assis sur le seuil de sa porte, occupé à rendre la justice, avant d'aller faire une excursion dans les campagnes voisines pour le prélèvement des impôts. Lorsque nous parûmes, on amenait devant lui deux hommes enchaînés ensemble qui s'accusaient mutuellement d'homicide : Sammou-Nougous croyait que l'un d'eux était innocent, mais le coupable seul, en confessant son crime, pouvait faire connaître la vérité; on les interrogea longtemps pour chercher à les embarrasser, et comme ils s'obstinaient dans leur accusation réciproque, Sammou-Nougous, ne voulant pas se charger d'une affaire aussi importante que difficile, les envoya au jugement du Roi son maître, et il fut décidé que, dès le lendemain, on les conduirait à Angolola pour les soumettre à la justice de Sahlé-Sellassi.

Comme l'imagination saisit avec avidité tout ce qui peut lui donner de grandes émotions, au lieu de croire à la culpabilité de ces deux hommes, nous pensâmes avec le gouverneur que l'un d'eux était victime de la mauvaise foi de l'autre, et en nous arrêtant à cette idée nous fûmes saisis d'un sentiment d'horreur : jamais, en effet, position ne nous a paru aussi dramatique que celle de ces prisonniers vivant ensemble à toutes les heures

du jour et de la nuit, l'un avec son innocence, et l'autre avec son crime que, dans le mystère du cachot, il avoue à son compagnon avec un rire infernal; un semblable sujet serait digne de fixer l'attention d'un artiste.

Nous eûmes encore avec Sammou-Nougous une longue conversation, qui roula sur les diverses manières de supplicier employées en Europe; après avoir parlé des procédés horribles mis en usage par les générations passées pour le châtiment des coupables, nous nous arrêtâmes à la guillotine, que nous lui décrivîmes de notre mieux: il en admira le mécanisme ingénieux, et nous dit qu'il n'aurait cependant pas cru qu'on pût exercer son talent à de semblables inventions: Sammou-Nougous, qui, d'après nos récits, avait été frappé de la haute supériorité intellectuelle et industrielle des Européens, leur supposait une moralité plus douce.

Après avoir remercié ce chef puissant de sa généreuse hospitalité, nous prîmes congé de lui. Il fit amener deux mules, qui devaient nous porter jusqu'à Angolala, et trois hommes furent chargés de nous accompagner jusqu'auprès de Sahlé-Sellassi et de nous servir de domestiques durant la route.

Nous descendîmes lentement et avec difficulté les grands escaliers du plateau, tandis que les habitants de cette province, habitués, depuis leur bas-âge, à ce périlleux trajet, couraient avec une hardiesse et une rapidité qui nous faisaient trembler pour eux. Nous arrivâmes jusqu'aux bords de la rivière de Cachini par une route effroyable : elle était si glissante, si escarpée, que nos hommes qui marchaient devant nous étaient souvent obligés de nous tenir les pieds, afin d'assurer chacun de nos pas ; et cependant nos mules, douées d'une adresse incroyable, descendirent heureusement par ces terribles passages, et quoique abandonnées à elles-mêmes, elles arrivèrent à la rivière en même temps que nous.

L'importance de Cachini est moindre que celle d'Ouahet, et ses bords ne sont pas aussi délicieusement ombragés; mais les flancs de la montagne que nous gravîmes après avoir traversé ce cours d'eau nous offrirent un paysage imposant et pittoresque : de grands arbres épars étendaient leurs longues branches les uns vers les autres, comme pour s'attirer et se rapprocher; d'énormes blocs de roche, à moitié détachés du corps de la montagne, nous menaçaient de leur chute épouvantable et semblaient n'attendre qu'un souffle,

qu'un signal pour se précipiter, pour rouler dans l'abîme. Çà et là on découvrait, dans le creux des rochers, des mares d'eau, profonds réservoirs formés par la nature, où les oiseaux seuls pouvaient se désaltérer. Avant d'arriver au sommet, nous nous arrêtâmes sur les bords d'une source claire, majestueusement protégée par les beaux arbres qu'elle rafraîchissait : après nous être désaltérés et reposés un instant, nous poursuivîmes et nous parvînmes bientôt sur l'immense plateau d'Anna-Mariam.

L'aspect du pays avait complètement changé : devant nous se déroulait une vaste plaine coupée par des ruisseaux aux abords et au lit de roche profondément encaissés; d'innombrables villages s'élevaient de tous côtés, et leurs maisons, plus spacieuses et plus solidement construites que dans les autres provinces d'Abyssinie, avaient toujours la même forme; seulement la tour était en pierre au lieu d'être en chaume ou en bois. Les arbres, qui depuis le Bachilo devenaient tous les jours plus rares, avaient presque entièrement disparu, et nous ne découvrions plus de ces oiseaux merveilleux que nous avions si souvent admirés depuis Arkéko jusque chez les Galla : ils ne trouvaient plus ici de grands sycomores, plus de

mimosas parfumées, plus de gracieux coll-quals pour voltiger sur leurs branches, et ils avaient choisi une autre patrie. Mais, en revanche, la terre était parée de belles cultures qui enrichissaient cette contrée : derrière nous était la poésie, et les habitants d'Ifat étaient positifs; nous n'avions pas encore trouvé de peuplade qui sût harmoniser ces deux aspects de la vie.

Nous déjeunâmes frugalement sur les bords d'une abondante fontaine; Sammou-Nougous, qui connaissait le caractère peu hospitalier de sa nation, avait eu soin de nous munir de provisions qui auraient pu, à la rigueur, nous suffire jusqu'à Angolala. Après notre léger repas, nous remontâmes sur nos mules et nous cheminâmes rapidement pour ne plus arrêter qu'au village d'*Ouacha* ou de la Grotte, que nous atteignîmes au coucher du soleil. Avant d'arriver à cette station, nous remarquâmes un troupeau de moutons dont les laines épaisses traînaient jusqu'à terre.

La province d'Anna-Mariam était comprise dans les possessions de la mère de Sahlé-Sellassi; en vain nos guides demandèrent-ils l'hospitalité aux habitants, au nom de leur souveraine et de tous les saints du paradis, nous étions menacés

de coucher dans les champs si ce hameau n'eût possédé une superbe grotte pratiquée dans un énorme rocher qui dérobe le village. Les gens du hameau paraissaient étonnés de l'obstination de nos hommes à demander une maison, lorsque, disaient-ils, nous avions près de nous un abri si commode, que Dieu offrait à tous les voyageurs. En entendant prononcer le nom de Dieu, l'un de nos guides fit une grimace significative, dont nous nous réservâmes d'avoir plus tard l'explication; et comme nous n'étions pas bien aises de rester plus longtemps dehors, nous nous dirigeâmes aussitôt vers la grotte fermée par un gracieux rideau de verdure, que nous soulevâmes légèrement et qui retomba derrière nous pour nous préserver de l'intempérie des nuits. De nombreux moineaux, qui avaient cherché leur gîte dans les carreaux du feuillage entrelacé, s'envolèrent effrayés et semblèrent, par leurs cris plaintifs, nous reprocher d'avoir interrompu leur sommeil.

Dès que les habitants du village nous virent décidés à nous établir dans cet asile malsain et dont l'humidité nous faisait redouter le séjour, ils parurent s'humaniser tout à coup et nous offrirent des sarirs que nous acceptâmes aussitôt. On nous apporta de l'eau et l'on nous fournit du

bois pour notre feu qui brûla toute la nuit et purifia notre demeure; mais leur générosité n'alla pas plus loin.

Il faisait froid, et le foyer qui éclairait notre caverne avait attiré quelques visiteurs qui nous importunèrent plusieurs heures de leur présence; lorsqu'ils se retirèrent, l'un deux, en jetant un coup d'œil autour de lui, trouva que la grotte avait une physionomie attrayante qu'il n'avait pas remarquée d'abord, et il ne put s'empêcher d'admirer l'ouvrage de Dieu, par une exclamation qui nous rappela la grimace de notre guide, et, dès que nous fûmes seuls, nous le questionnâmes pour avoir un éclaircissement.

Ce domestique était un de ces hommes qui sont au courant de toutes les vieilles traditions, et qui se croient des savants parce qu'ils ont assez de mémoire pour retenir les contes les plus absurdes, qu'ils vous débitent avec un sang-froid et un air de conviction remarquables. Aux premières paroles que nous lui adressâmes, il nous répondit sur un ton d'importance qui nous fit penser qu'il allait nous égayer de quelqu'une de ces révélations extravagantes à la portée de son esprit, et nous nous promîmes d'avance d'en rire de grand cœur : « Ces villageois, » nous dit-il, « appellent

cette grotte la maison de Dieu; ils ont oublié, sans doute, que c'était autrefois la demeure du diable, et qu'on ne pouvait en approcher sans courir les plus grands dangers; certes, si cette demeure était l'ouvrage de Dieu, elle n'aurait pas été témoin des crimes sans nombre qui l'ont souillée. » Comme il paraissait disposé à nous donner un sermon dont on ne pouvait prévoir la fin, nous l'interrompîmes pour lui demander son histoire, en l'assurant que nous lui faisions grâce de toute réflexion; alors il nous apprit que cette caverne servait jadis de repaire à une troupe de sorciers qui venaient y exercer leurs coupables maléfices : « Ils étaient, » nous dit-il, « la terreur du pays, et tout cédait à leur affreuse puissance; ils commandaient aux esprits et aux éléments, et malheur à quiconque osait braver leur colère et s'exposer à leur inévitable vengeance; tous les habitants étaient en prière pour demander à Dieu de les délivrer de la présence de ces boudas plus terribles que le plus redoutable fléau; mais le ciel fut longtemps sourd aux vœux de tout un peuple, et ces êtres infernaux affligèrent, pendant plusieurs années, cette malheureuse province. Heureusement le *hasard* conduisit en ces lieux le vénérable *Técla-Haïma-*

nout, dernier abouna de race abyssinienne; il se rendait au monastère de Dévra-Libanos dont il était fondateur; surpris par la pluie dans les environs de ce repaire infame, et n'apercevant pas d'autre refuge dans les environs, il vint y chercher un abri; les sorciers étaient absents, et, quoique rien n'indiquât à la vue que cette grotte fût complice de tant de forfaits, en entrant, le saint personnage fut saisi d'une horreur involontaire, et il sentit *une odeur* d'enfer qui le fit frissonner. Il tomba à genoux sur la terre humide, et, après avoir prié avec ferveur, il entendit une voix mystérieuse qui lui rendit tout son courage. Quand la nuit survint, les boudas se disposèrent à rentrer; mais, arrivés au seuil de la porte, ils se sentirent arrêtés par une puissance invisible qui ne leur permit pas de pénétrer dans l'intérieur de la caverne. Ne pouvant s'expliquer ce prodige qui les effrayait, dès qu'ils se virent tous réunis, ils évoquèrent les esprits des ténèbres qui arrivèrent à leur secours, et qui, malgré tous leurs efforts, furent impuissants à leur frayer un passage; alors ils remplirent les airs de leurs blasphêmes et de leurs vociférations. Técla-Haïmanout, qui s'était endormi dans une paix profonde, s'éveilla en sursaut à ces hurlements sinistres, et

parut devant ces damnés environné d'un *soleil* resplendissant qui, au milieu de la nuit, éclaira toute la province. A son aspect, les démons épouvantés s'envolèrent avec des sifflements horribles, et les sorciers, qui n'avaient pas d'ailes pour s'échapper, tombèrent raides morts, et la terre s'entr'ouvrit aussitôt pour les dévorer. Le saint demeura le reste de la nuit en prières pour remercier Dieu de l'avoir sauvé d'un si grand danger; et, quand le jour parut, les alentours, qui, la veille encore, avaient un aspect sombre et lugubre, étaient devenus frais et riants. Técla-Haïmanout passa plusieurs jours dans cette retraite, et ces lieux, purifiés par sa présence, sont désormais à l'abri des atteintes des boudas. Depuis cette époque, les campagnes ont toujours été fécondes, et l'on a bâti le hameau qui n'existait pas alors, et qui porte encore le nom de la Grotte.

Quand le narrateur eut terminé son récit, nous fûmes étonnés de voir ses compagnons s'ébahir d'une histoire qu'ils ne connaissaient pas encore, quoiqu'ils fussent du pays; et, malgré l'assurance que leur avait donnée le conteur de l'entière disparition des sorciers, ils ne s'endormirent pas sans quelque appréhension. Pour lui, fier d'avoir

captivé pour un instant notre attention, il s'imagina qu'il avait acquis à nos yeux une plus grande importance, et il se coucha avec la pleine satisfaction de lui-même.

Le lendemain, nous partîmes au point du jour : nous étions sur la frontière d'Anna-Mariam ; après un quart d'heure de marche, nous traversâmes le profond ruisseau d'Igam, qui donne son nom à la province dans laquelle nous venions d'entrer : les environs étaient toujours parsemés de villages, et les champs bien cultivés prodiguaient aux laboureurs d'abondantes moissons ; il faisait un vent glacial, et, quoique bien enveloppés dans les grandes toiles que nous avait données Sammou-Nougous, en plein midi et par un soleil pur, nous grelottions sur nos mules.

Les pâturages, si communs dans l'Abyssinie proprement dite, sont extrêmement rares dans le royaume d'Ifat, où presque toutes les campagnes sont labourées et ensemencées ; en longeant un cours d'eau dont les bords étaient tapissés d'une riche verdure, nous rencontrâmes un troupeau qui paissait sans berger. Sous prétexte de faire boire nos montures, nos guides nous prièrent de nous arrêter, et, après s'être bien assurés que nous étions seuls, en véritables loups ils s'appro-

chèrent furtivement des moutons, enlevèrent le plus petit, afin de l'emporter plus facilement, et le cachèrent sous leur toile; mais nous avions fait à peine quelques pas, qu'ils virent paraître le maître du troupeau, et, craignant d'être découverts, ils abandonnèrent leur proie avec un sensible regret : ils se plaignaient de la fatalité qui les empêchait, disaient-ils, d'accomplir un acte de justice; car, ajoutaient-ils, dans une contrée où les habitants refusent l'hospitalité à des voyageurs étrangers, il est permis de voler pour leur compte. Nous les remerciâmes du vif intérêt qu'ils semblaient nous témoigner; loin d'approuver leur coupable conduite, nous les dispensâmes à l'avenir d'appuyer ainsi notre cause, et nous les blâmâmes sévèrement de leur tentative de larcin dont ils voulaient nous rendre moralement complices.

Depuis les hauteurs qui dominent Cachini, nous avions toujours cheminé sur un immense plateau; après une forte journée de marche, nous entrâmes dans la province de *Zémamo*, et nous commençâmes à descendre vers la rivière de *Mofer*; nous vînmes stationner dans un gentil hameau bâti sur les flancs de la montagne; il était précédé d'une grande église presque en

tièrement ruinée, et, dans un pays si découvert, nous fûmes frappés de la masse des arbres élevés et touffus qui ombrageaient cet asile sacré; ce village, qu'on nous désigna comme la province, sous le nom de Zémamo, voyait s'élever devant lui une muraille de roche perpendiculaire, du sommet de laquelle s'élançait en bondissant une cascade à l'onde claire et bruyante qui, dans son cours vagabond et déréglé, venait arroser et rafraîchir un délicieux paysage qui contrastait avec la nudité des environs.

Arrivés dans le hameau, nous nous dirigeâmes vers la demeure du choum; nous nous assîmes sur le seuil de la porte, et nous fîmes entrer un de nos domestiques pour annoncer notre présence et réclamer une maison. Lorsque celui-ci revint, il nous dit que le chef était absent et qu'on ne pouvait, par conséquent, nous faire donner l'hospitalité. Nous ne fûmes pas dupes de ce subterfuge dont on s'était déjà servi plusieurs fois pour nous éloigner d'un village; nous nous plaignîmes de la dureté des habitants, et nous répondîmes à la femme du choum, qui nous engageait à chercher nous-mêmes un gîte, que nous étions décidés à coucher devant sa porte pour la faire rougir de son peu d'humanité. Pour l'intimider, nous la

menaçâmes de nous plaindre auprès de Sahlé-Sellassi de la conduite inhospitalière de son mari, dont nous écrivîmes aussitôt le nom. Nous ajoutâmes, en élevant la voix, que nous n'ignorions pas que le choum était chez lui, et qu'il ne se cachait ainsi que pour ne pas se donner la peine de nous procurer un asile.

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de l'observer, si les manières douces et polies produisaient peu d'effet sur l'esprit des Abyssiniens, les paroles rudes et sévères manquaient rarement leur but, et une nouvelle expérience vint à Zémamo nous confirmer cette vérité importante; quand on nous vit irrités et menaçants, ceux qui nous avaient d'abord repoussés avec une certaine brusquerie se radoucirent aussitôt, et un homme qui paraissait jouir d'une assez grande considération donna ordre de nous conduire dans une maison voisine et de nous fournir tout ce qui nous était nécessaire pour passer agréablement la nuit. Le choum lui-même, *qui venait d'arriver instantanément*, nous envoya un énorme mouton avec une provision considérable de bois, et il nous priait d'oublier les mauvais procédés de ses gens qui avaient profité de *son absence* pour nous traiter *indignement*.

Le jour suivant, nous arrivâmes, par une pente assez douce, sur les bords de Mofer-Ouaha, qui se jette dans la rivière d'*Addabai*, dont nous parlerons plus tard. Après l'avoir traversée, nous la côtoyâmes pendant quelque temps, en cheminant sur le flanc de la montagne ; nous nous élevâmes insensiblement pour redescendre vers l'un des affluents de Mofer, qui coule au pied de la chaine que couronne *Salla-Denghia*, que nous atteignimes par une pénible montée. La température, qui s'était considérablement adoucie dans les bas-fonds, redevenait froide ; habitués, depuis quelque temps, aux climats chauds, nous regrettions alors le soleil ardent d'Égypte ou d'Arabie.

Salla-Denghia servait de résidence à la mère de Sahlé-Sellassi ; au moment où nous entrâmes dans le village, elle allait monter sur sa mule pour se rendre avec sa suite dans une église éloignée de quelques heures ; informée aussitôt de notre arrivée, elle donna ordre à un prêtre de pourvoir à tous nos besoins, et, comme elle ne pouvait retarder son départ, elle s'éloigna immédiatement. Ses volontés furent parfaitement exécutées, et nous reçûmes une hospitalité digne d'elle. Le prêtre nous tint fidèle compagnie : il

nous questionna avec avidité sur notre pays, sur nos mœurs et notre religion, et son intelligence incontestable nous donna du clergé de Choa une opinion assez favorable.

Le lendemain, nous nous éloignâmes de Salla-Denghia par un ciel radieux; au moment de notre départ, on nous montra dans le lointain la mère de Sahlé-Sellassi, qui revenait sous son parasol en percale, orné de franges retombantes; elle était environnée d'une escorte éblouissante de blancheur : les cavaliers caracolaient avec grace autour du groupe de femmes qui marchaient aux côtés et à la suite de la Reine, et, dès qu'elle parut, les cris de joie des habitants témoignèrent de leur affection pour leur souveraine.

Nous cheminâmes pendant quelque temps sur un plateau onduleux, où nous remarquâmes quelques prairies aux maigres pâturages et des arbres moins clair-semés que derrière nous, parmi lesquels on découvrait de grands cossos. Les villages étaient plus rares et les cultures moins belles. Après environ quatre heures de marche, nous vînmes coucher dans un hameau de la province de Tégoulet, et nous n'obtînmes l'hospitalité qu'après avoir renouvelé nos menaces de Zémamo.

Nous avions à nos pieds une gorge profonde, admirablement ombragée.

Au point du jour, nous nous remîmes en route, et nous nous enfonçâmes dans le cœur de la province de Tégoulet, célèbre dans les annales abyssiniennes : nous descendîmes dans le vallon; nous traversâmes un cours d'eau rapide et abondant, et nous commençâmes à escalader une montagne escarpée et rocailleuse; nous rencontrâmes une foule de marchands qui revenaient du grand marché de *Dévra-Véra*, que nous allons voir sur notre route.

Arrivés au sommet, nous nous trouvâmes au milieu d'un cortége assez singulier : avec une troupe de guerriers superbement montés, cheminaient quelques hommes chargés l'un d'une grande lance, l'autre d'un bouclier resplendissant de plaques d'argent; un troisième portait un sabre à la belle poignée, tandis qu'un quatrième conduisait par la bride une mule fringante au riche collier. Nous demandâmes où allait cette troupe ainsi disposée, et nous apprîmes que, d'après une coutume établie dans ce pays, elle se dirigeait auprès de Sahlé-Sellassi, pour lui rendre les armes et la monture d'un chef puissant qui venait de mourir. Ce roi distribuait ainsi de

magnifiques présents aux gouverneurs de province qu'il voulait honorer de ses faveurs; ces biens rentraient en sa possession, à la mort de ses lieutenants, et il en disposait de nouveau selon sa volonté. Dans une contrée où le prince régnant était l'homme le plus capable de l'État, une pareille constitution de la propriété, loin d'être nuisible aux intérêts généraux, ne pouvait manquer de produire les plus heureux résultats.

La route que nous suivîmes depuis la hauteur, quoique bien tracée, avait encore ses aspérités, et nous avions souvent à traverser des ruisseaux au lit profond; nous remarquâmes à notre gauche un village considérable appelé *Dembaro*, et plus loin, nous laissâmes à notre droite Dévra-Véra, l'une des résidences royales : on y distinguait une chapelle entourée de quelques arbres. Nous vîmes, sur la place du marché que les commerçants venaient d'abandonner, quelques enfants pauvres occupés à ramasser les grains de blé ou d'orge répandus çà et là. Trois heures avant de parvenir à Angolala, nous cheminâmes par une route large et unie : elle était couverte de cavaliers et de piétons qui se rendaient en foule à la cour. Nous traversâmes les belles prairies du Roi; une

demi-heure avant Dévra-Véra, nous dépassâmes l'important village de *Baressa*, et, le 1er novembre, nous arrivâmes, fatigués d'une longue journée, au pied des murs qui entouraient le palais d'Angolala, qui est encore un des siéges du gouvernement. Le village est abreuvé par le ruisseau de *Chacha*. Une nuée de vautours et d'autres oiseaux de proie planait au dessus des tentes dressées dans la plaine.

Le pays que nous venions de parcourir était couvert d'une nombreuse population entièrement adonnée aux travaux pénibles de l'agriculture, et les champs, mieux labourés, mieux cultivés que dans les autres parties de l'Abyssinie, ne se montraient pas ingrats. On voyait seulement en friche de vastes prairies naturelles où paissaient des chevaux innombrables et des troupeaux de gros et de menu bétail : elles appartenaient toutes au Roi ou à quelques grands de cette contrée. Les paysans, protégés par une vigilante administration, et n'ayant rien à craindre de la rapine des soldats, se livraient avec plus d'ardeur à la culture de leurs terres, certains de recueillir après avoir semé. Aussi remarquait-on dans les villages où nousstationnâmes un air d'aisance peu commun en Abyssinie. Mais nous devons dire que cette

habitude de bonheur a développé l'égoïsme des habitants et éteint dans leur cœur les sentiments de générosité qui distinguent certaines peuplades que nous avions déjà visitées : ainsi qu'on a pu l'observer, ils sont généralement peu hospitaliers.

Il était déjà tard quand nous arrivâmes à Angolala, et nous ne fûmes introduits que dans la matinée du lendemain. La veille, Sahlé-Sellassi nous avait fait longuement questionner par son intendant, nommé *Sartol*, pour savoir si nous n'étions pas aptes à quelque travail industriel; il nous demanda surtout si nous n'étions pas capables d'achever un fusil et de faire de la poudre; mais, contre son attente, il n'obtint jamais que des réponses négatives. Le lendemain, nous fûmes appelés de bonne heure par le Roi, et nous fûmes frappés, en entrant, de voir qu'il était borgne de l'œil gauche, circonstance que tout le monde nous avait cachée, et plus tard nous fûmes encore bien plus surpris lorsqu'en parlant de l'infirmité de ce prince à quelques uns de ses sujets ceux-ci prétendirent que nous nous étions trompés et soutinrent effrontément que leur souverain avait les deux yeux, avec un air mortifié qui nous prouva qu'ils croyaient avoir à rougir d'être

gouvernés par un Roi dont le physique n'était pas sans défaut.

Sahlé-Sellassi était un homme d'environ quarante ans; sur sa physionomie se peignaient la souffrance morale, et une pénétration qu'il justifiait à bien des égards. Il était vigoureusement constitué, et néanmoins la peau de ses mains et de ses pieds était d'une finesse peu commune en Abyssinie. Lorsque nous nous présentâmes devant lui, il était assis sur un grand sarir recouvert d'un magnifique couvre-pieds en soie de diverses couleurs : devant lui s'étendait un riche tapis de Perse, sur lequel il nous fit placer. Il fit retirer tout le monde et nous renouvela les questions que Sartol nous avait adressées la veille; mais le Roi n'eut pas plus de succès que son intendant, quoiqu'il eût cherché à nous séduire par les plus brillantes promesses de gouvernement, de femmes, de chevaux et d'argent. Nous répétâmes que nous n'étions pas des industriels; que, n'étant venus dans son pays que pour notre instruction, nous ne lui serions jamais d'aucune utilité, et que notre seul désir était maintenant d'aller revoir notre terre natale, que nous avions abandonnée depuis longtemps. Sahlé-Sellassi, persuadé, comme la plupart des Orientaux, que les Euro-

péens sont doués de connaissances universelles, douta de notre ignorance; et quoique la peau de nos mains, trop douce pour des ouvriers, commençât à lui faire croire à notre sincérité, il ne fut pas encore entièrement convaincu.

L'activité de ce Roi, que l'on croirait absorbé par les soins de la guerre, trouve le temps de se diriger vers les arts industriels, qu'il aime avec passion; il veut qu'on exécute sous ses yeux tous les travaux de main, et l'intérieur de son palais est rempli par des tisserands, des menuisiers, des maçons et d'autres ouvriers qui s'occupent à faire la poudre, à réparer les fusils, ou à tourner et travailler l'or, l'argent et l'ivoire. Il sort de ses ateliers des toiles magnifiques, des bracelets, des sabres, des boucliers et des brassards. Les principaux personnages de sa suite sont tous des ouvriers qu'il entoure de la plus grande considération.

Sahlé-Sellassi ne pouvait abandonner qu'avec peine l'hypothèse de notre haute valeur industrielle, et, voulant s'assurer de la vérité, il nous pria de le suivre : sans nous rien dire, il nous conduisit lui-même dans la plupart des ateliers qui se trouvaient dans le palais. Quand nous entrions, tous les ouvriers, qui, dans ces contrées,

travaillent assis, se levaient par respect, et le Roi nous faisait admirer leurs ouvrages.—Aussi rusé qu'Achille, ce prince avait pensé que, si nous possédions quelque talent spécial, nous nous laisserions aller à la vue des instruments de travail ; mais, quoique garantis par notre ignorance, nous étions plus prudents qu'Achille, et Sahlé-Sellassi n'eut pas lieu d'être satisfait de sa tentative.

Nous rentrâmes dans la tente que le Roi nous avait fait donner le soir de notre arrivée, et, le jour suivant, un homme chargé de nous servir nous amena une chèvre énorme.

Il se préparait une expédition contre les Galla de *Choa-Méda* ou la plaine de Choa; Sahlé-Sellassi avait convoqué l'armée à Angolala, et de tous les points du royaume on voyait arriver les chefs les plus importants avec leurs armures brillantes et leurs troupes nombreuses qui semblaient impatientes d'aller guerroyer. Sammou-Nougous vint aussi de Dhèr avec sa petite armée, et avant même d'entrer chez le Roi, il envoya un de ses cavaliers pour nous saluer. Nous revîmes alors quelques unes des femmes que nous avions connues pendant notre séjour chez ce gouverneur, et nous eûmes, le lendemain de leur arrivée, une

conversation sur les mœurs, qui nous amusa singulièrement : nous les accusions, en général, d'absence d'amour; elles convinrent naïvement de leur insouciance, et comme nous prétendions que les femmes galla étaient bien préférables, parce qu'elles se montraient plus sympathiques, elles nous demandèrent la raison de leur indifférence, et elles rirent de grand cœur lorsque nous leur répondîmes que c'était la circoncision qui émoussait leur sens et était la véritable cause de leur froideur. Les Galla ne sont pas circoncis.

Les préparatifs de la guerre dirigée contre Choa-Méda absorbaient tous les instants de Sahlé-Sellassi : dès que l'expédition fut partie, il nous fit encore appeler, et Sartol nous donna de sa part un caleçon, une ceinture et une superbe toile pour chacun de nous.

Il était venu dans l'idée du Roi que nous pourrions bien être médecins, et nous fûmes étonnés de nous voir présenter une foule de médicaments d'Europe, qu'il avait reçus de l'Inde par Zeyla; mais il ne fut pas plus heureux que le jour où il nous avait fait visiter ses ateliers; nous ne savions rien de ce qui aurait pu lui plaire, et d'ailleurs nous étions bien résolus à tout ignorer; car, si

l'on nous eût reconnu une valeur quelconque, nous aurions été infailliblement retenus, et nous n'avions, alors, d'autre désir que celui de revoir la France qui, vue d'Angolala, nous paraissait plus belle et plus attrayante que jamais.
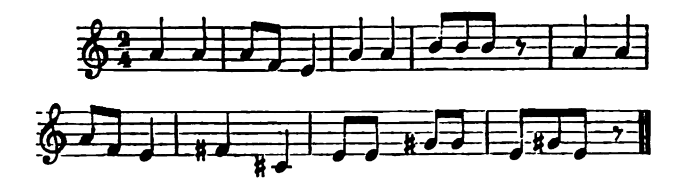
Néanmoins, malgré notre *nullité*, nous avions plu à Sahlé-Sellassi, qui ne cessait de nous manifester une bonté toute paternelle : ainsi il nous faisait appeler à chaque instant pour monter à cheval avec lui ou pour tirer à la cible ; le but qu'il fallait atteindre était une omoplate de bœuf fixée au sommet d'une chaumière conique, et chacun des principaux personnages venait à son tour faire preuve d'adresse ou de maladresse. Pendant notre séjour à Angolala, nous vîmes arriver deux Turcs dont l'un savait réparer un fusil et faire de la poudre : le prince les traita bien, parce qu'en général il aime les blancs, et surtout les blancs travailleurs; mais les toiles qu'on leur donna étaient inférieures aux nôtres.

Le Roi venait de nous envoyer un bœuf par notre domestique, et nous le fîmes immoler aussitôt. Un artiste du pays, inspiré à l'aspect de la victime sanglante, prit son instrument à cordes qui reposait à ses côtés dans une tente voisine de la nôtre, et, dans l'espoir d'obtenir une portion
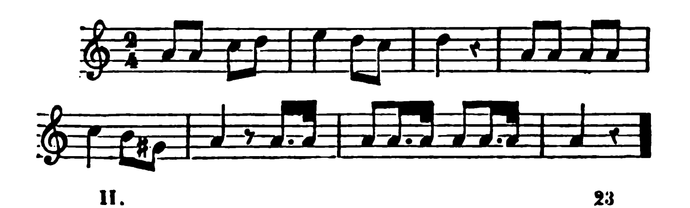
de l'animal, il improvisa à notre louange des paroles qu'il chanta sur un air du pays.

Si, pour comprendre le génie d'un peuple, le philosophe a besoin d'étudier ses mœurs et sa religion; si le savant veut, pour l'apprécier, connaître ses œuvres d'esprit et de science; si l'industriel doit toucher ces travaux qui exigent de plus grands efforts de bras que d'imagination, l'artiste, pour le sentir, demande sa poésie, ses inspirations, et c'est surtout pour lui que nous allons noter ici quelques uns de ces airs nationaux, qui lui donneront une idée de l'état de la musique chez ce peuple, et qui l'aideront, sans doute, à voir la mesure de sa civilisation.
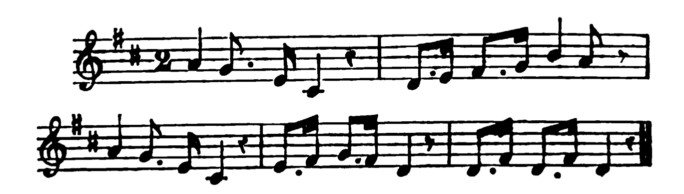
Voici d'abord un air d'Abyssinie :



AIR DU ROYAUME DE CHOA.
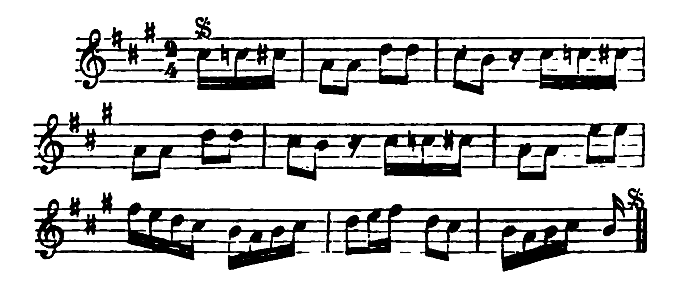


AIR GALLA.



Ces chants sont peu modulés. Les notes doivent être détachées et fortement accentuées.

Nous allons joindre ici une des dernières productions arabes, pour constater la différence qui existe entre leur musique et celle des Abyssiniens.



Ainsi que les signes l'indiquent, cet air n'a pas de fin, et il se prolonge selon la fantaisie du chanteur.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES SOMMAIRES.

TABLE

DES

SOMMAIRES DU TOME DEUXIÈME.

Pages.

FIN DE LA TABLE.



